



GAYLE
CALLEN

LA MÉPRISE
DU

Highlander

roman

Victoria

GAYLE CALLEN

*La méprise
du Highlander*

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Emmanuelle Sander

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Après avoir travaillé comme professeur de fitness et développeur informatique, Gayle Callen a trouvé sa voie dans l'écriture de romances. Figurant régulièrement dans les meilleures ventes de USA Today, elle a écrit plus de vingt romans pour Harper Collins, qui lui ont valu des récompenses telles que un Holt Medallion, un Laurel Wreath Award, un Booksellers' Best Award, et qui ont été traduits dans plus de onze langues. Mère de trois enfants, habile de ses mains, chanteuse du dimanche, amatrice du grand air, Gayle vit à New York avec son chien Uma et son mari et héros, Jim. Elle écrit également de la romance contemporaine sous le nom d'Emma Cane.

J'aimerais dédicacer ce livre aux animaux de compagnie, qui enrichissent nos vies et nous apportent tant de joie. A toi mon adorable chien, Apollo, pour ton regard triste et implorant chaque fois que je pense être trop fatiguée pour marcher, pour coller tes trente-cinq kilos contre moi pendant les froides soirées d'hiver, et pour ces formidables promenades dans les bois où je te regarde courir avec un délicieux abandon. Te voir dormir les quatre pattes en l'air me fait toujours rire.

Chapitre 1

Grande-Bretagne, 1727

Riona Duff s'éveilla en sursaut, complètement désorientée. Pendant quelques secondes, elle ne sut plus où elle était. Une bougie posée sur sa table de nuit éclairait d'une lueur vacillante son lit à baldaquin et une partie de la porte.

Mais ce n'était pas sa chambre. Où donc était-elle ?

Les souvenirs remontèrent très vite : elle n'était plus à Londres, la ville où elle avait passé la plus grande partie de sa vie. Ses parents étaient partis en voyage dans le sud de la France avec sa jeune sœur de santé fragile, la laissant rejoindre la famille de son oncle dans le Nord, à York.

Soudain, elle entendit un gond de porte grincer. Elle se figea. La porte à côté d'elle était solidement fermée, ce qui signifiait...

La main puissante d'un homme s'abattit brusquement sur sa bouche.

Elle écarquilla les yeux et cria, mais son cri fut étouffé. Des odeurs de chevaux et de sueur se mêlaient à celle de sa propre peur. Elle avait beau essayer de se débattre pour se dégager, elle était entravée par les draps et les couvertures ainsi que par le bras de l'homme qui la clouait au matelas. Son cœur affolé semblait vouloir bondir hors de sa poitrine tant la terreur l'étourdissait.

— Je ne vous ferai aucun mal, grommela l'homme d'une voix bourrue.

Il s'était exprimé avec un accent écossais, le même qui perçait encore dans la voix de son père malgré toutes ces années passées en Angleterre.

— J'ôterai ma main de votre bouche si vous me promettez de ne pas crier, continua-t-il.

Elle balaya la pièce d'un œil affolé. Même si elle distinguait le contour de sa tête, la bougie se trouvait derrière lui, plongeant son visage dans l'ombre. Il la surplombait de toute sa hauteur, telle une montagne. Il s'était introduit dans sa chambre depuis le balcon : ses intentions pouvaient être... multiples.

Il la secoua légèrement, et elle poussa un petit cri de frayeur.

— Ai-je votre parole, jeune fille ?

N'ayant pas le choix, elle acquiesça. L'homme écarta alors sa main mais pas son bras, qui entravait toujours son corps, lourd et menaçant, lui faisant prendre conscience de sa propre fragilité.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix étranglée et tremblante. Je n'ai rien de valeur à vous donner. Ils vous captureront si...

— Silence !

Son timbre, bien que bas, était profond et inquiétant.

— Vous allez venir avec moi.

Il l'obligea à se redresser. Dans sa main puissante, son avant-bras lui faisait l'effet d'une brindille.

— Où... où m'emmenez-vous ? demanda-t-elle, horrifiée.

L'attirant plus près, il la secoua de nouveau.

— Je répondrai à vos questions plus tard. En attendant, plus un mot tant que nous ne serons pas loin.

Il tira sur ses bras pour la mettre sur pied, comme si elle était une poupée de chiffon. Riona s'aperçut alors à quel point il la dominait de sa taille imposante. Son large corps était d'une noirceur impénétrable. Elle tremblait tellement qu'elle en vacilla. Elle ne pouvait qu'espérer que quelqu'un vienne à son secours, mais son agresseur avait fait très peu de bruit, et elle savait que personne ne se manifesterait. Sa présence chez son oncle n'était tolérée que par obligation familiale, rien de plus. Cat, sa cousine, se serait inquiétée pour elle, mais elle était partie à la campagne chez des amis.

— Je vous ai apporté des vêtements, dit-il en pressant un balluchon contre son ventre. Mettez-les.

Horrifiée, elle ouvrit la bouche puis pinça les lèvres, essayant de paraître plus courageuse qu'elle ne l'était.

— Je ne vais pas me dévêtir devant vous ! protesta-t-elle.

— Oh ! mais je ne vous le demande pas. Contentez-vous d'enfiler cette robe sur votre chemise de nuit. Je vous ai même apporté un jupon. Je sais que les ladies en portent.

— Mes propres vêtements...

— ... sont trop beaux et trop délicats. Ils risquent d'attirer l'attention sur nous. Dépêchez-vous, à moins que vous ne vouliez que je vous aide.

Riona retint son souffle l'espace d'un instant, puis soupira de soulagement quand il la lâcha. Prenant sèchement le balluchon, elle se tourna et le posa sur le lit. Elle ne trouva pas de corset, ce qui risquait de lui donner l'allure d'une femme de mauvaise vie, mais elle ne voyait pas comment elle pouvait s'en plaindre. Elle enfila le jupon en tissu rugueux et l'attacha autour de sa taille. Contrairement à ses propres Jupons, celui-ci ne possédait pas de cerceaux. Elle se sentit rougir en sachant que cet homme, cet étranger, se tenait derrière elle, témoin de cet acte si intime. Sa servante lui aurait délicatement passé les vêtements au-dessus de la tête. Elle n'avait pas l'habitude de s'habiller seule.

Mais il fallait qu'elle se dépêche, sous peine de le voir mettre sa menace de l'aider à exécution.

La robe en laine avait un décolleté carré. Elle n'était pas boutonnée sur l'avant et était dépourvue de plastron. L'homme avait avant tout choisi une tenue pratique. Tandis qu'elle positionnait la robe sur le jupon, elle eut la surprise de sentir les mains de l'homme serrer les lacets dans son dos. Elle ne put rien faire pour l'en empêcher.

Il posa ensuite les mains sur ses épaules et la poussa vers la porte-fenêtre qui menait au balcon. Elle fit deux pas, l'esprit envahi d'images effrayantes. Elle serait agressée, tuée. Et jamais personne ne retrouverait son corps torturé et meurtri. Ou alors on demanderait une rançon à son oncle, qui se souciait trop peu d'elle pour la payer, ou à ses parents, trop loin pour répondre. L'homme avait-il une arme ? Il ne l'avait menacée d'aucune, et ce détail l'incita soudain à faire preuve d'audace.

Sans crier gare, elle fit un bond sur le côté, et l'homme la lâcha. Elle se prit malheureusement les pieds dans l'ourlet de la jupe en essayant de se redresser pour gagner la porte en courant, mais il la saisit par la taille et la souleva du sol avant de la plaquer contre son torse. Elle lui décocha des

coups de pied furieux et n'y gagna de nouveau que sa main en bâillon.

— Ça suffit, dit-il d'une voix sévère contre son oreille.

Il l'entraîna sans ménagement vers la porte-fenêtre. Elle ne put alors que fouetter l'air de coups de pied auxquels son ravisseur paraissait aussi insensible qu'un tronc d'arbre aux coups de bec d'un oiseau. Elle lui attrapa les cheveux et tira de toutes ses forces. Il se contenta de jurer sans interrompre son avancée inexorable vers le balcon, balayé par l'air frais de l'été. Riona était habituée aux bruits de Londres, au passage des voitures à toutes les heures de la nuit, aux cris des marchands ambulants et de leurs clients avant le lever de l'aube. Mais la maison de son oncle se trouvait à l'écart du centre-ville, et York était aussi silencieuse que la lande, comme s'ils étaient les derniers habitants au monde. Elle se sentit soudain envahie par un sentiment de désespoir et de solitude.

Lorsque son ravisseur atteignit le bord du balcon et se pencha au-dessus, elle retint son souffle. La demi-lune éclairait le jardin plongé dans la pénombre.

Elle fut prise de vertige. Non, il ne pouvait tout de même pas l'avoir obligée à s'habiller pour la pousser dans le vide !

Elle aperçut alors la lueur d'une lanterne qui s'éteignit rapidement, puis les contours sombres et anguleux d'une voiture. Deux chevaux noirs s'écartèrent de la bâtisse et s'avancèrent à l'aplomb du balcon avant de s'immobiliser docilement.

— Je vais vous faire glisser jusqu'au cocher, lui murmura l'homme dans le creux de l'oreille. Si vous vous débattez, vous risquez de tomber, et nous voulons éviter cela tous les deux, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça mais, quand il ôta la main de devant de sa bouche, elle répondit d'une voix rauque et sèche :

— Pourquoi faites-vous cela ? Je n'ai aucune valeur pour vous. Une rançon...

— Je ne veux pas de rançon. Taisez-vous !

Les premières larmes roulèrent sur ses joues, lorsqu'elle le vit tirer sur une corde fixée à la balustrade. Était-il monté par là ? Elle ne pouvait pas faire de même !

— Il y a une boucle au bout de la corde, expliqua-t-il. Vous allez mettre vos pieds à l'intérieur, et je vous ferai descendre. Maintenant, montez sur la balustrade.

Riona poussa un petit cri en le sentant poser les mains autour de sa taille et la soulever du sol pour l'obliger à s'asseoir sur l'étroite rampe en pierre. Mais c'était cela ou risquer de tomber et de se briser le cou. Elle ferma les yeux en grognant, se sentit vaciller et accueillit avec reconnaissance la poigne ferme de l'homme sur ses hanches.

— Non, soupira-t-il. Ça ne marchera pas, je le vois bien.

— Dans ce cas, laissez-moi et partez. Je ne dirai à personne ce qui s'est passé !

Elle ouvrit les yeux et fut prise une nouvelle fois de vertige devant l'enceinte du jardin qui s'étendait dans la pénombre et le vent qui se levait. Elle était comme étourdie par le choc et l'incrédulité.

— Certainement pas ! Vous êtes ma promise, jeune fille.

Sa promise ? Elle n'eut pas le temps d'imaginer ce qu'il entendait par là. Au même moment, il sauta sur la balustrade à côté d'elle avec l'agilité d'un chat, chose étonnante pour un homme de sa taille.

— Je vais devoir vous porter. Maintenant, ne bougez pas ou vous nous tuerez tous les deux.

— Me porter..., balbutia-t-elle, horrifiée.

Sans un mot, il la chargea sur son épaule comme un sac de grain. Elle atterrit durement la tête en bas, contre son dos, avec un petit cri de surprise. Le lendemain, elle aurait certainement des bleus !

Le monde se mit à tournoyer autour d'elle. La laine rêche du manteau de l'homme frottait contre sa bouche tandis que son bras la retenait par les cuisses. Il se pencha pour saisir la corde.

— Attention, mademoiselle, ou bien cela risque de finir mal pour nous !

Pour la première fois, son ton lui parut vraiment menaçant, comme s'il refusait que ses bêtises l'envoient avec elle au-devant d'une mort affreuse. Elle sentit les muscles de son torse et de son dos se raidir avec force. Il commença à se laisser glisser sur le côté du balcon, puis enroula les pieds et les bras autour de la corde avant de descendre doucement vers le sol.

Riona ferma les yeux et s'agrippa des deux mains à son manteau, trop terrifiée pour faire autre chose que prier. Et soudain, tout fut terminé. Elle put alors remercier le ciel d'avoir atteint la terre ferme, même si elle ne pouvait pas vraiment la sentir, car aussitôt l'homme la poussa sans ménagement à l'intérieur de la voiture où elle atterrit durement sur la banquette en cuir. Tandis qu'elle se redressait péniblement, il la regarda depuis la portière. Ses larges épaules empêchaient les pâles rayons de lune de passer.

— Soyez une gentille fille et restez calme, si vous ne voulez pas de compagnie ce soir, la prévint-il d'une voix dure.

Puis il claqua la portière. L'intérieur de l'habitable n'était pas éclairé, et les deux fenêtres étaient occultées par de lourds rideaux en cuir. Riona se trouvait dans une obscurité totale. A tâtons, elle trouva la poignée, mais celle-ci était bloquée de l'extérieur. Frustrée, elle la secoua désespérément avant de se replier sur la banquette, les bras enroulés autour des épaules. Bientôt, la voiture s'ébranla avant de s'élancer sur la chaussée pavée juste devant la demeure de son oncle.

Elle était trop hébétée pour pleurer. Elle était prisonnière de deux hommes et elle ignorait ce qu'ils allaient lui faire. A moins que quelqu'un ait assisté à la scène — mais elle n'entendait aucun signe de poursuite —, elle était seule avec ces étrangers. Elle pouvait rester assise et mortifiée ou chercher un moyen de s'évader.

Elle essaya de nouveau d'ouvrir la portière, mais même le rideau en cuir semblait y être attaché. Toujours à tâtons, elle trouva des couvertures, des coussins et des bougies dans le compartiment sous les bancs des vêtements, mais pas d'armes ou d'allumettes. Ces hommes ne voulaient certainement pas qu'elle mette le feu à la voiture, songea-t-elle tristement.

Elle découvrit aussi une bouteille de cidre bouché, du fromage et quelque chose qui ressemblait à du pain qu'elle mordilla du bout des dents. Cela avait un goût... d'avoine. Elle se souvint alors que son père lui avait parlé de ces galettes d'avoine qui constituaient la base de l'alimentation des Ecossais.

Pourquoi avait-elle été enlevée par un Ecossais ? Sa première réaction fut de vouloir jeter la nourriture dans un geste de colère, mais elle allait avoir besoin de toutes ses forces. Animée par un sentiment de fureur et d'impuissance, elle essaya de percer les ténèbres tout autour d'elle, ses yeux s'habituant peu à peu à l'obscurité. Dans un dernier élan d'espoir, elle se jeta de tout son poids contre la portière, comme elle avait vu un jour un domestique le faire pour ouvrir une porte coincée, mais elle ne réussit qu'à se faire mal à l'épaule. Sans compter qu'elle aurait pu partir la tête la première sur la chaussée...

Pendant un long moment, elle se tint aux aguets, prête à bondir dès que la portière s'ouvrirait. Lorsqu'elle sentit ses paupières devenir lourdes, elle tapa des pieds, se frotta les bras, secoua la tête. Mais la voiture avançait inexorablement sur une route de plus en plus accidentée. Finalement, bercée par le roulis du véhicule, elle sentit sa tête s'affaisser et dodeliner. Elle ne put bientôt plus tenir les yeux ouverts.

Elle se réveilla en sursaut lorsque la voiture s'arrêta en tanguant. Aussitôt, elle se plaça à côté

de la portière, prête à bondir et à partir en courant. La faible lumière de l'aube formait une ligne grisâtre autour des rideaux. Les vallées fertiles du Yorkshire regorgeaient certainement de fermes. Elle n'aurait aucun mal à en atteindre une. Elle ferma brièvement les yeux et essaya de se concentrer sur l'instant présent et non sur la peur qui faisait battre son cœur à tout rompre.

La portière s'ouvrit enfin. Prenant son élan, Riona s'élança alors à l'extérieur et percuta durement le large torse d'un homme. Il lui prit les bras avant qu'elle s'écroule par terre.

— Oh ! s'écria-t-il, l'air plus compatissant que furieux. Vous êtes un vrai petit diable ! J'aime beaucoup ce trait de caractère chez ma future femme.

— Je ne suis pas votre future femme ! protesta-t-elle en essayant de se libérer. Au secours !

Sa voix se perdit dans la campagne désolée. Le soleil venait tout juste de poindre à l'horizon, illuminant de larges pans de collines striés par des murs en pierre à moitié effondrés qui formaient une mosaïque colorée à perte de vue. Une grange isolée se dressait au beau milieu d'un champ, mais les seuls êtres vivants visibles alentour se limitaient aux moutons et aux vaches dans les enclos. Le blé vert se balançait sous la brise du matin, mûrissant lentement en attendant la moisson de l'automne.

Prise de désespoir, Riona s'effondra dans les bras de son ravisseur qui la secoua de nouveau d'une manière qui commençait à l'agacer. Elle se débattit, mais il ne la lâcha pas, et elle sentit ses doigts s'enfoncer dans sa chair.

— Je ne vous lâcherai que si vous me promettez de vous tenir tranquille, dit-il. Mais si jamais je dois vous courir après avant le petit déjeuner...

Il laissa sa phrase en suspens.

Sans un mot, elle leva les yeux vers lui et contempla pour la première fois le visage de l'homme dont elle était la prisonnière. Ses cheveux épais et ondulés étaient aussi noirs que l'intérieur de la voiture. Ils auraient atteint ses épaules s'ils n'avaient pas été retenus par un catogan. Son visage était surprenant. Il n'était pas beau à la manière des hommes de Londres, avec leur peau poudrée et leurs artifices. Sa beauté était beaucoup plus sauvage, plus virile, rehaussée de sourcils épais et d'yeux gris qui, par un jeu de lumière, paraissaient briller comme de l'acier. Ses pommettes semblaient taillées comme une pierre de la lande fouettée par le vent. Quant à sa bouche, elle formait un trait mince et dur, à se demander s'il avait jamais souri.

Elle cligna des yeux, se raidit. Pourquoi s'interrogeait-elle sur la capacité de cet homme à sourire ? Elle se concentra alors sur la cicatrice qui lui fendait le menton et lui conférait des airs de bandit. Impression confirmée par le pistolet attaché à sa ceinture et l'épée passée en travers de son épaule et collée contre sa poitrine.

Il l'observait tout aussi attentivement.

Derrière lui, un autre homme demanda d'une voix polie :

— Pourquoi insistez-vous pour qu'elle vous fasse des promesses qu'elle n'a pas envie de tenir ?

Riona recula d'un pas et s'adossa à la portière de la voiture d'où elle pouvait les voir tous les deux. Son second ravisseur, qui semblait être le cocher, la dévisageait d'un œil ouvertement sombre et curieux. Sous son chapeau, ses boucles poil de carotte, péniblement domptées par une queue-de-cheval, le rendaient reconnaissable entre tous.

— Si elle ne me fait pas cette promesse, je serai contraint de l'attacher.

— Je ne supporterai pas d'être traitée de la sorte ! dit-elle d'une voix qui sonnait faux. J'exige de savoir pourquoi vous m'avez enlevée et quels plans abominables vous nourrissez contre moi !

L'homme haussa les sourcils, mais son expression demeura impassible.

— Lady Catriona, je suis le chef du clan McCallum. Nos pères ont arrangé notre mariage il y a

de nombreuses années. Je suis venu vous chercher pour que vous deveniez ma femme.

Chapitre 2

Hugh contempla sa fiancée dans la lumière de l'aube, et sa beauté... l'éblouit. Ses cheveux s'étaient détachés de sa tresse, et de longues mèches blondes aux multiples reflets lui balayaient les épaules. Ses yeux verts étincelaient de fureur, comme si elle avait eu le pouvoir de l'embraser d'un simple regard. Son visage tout entier reflétait ses émotions, de ses lèvres pleines qui tremblaient jusqu'à ses grands yeux hébétés, en passant par les chaudes couleurs qui avaient envahi la peau laiteuse de ses joues. La robe qu'il avait choisie pour elle en croyant lui donner l'apparence d'une simple fermière ne faisait que mettre en valeur l'élégance de sa silhouette fine et de ses courbes doucement féminines. Quelques heures plus tôt, dans la chambre, à la lueur de la bougie, il avait déjà été frappé par ces courbes faiblement dissimulées sous le mince tissu de sa chemise de nuit.

Cette femme était très belle et, bientôt, elle serait à lui.

Il était réellement surpris que l'arrangement conclu par son père avec leur ennemi, le chef des Duff, en la personne de l'élégant comte d'Aberfoyle, alors que Catriona était encore un bébé, lui ait accordé une épouse aussi éblouissante.

— Que... qu'avez-vous dit ? balbutia-t-elle.

— Nous sommes fiancés. Ne le saviez-vous pas ?

Samuel se racla la gorge, mais Hugh se contenta de lui décocher un regard d'avertissement. Ce dernier leva alors les deux mains et partit s'occuper des chevaux.

— Vous mentez ! répondit-elle enfin d'une voix qui avait regagné de l'assurance.

Au moins, elle n'était pas sur le point de s'évanouir à ses pieds, songea-t-il. Il aimait la force qui l'habitait, même lorsqu'elle se battait contre lui. Il croisa les bras sur la poitrine comme pour s'armer de patience et dit :

— Ce n'est pas un mensonge.

— Mon père m'en aurait parlé, se défendit-elle, les poings sur les hanches.

Ce geste attira son regard sur cette partie de son anatomie, et il dut se ressaisir pour reprendre le cours de leur conversation.

— Vous êtes Catriona Duff. Je suis venu chez vous, hier après-midi, pour parler à votre père, et il s'est comporté de manière déshonorante.

Soudain, elle s'empourpra.

— Vous vous êtes trompé de fiancée !

Il n'en attendait pas moins de sa part. Elle niait la vérité, et il était évident que ses parents lui avaient caché qu'ils étaient promis l'un à l'autre. Il n'aurait pas dû être surpris qu'ils cherchent à rompre leur accord et refusent de payer la dot de leur fille, après avoir partagé pendant vingt-deux

ans des droits sur les meilleures terres des McCallum.

— Vous pouvez nier tout ce que vous voudrez, cela ne fonctionnera pas avec moi.

Elle écarta les bras en signe d'impuissance.

— Je vous dis la vérité.

— Vous êtes bien Catriona Duff ?

— Oui, mais nous sommes deux à porter ce nom, ma cousine et moi, car aucun de nos pères n'a voulu céder. Dans la famille, on appelle ma cousine Cat, et moi, Riona.

Il ignora sa remarque : il connaissait la duplicité dont sa famille était capable. Il avait des siècles de preuves derrière lui, y compris des vols de bétail pendant les périodes de paix.

— Riona vous va très bien. C'est très féminin.

Il fit un pas vers elle, ressentant le besoin de la toucher, mais elle s'écarta brusquement de lui, et il comprit qu'il fallait qu'il se montre patient. Les enjeux étaient trop importants pour son clan. L'argent de sa dot le rendrait plus prospère. Et il avait besoin d'une épouse docile et bien disposée à son égard lorsqu'il reviendrait chez lui après une si longue absence, surtout s'il voulait s'assurer le respect de ses hommes et effacer de leurs mémoires les folies de sa jeunesse.

Sachant qu'il serait capable de la rattraper le cas échéant, il attendit de voir ce qu'elle allait faire. Elle hésita, et ses épaules tendues s'affaissèrent progressivement, tandis qu'elle contemplait d'un air grave les vastes étendues de la vallée, avec ses monts qui s'élevaient au nord-ouest et la lande qui s'étendait au nord-est. Leur long voyage les amènerait au cœur de cette vallée.

Elle paraissait aussi prudente qu'un papillon, attendant de voir où le vent allait la pousser. Elle finit par se tourner de nouveau vers lui.

— Laird McCallum...

Elle essayait à présent de se montrer raisonnable, mais sa voix continuait de trembler. Il haussa les sourcils et attendit de voir ce qu'elle allait ajouter.

— ... Ramenez-moi chez moi. Nous ne pouvons pas être très loin de York. Mon oncle vous expliquera tout. Cat était à la campagne, hier, mais elle doit rentrer aujourd'hui.

Elle ferma brièvement les yeux.

— Bonté divine, Cat n'est pas au courant pour ces fiançailles ! Lorsqu'elle va l'apprendre...

Il appréciait sa détermination. Il ne lui en voulait pas d'essayer si farouchement de se soustraire à leur futur mariage. Manifestement, il l'avait prise au dépourvu. Même si son propre père avait été un homme médiocre, plus souvent soûl que sobre, il l'avait au moins informé de cet engagement dès qu'il avait été en âge de le comprendre. Il n'en avait pas accepté son destin de gaieté de cœur pour autant...

Son père avait sombré avec plus d'ardeur encore dans le whisky, jusqu'à ce que sa mère les emmène, sa sœur et lui, vivre dans sa famille.

— Je ne peux pas vous épouser ! s'écria-t-elle enfin.

Il haussa les épaules.

— Si votre père n'a pas été assez honnête pour vous dire la vérité, tout ce que vous avez pu faire ne contrecarre en rien l'accord passé entre nos deux familles. La vôtre a accepté ce contrat à votre naissance et, dès cet instant, elle a partagé avec nous la richesse de nos meilleures terres. Il est temps maintenant que ma propre famille en reçoive le bénéfice grâce à votre dot.

Elle cligna des yeux.

— Ma dot ? Ainsi, c'est l'argent qui vous intéresse, lâcha-t-elle d'un air dédaigneux.

— L'argent qui accompagne chaque mariage ne fait-il pas partie de ses privilèges ? Mais il n'est pas seulement question d'argent. Mon clan s'est comporté honnêtement avec votre père en lui

donnant accès à nos sources les plus pures, à notre meilleure tourbe et à notre meilleure orge, que nous utilisons pour fabriquer notre whisky. Ce produit fait vivre mon peuple. Cet engagement a représenté un grand sacrifice que mon père a accepté pour assurer la paix entre nos clans. Il n'a reçu en échange que la promesse qu'il sera honoré de votre côté. Et nous avons bien l'intention de le faire respecter !

Elle le fixa quelques instants, puis éclata d'un rire qui n'avait rien de joyeux.

— La vie et la liberté de Cat ne se résument donc qu'à des ressources destinées à fabriquer du whisky ?

— Ne prononcez jamais devant mon peuple des propos aussi dédaigneux à l'égard de ce qui fait vivre notre clan et nous permet de gagner de l'argent ! dit-il en fronçant les sourcils. Cet argent si rare dans les Highlands, et ce grâce aux *Sassenachs*.

Il cracha littéralement ce dernier mot.

— A quoi ?

— Aux Anglais, aux étrangers. Votre famille a-t-elle si peu de fierté qu'elle a omis de vous apprendre le gaélique ?

Riona se redressa.

— Ma mère est anglaise.

Il lui tourna le dos et lança par-dessus son épaule :

— C'est faux ! Vos mensonges ne changeront rien, lady Catriona. Comme toutes les femmes, vous savez que vous devez vous marier et que le choix de votre époux ne repose pas entre vos mains.

— Il est vrai que je ne vous aurais pas choisi ! Pas plus que ma cousine Cat, d'ailleurs. Si vous ne me ramenez pas, vous n'aurez aucune chance de l'épouser. Notre famille considérera votre acte comme une trahison et une insulte, raison suffisante pour rompre le contrat.

Soudain, il s'approcha d'elle et la toisa d'un air menaçant, la coinçant contre la voiture.

— Ne me parlez pas de trahison après la façon dont votre père a froidement essayé de bafouer notre contrat hier, prétendant qu'il ne pouvait, en son âme et conscience, permettre que sa fille soit « livrée comme un paquet aux McCallum ». J'ai bien vu qu'il cherchait un moyen de revenir sur notre accord. Mon père est mort, et je suis désormais responsable du clan McCallum. Le comte respectera son engagement lorsqu'il verra qu'il n'a pas le choix. C'est pour cette raison que je vous ai enlevée, alors que vous auriez dû m'être présentée avec honneur. J'étais venu avec des cadeaux dans le but de célébrer l'union de nos deux clans. Notre rencontre aurait dû être célébrée comme la promesse d'un avenir meilleur.

— Je... je...

Le prenant par surprise, elle posa la main sur son torse et le repoussa. Il ne bougea pas, mais cette démonstration de courage dissipa sa mauvaise humeur. Ce n'était pas sa faute, après tout, si elle avait été mal élevée. Il saisit ses mains délicates et les garda contre son torse.

— Vous cherchez à évaluer la marchandise, ma dame ?

Elle sursauta, cherchant à ôter ses mains et il la lâcha. Il faillit esquisser un sourire, mais il n'était pas prêt à la laisser voir en lui un ami ou un homme qu'elle pourrait convaincre de changer d'avis. Il n'en était rien. Il était son futur mari, son laird. Il fallait qu'elle comprenne que seule comptait à présent sa parole, et non celle de son père, ce traître.

— Allez chercher la nourriture que j'ai laissée dans la voiture, dit-il. Sauf si vous voulez mourir de faim.

Elle plissa rageusement les yeux, et il se surprit à espérer que leur altercation se poursuivrait. Mais elle leva fièrement le menton et se tourna pour monter dans la voiture.

Il croisa alors le regard de Samuel et hocha la tête d'un air satisfait. Le sourire de ce dernier était empreint d'inquiétude. Mais les craintes de son cocher étaient infondées. Ils étaient allés à York et avaient fait leur devoir. En revanche, il avait plus de souci à se faire du côté de la femme à laquelle il était lié. Jusqu'à présent, elle s'était comportée comme une mégère, mais il espérait bien l'aider à se calmer.

Bientôt, elle se présenta à l'entrée de la voiture, tenant un sac en tissu. Il tendit la main pour l'aider, mais elle lui fourra le sac entre les bras et descendit seule les marches.

— J'ai besoin d'un peu d'intimité, déclara-t-elle sans le regarder.

Il croisa les bras sur la poitrine et lui répondit d'une voix ferme :

— Si vous essayez de vous enfuir, je serai contraint de vous attacher. Personne ne peut vous aider, ici.

— Je ne suis pas aveugle, mais nous ne traverserons pas toujours des endroits aussi désolés.

— Vous n'êtes jamais allée dans les Highlands, n'est-ce pas ?

— Nous ne sommes pas encore arrivés, répliqua-t-elle avec véhémence. Je suppose que vous êtes tous les deux des gentlemen. Je vous demande de rester ici pendant que j'irai derrière la voiture.

— Ma patience n'est pas infinie. Si vous n'êtes pas de retour dans un laps de temps acceptable...

— Dans ce cas, je vous préviendrai, dit-elle d'un air exaspéré, et je vous dirai ce qu'il en est minute par minute. Cela vous convient-il ?

Elle n'attendit pas sa réponse et contourna les grandes roues de la voiture en soufflant, avant de disparaître.

* * *

Lorsqu'elle eut terminé, Riona s'attarda quelques instants près d'un mur en pierre délabré dont la présence paraissait presque fortuite. Il était envahi de mousse et de mauvaises herbes, comme s'il avait traversé des siècles. D'un œil désespéré, elle balaya la lande et pria pour y voir un berger qu'elle aurait pu appeler à son secours.

Mais qu'aurait pu faire un pauvre berger contre deux Highlanders, dont l'un prétendait être le chef des McCallum ? Comment pourrait-elle entraîner des innocents dans son aventure, au risque de les faire tuer ? Elle ignorait même si ses ravisseurs lui avaient dit la vérité. Sauf que... elle connaissait bien le nom de leur clan, ennemi légendaire des Duff, le clan de son propre père. Depuis toujours, ils se disputaient les frontières entre leurs terres. Mais cela ne signifiait pas que cet homme lui ait dit la vérité. Il aurait pu la kidnapper pour sa dot, comme au Moyen Age. Il pouvait lui avoir menti sur tout, et elle finirait dans un taudis, forcée d'obéir à ses ordres.

Même s'il était bien celui qu'il affirmait être, songea-t-elle en frémissant, elle pouvait connaître un sort similaire. Son père, qui avait quitté l'Ecosse dans sa jeunesse, lui avait parlé des Highlands. Combien de fois lui avait-il répété qu'il avait eu de la chance d'être le fils d'un comte et d'avoir eu la possibilité de fuir son pays natal ? Il n'avait jamais compris les hommes qui vénéraient son père, et maintenant son oncle, comme des dieux. D'après lui, les Highlanders étaient des sauvages. Il lui avait fait le récit de ces raids insensés contre le bétail du clan rival, attaques si sanglantes qu'elles pouvaient décimer des clans entiers.

Jamais elle ne s'était sentie aussi impuissante. Elle avait déjà compris qu'elle ne contrôlait pas sa vie. Ses parents lui demandaient de rester cloîtrée avec sa sœur le plus clair de son temps. Et plus récemment ils l'avaient laissée en Angleterre, lorsque le reste de la famille était parti en voyage sur

le continent. Mais à présent, elle ne pouvait même plus avoir un moment d'intimité sans la permission de son ravisseur !

Elle se frictionna les bras et les épaules pour se réchauffer, malgré le soleil qui inondait la vallée. Il ne brillerait pas très longtemps. Dans les Highlands, le temps était le plus souvent froid et pluvieux. Maussade et hostile, comme disait son père. Plein de sauvages qui devaient se cacher entre les rochers pour survivre.

Elle prit une profonde inspiration. Elle n'était pas encore en Ecosse. Elle pouvait trouver un moyen de faire changer d'avis son ravisseur ou de s'enfuir. Ils allaient bien devoir traverser l'un ou l'autre village, ne serait-ce que pour se ravitailler.

— Lady Catriona !

La voix dure de McCallum retentit, la faisant sursauter. Elle jeta un dernier coup d'œil aux doux pâturages, puis revint à pas lents de l'autre côté de la voiture. Les deux hommes qui s'entretenaient en gaélique ne daignèrent même pas la regarder. Ils mâchaient leurs galettes d'avoine avec du fromage et buvaient le contenu douteux d'une bouteille qu'ils avaient dû entreposer dans le compartiment réservé au cocher.

Il désigna la voiture en silence.

— Je n'y vois rien, dans cette prison, protesta-t-elle.

— Lorsque vous m'aurez prouvé que je peux vous faire confiance, je vous donnerai accès à une fenêtre. En attendant...

De ses doigts puissants, il arracha deux clous qui retenaient le rideau en cuir et dégagea une fente de quelques centimètres.

— Je vous remercie beaucoup, dit-elle d'une voix teintée de sarcasme.

Elle se hissa à l'intérieur mais, au lieu de replier les marches et de fermer la portière, McCallum la suivit et s'assit sur la banquette à côté d'elle.

Elle se glissa dans un coin puis, après réflexion, jugea préférable de s'asseoir sur la banquette opposée.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle en essayant de dissimuler la peur qui tendait sa voix.

— Je vais essayer de dormir un peu.

— Mais... mais...

Consternée, elle le vit alors étirer au maximum les jambes devant lui. Son large torse semblait occuper la moitié de l'habitacle. Elle était seule avec cet homme, son ravisseur, totalement à sa merci ! Elle déglutit, mais sa gorge resta nouée. Elle se recroquevilla alors dans le coin de la banquette comme pour parer à une attaque.

— Samuel et moi allons nous relayer, expliqua-t-il. Vous n'espérez pas que nous allons effectuer un voyage d'au moins dix jours sans dormir.

— Dix jours !

— Et encore, nous venons du sud des Highlands... Cela aurait pu être pire.

Il la regarda d'un œil froid.

— Avez-vous des souvenirs d'un tel voyage ? demanda-t-il. Votre père a-t-il si peu d'estime pour son héritage qu'il vous ait dénié vos droits imprescriptibles ?

— Mon enfance ne vous regarde pas !

Il avait pourtant raison, songea-t-elle, piquée au vif, mais elle refusait de le lui concéder.

— Tout ce qui vous concerne me regarde. Vous allez devenir ma femme.

— Je ne vous épouserai pas, et vous ne pouvez pas me forcer. Cat, la femme à laquelle vous prétendez être fiancé, ne vous épousera pas non plus.

Soudain, elle se sentit piégée par son regard glacial.

— Croyez-moi, lady Riona, vous allez m'épouser.

Entendre son prénom dans sa bouche lui fit froid dans le dos. Il croisa les bras sur son torse et ferma les yeux, comme pour mettre fin à la conversation. Ce qui fut le cas, car que pouvait-elle faire d'autre que s'insurger et le mettre suffisamment en colère pour que... Pour que quoi ? Elle frémit. S'il croyait qu'elle était sa fiancée, s'il croyait que cela lui donnait le droit de faire tout ce qu'il voulait... Elle fixa l'épée et le pistolet qu'il n'avait pas pris la peine de retirer.

— Je sens d'ici que vous tremblez. Prenez une couverture si vous avez froid, mais laissez-moi dormir.

Elle n'avait pas froid. L'intérieur de la voiture, réchauffé par la chaleur de leurs corps, était chaud et moite. Elle était surtout terrifiée et luttait pour ne pas pleurer, se demandant quand les secours allaient arriver. Au cours de la nuit, elle avait eu une pensée horrible qu'elle n'avait pas eu la force d'approfondir tant elle dépassait son imagination. Mais aujourd'hui... aujourd'hui, à la lumière du jour qui filtrait par la fente de rideau qu'il lui avait concédée, ses mauvaises pensées refirent surface. Elle tenta de les refouler en se disant que, dès que son oncle apprendrait sa disparition, il partirait avec ses hommes à sa recherche.

Mais une autre partie d'elle-même lui murmurait le contraire. Son oncle et elle n'avaient jamais été proches. Le comte était un homme froid, obnubilé par ses richesses et son pouvoir. Lorsque ses parents avaient emmené sa sœur sur le continent, la laissant derrière eux, il avait accepté de l'accueillir à contrecœur, et sur l'insistance de Cat qui avait argué qu'elle ne pouvait pas rester seule avec les domestiques.

Et maintenant, si McCallum disait vrai, il s'était entretenu avec le comte hier, juste avant que Cat apprenne que ses parents l'envoyaient à la campagne chez des amis. Sa cousine en avait été très surprise, mais pas mécontente, et à bien y songer Riona trouvait étrange la vitesse avec laquelle les bagages avaient été faits. Cat avait demandé à ce qu'elle l'accompagne, mais ses parents avaient prétendu qu'il n'y avait pas de place pour elle dans la maison de campagne de ces amis.

Tout cela n'était-il pas voulu, finalement ? Pourquoi Cat était-elle partie juste après la visite de McCallum ? Son oncle regrettait-il le contrat qu'il avait passé, au point d'éloigner sa fille ?

Et le plus dur, le moment qu'elle ne parvenait pas à oublier, était celui du dîner... Sa tante lui avait semblé pâle et effacée. Riona se souvenait très bien qu'elle avait baissé les yeux lorsque son oncle lui avait ordonné de dormir dans la chambre de Cat, sous prétexte que la sienne devait être nettoyée et repeinte. Elle en avait été très surprise : pourquoi ne pas attendre qu'elle retourne à Londres pour le faire ?

A présent, tout devenait plus clair, et elle avait l'horrible sentiment d'avoir été trahie. Son estomac se contracta douloureusement sous l'effet du chagrin. Son oncle l'avait-il installée dans la chambre de Cat parce qu'il avait anticipé le geste de ce sauvage d'Écossais ? Cherchait-il une raison légitime de rompre ces fiançailles ? Il aurait pu mettre des gardes et prendre McCallum sur le fait. Tout cela lui paraissait incroyable, et pourtant... Elle déglutit péniblement et essaya de ne pas penser au pire. Si elle se laissait envahir par la peur, elle ne trouverait jamais le moyen d'échapper à cet homme qui se tenait devant elle, les yeux fermés, le menton sur la poitrine, ses longues jambes occupant tout l'espace et la forçant à se recroqueviller dans un coin pour ne pas le toucher.

Il passa deux heures à se reposer sans bouger ou presque, comme s'il était habitué depuis longtemps à dormir dès que l'occasion se présentait. De son côté, elle était incapable de fermer l'œil, de peur qu'il ne se réveille et qu'il n'ait à son égard des gestes déplacés. Lorsqu'il s'éveilla enfin, il la contempla d'un œil impassible et, sans un mot, toqua au toit de la voiture qui s'arrêta. Il

sortit, et le cocher vint prendre sa place.

Lorsque le véhicule s'ébranla, celui-ci regarda autour de lui puis par le petit bout de fenêtre, comme s'il essayait de s'installer sans croiser son regard.

Riona bondit sur l'occasion.

— Nous n'avons pas été correctement présentés, monsieur, dit-elle.

Il avait une peau blanche, couverte de taches de rousseur sous sa crinière de feu. Il rougit presque autant que sa chevelure.

— Je m'appelle Samuel McCallum, ma dame.

— Vous êtes parents, évidemment..., commenta-t-elle, encore plus abattue.

Pourtant, elle n'était pas prête à baisser les bras.

— Nous sommes des cousins éloignés, dit-il avec un petit sourire de connivence. Vous allez rencontrer beaucoup de McCallum, là où nous allons.

— Vous devez être conscient que ce qu'il fait n'est pas correct.

Son expression demeura amicale et même compréhensive, mais il secoua la tête.

— Non, ma dame, je ne pense pas ça du tout. Vous êtes sa fiancée.

— C'est faux !

— Vous êtes bien Catriona Duff, n'est-ce pas ?

— Oui, tout comme ma cousine !

— Je suis désolé, mais je ne peux pas vous aider. Un contrat a été signé entre nos familles, et nous le prenons très au sérieux.

— Je ne sais rien d'un tel contrat, grommela-t-elle en croisant les bras sur la poitrine et en plissant les yeux.

— C'est la faute de votre père. Je suis au service de Hugh depuis de longues années, et il est au courant de vos fiançailles depuis qu'il est petit. Croyez-moi, ce contrat a interféré dans sa vie plus d'une fois !

Il s'interrompit et détourna le regard.

— Interféré comment ? demanda-t-elle.

— Cela ne vous regarde pas, ma dame. Laissez-moi dormir, maintenant.

Il ferma les yeux et laissa tomber son menton sur son torse, comme son chef l'avait fait avant lui.

— L'argent vous ferait-il changer d'avis ? insista-t-elle. Je n'en ai pas beaucoup, mais si vous acceptiez de m'aider...

Il répondit, sans même ouvrir les yeux :

— Votre argent ne peut pas acheter la loyauté gagnée par des générations, ma dame. De même qu'il ne peut faire oublier la trahison des Duff pendant tout ce temps. Maintenant, taisez-vous.

Riona blêmit. La trahison de ses ancêtres ? Un mariage entre leurs clans était censé y remédier ? Elle avait l'impression que n'importe quelle Duff mariée à un McCallum ne connaîtrait jamais la paix, si personne n'était capable d'oublier ces griefs. Lorsque son oncle et son père avaient un peu bu, elle les entendait souvent évoquer ces querelles avec colère et fierté. Elle comprenait maintenant pourquoi ils s'étaient tenus loin de l'Ecosse, laissant à leurs régisseurs et leurs métayers le soin de gérer leurs terres.

Pourtant, ces querelles avaient pris une tournure immensément personnelle, et elle n'était pas prête à accepter ce qui lui arrivait. Elle était encore en Angleterre, où il existait des personnes capables de se dresser contre les Ecossais. Lorsqu'ils s'arrêteraient pour déjeuner, elle essaierait de s'enfuir à la première occasion. Et si son plan ne fonctionnait pas, elle trouverait autre chose.

Chapitre 3

Hugh savait que lady Riona ne renoncerait pas à s'échapper. Il voyait son humeur passer tour à tour de la colère à la frustration, même si sa fureur semblait s'estomper peu à peu. Mais il n'était pas certain que cela soit bon signe.

Ils s'étaient arrêtés pour déjeuner dans une clairière près d'un ruisseau et avaient caché la voiture de sorte qu'elle ne soit pas visible depuis la route. Les chevaux pouvaient boire et paître à loisir sur les berges couvertes d'herbes grasses, et ils étaient entourés par des arbres. Ils n'auraient pu rêver d'un endroit mieux abrité.

Lady Riona lui avait demandé quelques instants d'intimité, qu'il lui avait accordés. Allongé sur le côté, près du feu, il regardait cuire les galettes d'avoine sur une plaque en fer.

— Nous devons bientôt nous ravitailler, dit Samuel.

— Le faisan que j'ai chassé ne te suffit pas ?

— Nous allons manquer d'avoine, et je ressens le besoin de manger un œuf ou deux.

Il regarda en direction de l'ouest et ajouta :

— L'orage approche ; nous n'allons pas tarder à sentir les premières gouttes. Il va nous falloir trouver une auberge pour la nuit.

— Non, nous sommes encore trop au sud du Yorkshire. Nous trouverons une clairière accueillante comme celle-ci et nous dormirons tous à l'intérieur de la voiture si nécessaire.

— Ce sera bien assez confortable pour notre demoiselle, fit remarquer sèchement Samuel.

Hugh souffla pour manifester son désintérêt de la question.

— Elle m'a bien évidemment demandé que je lui vienne en aide, continua Samuel.

— Elle a du cran, cette fille. Ne devrait-elle pas être déjà de retour ? demanda-t-il en relevant la tête. Lady Riona ?

Pour toute réponse, il ne reçut que le cri des oiseaux qui volaient au-dessus de leurs têtes.

— Je reviens tout de suite, dit-il, résigné, en laissant ses armes à côté de Samuel.

— Vas-y doucement avec elle, Hugh. A sa place, nous essaierions nous aussi de nous échapper.

— Je ne chercherais pas à fuir mes obligations à l'égard de ma famille.

— Regardez qui parle ! le taquina Samuel.

Hugh l'ignora et partit en courant vers la voiture. Il n'eut aucun mal à suivre la piste laissée par la fuyarde. Ses larges jupes avaient arraché des herbes et cassé des branches. Elle avait eu le mérite de suivre en sens inverse le chemin qu'ils avaient parcouru, même si le village le plus proche se trouvait à plusieurs heures de marche derrière eux.

Il l'entendit avant de la voir, tandis qu'elle se frayait un chemin dans les sous-bois pour rester

cachée, tout en suivant la route principale.

Il aurait pu l'appeler et la raisonner pour l'obliger à comprendre que de telles tentatives étaient vaines, mais... dans un premier temps, il fallait qu'elle le craigne. La leçon devait donc être mémorable.

Il s'approcha par-derrière, ce qui lui fut facile, car elle se croyait manifestement à l'abri. Elle avait même commencé à faire un peu trop de bruit, se permettant de marmonner de temps en temps, ce qui le fit sourire. Elle avançait avec détermination, mais ses pas étaient entravés par les hautes herbes qui envahissaient le sous-bois et s'accrochaient à ses jupes.

En deux enjambées, il sortit de sa cachette et enroula un bras autour de sa taille avant de la soulever du sol.

* * *

L'assaut fut si soudain que Riona cria. Aussitôt, l'homme plaqua la main sur sa bouche pour étouffer ses cris. Elle eut l'impression horrifiante de vivre la même scène que celle de la veille. Jamais elle ne pourrait échapper à son étreinte, mais le désespoir et la frustration l'amènèrent à se débattre avec frénésie, même si ses coups ne pouvaient rien contre sa force.

— J'aurais pu être un bandit, dit alors McCallum d'une voix courroucée. Vous vous êtes mise en danger.

Elle lui décocha des coups de pied, tandis qu'il faisait demi-tour pour l'éloigner de la civilisation et de tous secours. Leurs jambes s'emmêlèrent, son pied se prit dans sa jupe, et ils tombèrent à la renverse. A sa grande surprise, elle le sentit pivoter pour atterrir le premier. Il étouffa un cri de douleur lorsque son coude s'enfonça douloureusement dans son ventre. Elle en eut une satisfaction secrète, mais toute sa morgue s'évanouit lorsqu'il roula sur le côté pour la plaquer au sol. Les pierres s'enfoncèrent durement dans son dos. Elle essaya de se débattre pour l'obliger à s'écarter, mais il pesa sur elle de tout son poids pour l'immobiliser.

Lorsqu'elle essaya de le gifler, il lui saisit le poignet et l'aplatit au-dessus de sa tête. Le corps arqué, elle continua de se contorsionner furieusement, tâchant de reprendre son souffle. Soudain, elle réalisa que Samuel n'était pas là pour calmer les ardeurs dominatrices de McCallum. La peur pouvait la paralyser, elle le savait, mais elle ne put lutter contre.

— Arrêtez, lady Riona !

A force de contorsions, elle n'avait réussi qu'à le faire glisser entre ses jambes, qui se trouvèrent coincées par sa jupe. Elle respirait difficilement, un corps d'homme contre le sien pour la première fois. Elle s'immobilisa. Sous l'effet de ce contact si intime, un mystérieux fluide sembla passer entre eux, tandis qu'elle prenait la mesure de son impuissance, sous l'étreinte de ce Highlander. Il n'y avait personne autour d'elle pour l'aider, pas même le cocher. Elle était à sa merci.

— S'il vous plaît..., murmura-t-elle, détestant entendre sa voix faible et tremblante, mais incapable de la maîtriser. Laissez-moi me lever.

— Pour que vous puissiez de nouveau partir en courant ?

Sa voix était pleine de colère, mais son regard... son regard s'était posé sur sa bouche, et elle découvrit dans les profondeurs de ses pupilles une chaleur qui lui rappela celle de l'argent en fusion.

— Cessez... cessez de me regarder ainsi, souffla-t-elle sans pouvoir détourner les yeux. Je ne suis pas... la proie d'un vautour.

— Un vautour ? répéta-t-il d'une voix rauque. Je ne mange pas les créatures innocentes ! Mais je

suis un homme, et me trouver ainsi couché sur vous me fait penser à notre nuit de noces.

Horri  e, elle répondit sans réfléchir :

— Vous... vous voulez dire que vous allez devoir m'immobiliser ?

L'espace d'un instant, elle jura avoir vu le coin de sa bouche esquisser un sourire. Mais non, ce n'était pas possible. Un homme enclin à la vengeance et à la fausse justice, qui n'avait pas hésité à enlever une femme contre son gré, était incapable de sourire. Il finit par lui lâ  cher les mains. Elle tenta de le repousser, mais il ne se leva pas. Ses hanches étaient calées contre les siennes, et elle n'avait jamais ressenti une telle pression. La sensation était inconfortable, embarrassante et... plutôt étrange.

Elle le poussa de nouveau.

— Je ne peux pas respirer, geignit-elle.

Il s'assit alors sur les talons, mais ses genoux appuyaient toujours sur ses hanches. Il croisa les bras sur son torse et la toisa.

— Je ne tol  rerai plus jamais cela, dit-il.

Clou  e au sol, elle ne pouvait pas le repousser sans lui toucher les cuisses.

— Suivriez-vous docilement vos ravisseurs, si vous vous trouviez à ma place ?

— Je ne suis pas à votre place, répondit-il en penchant la tête sur le côté.

— Mais si vous l'étiez ?

— J'honorerais l'engagement de nos deux familles, indépendamment de ma volonté.

— Donc, même si vous n'avez jamais rencontré Cat, vous êtes prêt à l'épouser, y compris si vous ne la trouvez pas... séduisante ?

Il fallait qu'elle parvienne à le convaincre qu'elle disait la vérité, et pour ce faire, elle allait mettre le doigt sur sa méprise à chacune de leurs conversations.

Il ne cilla pas.

— La mystérieuse Cat dont vous me parlez n'existe pas, Riona. Il n'y a que vous et moi. Et nous allons nous marier. Essayer de fuir est un acte puéril de votre part.

— Pu  ril ? s'écria-t-elle, furieuse.

Il ne l'avait pas appelée lady Riona, et elle le regretta. Bien qu'elle ne soit pas très attachée à son titre, il permettait au moins entre eux une certaine... distance.

— Je vous demande de m'appeler Mlle Duff, et il n'est pas du tout puéril d'essayer de s'enfuir lorsqu'un homme vous agresse et vous enlève à votre famille pour vous... molester !

— Je ne vous ai pas molest  e, se défendit-il.

Elle pointa un doigt rageur vers lui.

— Et comment appelez-vous cela ? Est-ce une façon élégante de traiter une dame ?

Il se pencha en avant et posa les mains de chaque côté de sa tête.

— Je veux juste vous montrer qui a le pouvoir ici, Riona.

Il insista sur son prénom, et elle commença à avoir du mal à respirer en le voyant planer dangereusement au-dessus d'elle. Son visage était trop près du sien, et son regard braqué sur sa bouche devint de nouveau brûlant.

— Si jamais vous m'embrassez, je vous mords !

Il haussa les sourcils, mais ne bougea pas.

— Vous n'êtes pas mon mari, pas encore.

Il se redressa lentement.

— Vous avez raison. Et je ne m'imposerai pas    vous avant le mariage.

Il se leva complètement et se pencha pour lui proposer sa main.

— Mais, si jamais vous essayez de nouveau de vous enfuir, vous en subirez les conséquences !

— Vous feriez du mal à une femme que vous persistez à vouloir prendre pour épouse ? s'étonna-t-elle, lâchant sa main chaude et ferme dès qu'elle fut sur ses pieds.

Il pouvait lui broyer les doigts d'une simple pression, mais il n'en fit rien.

— Je vais m'efforcer de ne pas le faire. Quant à ceux à qui vous demanderez de l'aide, je ne garantis pas ce qui pourrait leur arriver.

Il était sérieux, et elle le savait. Elle sentit ses épaules s'affaisser et, lorsqu'il la prit par le bras, elle ne broncha pas. Pourtant, intérieurement, la rancune et la colère se mêlaient toujours à la peur. Elle trouverait le moyen de s'échapper sans causer de tort à personne, se jura-t-elle.

En attendant... elle se comporterait de manière exécration. Peut-être le ferait-elle ainsi changer d'avis sur leur mariage.

Comme il était étrange de sentir que quelqu'un avait besoin d'elle ! Elle avait rarement eu ce sentiment, sauf avec Cat. Ses parents avaient certes besoin d'elle et l'avaient utilisée, à la fois pour surveiller et tenir compagnie à Bronwyn, sa sœur. Bien sûr, cette dernière avait besoin d'elle, mais cette dépendance constante lui avait beaucoup pesé, et sa famille ne lui avait jamais laissé de répit. Elle avait toujours été sollicitée pour donner d'elle-même, encore et encore, mais rares étaient les fois où quelqu'un s'était suffisamment soucié d'elle pour lui rendre service.

Même McCallum ne la désirait pas vraiment auprès de lui. Il avait besoin d'une femme pour remplir ce contrat de mariage si important pour son clan. Elle était... un simple substitut et, à un moment ou à un autre, il serait confronté à la réalité de ses méfaits. Qu'advierait-il d'elle, alors ?

Elle sentit un frisson courir dans son dos et se laissa guider distraitement par McCallum à travers les buissons qui s'accrochaient à sa robe. Sa réputation serait ruinée. C'était une chose de se promener en public avec un homme et une autre de voyager avec lui, non ? Même si tout s'était passé contre sa volonté, cela n'aurait aucune importance aux yeux des autres. Elle ne trouverait jamais de mari et serait contrainte de continuer à servir sa sœur et ses parents.

Tout cela parce que ce... cet homme avait enlevé par erreur la mauvaise femme, pesta-t-elle en son for intérieur avant de se rembrunir en se souvenant que son oncle l'avait probablement exposée sciemment au danger.

— Vous avancerez mieux si vous levez les pieds, dit McCallum en l'aidant à traverser un autre sous-bois envahi par la végétation.

Elle obéit en silence.

* * *

Il voulait faire une sieste aussi longue que possible. L'orage approchait et il ignorait ce que la nuit apporterait. Il pénétra prudemment dans la voiture, car il ne savait pas dans quelle humeur il trouverait Riona. Elle était restée étrangement silencieuse, après qu'il l'eut ramenée à leur petit campement, et il espérait qu'elle s'était enfin résignée à accepter son destin, ce qui leur simplifierait le voyage à tous. Mais pourquoi le ferait-elle ? songea-t-il tristement en ouvrant la portière.

Il s'installa sur l'inconfortable banquette, et la voiture s'ébranla. Riona se tenait tournée vers la fenêtre. Elle regardait par le petit interstice les champs et les pâturages qui s'étendaient à perte de vue. Bientôt, ils allaient traverser un village, et Hugh se demanda si elle n'allait pas de nouveau tenter de s'enfuir. Il savait qu'elle ne s'était pas encore avouée vaincue. Elle prévoyait certainement de le déranger, mais il avait l'habitude de dormir à la dure, sur des flancs de montagne par temps d'orage. Il ferma les yeux en poussant un soupir satisfait.

— McCallum, je ne peux pas continuer de porter la même robe sale tous les jours.

Il n'ouvrit pas les yeux.

— Si vous n'aviez pas essayé de vous enfuir, elle ne serait pas sale.

— Mais elle l'est, et j'ai besoin de laver... certaines choses.

Ouvrant un œil pour la regarder, il se souvint d'elle dans sa fine chemise de nuit, de la douceur soyeuse du tissu sur ses bras pendant qu'il l'immobilisait. Lorsqu'il était entré dans sa chambre, la lueur de la bougie se reflétait sur sa peau veloutée et, pendant quelques instants, il s'était senti soulagé de sa bonne fortune et curieux d'en voir plus. Il lui avait choisi des vêtements ordinaires, pensant rendre ainsi son apparence plus banale, mais rien ne pouvait dissimuler son port de tête altier et sa couronne de cheveux blonds tombant en cascade sur ses épaules. L'épouse parfaite pour un chef de clan.

Elle portait encore cette chemise de nuit, songea-t-il.

— McCallum ?

Elle prononça de nouveau son nom comme s'il était stupide.

— Vous pourriez me répondre au lieu de me regarder fixement comme si je parlais une langue étrangère ! dit-elle d'un air exaspéré.

— La langue anglaise est assez difficile comparée au gaélique, mais de là à suggérer que je n'en comprends pas les subtilités... Non.

Il ferma de nouveau les yeux. Mieux valait ne plus penser à sa chemise de nuit.

— J'ai besoin de vêtements, insista-t-elle. Et d'eau chaude pour me laver. Je me sens sale.

— Dès que nous serons en sécurité, j'y veillerai.

— En sécurité ? Vous ne pouvez pas attendre que nous soyons en Ecosse ! N'avez-vous pas dit qu'il nous faudrait plusieurs jours de voyage ?

— Votre attitude pourrait influencer ma décision, évidemment.

— Vous voulez dire que vous attendez de moi que je me montre docile, réservée et soumise ?

— C'est vous qui le dites, pas moi. Je pensais plutôt au mot « respectueuse ».

Elle faillit s'étouffer d'indignation et il se retint de sourire.

— Vous... vous n'êtes qu'un sauvage !

Même s'il savait qu'elle ne faisait que répéter des propos entendus dans la bouche d'autres personnes, cette insulte le blessa. A Londres, il avait été méprisé à cause de ses origines, et ses propos avaient souvent été ignorés. Tout le monde le prenait pour un petit fermier sans éducation. Il n'éprouvait que frustration et regrets pour les sommes faramineuses qu'il devait dépenser pour vivre en échange de si peu.

— Si je suis un sauvage, ma dame, alors vous l'êtes aussi, car nous sommes tous les deux des Highlanders.

Il croisa les bras et garda les yeux fermés, mais ne put décrisper les mâchoires.

— Vous vous comportez plus encore en sauvage si vous gardez une dame prisonnière sans lui proposer aucune distraction. J'ai besoin d'un livre ou d'un ouvrage, de quelque chose. Il y aura bien une épicerie ou une librairie dans le prochain village...

— Je peux imaginer des façons de vous distraire, dit-il à voix basse.

Puis il rouvrit les yeux et la regarda fixement.

Elle déglutit et releva le menton d'un air de défi, mais la façon dont elle serrait les mains pour les empêcher de trembler ne lui échappa pas.

— Vous avez dit que vous ne vous imposeriez pas à moi.

Elle avait pris un ton si guindé qu'il eut du mal à se retenir de rire.

— Je n'aurai pas besoin de faire usage de la force. Une caresse, un baiser, et vous tomberez sous mon charme.

A sa grande surprise, elle ne détourna pas le regard.

— Je le considérerai comme un recours à la force. Ce n'est pas ce que j'attends de vous. Je vous répète que je ne suis pas votre promesse.

— Et je vous répète que mentir ne soulagera pas votre détresse.

Ils se regardèrent en silence un long moment, et il se surprit à apprécier cet affrontement muet.

La pluie commença à tomber doucement sur le toit de la voiture.

— Vous n'aurez pas la chance de goûter à mes baisers aujourd'hui, soupira-t-il. J'ai demandé à Samuel de trouver un abri pour les chevaux et de venir nous rejoindre dans l'habitable s'il se mettait à pleuvoir.

Elle croisa à son tour les bras sur la poitrine et détourna enfin le regard. Il referma alors les yeux, désireux d'avoir la paix.

— Personne ne nous suit, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix empreinte de tristesse.

Il aurait dû être fâché qu'elle persiste à le déranger mais, d'une certaine manière, il avait pitié de la façon dont sa famille l'avait traitée.

— Des cavaliers nous auraient rattrapés à l'heure qu'il est, convint-il. Votre père a dû avoir la sagesse d'honorer son contrat.

— Vous voulez dire que mon oncle m'a joyeusement sacrifiée à la place de ma cousine ! Il a pleinement l'intention de bafouer votre précieux contrat, vous savez.

Il soupira bruyamment.

— Je vous bâillonnerai si nécessaire.

Elle garda le silence quelques minutes, puis interrompit le sommeil qui commençait à le gagner.

— Comment avez-vous su dans quelle chambre venir me chercher ?

Il expira longuement.

— J'ai soudoyé un garçon de cuisine.

— Ils m'ont installée dans la chambre de Cat, soi-disant pour repeindre la mienne. En fait, c'était dans l'unique but de ruiner le contrat.

— Votre famille n'a pas jugé utile de vous parler de ce mariage, dit-il d'une voix calme. Vous ne les regretterez pas. Après tout, quel homme faut-il être pour abandonner son clan ?

— Ni mon oncle ni mon père n'ont abandonné le clan Duff ! Ils emploient des régisseurs et des métayers pour veiller sur leurs terres. Ils préfèrent simplement vivre en Angleterre, dans un monde civilisé.

— Et ce sont ces hommes si civilisés qui vous ont traitée de la sorte ?

Elle se mordit les lèvres et garda à son tour le silence.

— Je ne vous plaindrai pas. J'ai vu mes gens essayer de survivre en cultivant des terres, lors d'un hiver difficile. J'ai vu le bétail mourir suite à de mauvais hivers. Mon père a fait ce qu'il fallait en acceptant de conclure ce contrat de mariage avec la fille d'un puissant comte.

— Essayez-vous de vous convaincre vous-même qu'il a eu raison ? Les hommes devraient pouvoir se marier par amour.

Il renifla bruyamment.

— Maintenant, je sais que vous vous mentez à vous-même. Aucune femme de votre rang n'espère se marier par amour, pas même en Angleterre.

Ils sentirent la voiture tanguer sur la route accidentée, puis s'arrêter. La pluie avait redoublé de violence et martelait incessamment le toit de la voiture.

— Samuel a trouvé un abri à l'écart de la route. Je vais l'aider avec les chevaux... et verrouiller la porte, car cette conversation ne m'inspire aucune confiance !

— Je n'ai nullement besoin que vous me fassiez confiance, rétorqua-t-elle. J'ai juste besoin que vous sachiez que je ne vais pas vous épouser. Même en Ecosse, je doute que l'on puisse contraindre une femme à se marier contre sa volonté.

— Vous comprendrez bientôt la sagesse de ce mariage, ma dame.

— Allez-y, dites-le ! Vous pensez que je vais être obligée de vous épouser parce que aucun homme ne voudra plus de moi après cet enlèvement.

— Non, je pense que vous m'épouserez pour honorer la parole de votre famille. Malgré votre comportement, vous me paraissez bien plus honnête et innocente que le reste des Duff.

Il se plia en deux pour descendre de la voiture et verrouilla solidement la porte derrière lui.

Après s'être occupés des chevaux, Samuel et lui revinrent à l'intérieur. Leurs vêtements étaient trempés ; la pluie dégoulinait de leurs chapeaux et s'engouffrait dans le col de leurs manteaux. Riona affichait de nouveau un masque pâle et impassible. Elle blêmit plus encore lorsqu'ils rangèrent leurs pistolets dans le compartiment sous la banquette.

Puis elle se laissa glisser au milieu du siège.

— Vous pouvez vous asseoir de chaque côté. Un gentleman ne permettrait pas que les vêtements d'une dame soient mouillés.

— Si je comprends bien, maintenant, nous sommes des gentlemen et non plus des sauvages, répliqua Hugh d'un air sarcastique en posant son chapeau à l'extrémité de la banquette.

Riona eut la satisfaction de constater qu'ils se tenaient loin d'elle. Elle déchantait lorsqu'elle comprit que leurs jambes occupaient beaucoup de place. Elle essaya alors de coincer ses jupes autour des siennes pour éviter d'être mouillée.

Ils croisèrent tous deux les bras, et Samuel ferma les yeux.

— Nous allons attendre que l'orage passe ? demanda-t-elle. Nous ne ferons pas escale dans une auberge ?

— Vous ne m'avez pas encore démontré que vous étiez capable de faire preuve de retenue, mademoiselle.

— Je n'ai jamais passé une nuit complète dans une voiture, protesta-t-elle.

— Vous l'avez fait hier et vous allez encore le faire cette nuit. Vous êtes au sec et à l'abri. Estimez-vous heureuse. Je vais essayer de rester de mon côté de la banquette sans succomber au désir que vous m'inspirez.

— Prévenez-moi afin que je garde les yeux fermés, dit Samuel.

Hugh tenta de garder son sérieux, même si la tâche était difficile. Il était mouillé, il avait froid et il était fatigué. Riona avait fait tout son possible pour l'exaspérer durant l'après-midi et elle était encore capable de le forcer à rester éveillé.

— Il y a des couvertures sous ma banquette, dit-elle d'un ton pincé. J'ai froid.

— Alors prenez-les, répondit-il, exaspéré.

Terrible erreur de jugement ! Riona fut contrainte pour ce faire de se lever, de leur tourner le dos et de se pencher en avant. Sans cerceaux, ses jupes épousaient de manière troublante la courbe de ses hanches. Il déglutit, lança un coup d'œil à Samuel, qui eut la décence de détourner le regard.

Les hanches de Riona se balançaient à hauteur de ses yeux. Il aurait pu poser ses mains sur elles et...

Elle se redressa, laissa retomber la banquette et se rassit. Enroulant plusieurs couvertures autour d'elle, elle leur lança un regard méfiant, comme s'ils allaient les lui prendre.

Mais Hugh était trop occupé à essayer d'oublier que, dans quelques semaines, elle deviendrait sa femme. Il était censé se montrer patient. A la place, il la regarda se contorsionner pour trouver une position confortable, en proie au désir le plus violent et à la plus irritante des frustrations.

— Je n'aime pas abandonner mon poste, dit finalement Samuel. Nous sommes trop vulnérables.

— L'endroit que tu as choisi pour nous cacher est bien isolé. Nous pouvons nous permettre de dormir jusqu'à ce que la pluie s'arrête. Aucun bandit ne prendrait le risque que la poudre de son pistolet se mouille. Nous allumerons alors un feu pour nous réchauffer.

Samuel ne parut pas convaincu, mais Hugh s'efforça de garder les yeux fermés, bien déterminé à ne plus penser à Riona. Il venait tout juste de la rencontrer, et elle avait déjà beaucoup trop d'emprise sur lui. Elle était vive et arrogante, exaspérante et sympathique, et beaucoup trop séduisante pour sa tranquillité d'esprit. Mais sa beauté ne tenait pas uniquement à son apparence. Il était évident qu'elle se sous-estimait. Il était rare qu'une belle femme ignore son pouvoir sur les hommes et ne cherche pas à s'en servir. Pourtant, cela semblait être son cas.

Comme il n'était pas prompt à juger les gens, il s'imposa de garder du recul et de rester objectif.

Il la détailla de nouveau avidement à travers ses cils. Il la voulait pour lui seul et il voulait qu'elle le désire en retour, sauf qu'il ne savait pas comment s'y prendre. Et le fait d'avoir été contraint de l'enlever était un élément qui risquait de lui compliquer considérablement la tâche...

Chapitre 4

Riona se réveilla désorientée, ne sachant plus où elle était. Couchée sur quelque chose d'exigu et de dur, elle ne pouvait pas allonger les jambes. Enveloppée dans une couverture en laine rêche, la tête posée sur une autre faisant office d'oreiller, elle n'avait pas froid.

Soudain, les souvenirs refirent surface, et elle se leva en sursaut. Elle se rappela son enlèvement, sa tentative d'évasion qui s'était soldée par un échec, les deux grands Highlanders qui ronflaient à quelques centimètres d'elle et qui l'avaient empêchée de dormir une partie de la nuit.

A présent, elle était seule dans l'habitacle, même si la voiture ne bougeait pas. Un filet de lumière filtrait par une fenêtre. Elle essaya d'actionner la poignée de la porte, sans beaucoup d'espoir. A sa grande surprise, celle-ci s'ouvrit facilement, et elle discerna des voix étouffées à l'extérieur. Lorsqu'elle passa la tête par l'entrebâillement de la portière, les deux hommes la virent aussitôt. Ils étaient assis sur des troncs d'arbre devant un feu de bois, vêtus de leurs chemises et de leurs culottes. Leurs chaussettes et leurs manteaux étaient en train de sécher sur un autre tronc.

— Lady Riona..., la salua McCallum en se levant. Samuel a préparé du porridge pour le petit déjeuner.

— Ça sent... le jambon, dit-elle d'une voix hésitante.

— Je suis allé chez un fermier voisin pour acheter des provisions. Nous avons également des œufs.

— Des œufs, répéta Samuel d'un air satisfait en contemplant la grille où plusieurs cuisaient déjà.

— Venez vous joindre à nous, à condition bien sûr de me promettre de ne pas partir en courant.

— Je vous promets de ne pas courir pendant le petit déjeuner, rectifia-t-elle, descendant de la voiture.

Il lorgna vers elle et, de nouveau, elle crut le voir esquisser un sourire en coin, mais peut-être n'était-ce que le fruit de son imagination. Hugh McCallum ne souriait pas. Il croyait que le monde, ou l'avenir de son clan au moins, reposait sur ses épaules. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait au nom de ce clan. A condition que toutes ses assertions aient un fond de vérité. Peut-être n'était-ce qu'un plan savant qui ne visait qu'à récupérer sa dot ? Mais elle était trop affamée pour y réfléchir longtemps.

Ils poursuivirent bientôt leur chemin vers le nord et, cette fois, McCallum prit les rênes le premier. Samuel vint s'asseoir en face d'elle dans la voiture. Le soleil perçait de temps en temps à travers les nuages, mais la route était encore moins praticable après la pluie et, parfois, une roue s'enlisait dans la boue. McCallum était contraint de conduire sur les côtés accidentés de la chaussée pour éviter les ornières, et Riona devait s'agripper de toutes ses forces à la banquette pour ne pas

être jetée au sol. Heureusement qu'elle avait l'estomac solidement accroché, sans quoi elle aurait rendu son petit déjeuner. Ils continuèrent à avancer lentement mais sûrement, tandis que la voiture gravissait péniblement les collines.

A la fin de la matinée, elle crut qu'elle allait mourir d'ennui. Elle réfléchissait à un moyen d'irriter McCallum avec ses requêtes lorsque la voiture ralentit.

— Il a dit qu'il conduirait jusqu'à midi, déclara Samuel d'une voix inquiète en se redressant.

— La bourse ou la vie ! lança un inconnu.

— Des bandits ! s'écria Riona.

Elle s'adossa à son siège tandis que Samuel sortait son pistolet et l'armait. L'homme qui lui avait paru timide et réservé comparé à McCallum avait à présent la prestance d'un soldat redoutable, avec son regard dur et son air sévère.

— Quoi qu'il arrive, restez ici, ordonna-t-il à voix basse en regardant à travers la mince ouverture du rideau.

— Si vous sortez, ce bandit va vous abattre ! Il n'est probablement pas seul.

— Il y a de grandes chances, en effet. Mais il ne peut pas tirer à la fois sur monsieur et sur moi, dit-il d'un air indifférent.

Riona se demanda si cet assaut n'était pas l'occasion pour elle de se sauver. Les bandits ne voulaient que de l'argent et des bijoux. Elle valait certainement plus d'argent qu'ils ne pouvaient l'imaginer s'ils demandaient une rançon à sa famille. Cette idée était aussi folle que dangereuse, mais n'était-il pas préférable de prendre ce risque que de devenir l'épouse d'un Highlander pour le reste de ses jours ?

— N'avez-vous pas une bourse à leur donner ? demanda-t-elle pour distraire Samuel. Mon père en a toujours deux, la sienne et une plus petite pour les bandits.

— Taisez-vous ! lui intima-t-il en tendant l'oreille vers la fenêtre pour écouter.

Riona fit de même.

— Restez où vous êtes, lança le bandit à McCallum avant d'ajouter, s'adressant manifestement à une autre personne :

— Gardez un œil sur lui.

— Il a des complices, murmura Riona.

Samuel l'ignora, la tête penchée sur le côté, l'oreille tendue.

Ils entendirent des bruits de bottes qui crissaient sur le gravier et s'approchaient.

— Vous, là, dans la voiture... Nos pistolets sont braqués sur votre cocher, et nous n'hésiterons pas à nous en servir si nécessaire.

Riona laissa échapper un cri, et Samuel la regarda, bouche bée.

— J'ai été enlevée ! hurla-t-elle. Libérez-moi et vous recevrez une grosse rançon !

Samuel bondit vers elle pour la museler, et elle ne put lutter contre lui. La voiture tangua, comme si McCallum avait bondi au sol. Soudain, un coup de feu retentit.

— Bon sang ! marmonna Samuel.

Il s'élança vers la portière et l'ouvrit à la volée avant de jaillir de la voiture.

Riona se tint dans l'embrasure. Au-dehors, c'étaient toujours les mêmes champs bordés de petits murs en pierre qui s'étendaient en longues vagues lisses d'un côté, des collines couvertes d'arbres de l'autre. Aucune grange, aucun cottage n'était en vue. L'endroit parfait pour deux Highlanders fugitifs. L'endroit parfait pour des bandits de grands chemins. Elle se doutait qu'ils n'étaient pas habitués à ce que leurs victimes leur résistent, et McCallum allait manifestement leur donner du fil à retordre.

L'un des brigands essayait déjà de monter sur son cheval, et sa jambe couverte de sang

l'empêchait de se mouvoir facilement. Le coup qu'elle avait entendu provenait-il du pistolet de McCallum ? Il se battait à présent avec l'autre homme, et Samuel s'était élancé vers un troisième larron, épée et pistolet à la main, tandis que le bandit reculait vers son cheval. Riona se figea en entendant Samuel pousser un cri à glacer le sang.

Le dernier malandrin s'aperçut alors que ses hommes avaient battu en retraite. Il bondit sur le côté et courut vers sa monture. McCallum ne se donna pas la peine de le poursuivre et resta debout, triomphant, l'épée pointée vers le sol, à peine essoufflé.

— Bande de lâches ! cria-t-il après les chevaux qui s'éloignaient au galop.

Son plan avait échoué, et Riona se demanda quelle serait sa punition. Mais pour l'heure, ses ravisseurs semblaient avoir oublié son cri et se souriaient comme des enfants qui venaient de remporter une course. Elle n'avait encore jamais vu McCallum sourire franchement et elle fut surprise par la manière dont son sourire éclairait les traits sévères de son visage, lui conférant une beauté... animale et virile.

Un sourire qui s'évanouit lorsqu'il tourna vers elle son regard gris et acéré. Ses cheveux s'étaient détachés pendant le combat, et ses boucles sombres retombaient sur ses épaules. Il avait l'air de ce qu'il était, un farouche Highlander, et elle venait de se dresser contre lui. Elle se figea, sachant qu'il était trop tard pour fuir.

— Que pensez-vous de mon plan ? lança alors Samuel en rengainant son épée dans son fourreau. Je parle de l'appel au secours de lady Riona, bien sûr.

Elle s'efforça de cacher sa surprise.

— Etait-ce vraiment un plan ? demanda McCallum, l'air suspicieux.

— J'étais certain qu'ils ne rechigneraient pas à rançonner une lady de haut rang, continua Samuel. Leur hésitation vous a permis de passer à l'attaque. Vous en avez mis deux en déroute d'un seul coup. Impressionnant !

Respirant difficilement, Riona essaya de prendre un air détaché, même si, en son for intérieur, elle était sidérée que Samuel ait pris sa défense. Elle ignorait la raison d'un tel acte, et elle se sentait à la fois redevable envers lui et inquiète de ses motivations.

— Je vous dois mes remerciements, en ce cas, car votre plan a fonctionné, dit McCallum en s'adressant à elle. Votre cri perçant les a distraits plus que toute autre chose.

Il la fixa, puis ajouta à contrecœur :

— Bien joué.

Elle hocha la tête, surprise de ressentir une pointe de culpabilité. Pourquoi donc ? N'était-elle pas leur prisonnière ?

— Je ne pense pas que vous serez mieux préparés, la prochaine fois.

Il haussa un sourcil sombre, mais paraissait d'assez bonne humeur pour ne pas lui répondre avec le même sarcasme.

— Nous n'avons pas à nous inquiéter qu'une telle chose se produise en Ecosse. Les gains sont trop dérisoires pour les bandits.

Samuel se mit à rire, mais elle ne voyait pas ce qu'il y avait de drôle dans cette réponse.

— Je conduirai jusqu'à midi, reprit Hugh. Essayons de distancer autant que possible ces bandits, avant qu'ils retrouvent leur courage.

Riona remonta en silence dans la voiture et la sentit tanguer lorsque Samuel la suivit. Il s'assit en face d'elle, et elle se contenta de le regarder d'un air confus. La voiture s'ébranla, et Samuel ferma les yeux.

— Pourquoi avez-vous menti ? demanda-t-elle alors d'une voix hésitante.

Il rouvrit les yeux et la regarda avec une sympathie qu'elle ne comprit pas.

— Vous avez peur, vous êtes désespérée, et je vous comprends, dit-il. C'est pourquoi je vous ai aidée cette fois. Mais McCallum est mon chef et mon ami. Aussi je ne le ferai plus. Evitez de commettre des erreurs stupides à l'avenir.

Riona déglutit péniblement.

— Est-ce si stupide de vouloir rentrer chez moi ? fit-elle d'une voix qui sonna déchirée par les regrets, même à ses propres oreilles.

— Il est stupide de vouloir changer ce qui ne peut pas l'être. Votre mariage a été décidé depuis très longtemps, ma dame.

— Mais pas pour moi ! se défendit-elle avec véhémence. Encore une fois, vous vous êtes trompés de femme !

Il secoua la tête et ferma de nouveau les yeux. Riona s'essuya d'un geste rageur les paupières. Il était inutile de pleurer. Cela ne la mènerait nulle part avec ces hommes.

* * *

Deux jours plus tard, ils traversèrent la rivière Sark et arrivèrent en Ecosse. Riona avait l'impression qu'une petite partie d'elle venait de mourir en même temps que son espoir d'être secourue. Elle ne pouvait compter que sur elle-même à présent.

Ils s'arrêtèrent pour se rafraîchir et faire boire les chevaux dans la rivière. C'était comme si McCallum et son cocher pensaient que l'eau avait un meilleur goût de ce côté de la frontière, tant ils semblaient heureux d'être de retour. Il y avait du courant, et le niveau de la rivière était élevé en raison de la pluie qui s'était abattue sur eux la veille. Les berges étaient boueuses et envahies de mauvaises herbes.

En essayant de se laver le visage, Riona glissa du talus et finit avec de l'eau glacée jusqu'aux cuisses. Aussitôt, McCallum se précipita pour lui tendre la main et l'aida à remonter sur la terre ferme. Mais elle trébucha et s'affala en arrière dans un enchevêtrement de jupe et de jupons. L'envie de pleurer la prit. Elle se sentait crasseuse et puante, et maintenant sa robe était maculée de boue. Ses épaules s'affaissèrent, et elle se couvrit le visage à deux mains avant de prendre une profonde inspiration.

— Nous devrions nous arrêter dans une auberge, ce soir, suggéra Samuel. Nous avons besoin de vêtements propres.

Riona garda la tête baissée, sachant que si elle manifestait un peu trop sa joie McCallum était capable de rejeter cette proposition.

— D'accord, nous ferons halte à Gretna Green, dit-il, dans une bonne auberge écossaise.

Où personne ne viendra en aide à une Anglaise, songea Riona, consternée. Bien sûr, une partie d'elle était écossaise, mais elle ne ferait pas le poids contre un chef de clan. Pourtant, l'idée de se laver lui apparut comme un grand luxe après cinq jours de voyage. Elle décida donc de ne plus se plaindre jusqu'au lendemain.

McCallum ne lui avait pas paru si contrarié, lorsqu'elle s'était mise en tête de l'agacer en lui demandant de renoncer à son projet de l'épouser. Il s'était contenté de rejoindre Samuel sur le banc du conducteur, la laissant seule dans la voiture. Samuel lui avait donné un paquet de cartes, la veille, et elle passait le temps en tirant des cartes au hasard, car elle ne connaissait pas de jeu qui se jouait seul. Mais au moins, elle pouvait s'occuper les mains. Parfois, elle regardait pendant des heures le paysage par la mince ouverture du rideau, guettant des changements indiquant qu'ils étaient en

Ecosse, mais elle ne remarqua rien de bien différent.

Ils ne tardèrent pas à atteindre le petit bourg de Gretna Green, où plusieurs routes convergeaient autour d'une place herbeuse et triangulaire. Le village était composé de quelques cottages aux toits de chaume et aux murs peints à la chaux, d'une forge, d'une église, et rien d'autre. Si ce lieu possédait une « bonne auberge écossaise », Riona ignorait où elle se trouvait. Mais honnêtement, peu lui importait de savoir où ils allaient s'arrêter, à condition qu'elle puisse quitter cette voiture pour la nuit.

L'auberge se résumait à deux chambres au-dessus d'une taverne, dont l'une seulement était privée. Riona fut heureuse que McCallum la fasse monter par l'escalier de derrière, auquel ils accédèrent directement depuis la cour des écuries, au lieu de lui faire traverser le hall à la vue de tous. Elle savait qu'il voulait surtout éviter les regards curieux, mais cela lui était égal.

La chambre était petite et ne contenait qu'un lit, une table avec deux chaises, une table de toilette et des patères au mur pour suspendre les vêtements. En Angleterre, les auberges étaient luxueuses comparées à celle-ci. Ou du moins, celles que ses parents fréquentaient.

— S'il vous plaît, dites-moi qu'il est possible de demander un bain chaud !

— L'aubergiste n'était pas ravi à cette idée, mais il le fera pour nous.

— Pour nous ? s'étonna-t-elle, sentant naître une pointe de malaise.

— Il y a un lit pour Samuel dans le dortoir, mais il est normal qu'un homme partage sa couche avec sa femme.

Elle le fusilla du regard.

— Vous... vous leur avez dit que nous étions mariés ?

— Je ne peux vous faire confiance, lady Riona, vous m'en avez donné suffisamment de preuves, pas plus que je ne peux vous laisser seule toute une nuit. Et pas question de vous présenter comme ma maîtresse, n'est-ce pas ?

Elle ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Si cela peut vous consoler, la femme de l'aubergiste s'est montrée très compatissante lorsque je lui ai raconté votre accident près de la rivière. Elle m'a promis de vous apporter des vêtements propres et de laver les vôtres.

Des vêtements propres... Cette idée ressemblait au paradis ! Quelques jours plus tôt, elle considérait les bains et les vêtements comme acquis. Et n'avait-elle pas déjà dormi dans la voiture avec McCallum ? En quoi était-ce différent de partager sa chambre ?

Pourtant, il y avait une différence, et elle le savait.

— Nous ne dormirons pas ensemble dans ce lit, le prévint-elle d'une voix qu'elle ne put empêcher de trembler.

McCallum prenait toutes les décisions sans elle. Il fallait bien qu'elle se défende.

— Nous dormirons ensemble, répondit-il comme si sa parole faisait loi. Et je respecterai notre engagement. Je ne vous prendrai pas avant notre mariage.

Riona sentit ses joues s'empourprer, même si elle frissonnait de froid sous ses vêtements mouillés.

— Je ne voudrais pas que vous attrapiez la fièvre, ajouta-t-il. Où en est ce bain ?

Il sortit dans le couloir pour appeler une servante, et Riona s'efforça de ne pas céder à la panique. Comment allait-elle se laver ? Si elle avait assez de courage, elle essaierait de s'échapper, mais... qui lui viendrait en aide dans ce petit village contre le puissant chef des McCallum, et où irait-elle ?

Elle était tout aussi prise au piège que dans la voiture. Lentement, son espoir et sa persévérance

s'évanouirent. Rien de ce qu'elle avait pu dire n'avait convaincu cet homme qu'il se trompait. Elle pouvait essayer encore, bien sûr, et refuser de l'épouser. Elle ignorait ce qui pouvait en découler, mais elle ne voyait pas d'autres solutions.

McCallum déverrouilla la porte et la tint ouverte pour laisser entrer deux domestiques qui transportaient une baignoire, bientôt suivies par une lente procession de seaux d'eau chaude. Très vite, un nuage de vapeur s'échappa de la baignoire. Les serviettes étaient rêches mais propres, et le savon ne sentait pas mauvais.

— Comment votre mari a-t-il fait pour perdre votre malle ? se lamenta l'opulente aubergiste.

Riona préféra ne pas broncher face à ce mensonge de peur que McCallum ne l'enferme dans la voiture froide et humide pour la nuit. Il lui décocha un coup d'œil confiant, comme s'il lisait dans ses pensées.

La femme déplia une chemise, des jupons et une robe ouverte lacée sur le devant, ainsi qu'une chemise de nuit, une culotte et une chemise d'homme, et des bas pour tous les deux.

— Il m'a grassement payée pour tout ceci, dit-elle d'un air satisfait. Je reviens chercher vos vêtements, ajouta-t-elle en les dévisageant d'un air à la fois dégoûté et compatissant. Comment avez-vous fait pour tomber dans la Sark ?

— Les berges étaient boueuses, et j'ai glissé, expliqua Riona d'un air absent en contemplant la baignoire avec envie.

— Oh ! mais je dis des bêtises ! Dois-je vider la baignoire et la faire remplir pour vous quand votre épouse aura fini, laird McCallum ?

Elle paraissait inquiète de sa réponse mais résignée à le satisfaire.

Il se tourna vers elle, aussi grand qu'une montagne dans la pièce maigrement meublée. Il paraissait même absorber toute la chaleur de la cheminée, songea Riona avec humeur.

— Non, je me laverai lorsque ma femme aura terminé, dit-il. Inutile de vous donner plus de mal, madame.

Elle lui adressa un sourire reconnaissant.

— Dans ce cas, je vais me retirer et vous laisser en profiter jusqu'à ce que l'eau soit tiède.

Elle sortit aussitôt, et la pièce fut soudain plongée dans un silence digne d'un enterrement. Seul le crépitement de la tourbe dans la cheminée le troublait. Une fumée âcre mais pas désagréable planait dans l'air lourd.

McCallum verrouilla ostensiblement la porte.

— Je vous demande de rester dans le couloir, insista Riona, soulagée de constater que sa voix ne tremblait plus.

Il roula les yeux au ciel avant de se diriger vers la cheminée. Puis il ôta son manteau, qu'il suspendit au dossier d'un fauteuil face à l'âtre, avant de se défaire de son gilet. Enfin, il tira sur sa chemise et déboutonna sa culotte.

— Que faites-vous ? demanda-t-elle d'un ton brusque.

— Je fais sécher mes vêtements. Cette chemise est assez longue pour ne pas heurter votre pudeur, n'ayez crainte.

Il retira également ses bas, sa culotte et son caleçon. Sa chemise lui arrivait à mi-cuisse, et Riona détourna prestement le regard, tandis qu'il s'asseyait devant le feu de cheminée en poussant un profond soupir de satisfaction. Hormis sa chemise, il était nu. Riona eut alors l'impression que l'image de ses longues jambes nues et musclées resterait gravée à tout jamais dans sa mémoire.

Comment pouvait-elle espérer prendre son bain à la merci de son regard appréciatif ?

— Je détournerai la tête, annonça-t-il. Mais faites vite, ma dame. J'aimerais que mon bain soit

encore tiède.

Riona était trop sidérée pour parler.

— J'ai besoin de faire appel à une bonne, dit-elle enfin en se dirigeant vers la porte, car elle ne pouvait pas délayer seule sa robe.

Pour un homme de sa stature, il se déplaça à une vitesse surprenante. Il atteignit la porte avant elle.

— Vous n'en ferez rien.

— Mais...

Il la fit pivoter comme si elle était une poupée de chiffon et commença à délayer sa robe. L'exercice dut lui paraître trop long, car il marmonna :

— Maudits lacets mouillés !

Riona se mordit les lèvres et garda le silence. Chaque fois qu'il tirait sur les liens, elle avait l'impression qu'il lui caressait la peau. Jamais elle n'avait eu une conscience aussi aiguë d'une personne si près d'elle. Aucun homme ne s'était à ce point approché d'elle. Elle savait qu'elle n'était pas laide, mais Cat était une jeune fille pleine de vivacité et faisait de l'ombre à toutes les autres femmes qui l'entouraient. Et puis, elle-même veillait sans cesse sur sa sœur, Bronwyn, même durant la saison, à Londres, pendant que sa cousine participait à des soirées.

Mais aujourd'hui... cet Highlander était persuadé qu'il allait l'épouser. Il se croyait en droit de poser les mains sur elle et de la déshabiller. Tout en elle voulait se rebeller, mais c'était inutile, songea-t-elle en sentant des larmes lui brûler les paupières. Dès l'instant où les liens se défirent, elle traversa la pièce en tenant sur elle son corsage.

McCallum la contempla avec des yeux aussi brûlants que des braises. Ses longs cheveux détachés lui tombaient sur les épaules. Il avait des pieds puissants et des mains calleuses de guerrier. Il pouvait faire d'elle tout ce qu'il voulait. Était-ce bien prudent de se déshabiller devant lui ?

Elle soutint son regard un long moment et sentit quelque chose vibrer au creux de son ventre. Elle avait du mal à respirer, ne pouvait plus ciller et ne parvint à reprendre son souffle que lorsqu'il détourna le regard.

Il se dirigea vers la cheminée et s'affala dans un fauteuil.

— Je pense que notre mariage sera réussi, ma dame, dit-il sans tourner la tête. Je peux déjà sentir le courant qui passe entre nous.

— Entre nous, répéta-t-elle avec dédain. Vous vous trompez. Je ne ressens que de l'aversion et de la colère à votre égard, rien de plus.

Cette fois il se tourna vers elle, et elle aperçut son profil, ses sourcils épais, son nez puissant et sa bouche ferme.

— Votre colère fait briller vos yeux d'un feu que je trouve très séduisant. Sachez que je suis capable de maîtriser cette flamme, ma dame.

Puis il se détourna de nouveau.

Riona avait envie de crier, de nier tout en bloc, mais c'était la réaction qu'il recherchait, et elle ne voulait pas lui donner cette satisfaction.

Surveillant ses moindres gestes, elle ôta sa robe et fit un bond pour s'extraire de la masse de tissu, avant de retirer ses jupons puis sa chemise. Elle tremblait à présent malgré la chaleur qui régnait dans la pièce. Trébuchant dans sa hâte, elle enjamba le bord de la baignoire et s'assit dans l'eau. Mais, lorsqu'elle s'aperçut que le niveau lui couvrait à peine les seins même en s'y enfonçant au maximum, elle pesta entre ses dents.

Dire qu'elle était nue, dans la même pièce qu'un homme qui voulait la forcer à l'épouser ! Elle

saisit un gant de toilette, y déposa une petite quantité de savon à l'odeur étrange et commença à se laver. La sensation d'avoir chaud et d'être propre était merveilleuse. Si seulement elle avait pu s'en délecter. Sauf qu'elle avait l'impression d'être un lapin tentant de passer à pas feutrés devant un loup et rêvant de pouvoir disparaître avant de se faire repérer.

Peu lui importait que l'eau soit souillée. Elle renversa la tête en arrière pour se mouiller les cheveux, puis commença à les laver avec du savon. Si elle avait eu le choix, elle les aurait lavés encore et encore, mais elle n'avait pas le temps. Heureusement, les domestiques leur avaient laissé un seau d'eau propre, et elle s'en servit pour les rincer. Lorsque l'eau éclaboussa le sol, McCallum tourna la tête sans cependant regarder dans sa direction.

— Ne gaspillez pas l'eau, mademoiselle ! J'ai bien l'intention de l'utiliser.

Riona se contenta de grimacer, heureuse qu'il lui ait permis de se laver la première.

Finalement, elle se sentit aussi propre que possible. Chez elle, une bonne se serait tenue à ses côtés, prête à l'envelopper dans d'épaisses serviettes chaudes. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit d'aller les chercher elle-même. Cette fois, elles étaient posées sur la table, et elle allait devoir sortir du bain et mouiller le plancher pour les atteindre. A cette idée, elle se blottit dans la baignoire, se sentant stupide et indécise.

McCallum tourna de nouveau la tête lorsque les clapotements de l'eau cessèrent, et elle le vit fixer la table et les serviettes.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez besoin d'aide ? grommela-t-il en se levant.

Le savon avait laissé quelques bulles à la surface, mais pas suffisamment pour cacher son corps nu. Riona remonta les genoux sur la poitrine, s'offrant ainsi une bien maigre protection et espérant qu'il lui apporterait les serviettes en détournant les yeux, comme un gentleman.

Mais McCallum n'était pas un gentleman. Il vint se placer à côté d'elle, les serviettes à la main et les yeux braqués sur elle. Ses prunelles grises, d'ordinaire si froides et impassibles, semblaient scintiller à la lueur des flammes.

— Cela fait longtemps que je connais votre existence, jeune fille, dit-il d'une voix grave et rauque. J'ai fait des choses stupides en voulant me rebeller contre notre destin commun. Je me suis même dressé contre mon père et je lui en ai voulu d'avoir scellé mon avenir sans mon consentement. Je n'ai jamais été libre d'offrir autre chose que moi-même à une femme. Mais, maintenant que je vous connais, je suis très satisfait du marché que nos deux familles ont conclu. Plus que satisfait. Vous êtes énergique et intelligente, lady Riona, qualités que je valorise grandement chez une épouse. Il me tarde que nous soyons mariés, ajouta-t-il d'une voix plus grave et rocailleuse, mais il me tarde plus encore que nous vivions notre nuit de noces.

Riona ramena davantage les genoux contre elle, envahie d'une palette d'émotions étranges, allant de la frustration et de l'inquiétude à un sentiment nouveau : elle se sentait flattée. Mais comment pouvait-elle être sensible aux éloges et aux attentions d'un homme qui l'avait kidnappée et emmenée dans le Nord contre son gré ?

A sa décharge, il croyait qu'elle était sa promise et il en était heureux. De son côté, elle se sentait stupide et savait que son trouble était dû à sa méconnaissance des hommes. Quelques mots flatteurs et voilà qu'elle se sentait fondre !

— Je ne vous épouserai pas, McCallum, répondit-elle en essayant d'oublier qu'elle était nue. Je vous le répète, vous vous êtes trompé de personne et, un jour ou l'autre, vous serez bien obligé d'accepter la vérité.

Il continua de la fixer pendant un long moment d'un air indéchiffrable, puis les coins de sa bouche se relevèrent.

— J'aurais dû ajouter que vous étiez têtue.

Il posa les serviettes sur un tabouret à côté d'elle et lui tourna le dos. Elle en enroula une autour de ses cheveux en tremblant. Puis elle se leva, se sécha à la hâte, enjamba le bord de la baignoire et enfila si vite sa chemise de nuit que le tissu resta collé aux parties de son corps qu'elle avait omis de sécher.

Mais au moins, elle avait quelque chose pour couvrir sa nudité. Si seulement elle avait pu avoir aussi un peignoir !

— J'ai terminé, dit-elle en s'approchant du feu.

Il se leva, et elle se sentit une fois de plus minuscule et sans défense à côté de lui. Elle aurait aimé s'enfuir comme une souris apeurée, mais elle ne le fit pas. Il lui avait promis de ne pas la forcer avant leur mariage, et elle était prête à faire de son mieux pour que cela n'arrive pas.

Il passa devant elle en la frôlant, et elle alla prendre sa place devant la cheminée où elle entreprit de se peigner les cheveux à l'aide de ses doigts. Elle ne tourna pas la tête en entendant le clapotement de l'eau suivi d'un grognement de satisfaction. Ce bruit la fit frémir, mais ce n'était pas de peur. C'était comme si son corps réagissait à la présence de McCallum d'une manière incontrôlable, et incompréhensible.

Il garda le silence un long moment, et elle s'endormit presque en sentant la chaleur du feu et le bonheur de porter des vêtements propres opérer leur magie.

Soudain, son estomac gargouilla bruyamment, la faisant grimacer.

— Le souper ne va pas tarder à arriver, dit McCallum.

Elle hocha la tête.

— Il semblerait que j'aie oublié à mon tour de prendre une serviette, ajouta-t-il.

Elle aurait juré avoir entendu une pointe d'amusement dans sa voix mais, lorsqu'elle se tourna vers lui, l'expression de son visage était aussi impassible qu'à son habitude. Elle fut tentée de lui lancer la serviette, mais il lui avait fait trop de faveurs ce soir-là pour qu'elle prenne le risque de provoquer sa colère. Elle saisit la dernière serviette sur la table et la lui apporta en détournant autant que possible le regard. Mais, à moins de passer par-dessus la baignoire et de tomber sur lui, elle fut contrainte d'apercevoir une partie de son grand corps engoncé dans la minuscule baignoire. Il avait le torse et les bras d'un homme vigoureux. Outre la cicatrice qui lui barrait le menton, elle en remarqua d'autres. Il ne releva pas les genoux comme elle l'avait fait, mais heureusement les bulles de savon dissimulaient efficacement les parties immergées de son corps. Elle était peut-être ignorante, mais quelque chose en elle semblait répondre agréablement à ses formes, et elle n'aimait pas le fait de ne pouvoir contrôler les parties les plus intimes de son être.

— Merci, jeune fille, dit-il en prenant la serviette. Je vais avoir besoin de vous pour me sécher le dos.

Riona ne prit pas la peine de lui répondre et retourna vers la cheminée pour continuer de se sécher les cheveux à côté des vêtements humides de McCallum. Lorsqu'elle entendit frapper à la porte, elle fit la grimace en le voyant aller ouvrir, vêtu uniquement d'une longue chemise propre. Il renvoya la servante et apporta un plateau de nourriture sur la table. Elle contempla les côtelettes de mouton fumantes avec envie.

Elle retourna sa chaise et s'assit en face de lui. Ils avaient l'air de deux personnes ordinaires s'appêtant à prendre leur repas. Était-elle censée le servir, comme beaucoup d'hommes de son entourage attendraient d'une femme qu'elle le fasse ? Mais il lui tendit une assiette pleine de navets, de carottes et de viande et attendit poliment qu'elle commence à manger, ce qui l'étonna.

Voyant qu'il continuait de l'observer de près, elle fronça les sourcils.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

— La viande est bonne. Vous l'aimez ?

— Elle est acceptable.

En toute honnêteté, elle était délicieuse, surtout après cinq journées passées à prendre des repas froids ou des aliments roussis par le feu.

— Vous verrez la différence quand vous goûterez aux plats de Mme Wallace. Autrefois, elle était la cuisinière de Larig, mais aujourd'hui je pense qu'elle doit être la gouvernante du château.

Riona ne répondit rien. Elle n'avait pas l'intention de rester très longtemps à Larig. McCallum finirait par accepter la vérité.

Pendant plusieurs minutes, ils mangèrent en silence, et elle se contenta de savourer la chaleur du feu dans la cheminée et le bonheur d'être propre. Puis elle songea qu'il était seul avec elle, et qu'elle tenait peut-être là l'occasion de découvrir des informations dont elle pourrait se servir pour l'amadouer. Elle avait toutefois du mal à se montrer polie et conciliante après tout ce qu'il lui avait fait subir.

— Vous avez dit, commença-t-elle d'une voix prudente, que vous êtes au courant depuis très longtemps de ce contrat de mariage. Vous ne vous êtes pas rebellé ?

Il avala une bouchée de nourriture avant de plonger son regard dans le sien.

— Je n'avais pas treize ans quand mon père m'a expliqué quel était mon avenir. Je ne l'ai pas bien pris.

— Qu'avez-vous fait ?

— Tout ce qui était en mon pouvoir pour peiner ma famille.

Il détourna les yeux et contempla longuement le feu. Ses orbites paraissaient caverneuses sous ses épais sourcils et les ombres projetées par les flammes.

— Je me suis exprimé, j'ai adopté une attitude provocante. J'ai fait l'inverse de ce que mon père attendait de moi. Et, comme la moitié du temps il était soûl comme une grive, mes actes ne l'affectèrent pas autant que la réputation de ma mère et de ma sœur.

— Vous avez une sœur ?

— Maggie.

Il ne sourit pas, mais sa voix s'adoucit.

— Elle a beaucoup plus souffert que moi, mais c'est à elle de vous en parler.

— Votre mère n'a pas souffert d'être mariée à un ivrogne ?

Il braqua de nouveau ses prunelles froides sur elle.

— Je n'ai pas dit cela. Elle ne m'a jamais parlé de ce qui se passait dans l'intimité de leur chambre. Mais elle a toujours été lâche pour ce qui est de mon père, et ma sœur et moi en avons souffert.

Riona se raidit.

— Je ne connais pas votre famille mais, d'après ce que vous m'avez dit, un chef de clan est un homme puissant. Il a droit de vie ou de mort sur ses hommes. Dans ces conditions, que pouvait faire votre mère contre lui ?

— Ne vous méprenez pas sur mes propos. Elle a fini par agir. Lorsque j'ai eu quinze ans, elle nous a emmenés, Maggie et moi, loin de Larig. Nous sommes allés vivre près de sa famille à Edimbourg. Cela m'a empêché de faire plus de sottises.

— J'ai plutôt l'impression qu'elle vous a protégés d'un père alcoolique.

— Elle aurait pu sauver bien plus que ma jeunesse, mais cela n'a plus d'importance.

— Pourtant, je sens en vous une certaine rancœur.

Il ne répondit pas et se contenta de continuer à manger, comme indifférent à ses propos. Mais elle décelait en lui une certaine fragilité, à présent, et voyait un homme affecté par ses émotions à l'égard de sa famille, un homme qui se sentait coupable des actes qu'il avait commis pendant sa jeunesse. Malheureusement, elle ignorait complètement comment utiliser cela contre lui.

— Combien de temps avez-vous vécu dans la famille de votre mère ?

— Trois ans, jusqu'à ce que le soulèvement fasse de moi un homme.

— Vous avez participé à la rébellion des jacobites ? demanda-t-elle, consternée.

— La rébellion ? s'étrangla-t-il. Vous parlez vraiment comme une Anglaise !

Riona se sentit rougir violemment, mais n'ajouta rien.

— Vous avez vécu en Angleterre, et je ne peux pas vous en vouloir pour les choix de votre père.

L'Angleterre doit accepter que nous n'oublions pas qui est notre véritable roi. Le Roi au-delà de la mer mérite notre soutien.

— Il ne sera jamais roi de Grande-Bretagne, McCallum. C'est du moins ce que dit mon père.

— Votre père, cet homme si prompt à tenir ses engagements ? fit-il d'un air méprisant.

— Vous parlez de mon oncle, comme je ne cesse de vous le répéter.

Il grogna doucement.

— Mon père est son plus jeune frère. Mais, quoi qu'il en soit, ils parlent souvent de l'inutilité de se dresser contre la Couronne. James Stuart ne serait jamais roi : il est catholique. Il ne sera plus accepté, maintenant que son cousin George est monté sur le trône.

— Cela ne veut rien dire. Depuis l'Acte d'union, il est évident que l'Angleterre veut nous asservir. Malgré leurs promesses, les Anglais ont refusé de faire une place aux nobles écossais à la Chambre des lords. Nos impôts ont augmenté, notre Conseil a été aboli. Nous avons été trahis.

— Mais vous ne pouvez pas lever une armée assez importante. Ne l'avez-vous pas compris depuis la bataille de Sheriffmuir et votre vaine tentative de marcher sur le nord de l'Angleterre ?

— Le comte de Mar n'était pas un bon chef. Nous étions douze mille à Perth, prêts à marcher vers le sud, et il nous a demandé d'attendre et d'attendre encore. Les hommes ont déserté par manque de discipline. Nous étions supérieurs en nombre lorsque nous avons rencontré le duc d'Argyll et ses partisans. Et nous avons été victorieux.

— Argyll n'a-t-il pas, lui aussi, clamé sa victoire ? J'ai entendu dire qu'il y a eu beaucoup de morts dans les deux camps, et que rien n'a été décidé.

La bouche de McCallum était déformée par la colère, mais elle continua :

— Vous étiez si jeune. Avez-vous été blessé ?

Il ignora sa question.

— J'étais peut-être jeune, mais je sais que notre victoire aurait pu être concluante si Mar avait engagé toute son armée. Mais il ne l'a pas fait, et sa victoire a été vaine, puisque rien n'en est sorti. Je n'ai pas pu me joindre à ceux qui ont marché sur l'Angleterre et qui se sont battus à Preston. Cette bataille s'est soldée par une défaite. Même lorsque notre vrai roi a débarqué sur nos côtes, il était trop tard.

— J'ai entendu dire qu'il était malade et qu'il est reparti au bout d'un mois.

McCallum ne dit rien, rompant un bout de pain comme s'il dépeçait un ennemi.

— Si vous n'avez pas marché sur l'Angleterre, c'est que vous étiez blessé ? Si c'est le cas, vous avez eu de la chance. Vous auriez pu être capturé.

— Je n'ai pas eu tellement de chance. J'ai dû rester à Larig tout le printemps pour ma convalescence. J'ai cru pouvoir améliorer mes relations avec mon père, mais elles n'ont fait qu'empirer.

Il regarda fixement les flammes. Les ombres qui dansaient sur son visage lui donnaient un air sévère et menaçant, comme si les souvenirs de cet été-là étaient terribles. Mais Riona n'était pas prête à tenter le diable, pas ce soir.

— Vous n'êtes donc resté avec votre père que la première moitié de l'année, après la rébellion ? Qu'avez-vous fait ensuite ?

Ses prunelles acérées se posèrent de nouveau sur elle.

— Pour une personne qui veut me faire croire que mes projets concernant le clan ne l'intéressent pas, vous posez beaucoup de questions.

L'estomac de Riona se noua, et elle s'adossa contre sa chaise, l'appétit coupé.

— Je manifeste une simple curiosité et j'essaie de faire passer le temps. Préférez-vous que je reste assise en silence ?

— Au moins, je n'aurais pas de doutes sur vos intentions, dit-il en repoussant son assiette. Finissons-en. Nous devons nous lever tôt demain matin. Allons nous coucher.

Riona savait que ce moment finirait par arriver, et ses tentatives désespérées de mieux le connaître n'étaient peut-être qu'une façon de repousser l'inévitable. Elle lorgna vers le lit en essayant de cacher sa peur, peur qui ne faisait que révéler sa vulnérabilité.

— Je vous ai promis de ne jamais vous forcer à faire quelque chose que vous n'êtes pas prête à faire, lui rappela-t-il sèchement. Je ne reviens jamais sur mes promesses.

Elle ne sut quoi répondre. Ses promesses l'avaient conduit à faire d'elle sa prisonnière, et elle ignorait quelle en était la fiabilité. Mais elle se garda bien de le lui dire.

— Je dormirai devant la cheminée, déclara-t-elle.

— Vous n'en ferez rien. Vous avez tout autant besoin que moi d'une bonne nuit de sommeil. Montez dans ce lit !

Elle se leva alors, les dents serrées. Elle avait envie de refuser, de s'opposer à lui, mais il lui suffirait de la pousser sur le lit, de la maintenir, peut-être même... Non, il ne fallait pas qu'une telle chose se produise.

Elle préféra donc tourner les talons et gagner le lit avant de se faufiler sous les draps et de remonter le couvre-lit sous son menton. Elle aurait aimé pouvoir protester, affirmer qu'il n'y avait pas suffisamment de place pour lui et qu'elle risquait de tomber du lit.

Il se dirigea vers la cheminée, posa une autre brique de tourbe en travers et disposa de nouveau ses vêtements pour les faire sécher. Après avoir soufflé la bougie sur la table, il vint la rejoindre. A la lueur des flammes, son corps projetait une ombre immense dans la pièce. Le cœur de Riona battait à tout rompre, si fort qu'il devait l'entendre. Peut-être aurait-elle dû insister pour que Samuel partage leur chambre. Elle avait besoin de la protection d'une tierce personne. Si jamais elle criait, Samuel l'entendrait, mais... se dresserait-il contre son chef ?

McCallum s'assit au bord du lit, et le matelas s'enfonça sous son poids. Elle se recroquevilla aussitôt. Il se coucha sur le côté, lui tournant le dos. Elle attendit en contemplant ses larges épaules et le couvre-lit qu'il avait passé sous son bras.

— Allez-vous enfin vous allonger, demanda-t-il d'un ton exaspéré, ou allez-vous rester assise toute la nuit ?

Très lentement, elle posa la tête sur l'oreiller, le corps tendu, comme prête à bondir à tout moment. Mais rien ne se passa, à l'exception de la respiration de McCallum qui s'était approfondie. Allait-il vraiment la laisser dormir ?

Chapitre 5

Hugh mit longtemps à trouver le sommeil, contrairement à Riona qu'il avait finalement réussi à convaincre de son honnêteté. Sous son corps menu, le matelas s'enfonçait à peine, mais il avait senti le moment où elle avait cessé de lutter et s'était endormie. A ce moment-là, sa propre tension s'était un peu apaisée. En écoutant son souffle régulier, il avait essayé d'imaginer son avenir, une fois que le pire de ce conflit serait derrière eux. Se sentirait-il en paix, lorsqu'il viendrait se coucher en toute légitimité près d'elle ? Trouverait-il un moyen de la convaincre qu'il pouvait faire un mari très honorable ? Ou bien son passé viendrait-il s'interposer entre eux ?

Il avait eu un sentiment étrange en parlant de ce qu'il avait fait pendant sa jeunesse avec une autre personne, surtout avec celle qui allait devenir sa femme. Il avait gardé beaucoup de choses pour lui, ce qui pouvait s'avérer une erreur : elle pourrait les entendre de la bouche des hommes de son clan. Mais il ne voulait pas l'effrayer plus qu'elle ne l'était déjà.

Il parvint à dormir, et profondément, ce qui était rare chez lui. Il fut réveillé par le doux contact d'un bras chaud sur son flanc et la peau nue et soyeuse des jambes de Riona emmêlées aux siennes. Il ouvrit les yeux et découvrit que, pendant la nuit, elle s'était blottie contre lui et avait niché la tête au creux de son épaule. Ses cheveux formaient comme une couverture sur son torse et son bras, et elle avait dû elle aussi avoir chaud, car dans leur sommeil ils avaient tous deux rejeté les draps jusqu'à la taille.

Il n'avait pas encore eu le loisir d'observer sa chemise de nuit, car Riona n'avait eu de cesse de le fusiller du regard. Il avait donc passé la soirée à éviter de poser les yeux plus bas que son cou. Heureusement, le spectacle de son visage captivant l'avait aidé.

Mais maintenant, il pouvait la contempler à loisir, du moins ses seins et, comme il n'était qu'un homme, ce fut ce qu'il fit. Il sentait leur rondeur contre son torse, la douce pression de sa poitrine qui montait et descendait. Sa chemise de nuit était coincée sous elle et tendait le tissu à tel point qu'il distinguait vaguement son mamelon. Il se retint de le caresser, de lui donner le plaisir qui, il le savait, lui ferait comprendre que leur mariage serait réussi.

Sauf qu'elle ne comprendrait pas son intention. Il serra donc le poing sous le couvre-lit pour contrôler ses ardeurs. Il resta immobile, attentif aux pépiements des oiseaux qui s'éveillaient avant l'aube, puis il s'assoupit, plus heureux et détendu qu'il ne l'avait été depuis très, très longtemps.

Il la sentit s'étirer avant de l'entendre. Elle s'arc-bouta lentement contre lui, et il ferma les yeux pour ne pas la coucher sous lui et s'installer entre ses jambes, comme il le désirait tant. Ses cuisses bougèrent contre les siennes, sa peau nue pressée contre la sienne. Son doux gémissement ensommeillé lui fit regretter tous les mois qui s'étaient écoulés depuis qu'il avait partagé pour la

dernière fois la couche d'une femme.

Puis elle reprit ses esprits et se figea. Il fit alors semblant de dormir, même s'il avait du mal à rester immobile, alors que la respiration de Riona s'était accélérée et que ses seins s'agitaient contre lui comme une caresse.

Elle se redressa lentement sur un coude, et sa chevelure se déploya autour d'elle comme l'éventail d'une courtisane. Il regretta aussitôt de ne plus sentir ce contact, mais elle ne s'écarta pas complètement de lui. Que faisait-elle ?

Il finit par soulever les paupières et vit qu'elle l'étudiait d'un air méfiant. Puis elle ouvrit peu à peu de grands yeux.

— Vous ne vous laissez pas de me regarder, jeune fille ?

Il savait que ce n'était pas la chose à dire, mais ce fut plus fort que lui.

Elle essaya de le repousser en grognant.

— Comment osez-vous ! Lâchez-moi ou je crie !

Il s'empara de ses bras qui battaient l'air.

— Ça suffit. Je n'ai rien fait. Il me semble avoir dormi de mon côté. C'est certainement votre corps qui vous a trahie.

Elle gémit, et il la lâcha puis pivota pour se lever. Il s'étira voluptueusement avec l'impression d'être bien reposé pour la première fois depuis des jours. Il jeta alors un regard par-dessus son épaule : Riona avait de nouveau tiré le couvre-lit sous son menton et le regardait d'un air mauvais.

— J'ai besoin d'un peu d'intimité, insista-t-elle.

— Dès que Samuel sera là, je vous en donnerai. En attendant, je vous demande d'être patiente.

Il ouvrit la porte et découvrit une pile de vêtements propres. Il les apporta dans la chambre et s'habilla. Il avait à peine fini que quelqu'un frappa.

— Entrez ! lança-t-il.

— McCallum ! s'écria Riona d'un air outré en ramenant le couvre-lit sous son nez.

Il l'ignora.

Samuel entra alors dans la pièce et écarquilla les yeux face au joli spectacle qu'offrait Riona dans le lit.

— Heu... bonjour. Le petit déjeuner sera bientôt servi.

— Parfait, dit Hugh. Pouvez-vous rester de l'autre côté de la porte pendant que j'organise notre départ et que Riona s'habille ?

— Bien sûr.

Samuel semblait impatient de quitter la chambre, et Hugh secoua la tête. Lorsqu'il sortit à son tour dans le couloir, il entendit quelque chose heurter violemment la porte derrière lui.

— Avez-vous couché avec elle ? demanda Samuel.

— Non, mais je n'avais pas envie de dormir par terre. J'ai très bien dormi et elle aussi, je pense, ce qui explique en partie sa colère.

— J'ai vu la baignoire...

— J'ai tourné le dos pendant qu'elle se lavait, comme un gentleman. Et, lorsque ce fut mon tour, ce fut rafraîchissant.

— Je suppose que ce bain était le bienvenu.

— Oui, et... très édifiant.

Retourner dans la voiture fut pour Riona aussi terrible que ce qu'elle avait imaginé. Les bleus que son pénible voyage avait provoqués semblaient s'être étendus et ne pouvaient qu'empirer, tout comme l'état des routes dans les Lowlands. La femme de l'aubergiste lui avait gentiment donné un cerceau à broder, du tissu et du fil pour qu'elle puisse s'occuper, mais la chaussée était trop accidentée pour une telle activité. McCallum avait dégagé un peu plus la fenêtre, si bien qu'elle pouvait au moins regarder le paysage.

Ils suivirent pendant plusieurs jours une vallée où coulait un fleuve. De part et d'autre s'étendaient des collines, dont certaines étaient brunes et dépourvues d'arbres à leur sommet. La nuit, les hommes dormaient dans des couvertures près du feu tandis qu'elle restait à l'intérieur, allongée sur la banquette inconfortable mais au sec.

Les voitures se faisaient rares à présent, et ils devaient souvent se ranger sur le côté pour laisser passer des caravanes de bêtes de somme qui allaient vers le sud, en direction des marchés en Angleterre. Une fois, ils croisèrent un troupeau de vaches écossaises hirsutes qui flânaient sur la route et rechignèrent à se pousser.

Lorsque McCallum montait avec elle dans la voiture, il essayait d'éveiller son intérêt pour la campagne qu'ils traversaient. Il lui parla des bienfaits des eaux thermales de Moffat ou des ruines romaines d'Abington. Même si une partie d'elle-même avait envie d'en savoir plus sur son pays, elle s'efforçait de feindre l'indifférence. Mais en réalité, elle était surtout scandalisée par la façon dont elle s'était abandonnée dans son sommeil et dont elle s'était blottie contre lui, oubliant qu'il était son ravisseur. Son corps l'avait trahie, et elle avait tellement peur que cela se reproduise qu'elle n'osa pas lui demander de trouver une autre auberge, malgré la pluie qui ne cessait de tomber. Samuel et lui prirent des tours de garde en se mouillant jusqu'aux os, tandis qu'ils l'emmenaient toujours plus loin vers le nord.

Riona s'ennuyait tellement qu'elle se surprit à ressasser les souvenirs de cette nuit d'intimité, les jambes nues de McCallum contre les siennes, le sentiment de sécurité qu'elle avait ressenti dans ses bras lorsqu'elle s'était réveillée et que les images de son enlèvement ne lui étaient pas encore revenues à l'esprit. En sécurité ? Il devait bien y avoir quelqu'un censé la protéger des hommes comme lui, mais elle avait perdu tout espoir que quiconque soit à sa recherche et vienne la secourir. Elle ne pouvait plus compter que sur elle-même et sur son pouvoir de persuasion. Il fallait qu'elle trouve le moyen de lui faire accepter la vérité.

Ils arrivèrent à Glasgow, un port de pêche, doté d'une université qui remontait au xv^e siècle, comme le lui rappela fièrement McCallum. Le bourg était devenu une plaque tournante entre les colonies américaines et le reste de l'Europe. Il regorgeait d'étrangers et d'Anglais, mais McCallum n'était pas assez stupide pour y passer la nuit.

— Vous auriez certainement essayé de jouer de vos charmes auprès de ces pauvres hommes, lui dit-il en la voyant regarder tristement par la fenêtre vers les bâtiments qui disparaissaient derrière eux.

Au moins, ils s'étaient arrêtés pour acheter des provisions, mais McCallum ne leur laissa pas le temps de faire laver leurs vêtements. Plus ils avançaient vers le nord, vers chez lui, et plus son esprit semblait en éveil.

Cette région aurait dû être son pays. Les terres de leurs clans étaient limitrophes. Mais ses parents l'en avaient délibérément tenue éloignée, et elle ne pouvait pas se départir du sentiment d'être une intruse, une étrangère, une Anglaise.

Ils empruntèrent bientôt un sentier à bestiaux au nord-est de Glasgow en direction de Stirling, où le paysage était aussi nu que fascinant. Ils traversèrent des kilomètres de terres cultivées et

vallonées qui laissèrent place à un sol aride de landes et de tourbières d'une étrange beauté. Riona ne cessait d'en être intriguée. C'était la terre de son peuple. On lui avait toujours dit à quel point elle était sauvage et cruelle. Sauvage, elle l'était certainement, mais magnifique aussi, à sa manière. McCallum lui parla de nouveau de l'histoire de l'Ecosse et du second mur construit tout près par les Romains, mur qui ressemblait beaucoup à celui qui marquait la frontière avec l'Angleterre, sauf que celui-ci avait été érigé pour ne pas laisser entrer les hommes des Highlands.

A plusieurs reprises, elle aperçut les ruines d'un château sur une colline. Les pauvres chevaux peinaient à tirer la voiture pour gravir les cols, et ils montèrent lentement jusqu'à un sommet de basse altitude, avec la vallée étalée devant eux en direction de Stirling. Elle fut alors contrainte d'écouter McCallum lui parler avec fierté de la ville.

— Les armées d'antan devaient tenir Stirling pour envahir les Highlands. L'un des anciens châteaux des rois d'Ecosse se trouve ici. Et c'est ici aussi que se trouve mon écurie privée.

Cette nouvelle la surprit tellement qu'elle se détourna de la fenêtre pour le regarder d'un air atterré.

— Comment ?

— Nous ne pouvons pas aller plus loin en voiture.

Sa demeure était donc si isolée qu'une voiture ne pouvait l'atteindre ? Elle grogna en fermant les yeux, avec le sentiment de partir au bout du monde.

— Un ami m'a écrit d'Inverness, continua McCallum. La première diligence est arrivée là-bas l'année dernière seulement. Toute la ville est sortie pour la voir !

Riona se contenta de le regarder, horrifiée. Dans quel pays allait-elle ?

Bientôt, le château de Stirling se dressa devant eux, surplombant la vallée sur son promontoire rocheux. Riona vit McCallum se rembrunir. Elle connaissait suffisamment l'histoire de l'Ecosse pour savoir que les jacobites avaient essayé avec succès de prendre le château pendant la rébellion. Y était-il ? Avait-il défendu le château de son roi contre les Anglais ? Peu lui importait, au fond... Son seul souci était ce qui l'attendait au-delà de Stirling et de l'intimidante barrière de montagnes au nord-ouest, vers laquelle ils se dirigeaient.

Malgré son souhait, ils ne passèrent pas la nuit dans une auberge. McCallum disposait d'une chambre au-dessus de son écurie, sommairement meublée de lits, de coffres et d'une table. Samuel, très embarrassé, dormit dans la même pièce qu'eux. Riona se fichait presque de ce détail. Elle était épuisée, tant physiquement que moralement. Pas étonnant que ses parents ne l'aient jamais emmenée dans les Highlands !

A sa grande surprise, McCallum resta à Stirling une seconde nuit afin d'acheter des provisions pour leur voyage. Samuel ne la quitta pas d'une semelle, et elle passa une grande partie de la journée à somnoler dans son lit. McCallum en manifesta de l'inquiétude, mais elle lui assura qu'elle n'était pas malade et appréciait seulement de pouvoir dormir sans être briguebalée de tous les côtés, à tel point qu'il lui était arrivé plusieurs fois de tomber sur le plancher de la voiture.

A l'aube, elle chevauchait une jument à travers la vallée, en direction de la ligne sombre des montagnes qui s'élevaient au loin, menaçantes. La route se résumait à un simple sentier à bestiaux, envahi par la bruyère et les ajoncs. Parfois, quelques hêtres ou pins poussaient de manière éparse au pied des collines. Elle avançait, encadrée par les deux hommes. Une bête de somme fermait la marche. Riona ne pouvait que suivre Samuel sur l'étroit chemin de terre qui serpentait et s'enfonçait toujours plus loin dans les Highlands. Pourquoi avait-elle l'impression qu'elle n'en partirait jamais ?

Après une journée de lent voyage où ils suivirent de temps en temps la rivière Teith à travers les collines, ils campèrent à l'extérieur du village de Callander par une fraîche nuit d'été. Le lendemain,

leur voyage les amena le long du loch Lubnaig, où les forêts de pins arrivaient presque jusqu'aux berges du lac. Le sommet nu des montagnes évoquait à Riona le dos d'animaux à bosses. Elle crut qu'ils allaient monter jusqu'aux sommets enneigés de Ben Ledi mais, à son grand soulagement, le sentier bifurqua pour suivre le lac puis une autre rivière, avant de s'orienter, à l'ouest, vers une vallée qui débouchait sur le loch Voil, un autre lac magnifique, niché au creux des montagnes.

L'après-midi touchait à sa fin quand Riona demanda à faire une pause, mais McCallum insista pour qu'ils continuent leur chemin le long du lac. Ils franchirent un nouveau col. Elle n'avait pas vraiment hâte de découvrir l'endroit où elle allait vivre temporairement. Les rares villages qu'ils avaient traversés, composés de baraques aux toits de chaume et aux murs en pierre, ne lui avaient pas laissé beaucoup d'espairs. Elle souhaitait juste que McCallum ne lui fasse pas partager son cottage avec une vache, comme certains habitants des Highlands le faisaient.

Elle était sur le point de lui demander de nouveau de s'arrêter lorsqu'ils prirent un virage. Une première tour carrée s'éleva soudain d'entre les arbres, sous ses yeux ébahis. Tout en haut, des gardes étaient postés sur les remparts. Ils atteignirent le sommet d'une colline où s'élevait un grand château surplombant la vallée. La forteresse était longue et large, ses murs en pierre farouchement dressés contre les envahisseurs. A l'entrée, la guérite était solidement gardée. D'autres tours carrées s'élevaient haut vers le ciel.

McCallum l'observait d'un air condescendant et amusé, comme s'il avait lu dans ses pensées et vu lui-même le sinistre cottage qu'elle s'attendait à découvrir.

Elle leva le menton sans faire de commentaires, mais elle était impressionnée.

Tout autour d'eux, sur les flancs des collines, des vaches noires et laineuses paissaient. En contrebas, elle distingua au loin des champs agglutinés autour d'un village. Mais le château dominait l'horizon et rivalisait, dans leur majesté, avec les montagnes.

Comme ils approchaient de la guérite, les gardes, vêtus d'un kilt noir et rouge, jambes nues, se dressèrent pour leur barrer le chemin. Surprise, Riona se tourna vers McCallum, dont l'expression était restée neutre, tandis qu'il s'exprimait en gaélique. Elle crut l'entendre décliner son nom, ce qui la choqua. Devait-il se présenter à son propre peuple ? Ou bien lui avait-il menti sur son identité pendant tout ce temps ?

Samuel se contentait d'attendre patiemment, comme s'il n'avait aucune inquiétude. Bientôt, l'expression des gardes changea. Ils ôtèrent leurs chapeaux, l'air décontenancé. L'un d'eux les fit entrer, et Riona observa attentivement la herse aux pointes aiguës destinées à barrer l'entrée des envahisseurs. A côté de McCallum, elle avait l'impression d'être elle-même un envahisseur, alors qu'en réalité elle était une prisonnière de guerre, guerre qui sévissait entre les McCallum et les Duff depuis des siècles.

Dans la cour, des dizaines de personnes allaient et venaient entre la grande tour de quatre étages et les autres salles et baraquements creusés dans les épais murs du château. Poules et canards circulaient librement, poursuivis par des enfants qui levèrent à peine les yeux vers eux. Riona aperçut une arche qui conduisait vers une autre cour.

Les gardes avaient dû se passer le mot quant à l'identité de leur hôte, car ils s'étaient rassemblés au milieu de la cour et les attendaient. Des hommes arrivèrent aussi en courant, équipés de claymores et de boucliers, comme s'ils avaient interrompu leur entraînement.

Elle essaya d'interroger Samuel, mais il lui demanda de se taire. Puis une grande double porte en bois s'ouvrit au rez-de-chaussée de la tour principale, et un homme en sortit, accueilli par des murmures étouffés.

— C'est Dermot McCallum, le *tanist*, expliqua Samuel à voix basse. Il a été désigné comme

successeur de Hugh lorsque ce dernier a été choisi pour être le chef de notre clan. C'est lui qui lui succédera, si jamais il meurt sans héritiers. C'est son cousin. Il a pris la tête du clan depuis la mort du père de Hugh, il y a quelques mois.

L'homme descendit les marches. Il était grand et mince, mais Riona comprit qu'il ne fallait pas se fier à l'apparence trompeuse de sa carrure. Elle avait déjà vu des hommes porter la perruque en Ecosse, mais lui avançait nu-tête, les cheveux tirés en arrière. Son plaid était méticuleusement noué autour de sa taille et drapé par-dessus son épaule où scintillait une broche. Il s'approcha de McCallum, toujours monté sur son cheval, comme s'il commandait les hommes rassemblés devant lui. Ce qui était le cas.

Dermot tapota nonchalamment le cou du cheval en regardant McCallum, qui s'adressa d'abord à lui en gaélique, puis lui désigna Riona.

— Je suis revenu avec ma promesse pour demeurer parmi vous, poursuivit-il en anglais, et prendre la place qui me revient de droit au sein du clan. Tu as fait du bon travail, Dermot, et j'apprécie la façon dont tu as pris soin de mon peuple.

— De notre peuple, corrigea Dermot d'une voix froide. Nous sommes tous des McCallum, n'est-ce pas ?

Quelqu'un poussa une acclamation qui ne reçut aucun écho. Riona regagna un peu d'espoir. McCallum n'était pas le chef invincible qu'il affirmait être. Manifestement, Dermot n'approuvait pas un laird parti depuis si longtemps. Mais elle ne fit pas l'erreur de crier qu'elle avait été kidnappée, cette fois. Il existait de longues histoires de guerres de clans qui s'étaient résolues avec l'aide d'une fiancée réticente. Si elle voulait gagner le soutien des McCallum, elle ne pouvait que s'efforcer de rassembler le clan autour de son chef.

Avec un peu de patience et de persuasion, elle trouverait peut-être un moyen de gagner sa liberté, songea-t-elle en se tournant vers Dermot.

Chapitre 6

Hugh accompagna Dermot dans la grande salle, rongé par son frein. Sa patience venait d'être mise à rude épreuve. Après la mort de son père, il avait été élu chef, même s'il n'était pas physiquement présent à Larig Castle. Il avait correspondu avec Dermot et supposait que tout se passerait bien, mais la froideur de son accueil l'irritait. Son cousin avait-il cru qu'il pourrait diriger en toute liberté le clan pendant des mois ou des années ?

La grande salle était comme dans ses souvenirs. En se tournant, il aperçut Riona, les yeux ronds de surprise, qui contemplait les hauts plafonds à poutres apparentes, les armures et les armes du clan accrochées au mur, ainsi que les tapisseries anciennes qui relataient l'histoire des McCallum. Les préparatifs pour le dîner étaient en cours, et des servantes dressaient les tables sur des tréteaux.

Son père entraînait autrefois dans cette pièce à la manière d'un roi. Il prenait place sur l'estrade et attendait que ses gentilshommes viennent solliciter ses faveurs ou lui fassent leur rapport. Mais Hugh n'avait pas l'intention de se comporter comme son père. Il gagnerait son autorité non par la peur, mais en se faisant respecter de ses hommes et des habitants de sa demeure.

Aussitôt, on se rassembla autour de lui et, si l'air affable de Dermot sonnait faux, beaucoup de jeunes hommes arboraient des sourires de bienvenue. Tout en étudiant Riona, debout à ses côtés, ils lui posèrent une multitude de questions en anglais et lui demandèrent comment les choses s'étaient passées pour lui à Londres et à Edimbourg pendant toutes ces années. Riona tendait l'oreille. Tout ce qui se passait depuis leur arrivée éveillait manifestement sa curiosité.

Il leva les mains pour réclamer le silence.

— Assez, assez, nous aurons tout le temps de parler pendant le dîner. Ma fiancée a besoin de se rafraîchir, tout comme Samuel et moi.

— Vos chambres sont prêtes depuis des jours, laird McCallum, annonça Mme Wallace en se précipitant vers lui avec un grand sourire.

Ses yeux brillaient sous sa coiffe en dentelle.

— Je suis heureuse de vous savoir de retour pour de bon, ajouta-t-elle.

Hugh avait conscience des hommes qui murmuraient dans la salle un peu plus loin. Les plus vieux se souvenaient des comportements puérils de sa jeunesse et avaient certainement des doutes sur ses capacités à être leur chef. Quant aux événements qui avaient dû transpirer pendant sa convalescence, alors qu'il se remettait des blessures reçues à la bataille de Sheriffmuir... Ils n'avaient pas dû les oublier non plus, même si la jeune femme était morte depuis presque dix ans.

Mme Wallace se tourna vers Riona, le visage ouvert et souriant. Si elle avait des inquiétudes sur l'installation d'une Duff à Larig Castle, elle n'en montra rien.

— Madame Wallace, dit-il d'un ton solennel, je vous présente lady Catriona Duff, qui deviendra bientôt ma femme.

La gouvernante fit une courte révérence. Riona la salua d'un signe de tête hésitant, mais Hugh fut soulagé de ne pas l'entendre protester. Il s'était demandé si Riona ne clamerait pas la nouvelle de son enlèvement dès leur arrivée au château, mais jusqu'à présent elle était restée discrète. Peut-être avait-elle fini par accepter l'inéluctabilité de leur mariage ? Ce changement s'était peut-être produit lorsqu'ils s'étaient réveillés à l'auberge dans le même lit, après s'être si naturellement tournés l'un vers l'autre dans leur sommeil.

Mais impossible de savoir ce qu'elle pensait : son beau visage restait hermétique.

— Laird McCallum, lady Catriona, suivez-moi, les invita Mme Wallace en leur montrant le chemin. Ce sera la première fois que vous logerez dans les appartements du chef, ajouta-t-elle avec un coup d'œil par-dessus son épaule.

Ils empruntèrent l'escalier en colimaçon qui partait de la tour carrée au fond de la grande salle. Au deuxième étage, un couloir central desservait une série de chambres. La dernière occupait une extrémité de la tour et était composée de plusieurs pièces qui donnaient sur la cour et les jardins, englobant également toute la vallée de Balquhiddy où était niché le loch Voil. Hugh alla se poster près de la fenêtre. Lorsque le soleil brillait, le lac scintillait de mille feux comme un joyau au fond de la vallée.

Mme Wallace désigna d'un large geste le lambris sombre qui couvrait les murs, comme dans la plupart des chambres du château. Elle parla à Riona des tableaux représentant des paysages écossais, mais Hugh n'y prêta qu'une oreille distraite. Le grand lit à baldaquin, avec ses rideaux aux couleurs du tartan des McCallum, occupait une place prépondérante contre l'un des murs. Une imposante armoire côtoyait un coffre à tiroirs, tandis que plusieurs coffres équipés de couvercles s'alignaient le long d'un mur. Il avait vu son père rédiger sa correspondance sur le secrétaire installé à côté de la fenêtre, et la perruque du vieil homme trônait encore sur la commode. Il fit la grimace. Il ne supportait pas les perruques, étouffantes et inconfortables, malgré la mode qui sévissait.

Mme Wallace conduisit ensuite Riona dans le salon où ses parents recevaient autrefois leurs amis proches, puis dans la chambre de la maîtresse du château. Il la suivit mais resta sur le seuil, absorbé par le visage expressif de Riona qui venait de découvrir les murs lambrissés légèrement colorés et le délicat mobilier de style français. Au lieu d'un lit à baldaquin, la pièce contenait un lit clos encastré dans le mur du fond et des tentures en tartan. Elle contenait également un élégant secrétaire ainsi qu'une coiffeuse surmontée d'un miroir pivotant. Sa mère ne voulait rien d'autre que ce qu'il y avait de mieux, se souvint-il en sentant monter la bouffée d'amertume qui l'envahissait chaque fois qu'il pensait à elle. Au moins, cette pièce ne serait plus la sienne, désormais.

Riona posa la main sur la baignoire qui l'attendait déjà devant la cheminée. Elle paraissait... soulagée.

— Je vous laisse à votre bain et aux bons soins de Mme Wallace, dit-il.

Elle le regarda longuement, mais se contenta de hocher la tête.

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous savez où me trouver.

* * *

Riona regarda la porte se fermer sans un mot, se demandant si McCallum allait vraiment lui accorder cette intimité qu'elle n'avait pas connue pendant deux semaines. Mme Wallace l'observa avec curiosité quelques instants, puis se dirigea vers l'armoire et l'ouvrit.

— Vous trouverez un large choix de vêtements ici, lady Catriona, dit-elle. Il faudra en reprendre certains, mais les autres, grâce à leurs lacets, épouseront à merveille votre belle silhouette.

— Vous avez remarqué que j'étais arrivée sans ma propre garde-robe, commenta Riona avec une pointe d'amertume.

— Je sais que le voyage est long depuis l'Angleterre, ma dame, reprit Mme Wallace d'un air aimable. Vous aviez oublié à quel point nous étions isolés ici, dans les Highlands ?

— Je ne me souviens plus du tout de l'Ecosse, avoua Riona. Mes parents en sont partis quand j'étais très jeune.

— Et ils vous ont élevée comme une Anglaise, à entendre votre accent, conclut Mme Wallace avec un clappement de langue désapprobateur.

Mais son sourire revint très vite.

— Ce n'est pas votre faute, ma dame. Vous êtes de retour à présent et, bientôt, vous vous rendrez compte que vous êtes l'une des nôtres.

— Je... je ne suis pas l'une des vôtres, murmura Riona.

Mais avant qu'elle puisse en dire plus quelqu'un frappa à la porte, et un défilé de servantes arriva avec des seaux d'eau fumante. Mme Wallace lui proposa de rester pour l'aider à se laver, mais Riona n'avait pas été seule depuis si longtemps qu'elle s'excusa auprès de la gouvernante, qui sembla comprendre sa requête.

Dans un merveilleux silence, elle poussa un long soupir et se dirigea vers la fenêtre. En contrebas se trouvait la cour qui grouillait de monde. Au-delà des remparts, le loch Voil brillait dans toute sa splendeur et apportait sérénité et paix au paysage. En d'autres circonstances, elle aurait admiré un tel panorama, mais aujourd'hui ? Elle était prisonnière, et cette jolie scène aurait aussi bien pu être un tableau, car elle ne pourrait pas en profiter. Certes, elle n'était pas enfermée dans sa chambre, cependant c'était tout comme. Elle serait accompagnée à chacun de ses déplacements et n'avait personne sur qui compter. McCallum faisait la loi sur cette terre, où il représentait à la fois l'ordre et la justice. Se dresser contre lui revenait à prendre d'énormes risques.

Mme Wallace s'était montrée si aimable avec elle qu'elle avait failli commettre l'erreur de lui parler de son enlèvement. Mais aurait-ce été bien sage ? La gouvernante habitait dans ce château depuis que McCallum était tout petit. Elle et tous les autres se rangeraient sans aucun doute de son côté contre une Duff. Bonté divine, il était même probable que cette femme soit apparentée aux McCallum !

Elle-même était une étrangère, pratiquement une Anglaise aux yeux du clan. Elle devait faire preuve de finesse et attendre son heure. Dermot McCallum ne paraissait pas très heureux de revoir son cousin. Peut-être qu'elle pourrait le convaincre de l'erreur commise sur sa personne. Il fallait qu'elle en sache plus sur lui et qu'elle découvre s'il était le genre d'homme capable d'entendre objectivement son histoire et d'affronter McCallum avec elle.

Satisfaite de ce plan, même fragile, elle commença à dénouer son corsage, ôta le plastron qui le couvrait et laissa sa robe glisser au sol. Celle-ci était tellement tachée par leur voyage qu'elle ne voulait pas souiller les fauteuils ou le lit en la posant dessus. Elle retira ensuite ses jupons puis sa chemise. Elle s'enfonça alors dans la baignoire avec un grognement de plaisir. Personne n'avait besoin de passer après elle. Personne n'était là pour la presser, la regarder, l'énerver et la faire rougir.

Elle se lava en prenant tout son temps, les yeux mi-clos. Lentement, elle laissa l'eau et le savon nettoyer sa peau.

— J'ignorais que je serais de nouveau un homme chanceux.

Elle lâcha son gant de toilette en poussant un cri. L'eau lui éclaboussa le visage, et elle crachota pour s'en débarrasser. McCallum se tenait debout sur le seuil de la chambre, les yeux plissés et l'air satisfait.

— Vous... vous... ceci est *ma* chambre ! protesta-t-elle. Si jamais Mme Wallace vous trouve ici...

— Que fera-t-elle donc, à votre avis, si jamais elle me trouve dans *mes* appartements ?

Que pouvait-elle faire contre cela, hormis se sentir furieuse, exaspérée et impuissante ?

Il s'avança vers elle, et elle plongea plus profondément dans le bain, sachant qu'elle ne pouvait pas vraiment se cacher de lui. Une fois encore, elle ramena les genoux contre la poitrine. McCallum resta un long moment à la regarder. Elle savait qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait d'elle, et que personne ne viendrait l'en empêcher. Mais il se détourna et alla s'asseoir dans un fauteuil près de la cheminée, d'où il ne pouvait plus la voir.

Elle en ressentit un petit pincement de déception et fut horrifiée de le constater. Pour cacher sa confusion, elle insista :

— Je devrais avoir ma propre chambre, séparée de la vôtre.

— Et pourquoi cela ? Nous sommes promis l'un à l'autre depuis notre naissance. Bientôt, nous serons mariés. En Ecosse, il suffit de formuler ses vœux devant un témoin pour que le mariage soit prononcé.

— Je ne me suis engagée à rien, et il ne peut pas y avoir de mariage contre ma volonté !

Il ne releva pas et continua de la regarder avec un air de profonde satisfaction.

— Vous allez attraper froid si vous ne sortez pas de votre bain, dit-il enfin à voix basse. Ces vieux murs nous empêchent de profiter de la chaleur de l'été.

— Dans ce cas, je vous invite à vous en aller.

Ses propos lui firent penser à ceux d'une vieille fille guindée.

McCallum croisa les jambes, manifestement prêt à attendre qu'elle se lève. Mais... il ne lui avait jamais imposé de force la moindre intimité et l'avait laissée partir alors qu'il était seul avec elle dans un lit. Même si ses paroles faisaient loi dans ce château, il lui apparaissait comme un homme doté de son propre code de l'honneur, même si elle ne l'approuvait pas. Elle était vouée à devenir sa femme, et il était prêt à attendre patiemment qu'elle formule délibérément ses vœux.

S'il voulait jouer à ce petit jeu avec elle, la provoquer et la mettre mal à l'aise, elle pouvait en faire de même. Il méritait de ressentir quelques frustrations, tout comme elle ! Le sachant trop loin pour qu'il puisse voir sa nudité, elle renversa la tête pour se mouiller les cheveux, puis saisit le savon pour les laver.

Il continua de l'observer d'un œil plus impassible que satisfait. Riona était heureuse d'être en mesure de le troubler, même s'il s'efforçait manifestement de cacher ses émotions. Elle ressentit une nouvelle satisfaction lorsqu'il détourna le regard.

— Je voulais vous demander pourquoi vous n'avez pas dit devant le clan que je vous avais forcée à me suivre, dit-il.

Elle passa lentement les mains dans ses cheveux savonneux, comme si elle avait besoin de réfléchir longuement à la question. Elle le regarda à la dérobée, sans trop savoir ce qu'elle recherchait. Il ne paraissait pas trop troublé par la manière audacieuse dont elle se lavait.

— Je ne suis pas en position de force, répondit-elle enfin. Je ne connais personne ici. Qui aurait envie de me croire ou de m'aider ? Pourtant... j'ai l'impression que vous-même vous ne vous sentez pas tellement à l'aise ici, bien qu'il s'agisse de votre foyer. Alors, si vous ne voulez pas que je dise que vous êtes un kidnappeur, j'aimerais que vous me parliez un peu de vos erreurs de jeunesse, avant

que votre mère vous emmène loin d'ici. J'aimerais savoir comment les choses ont pu dégénérer entre votre père et vous, au point d'entraîner votre départ, et comment vous avez fini à Londres. J'ai entendu vos hommes le dire.

— Je vous trouve bien curieuse pour une femme seule et dans une situation aussi délicate !

— Croyez-moi, je sais ce que c'est que d'être dans une situation délicate. C'est ainsi que je vis depuis deux semaines, n'est-ce pas ? Vous m'avez terrorisée et obligée à traverser avec vous le pays pour me mêler à un conflit auquel je suis totalement étrangère. Mais j'ai également quelques pouvoirs et j'exige des réponses !

— Une femme qui me promettrait de devenir mon épouse mériterait de telles réponses.

— Pourquoi une femme accepterait-elle de devenir votre épouse sans connaître préalablement ces réponses ?

— Vous voilà dans une impasse.

Il se leva et vint se placer juste à côté de la baignoire. Les bulles de savon dissimulaient son corps, mais ne formaient pas une réelle protection. Pourtant, elle en avait assez de montrer sa peur. Elle préféra carrer les épaules et lever les yeux vers les prunelles froides de McCallum.

Il souleva le seau d'eau propre et le tint au-dessus de sa tête.

— McCallum...

— Penchez la tête en arrière. Vous n'avez certainement pas envie de recevoir du savon dans les yeux.

— McCallum... !

Mais il ne retint pas son geste. Elle poussa un petit cri et pencha la tête en arrière. Son regard furieux croisa ses yeux amusés tandis que l'eau coulait sur ses cheveux. Elle le vit alors la détailler et comprit que l'eau ne rinçait pas seulement le savon de ses cheveux, mais découvrait également son corps.

Elle cacha ses seins.

— Finissons-en ! s'écria-t-elle.

Il obtempéra. Elle inclina alors la tête et ferma les yeux mais, sachant qu'il pouvait de nouveau se repaître de sa nudité, elle les rouvrit brusquement. McCallum se tenait à genoux à côté de la baignoire. Elle cligna des paupières pour chasser l'eau qui lui dégoulinait sur le visage.

— Vous avez peut-être le sentiment d'avoir quelques pouvoirs ici, dit-il d'une voix rauque, mais vous êtes sous ma coupe. Vous pouvez faire des choses déplaisantes si ça vous chante, je survivrai, car je suis le maître de ces lieux. Je connais les termes du contrat qui nous lie et je sais à quel point notre mariage est important. Nombreux sont ceux qui m'applaudiraient pour avoir pris les choses en main, lorsque votre père a essayé de me trahir.

Elle ne chercha plus à lui répéter qu'il s'agissait de son oncle : il ne l'écouterait pas. Elle se sentait incapable de parler, happée par l'intensité de son regard et sa proximité, ainsi que par sa passion pour son clan. Jamais personne n'avait été capable de la faire passer en une seconde de la colère au désespoir, avant d'éveiller sa curiosité. Elle n'aimait pas ce sentiment de ne plus se contrôler et de se lancer tête baissée dans une querelle. McCallum avait raison. Ils pouvaient se marier le soir même et, franchement, pouvait-elle se refuser à lui si telle était sa décision ? Il se contenterait probablement de prendre ce qu'il voulait !

Elle frémit, mais pas à cause de l'eau qui refroidissait. Elle venait de comprendre avec horreur qu'il existait quelque chose de puissant entre eux, quelque chose qui l'émoustillait, rendait excitants les risques qu'il avait pris pour l'enlever. Elle venait de découvrir en elle un lieu dont elle ignorait l'existence. Une folie, mais aussi une faiblesse.

— Vous êtes étrangement silencieuse, jeune fille, murmura-t-il.

Son regard glissa nonchalamment de son visage à ses seins, dont la douce courbe dépassait de l'eau savonneuse. Riona sentit aussitôt sa peau se hérissier, devenir extrêmement sensible et même brûlante.

— Je n'ai pas fini de m'opposer à vous, dit-elle enfin.

Elle grimaça en entendant sa voix hachée et rauque.

Un sourire narquois étira les lèvres de McCallum. Il prit son visage en coupe et le leva vers le sien. Elle se raidit en sentant avec désarroi ses paumes chaudes se poser si doucement sur sa peau, mais elle ne recula pas, comme si, par cette absence de réaction, elle s'avouait vaincue et redoutait ce qu'il pourrait lui faire... et ce qu'elle pourrait ressentir.

Il se pencha au-dessus de la baignoire et l'embrassa, se servant de ses mains pour la guider vers ses lèvres. Elle voulait lui montrer que son baiser ne l'affectait en rien, que ce geste ne signifiait rien pour elle. Mais ses lèvres étaient douces et chaudes sur les siennes, légèrement entrouvertes, comme s'il voulait la goûter. Aucun homme ne l'avait jamais embrassée... Elle se sentit prise de vertige ; une douce sensation envahit son corps, se propagea à ses seins, au creux de son ventre, entre ses cuisses, comme s'il était en train de caresser ses parties les plus intimes.

Lorsqu'il suivit le contour de ses lèvres du bout de la langue, elle sursauta et se jeta en arrière, surprise. Il ne rit pas, se contentant de l'observer de ses yeux gris devenus considérablement plus chauds. Il garda la main sur son visage et caressa longuement sa joue du bout du pouce.

— Notre premier baiser est très prometteur pour l'avenir, dit-il.

Son regard glissa de nouveau sur sa poitrine, et elle se raidit. Avec un léger sourire, il la lâcha et se leva.

— Séchez-vous, maintenant ! Nous devons nous entretenir de certaines choses.

Il ne devait pas s'agir du sujet dont elle aurait aimé parler, mais elle préféra ne pas discuter. Il lui tourna le dos et se dirigea vers la fenêtre, tandis qu'elle se séchait à la hâte et enfilait la sortie de bain que Mme Wallace avait disposée pour elle. Elle essaya d'oublier la sensation de ses lèvres sur les siennes et la manière dont elle s'était sentie... excitée, alors qu'elle aurait dû en éprouver de la peur ou du dégoût. Cat lui avait dit qu'une femme pouvait être submergée par ses émotions lorsqu'elle partageait des moments d'intimité avec un homme, mais elle n'avait pas compris de quoi sa cousine parlait. Aujourd'hui, elle le comprenait et en ressentait une nouvelle forme de peur : celle de ses propres réactions et de ses réponses face à l'immense force de persuasion de McCallum.

— Venez près du feu pour sécher vos cheveux, dit-il.

Elle serra les dents mais obéit. Cette fois, elle disposait d'un peigne qu'elle passa lentement dans ses mèches emmêlées, laissant la chaleur la sécher et l'apaiser.

— Ainsi, vous ne m'avez pas accusé d'être un kidnappeur parce que vous savez que vous êtes une Duff perdue au milieu d'une marée de McCallum.

Elle poussa un cri d'indignation mais ne dit rien.

— Je préfère que mon clan ne sache pas que le comte a voulu nous trahir en rompant le contrat. Je n'en parlerai donc pas.

— Dois-je vous remercier de ne pas faire passer mon oncle pour un traître ?

— S'ils savaient que votre père a essayé de revenir sur sa parole, il serait bien plus qu'un traître à leurs yeux. Certains réclameraient à juste titre des représailles, et je n'ai pas envie que nos anciennes querelles reprennent. Je veux que mon mariage marque le début d'une nouvelle ère, une ère de paix.

Sans réfléchir, elle faillit dire « notre mariage » uniquement pour le contrarier, mais elle

comprit ce qu'il voulait dire.

— Maintenant que nous sommes d'accord pour garder le silence sur les véritables circonstances de notre rencontre..., continua-t-il.

Elle éclata d'un rire sans joie.

— Rencontre ? Comme si nous nous étions vus pour la première fois dans une salle de bal ?

Il ignora son intervention.

— ... Je suggère que nous disions que nous nous sommes rencontrés lorsque je suis venu vous chercher pour vous amener en Ecosse. Exactement comme j'en avais l'intention avant que votre père...

— Je sais, je sais... Très bien, nous nous en tiendrons à votre version. Nous avons été présentés, et toute ma famille a été d'accord pour se débarrasser de moi en me laissant partir avec un parfait étranger.

Elle le regarda à travers ses mèches de cheveux qu'elle coiffait avec soin. Il ne paraissait pas en colère, ce qui la surprit. Il fouilla dans la poche de son manteau et en sortit quelque chose, délicatement enveloppé dans un tissu aux couleurs du tartan de son clan.

— Je vous ai apporté un présent.

Le présent qui était destiné à Cat... Elle posa doucement le peigne sur ses genoux en contemplant le paquet.

Il le lui tendit, et elle hésita un peu avant de le prendre. Le tartan s'ouvrit sur une petite boîte en bois finement décorée et qui paraissait ancienne. A l'intérieur se trouvait un collier qui scintilla sous les rayons du soleil couchant.

— Ce bijou appartient à ma famille depuis de nombreuses générations. Il a été fabriqué ici, avec des perles provenant des rivières écossaises et des améthystes de nos sols, ainsi que de l'or issu de nos cours d'eau.

Il semblait très fier de son héritage, héritage que sa famille à elle avait méprisé et renié. Tout cela était très... troublant, et étrange. Le collier était vraiment beau, cependant, elle hésitait à porter quelque chose qui représentait le clan McCallum.

— Je croyais que les dots se résumaient à du bétail, dit-elle sur un ton volontairement méprisant.

Il répondit comme s'il n'avait pas compris l'insulte.

— Nos pères ont préféré s'entendre sur des terres.

— N'oubliez pas l'argent que mon oncle aurait mis dans ce mariage !

Il se leva puis ordonna, en se dirigeant vers la porte du salon :

— Vous porterez ce collier ce soir.

Il ne regarda pas derrière lui, comme s'il n'admettait pas de refus, puis ferma la porte.

Elle resta quelques instants immobile, à contempler le collier étalé sur ses genoux, avec ses perles nacrées et ses améthystes aussi claires que du cristal. Il n'était pas ostentatoire mais témoignait de la richesse du clan par le passé. Les McCallum ne paraissaient pas pauvres à ce point mais, s'ils avaient attendu avec empressement sa fabuleuse dot — ou plutôt celle de Cat —, c'était qu'ils étaient dans le besoin. Pourtant, ils ne pouvaient plus espérer recevoir cette dot. Le contrat serait rompu. Ils perdraient également leurs terres, notamment celles qui leur permettaient de produire leur précieux whisky. McCallum ne voulait pas accepter la vérité et il allait finir par en pâtir. Mais elle ne le plaindrait sûrement pas ! Les hommes civilisés ne résolvaient pas leurs problèmes en kidnappant des femmes.

Elle s'adossa à son fauteuil et essaya d'imaginer Cat, enlevée au beau milieu de la nuit et emmenée de force à travers le pays. Si cette dernière avait été au courant de ce contrat de mariage,

elle l'aurait peut-être accepté, tout en ressentant la douleur de son impuissance. Cat se sentait plus écossaise qu'elle-même, car elle était la fille d'un comte écossais. Elle avait visité plusieurs fois leurs terres avec son frère, Owen, l'héritier du titre, et elle parlait toujours de la beauté sauvage de l'Écosse. Mais toutes deux croyaient qu'elles épouseraient un Anglais...

Ses pensées lugubres furent interrompues par des petits coups frappés à la porte qui donnait sur le couloir. Elle serra sa sortie de bain autour d'elle, se dirigea vers le battant et l'ouvrit pour laisser entrer Mme Wallace, accompagnée d'une jeune femme qu'elle poussa devant elle.

— Lady Catriona, je sais que les dames bien nées ont leur propre bonne, c'est pourquoi je suis venue avec Mary, ma nièce, qui désire travailler au château. Il y a surtout des hommes ici, mais je pense qu'en vous servant elle pourrait se rendre utile et apprendre une chose ou deux.

— Merci, madame Wallace, répondit Riona, surprise. Bonjour, Mary.

La jeune fille ne leva pas les yeux, se contentant de hocher la tête en murmurant :

— Bonjour, ma dame.

Elle portait une robe très simple avec un tablier et une petite charlotte posée sur ses boucles brunes qu'elle avait nouées tant bien que mal au bas de sa nuque. Elle était fine, mais ses mains rouges et rugueuses témoignaient de la dureté de ses labeurs et de la force nécessaire pour les accomplir.

Mme Wallace tapa dans ses mains, et sa nièce fit un bond.

— Bien, affaire conclue ! dit-elle. Je vous aiderai pendant un jour ou deux, et nous pourrons ainsi apprendre à notre Mary tout ce qu'elle a besoin de savoir pour vous servir.

Elle ouvrit les portes de l'armoire et sortit la première robe.

— Mary est bonne couturière, précisa-t-elle, ce qui vous rendra certainement bien des services.

Elles passèrent quelque temps à choisir sa tenue pour son premier dîner avec le clan. La robe, marron foncé, mettait bien en valeur le vert de ses yeux, déclara Mme Wallace. Son plastron crème, rehaussé par les lacets, et ses jolies fleurs brodées rappelaient le beau jupon apparent sous sa jupe ouverte. Après deux semaines sans porter de corset, Riona éprouva une certaine gêne à sentir sa cage thoracique si étroitement serrée. La sensation était dérangeante mais familière, comme si elle redevenait elle-même pour abandonner son statut de prisonnière.

En voyant le collier, Mme Wallace poussa des cris d'admiration et l'accrocha fièrement autour du cou de Riona. Mais le poids du bijou ne fit que lui rappeler tous les espoirs auxquels elle allait devoir renoncer.

Assise devant la coiffeuse, elle se regarda dans le miroir, tandis que Mme Wallace coiffait ses cheveux en chignon, laissant quelques mèches éparses lui caresser la nuque. Sa vie d'antan n'existait déjà plus. Qu'elle se marie ou non, elle ne pourrait jamais plus être considérée comme une fiancée potentielle, innocente et vierge. Aucun homme ne voudrait plus d'elle à présent... A cette pensée, elle sentit sa gorge se serrer.

— Allez-vous revenir à nos anciennes coutumes pour le début de votre mariage ? demanda Mme Wallace en la coiffant.

— Je vous demande pardon ? fit Riona en fronçant les sourcils.

— Vous êtes ici, dans les appartements du chef. Je suis au courant pour le contrat, bien sûr, mais vous ne vous connaissez pas. Vous allez peut-être vous fiancer et vivre ensemble pendant un an avant de prendre une décision et vous assurer que vous pouvez avoir des enfants ensemble. Tout le monde comprendra.

Riona dut faire de gros efforts pour empêcher sa mâchoire de tomber. Même si cette femme semblait animée de bonnes intentions à son égard, elle ne pouvait lui dévoiler ses sentiments.

Persone ne serait jamais véritablement son ami à Larig Castle.

McCallum l'avait installée dans ses appartements comme si elle était déjà sa femme. Avait-il prévu cette forme de fiançailles depuis longtemps ? Avait-il l'intention de venir cette nuit dans sa chambre pour la faire sienne ? Dans ce cas, leur baiser était sans aucun doute un prélude à ce qui l'attendait.

Chapitre 7

Tandis qu'il mettait son plaid, Hugh songea qu'il avait fait le bon choix. Il fallait que Riona cesse ses enfantillages et qu'elle accepte ses devoirs de femme. Elle ne pouvait pas changer l'accord entre leurs deux familles, comme lui-même n'avait pu le faire à dix-neuf ans, alors qu'il désirait désespérément prendre une autre épouse.

Il était prêt à bien la traiter et à lui faire comprendre que leur mariage pouvait être réussi. L'amour n'était pas le sentiment recherché lors des mariages arrangés. En revanche, il pouvait y avoir du respect et de la compréhension entre eux.

Il atteindrait cet objectif.

Embrasser Riona contre sa volonté était-il le meilleur moyen d'arriver à ses fins ? Il l'ignorait, mais il avait testé les limites de sa capacité à se contrôler en restant près d'elle pendant qu'elle prenait son bain — encore une fois. Il aurait dû s'attendre à ce qu'il allait trouver, sachant qu'elle se préparait pour le repas du soir après un long voyage. Mais il était tellement occupé à réfléchir aux questions que ses hommes lui poseraient qu'il avait négligé tout le reste. Il s'était précipité dans sa chambre et l'avait découverte de nouveau nue, mouillée, et terriblement séduisante. Il avait essuyé sa colère et ses insultes et l'avait admirée pour cela, d'autant qu'elle était seule à Larig Castle, sans personne pour veiller sur elle.

Mais ce baiser...

Manifestement, elle était innocente. Pourtant, elle lui avait répondu avec une telle promptitude ! Ses lèvres étaient douces et humides, et leur goût lui avait paru extrêmement exotique. Il avait presque tremblé en essayant de se contenir, alors qu'il désirait si fort approfondir son baiser, explorer sa bouche, découvrir et attiser son désir.

Peut-être valait-il mieux qu'il se trempe de nouveau dans la baignoire, maintenant que l'eau était froide.

Il ferma la broche qui retenait son plaid sur son épaule et se dirigea vers le salon pour aller chercher Riona : tous deux affronteraient alors son peuple, qu'il avait à peine vu depuis dix ans.

* * *

Riona faisait les cent pas dans sa chambre en attendant McCallum. Ce n'était pas à elle d'aller vers lui, mais à lui de venir la chercher. Il avait prévu de l'utiliser pour renforcer les liens avec son clan, mais elle savait que cela n'arriverait jamais. D'une façon ou d'une autre, elle lui ferait

comprendre que...

Elle entendit soudain un petit coup frappé à la porte de communication avec le salon. Une partie d'elle voulait mettre un oreiller sur sa tête pour ne pas l'entendre et laisser Hugh descendre sans elle, l'humilier comme elle s'était sentie humiliée quand Mme Wallace lui avait parlé de leurs fiançailles à la mode écossaise. Mais cela ne l'aurait pas incité à envisager la suite différemment. Elle l'invita donc à entrer.

Il s'arrêta sur le seuil et la regarda, comme elle-même le fit. Il portait le plaid de son clan, plissé et noué autour de la taille. Un long pan était déployé en biais sur son torse et épinglé à sa veste au niveau de l'épaule. Il portait des chaussettes écossaises qui montaient jusqu'aux genoux et des chaussures en cuir. Certains Anglais pensaient que le costume des Highlands était ridicule, mais pas elle. McCallum avait de belles jambes, bien faites, et semblait fier d'arborer les couleurs de son clan. Il ne portait pas de perruque et avait tiré ses cheveux sombres en une queue-de-cheval basse. Elle ne fut pas surprise qu'il prenne le contre-pied de la mode. Cet homme faisait ce qu'il voulait, et elle était la mieux placée pour le savoir.

Il l'étudia longuement, et son regard manifesta non seulement sa fierté et sa satisfaction mais aussi du désir, oui, du désir pour elle. Gênée et confuse, elle détourna les yeux. Il lui avait volé sa vie. Comment osait-il se comporter comme si elle pouvait l'accepter facilement, comme s'il avait des sentiments pour elle alors qu'il n'avait fait que l'utiliser ?

Mais quelle vie avait-elle auparavant ? murmura insidieusement une petite voix dans sa tête.

Là n'était pas la question. Elle voulait faire ses propres choix. Elle n'avait jamais vraiment pris de décisions, en dehors du livre qu'elle allait lire à Bronwyn et de l'air qu'elle allait jouer sur son épinette. Ses parents lui avaient toujours dit qu'elle pourrait donner son avis quant au choix de son mari... un jour. Et chaque année, « un jour » devenait l'année suivante, puis l'année d'après. Elle avait l'impression d'avoir passé les plus belles années de sa vie au chevet d'une malade, oscillant entre la pitié et l'amour qu'elle ressentait pour sa sœur, et la tristesse et la frustration de mener une vie de confinement. Certes, elle avait été autorisée à accompagner Cat à certains dîners ou concerts, mais n'avait jamais eu la liberté d'y passer toute la soirée, car ses parents prétendaient que Bronwyn avait besoin d'elle pour s'endormir.

Pourtant, Bronwyn était suffisamment en bonne santé pour voyager sur le continent, et Riona avait bon espoir qu'à leur retour ce serait à son tour de participer pleinement à la saison qui se déroulait à Londres. Sa mère le lui avait promis et lui avait dit sous le sceau de la confiance avant son départ qu'il était temps qu'elle puisse se détendre après toutes ces années passées au chevet de sa sœur. Riona croyait plutôt, assez cyniquement, qu'elle était jalouse de la proximité qui les unissait et qu'elle avait délibérément fait le choix de ne pas l'emmener avec eux en Europe.

Mais cette vie qu'elle imaginait mener plus tard n'avait plus d'importance à présent. A un moment ou à un autre, McCallum finirait par comprendre son erreur et par accepter le fait qu'il s'était trompé de fiancée. Et ce jour-là, tous ses plans seraient ruinés.

— Ainsi, vous portez un plaid, dit-elle.

— Les femmes des Highlands aiment se repaître des jambes nues de leurs hommes...

Elle leva les yeux au ciel.

— Vous êtes une belle femme, Riona.

Il avait fait le choix d'abandonner le titre honorifique de « lady » quand ils étaient seuls, et cette intimité l'irritait au plus haut point. Elle ne se résoudrait jamais à l'appeler « Hugh », cela ne ferait que jouer en sa faveur.

Elle posa la main sur son bras en silence et se laissa conduire dans le couloir. Il s'engagea le

premier dans l'escalier en colimaçon, ainsi que le voulait l'usage chez les gentlemen. Il se comportait comme tel, cela ne faisait aucun doute.

Tandis qu'ils descendaient, le bruit en provenance de la grande salle ne fit qu'augmenter. Des conversations, des rires, des sons de cornemuses, le tout formant une joyeuse cacophonie.

— Vous tremblez, dit-il lorsqu'ils arrivèrent sous la voûte en pierre, à l'entrée de la salle.

Il posa la main sur la sienne mais, au lieu de l'apaiser, ce geste eut pour effet d'accroître son sentiment d'impuissance face à sa force. Elle voulut se dégager, puis se ravisa.

— Ça va aller, affirma-t-elle.

Il la regarda attentivement et hocha la tête. Lorsqu'ils se présentèrent sous l'arche pour faire face à l'assemblée, Riona prit une courte inspiration. Il y avait au moins une centaine d'invités dans la salle qu'éclairaient des torches accrochées aux murs. Leur lumière se reflétait dans les plats en argent disposés sur plusieurs buffets. Un murmure invitant au silence se répandit parmi les convives, et même la cornemuse sembla émettre une note aiguë de surprise.

Tous les regards étaient braqués sur eux, des regards à la fois curieux, inquiets, sceptiques et pleins d'espoir. Le chef était un personnage prépondérant dont dépendait l'avenir du clan. Ces gens ne savaient pas s'ils pouvaient se fier à McCallum, absent depuis trop longtemps. Ils n'oubliaient pas que sa mère avait tourné le dos à son père. Le clan craignait-il qu'il soit lui aussi un ivrogne ? Ou un faible, élevé par un soiffard pendant les premières années de sa vie ?

Dermot, assis à la table dressée sur l'estrade, se mit debout et leva son verre de vin.

— A McCallum !

Aussitôt, un rugissement de bienvenue fit sursauter Riona. Ce ne fut qu'en sentant le bras de McCallum se relâcher qu'elle comprit à quel point il était tendu. Il ne sourit pas, car il n'était pas le genre d'homme prompt à se dérider, comme elle l'avait déjà constaté. Mais, en la conduisant vers l'estrade, il arborait un air de fierté et de satisfaction. Se tenant à sa droite, elle observa la foule de curieux.

McCallum leva les deux mains et se mit à parler, mais Riona n'en comprit pas un mot. Les gens hochaient la tête, souriaient ou prenaient un air solennel selon ce qu'il leur disait. Les regards que lui décochèrent quelques personnes lui indiquèrent qu'on se rendait compte qu'elle ne comprenait pas. Certains devaient la voir comme une Duff, si étrangère à sa terre natale qu'elle n'avait pas pris la peine d'en apprendre la langue. Son père et son oncle ne s'étaient jamais exprimés en gaélique devant elle, et sa mère était anglaise. La question n'avait jamais été soulevée. Mais n'avait-elle pas appris le français et le latin ? Aujourd'hui, elle en éprouvait un sentiment de culpabilité, comme si elle pouvait se reprocher de ne pas avoir trouvé de précepteur pour lui apprendre le gaélique quand elle avait huit ans.

Au milieu de la conversation, elle entendit prononcer son nom. Hugh lui prit la main et la leva, comme pour la présenter. Personne ne la hua pour être une Duff, mais les applaudissements étaient rares et forcés. Elle lança un œil inquisiteur à Dermot et, lorsqu'elle croisa son regard, il se détourna ostensiblement. Hugh lui lâcha la main et continua de parler.

— Bonsoir, ma dame, murmura un homme à sa droite.

Riona se tourna brusquement et soupira de soulagement.

— Oh ! Samuel, vous m'avez fait peur !

Il hocha la tête, et elle réfléchit à sa propre réaction. Il avait été le complice de son chef dans son enlèvement et, pourtant, elle le voyait presque comme un allié, ce qui était ridicule. Jamais elle ne pourrait le supplier de l'aider. Elle avait déjà essayé. Il l'avait vue terrifiée et apeurée, et n'avait rien fait pour elle, hormis lorsque les bandits les avaient attaqués. Mais pour l'heure, il lui était

sympathique, et le seul à lui parler en anglais.

Il eut un petit geste amical, comme s'il comprenait sa confusion, et ils attendirent que McCallum finisse de parler. Lorsque ce dernier s'assit enfin, les voix s'élevèrent de nouveau, les musiciens se remirent à jouer et des domestiques apparurent d'un lointain couloir, portant des plateaux en bois sur leurs têtes. Un homme à la carrure imposante vint se placer derrière Hugh, armé jusqu'aux dents, et regarda l'assemblée d'un air menaçant : leur chef allait être bien protégé.

— Vous avez bonne mine, lady Catriona, dit Samuel.

— Merci. C'est bon de se sentir propre de nouveau.

— Oui, approuva-t-il en souriant, je connais bien ce sentiment.

— Que vient de dire votre chef ?

— Ce qu'il fallait dire, je pense, répondit Samuel en contemplant la foule qui paraissait détendue. A quel point il était heureux d'être de retour, et à quel point il lui tardait de faire ses preuves en tant que chef.

— Faire ses preuves ?

— Oui, il n'a pas encore été intronisé, expliqua Samuel avec un petit sourire. Mais je ne m'inquiète pas pour ces formalités.

Elle observa alors McCallum avec intérêt, mais il ne regardait pas dans sa direction.

Les plats furent d'abord présentés aux convives sur l'estrade. Ils purent ainsi faire leur choix parmi les meilleurs morceaux d'agneau, de poulet et de truite. Riona fut surprise de découvrir devant elle un tranchoir en bois, finement sculpté et orné d'un liseré en argent. McCallum saisit une coupe, et Samuel lui expliqua qu'il s'agissait d'un *cuach*, un récipient muni de poignées recouvertes d'argent. McCallum but une longue gorgée, hocha la tête d'un air appréciatif et le passa à Dermot.

— Il s'agit de notre célèbre whisky, expliqua encore Samuel. Votre famille convoite les secrets de sa fabrication depuis des générations.

— Et c'est lui qui a conduit à ces infâmes fiançailles, ajouta-t-elle en s'efforçant de garder une expression neutre. Ces gens sont-ils en colère d'avoir partagé leurs précieuses terres avec les Duff ces vingt dernières années ?

— Impatients, surtout, de voir arriver le jour où le comte leur versera en échange de leur générosité la dot qu'il vous a accordée.

Elle ne sut que répondre à cela. Ce contrat était la raison même de son enlèvement et de la ruine de sa réputation aux yeux de la société. McCallum venait de faire tout ce qu'il fallait pour que son peuple ne reçoive jamais la dot qu'ils espéraient.

La gorge serrée, elle regarda tristement son assiette et se força à manger. Bientôt, quelqu'un se mit à parler comme s'il déclamait une litanie, et elle reconnut les accents d'un poète ou d'un barde, ce que Samuel lui confirma.

— Il chante les exploits de notre peuple, ajouta McCallum à sa gauche.

Riona se tourna pour lui faire face.

— Beaucoup de ces chants portent sur les batailles qui vous ont opposés à mon peuple, n'est-ce pas ?

Il esquissa un sourire véritablement amusé, et ses yeux gris argent brillèrent doucement.

— Certains, oui, mais on trouve toujours et surtout un Campbell contre qui se dresser à chaque génération.

Samuel et lui s'adressèrent un regard entendu, et elle résista à peine à l'envie de lever les yeux au ciel. Ah, les hommes, avec leurs querelles et leurs batailles ! Si les femmes dirigeaient le monde, les choses seraient bien différentes. Bien sûr, la reine Anne avait dirigé la Grande-Bretagne treize

ans plus tôt, et rien n'avait vraiment changé. La plupart des Ecossais avaient même apprécié sa façon de gouverner et, pendant son règne, les Ecossais s'étaient unis aux Anglais, à leur détriment.

— Tous ces gens vivent-ils au château ? demanda-t-elle en changeant de sujet.

— Certains de ces hommes sont des chefs de clan. Ils possèdent leurs propres terres. Ils ont juré fidélité aux McCallum. Ils sont venus à Larig en apprenant que Hugh était en chemin, lui répondit Samuel.

Riona ignorait que McCallum avait annoncé leur arrivée, mais elle se rappelait qu'il s'était beaucoup absenté lorsqu'ils étaient à Stirling.

— La plupart des jeunes hommes vivent ici. Ils sont les gentilshommes de ces chefs et ont été choisis parmi la fine fleur des familles les plus nobles. Ils sont tous entraînés à se battre, mais ils sont aussi des tenanciers qui administrent les terres et les paysans.

Riona regarda McCallum, qui écoutait les explications de Samuel.

— Dermot a donc choisi tous ces hommes ?

— Comme l'a fait mon père, répondit McCallum. Et je suis certain que ses choix sont bons. Il me tarde de faire de nouveau leur connaissance.

Il s'attendait de toute évidence à se heurter à des problèmes de loyauté, et cela ne pouvait que servir sa propre cause, songea Riona. S'il était suffisamment distrait, il ne remarquerait pas son rapprochement avec Dermot.

Il avala de nouveau une longue gorgée du whisky qui circulait dans le *cuach*. Il lui avait parlé de l'addiction de son père pour les boissons fortes, et elle se demanda si cela le poussait à se montrer lui-même prudent à l'égard de l'alcool.

A la fin du repas, il descendit de l'estrade et alla parler à beaucoup de gens. Riona se contenta de le regarder, heureuse qu'il ne lui ait pas demandé de se joindre à lui. Elle se sentait complètement étrangère à leurs discussions. A l'exception de Samuel, personne ne lui adressa la parole et, lorsqu'il fut appelé ailleurs, elle resta seule debout à côté de sa chaise, se sentant perdue et exclue.

Elle aperçut alors Dermot, momentanément seul, qui s'apprêtait à boire une autre rasade de whisky. Prenant une profonde inspiration pour se donner du courage, elle s'approcha de lui et s'efforça de sourire.

S'il fut surpris, il n'en montra rien.

— Lady Catriona, je suis heureux de faire enfin votre connaissance, dit-il en s'inclinant vers sa main.

— Heureux ou soulagé, monsieur ? demanda-t-elle.

Il sourit et sembla le faire avec plus de facilité que son cousin. Elle leur trouvait une certaine ressemblance, notamment dans leur front large et puissant.

— Un chef ne peut qu'être heureux d'avoir une bonne épouse à ses côtés, ma dame. Avec vous, Hugh est un homme chanceux.

— Que de louanges, monsieur, mais il vous reste encore à me connaître.

— Nous avons tous à apprendre les uns des autres.

— Dans ce cas, parlez-moi de vous. Vous êtes le cousin de McCallum. Avez-vous grandi dans ce château ?

— Non, je suis le fils d'un chef dont les terres se trouvent à l'est du loch Voil.

— Comment devient-on *tanist* ?

— J'ai été choisi lors du grand rassemblement qui a suivi la mort de McCallum, tout comme Hugh. Il aurait pu assumer cette charge, bien sûr, mais il a décidé qu'il était plus important d'aller chercher son épouse.

Son ton désapprobateur était flagrant, et elle fut surprise qu'il ne s'en cache pas. Elle avait eu raison de chercher à se rapprocher de lui pour mieux le connaître.

— Laird McCallum a donc été choisi comme *tanist* par son père ? s'étonna-t-elle.

— Oui, dès qu'il a atteint sa majorité, l'été qui a suivi la bataille de Sheriffmuir. Il a été très admiré pour son courage pendant la rébellion.

Elle décela dans sa voix un certain énervement.

— Vous étiez présent, vous aussi ?

— Je suis revenu avec lui après la bataille, répondit-il sans quitter des yeux son cousin, qui s'entretenait avec plusieurs gentilshommes. Je peux témoigner de son courage auprès de tous les hommes de notre clan.

— Vous y compris, murmura-t-elle.

Il la contempla d'un œil scrutateur, malgré son léger sourire.

— Je ne suis pas habilité à parler de cela, ma dame.

Elle pouffa doucement, la voix légèrement enrouée, car cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas ri. Mais à présent, elle jouait un rôle et elle contrôlait mieux sa peur.

— Avez-vous une épouse pour laquelle prouver votre courage, Dermot ?

Il secoua la tête et répondit sèchement :

— Pas encore. J'ai été très occupé ces derniers mois avec les terres des McCallum et j'ai dû aider mon père. Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour courtiser une jeune femme.

Si elle décidait de solliciter son aide, au moins savait-elle maintenant qu'il n'existait aucune femme pour le distraire.

— Connaissez-vous laird McCallum depuis l'enfance ?

— Bien sûr, lady Riona. Nous avons souvent couru dans les collines ensemble.

— Si j'ai bien compris, il était assez turbulent dans sa jeunesse.

Dermot haussa un sourcil interrogateur.

— Turbulent ? Les enfants ne le sont-ils pas tous ?

— Il était donc comme les autres garçons ?

Il se rembrunit soudain. Tous les souvenirs ne semblaient pas bons à évoquer pour lui.

— Oui, dit-il. Hugh jouait de temps en temps des tours aux fermiers et leur ramenait le bétail égaré comme si nous avions été attaqués. Mais il n'a jamais fait de mal à personne.

Pourtant, elle sentait dans sa voix une désapprobation qu'il avait dû ressentir y compris dans sa jeunesse. Elle avait l'impression que les deux hommes ne s'étaient jamais vraiment bien entendus et elle pouvait en tirer profit. Dermot serait peut-être enclin à l'aider à convaincre McCallum qu'il avait fait une erreur en la kidnappant.

— Souvent, il disparaissait dans les collines un jour ou deux, ce qui inquiétait beaucoup sa mère, mais pas son...

Il s'interrompit.

— Mais pas son père ? finit-elle.

Soudain, McCallum apparut à côté d'elle, les sourcils froncés.

— Mon père se souciait peu de ce que je faisais, lady Riona. Dermot ne vous l'a-t-il pas dit ?

Il toisa froidement son cousin.

— Je lui demandais simplement comment vous étiez, enfant, se défendit-elle, comprenant qu'elle avait fait une erreur en manifestant sa curiosité alors qu'il était à portée de voix.

Dermot croisa les bras sur sa poitrine sans un mot.

Il portait une broche identique à celle de McCallum, et elle ne put s'empêcher de se demander si

la fidélité à leur clan était tout ce qu'ils partageaient. Ils paraissaient tous deux des hommes mûrs et sérieux, mais elle sentait qu'ils avaient eu une jeunesse extrêmement différente.

— Puisque nous en sommes à parler de nos erreurs de jeunesse, continua McCallum sur un ton détaché mais froid, as-tu parlé à lady Riona de notre rencontre avec les Anglais ?

Les yeux de Dermot étaient devenus froids comme de la glace.

— Non, je ne l'ai pas fait.

McCallum avait pris une expression gaie, comme s'il s'apprêtait à relater des faits amusants, sauf que la tension entre eux n'avait rien de drôle.

— Nous étions tous trois intrépides à cette époque, n'est-ce pas, Dermot ?

Voyant que ce dernier ne disait rien, Riona demanda :

— Qui était le troisième ?

— Alasdair, mon frère d'adoption. Pendant un an environ, nous avons grandi dans nos familles respectives, ce qui était la tradition dans notre peuple. Lorsque nous avons douze ou treize ans, nous avons espionné un groupe d'Anglais dans les collines et, pour faire les idiots, nous les avons suivis.

Il lança un regard furtif à son cousin.

— Dermot y était opposé, bien sûr. Il était notre aîné d'un an et avait décidé qu'il était de son devoir de veiller sur nous.

— Il fallait que quelqu'un le fasse, commenta Dermot, l'air impassible.

Et aujourd'hui, il veillait sur le clan à la place de McCallum, songea Riona, ce qui les renvoyait à un moment de leurs vies où ils s'étaient manifestement opposés.

— Que s'est-il passé ensuite ? demanda-t-elle, plus intriguée qu'elle aurait aimé l'admettre.

— Nous les avons suivis pendant un jour, continua McCallum, et lorsqu'ils ont établi leur campement nous avons attiré leur garde à l'écart, nous nous sommes introduits à l'intérieur et nous avons volé leurs mousquetons.

— Vous n'avez pas été surpris ? demanda-t-elle, étonnée.

Dermot lui répondit d'une voix sans émotion.

— Non, nous n'avons pas été surpris. J'ai monté la garde, mais je ne me suis pas introduit moi-même dans le camp.

— Ce qui lui a rendu finalement service. Etre le fils du chef m'a aidé, moi aussi, ajouta McCallum d'une voix empreinte d'amertume.

— Je ne comprends pas...

— Lorsque mon père a découvert ce que nous avons fait...

Dermot l'interrompit.

— Tu n'as pu t'empêcher de te vanter devant les autres garçons !

— C'est vrai, je ne réfléchissais pas beaucoup, à cette époque. Mon père a eu vent de cette histoire, naturellement. Beaucoup de nos hommes se sont enorgueillis que des polissons comme nous aient réussi à déjouer la surveillance des soldats anglais, et certains ont même félicité mon père pour notre courage. Il a répondu, à juste titre, que nous aurions pu attirer les Anglais à Larig Castle et déclencher un gros conflit entre notre clan et Fort William, situé un peu plus au nord. Il a ordonné que nous soyons fouettés pour nous donner une leçon.

Riona fit la grimace.

— C'est une punition très sévère, dit-elle.

— Pas pour Dermot ni pour moi. Lui n'avait pas volé de fusils ; il a été excusé. Quant à moi, j'étais l'héritier.

— Dans ce cas, qui a reçu cette punition ? demanda-t-elle. Votre ami Alasdair ?

— Il a été fouetté pour nous trois, conclut McCallum.

Même si sa voix était restée neutre, comme si les faits appartenaient à un lointain passé, elle comprit qu'il avait très mal vécu que son frère adoptif soit puni à sa place.

Il secoua la tête.

— Il n'avait que treize ans, mais il s'est montré incroyablement courageux. Et il ne m'a jamais reproché la cruauté de mon père.

— Ce qui veut dire qu'ils ont continué à chercher les ennuis, dit Dermot d'une voix tranchante.

Riona percevait la tension qui montait entre eux, comme s'ils se souvenaient d'autres faits du passé.

— Vous aimeriez me raconter d'autres histoires ?

— Non, je pense que j'ai suffisamment compromis l'opinion que vous aviez de moi pour ce soir, lady Riona, dit McCallum.

— Tu ne lui as donc pas parlé d'Agnès ? demanda Dermot d'une voix mielleuse.

McCallum plissa les yeux, et ses prunelles grises prirent une teinte orageuse.

— C'est indigne de toi, cousin ! La pauvre fille est morte depuis longtemps.

Il la prit alors par le bras et serra un peu trop fort.

— Venez, lady Catriona, permettez-moi de vous présenter aux femmes de nos chefs.

Tout en s'éloignant, Riona ne put s'empêcher de lancer un regard furtif à Dermot, mais son expression était indéchiffrable.

Chapitre 8

Une heure plus tard, invoquant son extrême fatigue, Riona fut autorisée à se retirer dans sa chambre. McCallum avait lui aussi des cernes, mais elle savait qu'il resterait avec son clan aussi longtemps qu'il le jugerait nécessaire.

Mary, la petite bonne, s'était endormie dans un fauteuil à côté du feu. Dès que Riona entra dans la pièce, elle bondit, l'air coupable d'avoir délaissé ses fonctions.

— Je ne voulais pas vous déranger, dit Riona en lui adressant un sourire rassurant. J'aurais dû fermer la porte avec plus de délicatesse.

— Non, ma dame. Je n'aurais jamais dû m'endormir.

— Bien sûr que si. La soirée a été longue. Ne vous inquiétez pas.

Le visage fin de la jeune fille, devenu blanc comme un linge, reprit quelques couleurs. Elle ne retrouva pas le sourire, mais parut plus détendue.

— Merci, ma dame. J'ai mis votre chemise de nuit près de la cheminée pour la réchauffer. Nous avons beau être en été, il fait aussi froid qu'en hiver, dans ce vieux château.

C'était le plus long discours qu'elle ait entendu dans sa bouche, et la jeune bonne s'empourpra, comme pour s'excuser de ses bavardages. Riona la laissa l'aider à se déshabiller, puis poussa un profond soupir en sentant les liens de son corset se desserrer. Enfin, elle pouvait de nouveau respirer. Mme Wallace semblait croire que, si sa tenue était douloureuse et inconfortable, c'était qu'elle remplissait sa mission.

La chemise de nuit était délicieusement chaude. Après avoir passé un peignoir, Riona envoya Mary se coucher. Enfin, elle bénéficiait d'un moment de paix ! Elle savait que McCallum viendrait la retrouver. Il l'avait installée dans ses appartements pour une bonne raison et, maintenant qu'elle était au courant des dispositions concernant cette période de « mariage d'essai », elle devait s'attendre à sa visite. Nerveuse, elle se mit à faire les cent pas.

Elle essaya de penser à n'importe quoi, sauf à ce qui pouvait se passer cette nuit. Elle imagina l'austère McCallum en petit garçon insouciant et prompt à enfreindre les règles, même si, sur ce plan, il semblait ne pas avoir changé. Après tout, il n'avait eu aucune difficulté à l'enlever pour l'emmener avec lui. Mais la conversation entre Dermot et lui avait été très révélatrice. Qui pouvait bien être Agnès, pour que Dermot paraisse si heureux d'y faire allusion et que McCallum considère presque comme un péché de l'évoquer ?

Riona regrettait d'avoir à utiliser un tel souvenir pour monter les deux hommes l'un contre l'autre, mais elle était prête à tout pour éviter d'être mariée de force à un inconnu.

En revanche, si jamais McCallum choisissait de venir la trouver ce soir, elle n'aurait pas

d'échappatoire. Pourrait-elle crier pour qu'on lui vienne en aide ? Difficilement. Et à quoi cela l'avancerait-il ? Elle était à sa merci, car tout le monde croyait qu'elle était la véritable fiancée. De plus, ne s'était-elle pas montrée extrêmement docile et consentante, au cours de cette journée ?

Elle espérait le convaincre de la laisser tranquille, mais la façon dont il l'avait regardée, lorsqu'il l'avait vue dans sa robe, lui laissait croire qu'il serait insensible à ses protestations. Il ne lui restait plus qu'à se raccrocher de toutes ses forces à sa promesse de ne pas la forcer à coucher avec lui avant leur mariage.

Elle avait beau retourner le problème dans tous les sens, elle ignorait encore ce qu'elle ferait, si jamais il changeait d'avis. Elle continua à faire les cent pas pendant un laps de temps qui lui parut une éternité. Mais McCallum ne vint pas. Finalement, elle se recroquevilla dans son lit et tira étroitement les rideaux, comme s'ils pouvaient la protéger. Elle garda son peignoir sur sa chemise de nuit, qu'elle serra jusqu'au cou, écoutant le vent qui soufflait sur les remparts du château. Aucun bruit de pas ne lui parvint. Elle finit par sombrer dans un sommeil agité.

* * *

L'aube se levait quand un domestique vint servir à Hugh le petit déjeuner sur un plateau. Après avoir remercié l'homme, il l'emporta dans la chambre de Riona et ferma doucement la porte derrière lui. Il posa le plateau sur une table et s'approcha du lit. Les rideaux étaient tirés et ne firent aucun bruit lorsqu'il les écarta.

Elle était couchée sur le côté, les mains sous le menton, vêtue de son peignoir et de sa chemise de nuit. Ses cils projetaient des ombres dentelées sur ses joues. Des mèches blondes s'échappaient de ses tresses, qui brillèrent comme de l'or lorsque les rayons du soleil filtrant par la fenêtre vinrent les effleurer.

Il aurait aimé la réveiller par un baiser, mais il savait qu'elle ne ferait que paniquer et le mordre. Leur journée ne commencerait pas très bien. Il préféra s'appuyer sur le cadre du lit en se rappelant comment elle lui était apparue la veille, avec ses cheveux blonds se détachant de manière si éclatante sur sa robe sombre. Il avait éprouvé de la fierté à la présenter à son clan et, même si elle ne comprenait pas sa langue, elle n'avait manifesté ni ennui ni contrariété. Elle paraissait peut-être un peu déconcertée, et il savait aussi que sa méconnaissance du gaélique lui vaudrait plusieurs regards de mépris.

Il était très contrarié que Dermot ait décidé de faire resurgir le passé. Certes, Riona finirait par être au courant de sa stupidité, et il aurait sans doute dû lui en faire part pendant leur voyage. Mais garder une femme prisonnière et lui parler de ses souvenirs de jeunesse comme si de rien n'était ne lui avait pas semblé l'attitude la plus appropriée.

Il y avait bien des choses qu'il aurait pu lui dire, mais cela pouvait attendre. En outre, Dermot était le seul à être assez stupide pour évoquer Agnès devant son chef.

Donc... devait-il la réveiller ? Il réfléchissait à la question lorsqu'elle s'étira comme un chat et roula doucement sur le dos, les bras au-dessus de la tête et la poitrine en avant. Les draps avaient glissé, et il eut de nouveau un aperçu de ses seins sous ses vêtements. Juste à cet instant, elle ouvrit les yeux et étouffa un cri en le voyant.

Il désigna la table.

— Bonjour. Le petit déjeuner est servi.

Riona remonta le couvre-lit sous son menton, et Hugh réprima un sourire face à ce qu'elle croyait pouvoir lui servir d'armure. Mais il n'était pas certain qu'elle apprécie son sens de l'humour.

Il préféra s'écarter et s'asseoir à la table, heureux du porridge, des petits pains chauds, des œufs durs et des harengs frits qui les attendaient.

— Voulez-vous vous joindre à moi, jeune fille ? demanda-t-il.

Elle repoussa les couvertures et glissa ses pieds délicats dans des mules avant de s'approcher presque prudemment de la table et de s'asseoir en face de lui.

Il commença à manger avec appétit, mais elle se contentait de le regarder.

— Qu'est-ce qui vous chagrine, Riona ? s'enquit-il alors.

— J'ai cru... je craignais...

Elle prit une profonde inspiration et le regarda d'un air solennel.

— Hier soir, j'ai cru que vous viendriez me rejoindre pour exiger... un « mariage d'essai ».

Surpris, il posa son couteau.

— Je vous promets que je n'ai jamais forcé une femme. Je ne ferai pas d'exception avec ma fiancée.

Elle poussa un long soupir et s'enfonça dans son siège.

— Je tâcherai de ne pas me sentir offensé, dit-il sèchement.

— Je me fiche que vous vous sentiez offensé ! répliqua-t-elle. Je suis votre prisonnière et je ne sais jamais ce que vous avez prévu pour moi.

— Vous savez ce que signifie ce « mariage d'essai », n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas, se contentant de jouer avec le revers de son peignoir.

— Mes gens sont libres de croire ce qu'ils veulent, bien sûr, continua-t-il.

— Eh bien, je préférerais qu'ils ne croient pas cela !

Il rompit un morceau de pain et le posa dans l'assiette de Riona.

— Mangez quelque chose. Vous êtes pâle comme un linge.

Elle beurra son pain et en prit une bouchée, puis grimaça lorsqu'il lui tendit de la bière.

— D'habitude, je bois du chocolat chaud au petit déjeuner.

— Nous n'avons pas de chocolat ici, mais nous pouvons vous trouver du thé. Et du lait, bien sûr.

Il but alors une longue gorgée de bière qu'il ponctua d'un claquement de lèvres.

Ils mangèrent en silence quelques minutes, jusqu'à ce qu'elle lève les yeux vers lui pour l'observer.

— Qu'avez-vous donc prévu pour moi ? demanda-t-elle. Que suis-je censée faire de ma journée ?

— Tout d'abord, vous devez me promettre de ne pas essayer de vous enfuir.

— Vous ne pouvez pas me demander cela, protesta-t-elle en se raidissant. Je suis une prisonnière ! Je suis certaine que vous essaieriez de vous enfuir, si vous étiez retenu quelque part contre votre gré.

Il poussa un long soupir.

— Je vous ai déjà dit que j'avais depuis longtemps accepté mes obligations à l'égard de mon clan. Vous devrez vous aussi accepter les vôtres. En attendant, si vous ne pouvez pas me promettre de vous tenir tranquille, vous serez confinée dans le château avec un garde.

— Un garde ? répéta-t-elle d'une voix blanche.

— Je tâcherai que cela se fasse discrètement, afin de ne pas vous embarrasser.

— Dites plutôt que *vous* ne voulez pas être embarrassé en montrant à votre clan que votre fiancée est là contre son gré !

— Encore une fois, vous oubliez que tout le monde sait que vous êtes une Duff. Ils doivent se douter que vous n'êtes pas ici de gaieté de cœur. Vous êtes libre d'aller et venir dans le château mais

pas au-delà. Pas sans moi.

Comme d'habitude, il put voir les émotions se succéder sur son visage expressif : la consternation, la frustration et l'entêtement. Elle sembla retrouver enfin son calme, et Hugh se dit qu'il aurait bien assez de temps pour s'inquiéter.

Riona avala un bout d'œuf et le regarda avec curiosité.

— Ma conversation avec Dermot a été fort intéressante, dit-elle.

Il la regarda à son tour avec arrogance.

— Il ne faut pas toujours se fier aux souvenirs de Dermot.

— Vous prétendez donc que ses facultés mentales ne sont pas fiables ? Etonnant, quand on sait que votre clan l'a choisi pour être votre *tanist*.

— Oh ! c'est un homme avisé, comme vous avez pu le voir.

— Mais vous ne lui faites pas confiance.

Riona se montrait un peu trop impatiente de partager ses secrets.

— C'est mon cousin. Un lien de ce genre outrepassa celui de la confiance. Il fera ce qui est bon pour le clan.

— Mais cela sera-t-il ce que *vous* pensez être bon pour le clan ?

Il se pencha vers elle.

— L'important est ce que *je* crois être bon, jeune fille.

Riona prit un air renfrogné, et il se retint de rire. Elle ne devait pas savoir à quel point il la trouvait drôle. Elle pourrait alors se dire qu'elle était bien plus pour lui que la simple partenaire d'un mariage arrangé.

— Qui est Agnès ? demanda-t-elle.

A sa grande surprise, il dut combattre l'afflux de souvenirs avant de lui répondre.

— Une jeune villageoise qui est morte depuis très longtemps, répondit-il en la regardant droit dans les yeux.

— C'est ce que vous m'avez dit hier soir. Mais qui était-elle ?

— Elle appartient au passé, et plus personne ne pourra lui faire de mal.

Riona cligna plusieurs fois les yeux, puis ouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose, mais il l'interrompit.

— Je vais être dehors toute la journée. Je vous verrai ce soir, au dîner.

— Tel n'est peut-être pas mon souhait, dit-elle d'un air buté.

— Comment comptez-vous vous y prendre pour connaître votre fiancé ? Nous ne pourrions pas réussir notre mariage, sinon, et je suis bien déterminé à ce qu'il le soit.

Il la quitta balbutiante et furieuse. Il avait besoin d'un mariage solide et d'héritiers. Il fallait donc qu'il mette sur pied un meilleur plan pour la séduire.

* * *

Après s'être habillée, Riona fulminait encore. Elle envoya Mary chercher Mme Wallace. Mais elle ne pouvait faire grand-chose contre McCallum et son horripilante arrogance. Mieux valait se concentrer sur son plan et réfléchir à la manière d'éviter ce mariage. Peut-être ne réussirait-elle pas à quitter ce château, mais il était important qu'elle le connaisse dans ses moindres recoins. On ne savait jamais.

Mme Wallace se chargea de lui faire visiter Larig Castle avec enthousiasme et fierté. Partout où elles allaient, les personnes interrompaient leurs conversations en gaélique et s'inclinaient vers elle

ou lui faisaient la révérence. Elle n'avait pas l'habitude de recevoir autant d'attentions et d'être aussi bien accueillie. Parfois, elle croisait dans leurs regards de la curiosité, parfois une certaine méfiance, sans doute parce qu'elle était une Duff.

Quant au château lui-même, à l'exception des pièces communes, il donnait l'impression d'être négligé. Les meubles étaient rares et les fenêtres équipées de volets et non de battants que l'on pouvait ouvrir pour laisser entrer l'air frais. Contrairement aux paysages qui ornaient les appartements du chef, aucune toile n'habillait les épais murs en pierre. Même les pièces lambrissées ne possédaient que le portrait sévère d'un ancêtre.

— Les peintres n'ont pas beaucoup d'avenir en Ecosse, dit Mme Wallace d'une voix légère.

Lorsqu'elles pénétrèrent dans un salon réservé à la famille, Riona fut surprise de découvrir une épinette placée sous la fenêtre.

Mme Wallace gloussa en voyant son air surpris.

— La mère de Hugh l'avait fait venir expressément. Elle avait besoin de s'occuper quand... mais trêve de bavardages.

— McCallum m'a dit que son père n'avait pas un bon caractère.

— Non, en effet. Hugh et Maggie, les pauvres petits, en ont beaucoup souffert.

— Quand a-t-il perdu sa mère ?

— Mais elle n'est pas morte, rectifia Mme Wallace en écarquillant les yeux de stupéfaction. Elle vit à Edimbourg, près de sa famille. Monsieur ne vous l'a pas dit ?

— Nous venons tout juste... de nous rencontrer, bafouilla Riona en rougissant. Nous n'avons pas eu le temps de beaucoup parler.

— Pas étonnant qu'il veuille dîner avec vous tous les soirs, alors. Vous avez toute la vie pour apprendre à vous connaître.

Pas toute la vie... Pas si elle pouvait l'empêcher.

— Avez-vous une bibliothèque ? demanda Riona pour changer de sujet.

Mme Wallace lui lança un regard perplexe.

— Tous les livres se trouvent dans le solarium de McCallum. Qui d'autres voudraient les lire ?

— Les autres personnes du château ? hasarda Riona. Les dames ?

— Malheureusement, vous ne trouverez pas beaucoup de femmes qui s'intéressent à la lecture ici, sauf à celle du dimanche.

— Oh !

Riona avait l'habitude de lire autant qu'elle le voulait et de parler de ses dernières lectures au cours des dîners. Les McCallum n'étaient-ils pas éduqués ?

Elles quittèrent bientôt la tour principale pour explorer les autres bâtiments construits dans les murailles et destinés aux domestiques, comme la taverne, la laiterie et la maison où les femmes du village venaient filer et tisser les étoffes. Les cuisines se trouvaient sous la grande salle, attenantes à un jardin potager. Mme Wallace l'informa que d'autres jardins s'étendaient au-delà des enceintes. Partout, des hommes patrouillaient sur les remparts, comme si les Anglais s'apprêtaient à attaquer à tout moment.

Ou les Duff, songea Riona. Ou les Campbell, ou tout autre clan, car les Ecosseis étaient un peuple belliqueux, comme le lui avait toujours dit son père avec dédain. Un peu plus de dix ans plus tôt, il y avait eu une série de batailles avec les Anglais. Et tous les McCallum étaient bien préparés.

Elles se tenaient à présent sous l'entrée voûtée qui menait à la cour inférieure, veillant à s'écarter des hommes qui allaient et venaient. Des baraquements en bois entouraient la cour où les hommes s'entraînaient pour la guerre. De grands tas de fumier s'y élevaient, et des animaux y

circulaient librement, des poulets, des chiens et même des cochons. Riona aperçut des écuries et des échoppes où travaillaient des artisans comme le forgeron ou le charpentier.

Puis elle reporta son attention sur les hommes qui se battaient entre eux, armés d'épées, un bouclier à la main pour se protéger des coups de leur adversaire.

Elle eut alors la surprise de découvrir McCallum parmi eux. Ils avaient beau s'entraîner, leur combat paraissait réel et lui arracha de temps en temps une grimace de frayeur. La plupart des hommes avaient abandonné leur manteau, certains même leur chemise. Comme McCallum. Son plaid était toujours noué autour de sa taille, mais ses pans souples pendaient par-dessus sa ceinture, n'étant plus retenus à ses vêtements par une broche. Beaucoup d'hommes s'étaient rassemblés pour les regarder, et elle comprenait pourquoi. McCallum avait été choisi pour être leur chef parce qu'il était l'héritier de son père et un héros de la bataille de Sheriffmuir. De plus, ils ne l'avaient plus vu depuis plus de dix ans.

Son corps brillait de sueur, et elle distingua plusieurs cicatrices sur ses muscles fermes. Devant le spectacle de sa virilité, Riona se sentit gagnée par une chaleur diffuse et un certain malaise. Il lui apparaissait à cet instant avant tout un homme et non plus simplement son ravisseur. Le souvenir de son baiser l'assaillit brusquement, et elle sentit ses joues s'enflammer. Elle ne voulait pas être attirée par lui et s'efforça de combattre cette trahison de son corps. Pourtant, sa résistance ne sembla pas porter ses fruits.

— Vous avez vu ses cicatrices ? commenta Mme Wallace sans cacher son amusement.

— Oui. Elles ont été faites à Sheriffmuir ?

— Oui, et aussi quand il était enfant. Il se cassait régulièrement un membre. Je suis surprise qu'il soit toujours entier. C'est un gentil garçon. Certains se sont fait du souci pour lui, mais ce n'était pas vraiment utile.

— Je sais qu'il est resté dix ans sans revenir ici. Qu'a-t-il fait, durant tout ce temps ?

— C'est encore une question que vous pourrez lui poser lorsque vous ne saurez pas quoi lui dire pendant le dîner.

Comment allait-elle mener son enquête si personne n'acceptait de lui parler ?

— Qui est l'homme avec lequel il s'entraîne ?

— Il s'agit d'Alasdair Lennox.

— J'ai déjà entendu ce nom, commenta Riona, soulagée de pouvoir détourner son attention du corps superbement musclé de son fiancé. McCallum et lui étaient amis quand ils étaient enfants.

Mme Wallace acquiesça, puis fixa les deux hommes en plissant les yeux.

— Oui, ils étaient frères adoptifs. Ils ont été élevés à tour de rôle dans chacune de leurs maisons. Parfois, ils étaient amis, d'autres fois, adversaires, et à ce que je vois les choses n'ont pas changé.

— Il s'est passé beaucoup de temps depuis qu'Alasdair a accepté de recevoir le fouet à la place de McCallum.

La gouvernante lui lança un regard surpris.

— Vous êtes déjà au courant de cette histoire ?

— Dermot et McCallum m'en ont parlé.

— Je n'aurais pas aimé assister à cette conversation ! dit Mme Wallace.

— Moi-même, je n'étais pas vraiment à l'aise, reconnut Riona.

Mme Wallace la regarda furtivement avant de se tourner vers McCallum en secouant la tête.

— Je dois vous laisser. Le déjeuner est servi à 13 heures précises, à l'heure de l'horloge située sur le manteau de la cheminée dans la grande salle. A tout à l'heure !

Elle s'éloigna à grands pas, laissant Riona seule. Vraiment seule, car elle croisa plusieurs personnes qui ne se trouvaient pas la veille dans la grande salle. Ignorant qui elle était, ces dernières lui adressèrent des regards étranges. Elle accueillit leurs signes de tête ou leur révérence, mais tous paraissaient trop intimidés pour oser lui parler. Elle qui avait plutôt l'habitude de passer inaperçue et avait souvent prié pour que quelqu'un, n'importe qui, la remarque pendant qu'elle s'occupait de sa sœur malade !

Et voilà qu'aujourd'hui elle était le centre de toutes les attentions et bénéficiait d'une certaine notoriété. Après tout, elle était une Duff, fiancée à McCallum pour mettre fin à leurs conflits.

Elle s'attarda un moment et assista à l'entraînement des hommes, observant surtout McCallum. Elle avait déjà éprouvé sa force lorsqu'il l'avait prise sur son épaule pour descendre du balcon. Elle avait senti la douceur, la chaleur et la fermeté de ses muscles lorsqu'elle s'était serrée contre lui dans son sommeil. Mais le voir à moitié nu devant autant de monde lui paraissait presque... impie.

Elle s'adossa contre le mur en pierre et essaya de le comprendre. Il s'adressait à ses hommes avec conviction, comme s'il était né pour gouverner. Il était énergique et agressif dans ses gestes, mais il expliquait avec patience sa technique, même lorsque certains manifestaient des difficultés à apprendre.

Que voyaient ses gens en lui ? Et où était-il, ces dix dernières années ?

Son adversaire finit par lui taper sur l'épaule et la désigner du doigt. McCallum braqua alors son regard vers elle, et elle se raidit. Ils étaient séparés par la cour, mais elle sentait le pouvoir d'attraction qu'il exerçait sur elle et savait, au fond, ce qu'il voulait d'elle et comment il souhaitait qu'elle se soumette à lui. Elle avait l'impression qu'au vu et au su de tous il était en train de l'embrasser.

Les hommes se mirent à rire. McCallum, lui, leva la main pour la saluer, sans pour autant abandonner son entraînement. Elle se détourna et eut la force de revenir vers le château, dans la sécurité de sa chambre... qui était aussi celle de son ravisseur. Tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle faisait, elle le lui devait. Elle était sous son emprise comme elle avait été sous celle de ses parents. Comme si elle avait échangé une prison contre une autre, en somme. Sauf qu'à cette époque elle ignorait qu'il s'agissait d'une prison. Elle était simplement la fille de ses parents, incapable de fonder son propre foyer sans le bon vouloir de son père.

Et aujourd'hui ? McCallum voulait faire d'elle sa femme, lui offrir son foyer, et même son château ! Mais il l'avait fait contre sa volonté à elle, à l'encontre même du contrat qu'il croyait honorer ! Une terrible confusion... Lorsque tous ces gens qui la regardaient avec scepticisme ou méfiance découvriraient la vérité et perdraient peut-être la précieuse terre sur laquelle ils comptaient tant pour fabriquer le whisky qu'ils vendaient, elle ne lirait plus sur leurs visages que dégoût.

Frémissant à cette idée, elle se dépêcha de retourner dans la tour.

Chapitre 9

Hugh suivit un long moment Riona du regard tandis qu'elle quittait la cour.

— Ta fiancée ne semble pas pressée d'être avec toi, plaisanta Alasdair.

Hugh lui lança un regard noir. Ils ne s'étaient pas vus durant des années, après la bataille de Sheriffmuir et le désastreux été qui avait suivi sa convalescence. Puis Alasdair s'était rendu un jour à Edimbourg pour une affaire de famille et l'avait contacté. Ils s'étaient retrouvés dans un café. Loin des Highlands et de l'influence de leurs pères respectifs, ils avaient eu l'impression d'être redevenus des enfants.

Mais maintenant qu'il était de retour à Larig Castle et qu'il avait été nommé chef ? Alasdair avait changé, lui aussi, et éprouvait presque le besoin de lui prouver qu'il était son égal, chose que lui-même n'avait jamais remise en cause.

Il s'efforça de rester patient. Après tout, ce n'était que le premier jour qu'il testait le degré de préparation de ses gentilshommes.

Pourtant, les deux personnes les plus proches de lui, à savoir Dermot et Alasdair, ne lui avaient pas réservé l'accueil qu'il espérait. Qu'en était-il des autres ?

Il les observa, tandis qu'ils changeaient d'adversaires avant de se battre à l'épée. En ces temps de paix précaire, ils étaient assez bien préparés pour la bataille. Il ne pouvait pas se plaindre. Depuis la mort de son père et sa longue maladie, le clan McCallum avait vécu sans véritable chef de guerre. C'était la première chose à laquelle il devait remédier. Alasdair était-il prêt à accepter un tel poste ? Il s'était battu à Sheriffmuir avec le clan et s'était élancé sur ces collines pour chasser les Duff, les Campbell et les Maclaren depuis plus longtemps que lui. Mais il ignorait si son ami était digne d'une telle charge. Il fallait qu'il en parle à Dermot, et cette idée lui déplaisait.

* * *

Riona avait décidé de se rendre directement dans sa chambre et d'y rester, mais elle s'arrêta devant la salle des femmes pour admirer avec quelle dextérité elles filaient et tissaient. Certaines parlaient anglais et paraissaient impressionnées et excitées de rencontrer quelqu'un qui avait passé sa vie parmi les Anglais. Riona répondit à leurs questions et finit par prendre des travaux de couture pour passer le temps. Elle leur promit de revenir les voir. Pourtant, elle ne se sentait pas à sa place. Elle n'était pas censée être là. Elle n'était pas la fiancée de McCallum, et ces femmes la regarderaient avec rage lorsqu'elles découvriraient la vérité.

Elle finit par prendre congé. Impatiente de regagner sa chambre, elle longea le couloir tête baissée et faillit tomber nez à nez avec le frère adoptif de McCallum. Il se tenait debout sur le pas d'une porte, comme s'il regardait à l'intérieur de la pièce. Elle ne voulait pas le déranger, encore moins se retrouver face à lui. Elle se replia à l'endroit où le couloir formait un coude, en essayant de se souvenir d'un autre chemin pour revenir à sa chambre.

— Tu n'as pas l'intention de t'entraîner avec Hugh ? demandait Alasdair d'une voix lourde de sarcasme.

Surprise, elle leva la tête. Elle savait qu'elle ne devait pas écouter les gens à leur insu, mais le fait d'avoir été kidnappée lui avait fait oublier bien des règles de politesse. Alasdair pénétra dans la pièce, et Riona se demanda si elle allait entendre d'autres fragments de la conversation. Comme elle reculait dans le couloir, elle renversa une corbeille remplie de bobines de fils et se mit à genoux pour les ramasser. Elle entendit Alasdair pouffer et comprit qu'elle avait raté la réponse de l'autre personne.

— Tu ne pourras pas te soustraire éternellement à l'entraînement, insista Alasdair.

— Ce n'est pas dans mes intentions.

Riona reconnut la voix de Dermot et retint son souffle.

— Je n'avais simplement pas prévu à quel point ce serait difficile à son retour.

— Mais il a été élu par le clan, reprit Alasdair d'une voix légèrement compatissante. Tu savais que ce jour-là arriverait. Nous l'avons toujours su.

— Oui, mais je croyais que je serais plus sûr de mon rôle à ses côtés. A la place, je me pose des questions sur ce qu'il a fait durant sa si longue absence.

— Dermot...

— Je sais qu'il nous a représentés à Edimbourg, et bien plus, dit Dermot avec fureur, mais nous étions ici, avec le vieux chef. Lui non. Et le fait qu'il ait été choisi pour devenir notre laird ne me prouve pas qu'il mérite un tel poste et qu'il sache l'assumer.

— Dermot, il ne faut pas que les autres t'entendent parler contre lui.

— Je ne suis pas contre lui. Je veux juste la preuve qu'il mérite d'être notre chef, qu'il est devenu un homme digne de confiance, qu'il n'est plus le jeune homme impétueux qui...

Il s'interrompit.

— Ce n'est pas notre rôle de le contrôler, intervint alors Alasdair. A l'époque, tu n'as pas pu le faire. Inutile d'essayer aujourd'hui.

Riona crut entendre des bruits au fond du couloir. Elle se dépêcha de ramasser le dernier écheveau de fils avant de partir précipitamment.

Elle ne respira calmement qu'une fois adossée à la porte de sa chambre. Elle réfléchit alors à ce qu'elle avait entendu et à ce que cela pouvait signifier pour elle. Elle ne s'inquiétait pas pour McCallum. Après tout, il était à l'origine de tous ses problèmes et il devait en accepter les conséquences. A cet instant, tout ce qui l'intéressait, c'était de retrouver sa liberté. Jamais plus elle ne reviendrait à sa vie d'avant. Depuis son enlèvement, sa réputation était irrémédiablement ruinée. Mais cette vie-là ne l'intéressait pas. Elle aspirait à bien d'autres choses, et ce n'était pas à travers un mariage forcé à Larig Castle qu'elle les trouverait.

Dermot était-il la clé qui lui ouvrirait les portes de sa prison ? Comment pouvait-elle utiliser ses doutes et son mécontentement pour arriver à ses fins ?

Tandis que le soleil se couchait, elle se tenait debout dans sa chambre, le regard tourné vers la cour. Elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle et découvrit Mme Wallace et Mary qui apportaient des plateaux pour le dîner.

— C'est si romantique de la part du laird de vouloir dîner seul avec sa fiancée, dit Mme Wallace à Mary, qui rougit en remarquant la présence de Riona.

Riona serra les dents, mais s'efforça de sourire.

Juste à cet instant, McCallum entra, les cheveux retenus en une queue-de-cheval lâche et les vêtements salis par une journée passée dans la cour à s'entraîner.

— Excusez-moi de ne pas m'être lavé avant de venir vous retrouver. J'ai perdu la notion du temps. Nous pouvons dîner pendant que l'on prépare mon bain.

Elle aurait dû se sentir dégoûtée par sa saleté sauf qu'elle lui rappelait avec quelle vigueur et quelle virilité il avait utilisé son corps sous le soleil pour se battre, et comment ses muscles s'étaient tendus à chaque coup d'épée, à chaque saut pour éviter un coup de lame.

Mieux valait qu'elle cesse d'y penser. Sinon, elle risquait de ne plus pouvoir croiser le regard bienveillant de Mme Wallace.

Lorsqu'ils furent enfin seuls, McCallum attaqua son plat comme s'il n'avait rien mangé depuis la veille. Mais Riona savait pour l'avoir vu qu'il avait déjeuné avec ses hommes.

— Que pensez-vous de Larig Castle ? demanda-t-il enfin en prenant une gorgée de whisky.

Elle regarda fixement le verre d'alcool.

— En Angleterre, nous buvons du vin au dîner. Les hommes se retirent loin des dames pour boire des boissons fortes.

— Sans doute avez-vous remarqué que nous ne sommes pas en Angleterre, répondit-il, narquois.

Elle acquiesça en soupirant avant de répondre à sa question initiale.

— Le château est impressionnant, bien sûr... On m'a fait comprendre que les seuls livres qui s'y trouvent sont enfermés dans votre solarium privé.

— Je veillerai à ce que vous y ayez accès, bien entendu. Mais j'ignore si mon père possédait le genre de livres susceptibles de vous intéresser.

— Comment pourriez-vous savoir ce qui m'intéresse ? demanda-t-elle d'une voix douce. Vous ne me connaissez pas.

— C'est vrai, dit-il avec un sourire forcé. Mais nous pouvons y remédier.

Elle préféra ignorer sa remarque, se demandant pourquoi il retenait autant son attention. Il n'était même pas vraiment beau. Pourtant, elle avait découvert qu'un homme n'avait pas besoin d'avoir un profil classique pour être viril et attirant.

Elle ne voulait pas lui donner le plaisir d'une conversation conviviale, mais elle avait aussi besoin d'informations sur lui.

— Les hommes avec lesquels vous vous êtes entraîné aujourd'hui... cela ne semble pas leur poser de problème que vous vous soyez absenté pendant tout ce temps.

Il haussa les épaules.

— Si cela leur en pose un, cela ne m'intéresse pas. Je n'ai pas besoin d'être aimé mais respecté.

— J'ai l'impression que vous vous mentez.

Il coupait un morceau de mouton et suspendit son geste.

— Sur le fait que je sois respecté ?

— Non, que vous ne vous souciez pas d'être aimé. Vous avez ramené une fiancée chez vous — et je vous rappelle encore une fois que vous vous êtes trompé de personne. Vous êtes censé honorer ce contrat élaboré pour aider votre clan. Vous attendez d'eux qu'ils vous aiment pour cela.

Il s'adossa à son siège et s'essuya la bouche avec une serviette.

— Il est de ma responsabilité et de mon devoir de faire ces choses-là, Riona. Nous avons tous des obligations dans nos vies. N'en aviez-vous pas chez vous ?

— Vous parlez des obligations auxquelles vous m’avez soustraite ? rétorqua-t-elle.

— Des obligations que toutes les jeunes femmes laissent derrière elles lorsqu’elles se marient.

Elle soupira, sachant qu’il disait vrai.

— Ces dix dernières années, je me suis occupée de ma jeune sœur malade.

Il haussa les sourcils.

— Dix années ? Vous n’étiez qu’une enfant, à l’époque.

— Au même âge, vous voliez des fusils aux Anglais, me semble-t-il.

Un sourire étira le coin de ses lèvres.

— C’est vrai. De quoi souffre donc votre sœur ?

— De tuberculose.

— Je suis navré, dit-il, l’air sincère.

Riona sentit son cœur se serrer en songeant que Bronwyn allait mourir.

— Elle est plus jeune que moi et, lorsqu’elle était enfant, j’étais la seule capable de l’aider à rester couchée en lui racontant des histoires.

— Ah, vous devez avoir une bonne partie de sang écossais, alors ! Vous savez à quel point nos histoires sont importantes pour nous. Le barde les chante assez souvent pour nous rappeler — à moi, tout particulièrement — que nous devons nous montrer dignes de la bravoure de nos ancêtres.

— La performance du barde d’hier n’était donc pas juste un divertissement ? demanda-t-elle, surprise.

— Non, en effet. Elle m’était particulièrement destinée, pour que je l’entende et que je me souvienne.

— Ils attendent beaucoup de vous.

— Tout comme vos parents avaient des attentes à votre égard, alors que vous auriez dû avoir une vie d’enfant. Au moins, j’ai pu en bénéficier.

— Qu’avez-vous fait, après avoir récupéré de vos blessures suite à la bataille de Sheriffmuir ? N’attendaient-ils pas beaucoup de vous à ce moment-là ? Où avez-vous vécu ?

Son visage, ouvert et agréable, se ferma brusquement pour revêtir un masque d’impassibilité.

— J’ai joué mon rôle en défendant les intérêts du clan et je les ai bien servis depuis Edimbourg. C’était ce qu’elle avait entendu dans la bouche de Dermot.

— Et à Londres ? Vous en avez parlé. Comment y avez-vous servi les intérêts de votre clan ?

— J’ai été élu membre du Parlement pour notre comté.

— Vous avez siégé à la Chambre des communes ?

— Où donc aurais-je pu siéger, alors que la Couronne est revenue sur sa promesse de permettre à la noblesse écossaise de siéger directement à la Chambre des lords ? Mais il est vrai que je ne suis pas un noble, contrairement à votre père.

Riona cligna plusieurs fois les yeux.

— Il m’a fallu une minute pour comprendre que vous ne parliez pas de mon père.

Il la regarda d’un œil vide, et elle esquiva le sujet d’un geste.

— J’essaie de vous imaginer en membre du Parlement, dit-elle.

— Ce n’est pas une place facile pour un Ecossais. Vous avez vu à quoi ressemble le voyage... La plupart des membres du Parlement n’ont pas de voiture. Nous devons nous rendre en Grande-Bretagne à cheval, ce qui représente un voyage de plusieurs semaines pour être traités au final comme des paysans idiots qui ne comprennent rien à la gestion de leurs terres.

— C’est donc ce que vous avez fait depuis dix ans, de janvier à août...

Soudain, elle le voyait sous un jour nouveau. Il n’était plus le bandit sans éducation qu’elle

s'était imaginé.

— Sept ans, rectifia-t-il.

Il restait encore trois années pendant lesquelles elle ignorait ce qu'il avait fait, mais elle aurait le temps d'y réfléchir plus tard.

— Comment se fait-il que je ne vous aie jamais rencontré ?

— Avez-vous rencontré beaucoup d'Écossais sans titre pendant vos belles soirées et vos concerts à Londres ? ironisa-t-il.

— Non, certainement pas. Sauf si vous y incluez des hommes comme mon père, qui sont des fils de nobles.

— Nous, les fils de chefs, n'étions pas souvent invités. Certains d'entre nous n'auraient même pas pu se permettre la garde-robe nécessaire pour ces événements. Vivre à Londres représentait une dépense que beaucoup d'entre nous n'avaient pas anticipée, et rares étaient ceux qui pouvaient s'y soumettre bien longtemps.

— Contrairement à vous.

Il hocha lentement la tête, prit une bouchée d'oie et la mâcha avant de poursuivre :

— Oui, je ne voulais pas tourner les talons et rentrer dans les Highlands à la première difficulté. J'ai même siégé dans une commission parlementaire assez longtemps pour être nommé président.

— Quelle commission ? demanda-t-elle, curieuse.

— Celle relative aux questions carcérales. Peu de membres avaient envie de traiter ou de mettre en œuvre des réformes dans ce domaine. Le fait d'avoir enfreint la loi vis-à-vis des soldats anglais aurait pu m'envoyer en prison. Inconsciemment, cela m'a guidé.

Elle n'arrivait toujours pas à croire qu'il ait vécu à Londres pendant toutes ces années, et que leurs chemins ne se soient jamais croisés.

— Portiez-vous votre plaid ?

— Non, cela nous aurait définitivement exclus. Les Londoniens pouvaient presque croire que nous étions originaires du nord de l'Angleterre en parlant avec nous. Mais de là à porter nos tartans de couleur ? Non, je préférerais me fondre dans le décor avec mes culottes et mon manteau.

Comme lorsqu'elle l'avait vu pour la première fois.

— Vous n'avez pas essayé de rencontrer Cat ?

Son visage se durcit.

— J'ai rencontré votre père une fois, et il m'a donné l'ordre formel de rester loin de vous, sous prétexte que vous aviez du mal à accepter votre devoir à l'égard de votre famille. Je l'ai cru alors que, pendant ce temps, vous ignoriez simplement tout de la situation.

Elle se raidit lorsqu'il tendit la main et lui effleura les doigts.

— Si je vous avais croisée dans la rue, dit-il d'une voix rauque, je vous aurais suivie n'importe où.

Ses yeux gris ne brillaient plus d'un éclat aussi dur lorsqu'il les leva vers elle. Étrangement, elle éprouva un sentiment de proximité qu'elle n'avait pas l'habitude de ressentir avec les hommes. Troublée, elle dégagea sa main.

Il ne protesta pas et continua à manger. Elle l'imita et, pendant de longues minutes, le silence s'installa, amenant avec lui une tension qu'elle n'avait ressentie qu'avec cet homme. Il l'observait beaucoup trop attentivement, voyait trop de choses en elle, des choses intimes qu'elle n'imaginait pas pouvoir éprouver. Sauf qu'elle ne voulait pas de ces sentiments. Elle préférait le détester pour l'avoir éloignée de force de sa famille.

Pourtant... son corps ne tenait pas compte de ces arguments. Elle entendit le souffle de

McCallum s'accéléra et, à son tour, elle eut du mal à respirer. Le poids de son regard était comme une caresse, et un long frisson descendit le long de son dos. Elle frémit.

— Vous avez froid ? demanda-t-il d'une voix douce.

Elle secoua la tête, incapable de croiser son regard. Elle avait l'impression que ses lèvres se soulevaient de celles de McCallum et elle ne parvenait pas à se débarrasser de l'image de son torse nu.

Elle s'efforça de se rappeler la situation désespérée dans laquelle elle se trouvait.

— J'ai pensé à un moyen de vous prouver mon identité, dit-elle.

Il grogna et but une rasade de whisky.

— Il vous suffit d'envoyer un homme au château de mon oncle. Vous découvrirez ainsi que Cat se trouve en Angleterre et qu'elle est ma cousine.

— Qu'est-ce que cela prouvera ? Je savais déjà que vous étiez en Angleterre. Je ne vais pas risquer la vie d'un de mes hommes en l'envoyant enquêter sur les terres des Duff.

— Mais vous avez dit que ce mariage était un pont entre nos clans. Il sera certainement en sécurité...

— Non, je n'en ferai rien, Riona. Cessez de vouloir changer l'inéluctable.

Elle se leva d'un bond.

— Je... je souhaiterais me retirer, lâcha-t-elle, furieuse.

— Je vais me laver pendant que vous vous préparez à vous coucher.

Avant qu'elle puisse lui répondre, il s'inclina et partit dans sa chambre.

« Pendant que vous vous préparez à vous coucher. » Qu'avait-il voulu dire ?

L'espace d'un instant, elle envisagea de le surprendre dans son bain pour lui rendre la pareille, mais il n'attendait sans doute que cela. Mieux valait qu'elle se tienne loin de sa chambre.

A l'instant où elle s'apprêtait à se mettre confortablement dans son lit, Mme Wallace frappa à la porte et entra, l'air... mal à l'aise.

Riona fronça les sourcils.

— Madame Wallace ? Quelque chose ne va pas ?

— Non, ma dame, du moins... je ne pense pas. Monsieur m'a demandé de l'attendre ici.

Voyant qu'elle gardait les yeux baissés, Riona sentit l'inquiétude la gagner. Elles n'attendent pas longtemps. McCallum pénétra dans le salon, vêtu d'une chemise et d'une culotte, un bout de corde à la main.

La mâchoire de Riona en tomba.

— Qu'est-ce que vous allez faire avec ça ? demanda-t-elle.

— Puisque vous avez entendu parler du « mariage d'essai », je vais vous présenter une autre coutume écossaise.

— Mais... mais...

— Peut-être en avez-vous déjà entendu parler ? Elle est également en vigueur dans certaines parties de l'Angleterre. Pendant que les fiancés se font la cour, on permet aux deux amoureux de partager le même lit, sauf que l'on attache les jambes de la dame.

— J'ai entendu parler de cette pratique ! Mais jamais je n'aurais cru qu'elle s'appliquerait à moi. Elle est si... rustique.

— Tout comme moi, vous avez envie de mieux me connaître. Je me suis dit que vous vous sentiriez plus à l'aise ainsi.

Sa voix devint plus grave lorsqu'il s'approcha d'elle.

— Montez dans ce lit, jeune fille, que je puisse vous attacher.

Riona était sur le point de s'enfuir en criant dans le couloir, mais que pouvait-elle faire ? Folle de rage, elle s'assit au bord du lit et le regarda s'agenouiller devant elle pour lui ôter ses mules.

Mme Wallace prit une profonde inspiration et lui dit, comme pour la distraire :

— C'est une façon très convenable de vous courtoiser, ma dame. Monsieur n'a pas pu vous faire correctement la cour à cause de ce contrat stupide, mais ses intentions sont très honorables.

Riona serra les dents et ne répondit rien. Elle n'était pas tout à fait certaine que les motivations de McCallum soient aussi pures que la gouvernante l'affirmait, encore moins ce soir. Après ce qu'il venait de faire, Mme Wallace ne pouvait plus le voir comme son petit garçon sagement rentré chez lui pour remplir son devoir.

Ces pensées ne parvinrent cependant pas à distraire son esprit des mains de McCallum posées sur ses chevilles nues. Sa paume était rugueuse et calleuse, chose qu'elle savait déjà et... qui ne semblait pas la déranger. Il avait des mains d'homme, écorchées et coupées suite à son entraînement de la journée. Il n'avait aucun problème pour la toucher, car il croyait être dans son bon droit.

Il finit par se relever et se tourna vers la gouvernante.

— Je vous remercie d'avoir été mon témoin, madame Wallace. On ne sait jamais. Un jour, quelqu'un pourrait m'interpeller sur le sujet.

— Bien sûr, laird McCallum. Je vous souhaite une bonne nuit.

Elle quitta la pièce sans croiser le regard de Riona et ferma la porte derrière elle.

McCallum fit le tour de la chambre et souffla une à une les bougies, jusqu'à ce que les faibles rougeolements de la tourbe plongent les coins de la chambre dans l'ombre. Il s'approcha alors du lit et se pencha pour tirer les couvertures.

Ils étaient seuls pour la nuit. Riona resta assise, la mine renfrognée, les bras croisés sur la poitrine, manifestant délibérément sa fureur.

Pourtant, elle se sentait fondre de l'intérieur. Ils avaient été seuls un nombre incalculable de fois pendant leur voyage. Pourquoi les choses lui paraissaient-elles si différentes maintenant ? Pourquoi ses membres tremblaient-ils, pourquoi sa bouche était-elle sèche et pourquoi son cœur tambourinait-il dans sa poitrine ?

Soudain, McCallum se pencha au-dessus d'elle, et elle tomba sur les coudes en étouffant un cri.

Il posa la main sur le cadre du lit, les sourcils froncés.

— Vous avez toujours peur de moi ?

Comment pouvait-elle lui expliquer que ce n'était pas de lui, mais d'elle, qu'elle avait peur ? Peur de succomber à ce désir étrange qu'elle éprouvait pour lui, l'homme qui l'avait enlevée. Il n'était pas normal qu'elle ait de tels sentiments, mais elle ne pouvait pas le lui dire.

— Oui, j'ai peur, murmura-t-elle. Je sais que vous avez promis de... ne pas me prendre sans mon consentement, mais j'ai entendu dire que parfois un homme n'avait pas toujours toute sa tête lorsqu'il se laissait emporter par la passion.

— Est-ce donc ce que disent les jeunes vierges lorsque nous ne sommes pas là ?

Elle ne répondit rien et lâcha un nouveau cri lorsqu'il la serra contre son torse pour la pousser plus près du mur. Il s'allongea à côté d'elle, la tête posée sur une main. Elle se sentait piégée entre son corps imposant et le mur. Son ample torse était tout ce qu'elle pouvait voir. Sa chemise était un peu déboutonnée, et elle aperçut un duvet sombre dépasser de l'encolure. L'odeur fraîche du savon lui chatouilla les narines.

Elle ferma les yeux et s'efforça de se calmer.

— Vous croyez qu'il va être aussi simple d'oublier ma présence ? dit-il d'une voix rauque et amusée.

— C'est ce que j'ai fait à l'auberge, jusqu'à ce que vous m'attiriez brutalement contre vous, répondit-elle en maintenant les paupières fermées.

Elle sentit son souffle lui caresser doucement le visage lorsqu'il s'exprima.

— Je me souviens plutôt que nous avons dormi dans les bras l'un de l'autre.

— Vous avez l'habitude de croire ce que vous voulez. J'essaie de m'imaginer Cat, votre véritable fiancée, tolérant vos étranges avances. Elle ne l'aurait jamais supporté.

Elle tenta de remuer les jambes, mais il les lui avait attachées d'une main experte et de façon à ne pas la blesser.

Il posa la main sur son genou.

— Chut, inutile de nous disputer.

Même sous le tissu de sa chemise de nuit et de son peignoir, elle sentait sa chaleur. Elle tourna la tête vers le mur en grognant.

— Il semblerait que nous ayons tous les deux une sœur...

Pendant une longue minute, elle ne répondit rien, puis finit par dire entre ses dents serrées :

— Otez votre main, et nous parlerons.

Il s'exécuta.

— Voilà qui est mieux.

— Ne voulez-vous pas savoir qui est ma sœur ? demanda-t-il.

— Très bien, allez-y, parlez-moi d'elle.

— Maggie est plus jeune que moi de quatre ans. Elle attire beaucoup l'attention, et pas seulement pour sa beauté. Ses yeux sont de couleurs différentes. L'un est bleu et l'autre est vert.

Cette réponse lui fit tourner la tête. Elle le regarda d'un air sceptique.

— Je le jure, dit-il en levant la main. D'autres choses la caractérisent mais, comme vous allez finir par la rencontrer, je lui laisserai le soin de vous en parler.

— Je sais que les Ecossais sont des gens superstitieux...

— On dirait que vous n'appartenez pas à notre peuple, la taquina-t-il.

Elle préféra l'ignorer.

— Le clan la traite-t-il différemment ?

Son sourire s'évanouit.

— Certains, oui, admit-il. Elle n'est pas encore mariée, et je pense qu'elle craint qu'un homme ne puisse pas... comprendre ses différences.

— Vous ne la forcez pas à se marier, si je comprends bien ? demanda-t-elle sèchement.

— Pour lui faire ce que l'on nous a fait ? répondit-il d'une voix solennelle. J'aurais très bien pu avoir envie d'épouser une autre personne, ne l'oubliez pas, jeune fille.

Elle le regarda avec surprise, puis avança prudemment :

— Agnès ?

Il l'étudia un long moment avant de détourner les yeux.

— Cela n'a pas d'importance. Et vous, aviez-vous des vues sur une autre personne ?

Elle aurait aimé lui mentir dans le but de le blesser comme il l'avait fait avec elle. Mais elle se sentait trop vulnérable, trop faible pour être convaincante.

— Non.

— Peut-être que votre famille vous a tenue éloignée des hommes convenables à cause du contrat.

— Sans m'en parler ? Je veux dire, sans en parler à Cat ? C'est insensé ! Non, j'étais plus importante pour eux à cause de ma sœur.

Il effleura la tresse qui était tombée sur son épaule et l'enroula autour de son doigt.

— Quel âge a-t-elle ?

— Vingt ans. Elle est très innocente, complètement ignorante des écueils de la vie.

— Alors que vous, vous êtes beaucoup plus mûre ?

Sous son apparence calme, elle sentit qu'il se moquait d'elle, mais il ne riait pas et elle apprécia son attitude malgré elle.

— Je n'ai pas dit cela. Mais, si vous lui aviez fait ce que vous m'avez fait subir, elle se serait évanouie en permanence.

— Au lieu de se débattre et d'essayer de s'enfuir ? J'aurais peut-être préféré cette option.

Mais il y avait de l'admiration dans sa voix, et Riona se sentit mal à l'aise. Elle l'était constamment, ce qui l'obligeait à rester sur ses gardes et à se méfier. Elle avait même oublié ce que c'était que de se sentir heureuse et satisfaite.

Peut-être même n'avait-elle jamais connu véritablement cet état.

— Vous paraissez triste, murmura-t-il.

Il pencha la tête et déposa un tendre baiser sur sa tempe. Ce simple geste suffit à la plonger dans un océan de passion, de désir et de désespoir.

Son visage était juste au-dessus du sien, et il murmura dans un souffle :

— Je veux que vous soyez heureuse.

Il déposa d'autres baisers, sur son front, sa joue, son menton. Ses mains auraient tout aussi bien pu être attachées, car elle ne pouvait plus les bouger. Et, si elle le faisait, ce ne serait que pour plonger les doigts dans ses cheveux noirs, défaire le lien en cuir qui les retenait et laisser ses boucles encadrer librement son visage.

Il s'arrêta lorsque ses lèvres se trouvèrent juste au-dessus des siennes et que leurs souffles courts se mêlèrent. Les secondes s'allongèrent, et elle accentua plus encore cette exquise torture en soulevant la tête et en l'embrassant. Avec un grognement, il inclina sa bouche sur la sienne, la forçant à ouvrir les lèvres, et sa langue se lança dans une exploration si délicieuse que le plaisir dépassa son imagination. Une partie de son grand corps la pressait contre les oreillers. Il prit son visage en coupe et l'embrassa plus profondément, avec plus de fougue, lui arrachant un gémissement de plaisir qui fit écho au sien. Son haleine sentait légèrement le whisky, comme s'il avait dû se donner du courage avant de la rejoindre. Sans doute n'était-ce pas vrai, mais cette idée provoqua en elle un frémissement de plaisir, tout comme la ferme pression qu'elle sentait à présent contre sa hanche. Elle était peut-être innocente, mais Cat lui avait confié à voix basse comment les personnes faisaient l'amour, informations glanées auprès de ses amies.

Elle posa les mains sur ses épaules puissantes, puis les glissa dans ses cheveux. Elle s'arc-bouta contre son torse, savourant le plaisir de le sentir se frotter contre ses seins tendus. Elle éprouva bientôt le désir qu'il les touche...

Soudain, elle se rappela que ce geste pouvait lui faire perdre toute retenue. Certes, il lui avait noué les jambes, mais il était également capable de lui ôter ses liens. Qui le saurait ?

Elle tourna la tête sur le côté et dit d'une voix rauque :

— Nous devons nous arrêter.

Il ne répondit pas et se contenta d'enfouir son visage dans le creux de son cou sans cesser d'y déposer des baisers humides, tandis qu'il se frayait un chemin vers le bord de sa chemise de nuit. Lorsque sa main remonta le long de son buste, elle lui saisit fermement le poignet.

— S'il vous plaît, Hugh, arrêtez.

Le fait d'entendre son prénom sembla lui faire retrouver le sens des réalités. Il leva lentement la

tête et braqua sur elle un regard alangui. Sa bouche était encore humide de leurs baisers, et elle éprouva le désir irrationnel de lui lécher les lèvres. Son effort pour se contenir la fit trembler, mais elle continua de serrer sa main jusqu'à ce qu'il la retire.

Il roula sur le dos à côté d'elle, puis posa son avant-bras sur ses yeux. Sa poitrine montait et descendait comme le soufflet d'un forgeron. Pendant de longues minutes, ils restèrent silencieux. Le lit n'était pas assez grand pour qu'ils s'écartent l'un de l'autre, et son bras reposait encore contre elle. Pour s'éloigner, il fallait qu'elle se recroqueville contre le mur. Mais elle savait qu'elle ne le ferait pas.

Elle réfléchit à ce qu'elle allait lui dire. Il fallait qu'elle lui explique que cela ne devait plus se reproduire, lui fasse comprendre qu'il n'avait pas toujours raison.

Soudain, elle l'entendit ronfler.

Elle posa à son tour un bras sur ses yeux en grognant, mais le sommeil ne vint pas. Ses pensées lui torturaient trop l'esprit. Il fallait qu'elle sorte de cette situation avant que les choses aillent plus loin ! Son oncle s'était-il seulement donné la peine d'informer ses parents qu'elle n'était plus là ? Qu'avait-il dit à Cat pour lui expliquer son absence ? Hormis sa sœur, sa cousine était la seule personne à l'aimer vraiment, la seule qui n'attendait rien d'elle. Elle devait être paniquée, terrifiée... Le comte avait sans doute inventé un mensonge élaboré pour lui dire qu'elle était partie de son plein gré...

Il fallait qu'elle mette à tout prix un terme à ses ruminations. Elle avait un plan et maintenant elle savait que Dermot était la personne à approcher pour lui confier ses secrets. Mais comment ? Il ne faisait pas confiance à Hugh, il serait encore plus méfiant vis-à-vis d'une Duff. Si elle allait le trouver d'emblée, il ne se sentirait pas obligé de l'aider. Elle commencerait donc par essayer de devenir son amie, afin qu'il se détende en sa présence. Ainsi, lorsqu'elle lui parlerait enfin d'elle, de la nécessité pour elle de s'enfuir, il la croirait. Et s'ils allaient trouver Hugh ensemble, peut-être se laisserait-il convaincre qu'elle disait la vérité.

Hugh roula sur le côté et passa un bras autour de sa taille, le visage enfoui dans ses cheveux. Elle ne pouvait pas bouger, encore moins avec les jambes attachées. Et elle ne voulait pas prendre le risque de le réveiller et d'endurer une nouvelle tentative de séduction...

Séduction à laquelle elle devenait de plus en plus sensible.

Chapitre 10

Riona s'était blottie contre lui, une main enroulée sous sa nuque, et Hugh aurait pu rester ainsi dans ses bras toute sa vie. L'aube ne s'était pas encore levée, mais son corps, lui, était bien réveillé, et de diverses manières.

Il se sentait heureux et confiant en l'avenir. Riona n'était pas insensible à son égard. Il lui fallait juste un peu de temps pour comprendre que leur mariage pouvait être heureux. Ils ne se faisaient peut-être pas confiance, mais cela n'avait pas d'importance. La confiance pouvait tuer. Pour lui, l'attirance était plus importante que l'amour, ce sentiment mystique qui pouvait la blesser.

Elle poussa un petit soupir, et il sentit sous son bras sa poitrine monter et descendre. C'était une bonne façon de la réveiller.

Elle se raidit soudain et prit un air offensé. Puis elle ouvrit ses grands yeux verts qu'elle plongeait dans les siens.

— Je ne peux pas me lever, s'excusa-t-il d'une voix amusée. Quelqu'un me retient.

Elle roula sur le dos en soupirant.

— Je ne peux pas me contrôler quand je dors. S'il vous plaît, levez-vous et libérez mon bras tout de suite.

— Vous êtes en train de me dire que vous ne maîtrisez plus vos désirs quand vous dormez ?

— Détachez-moi, s'il vous plaît.

Il se redressa en pouffant, puis s'agenouilla pour lui ôter ses liens. Il la détacha un peu plus lentement que nécessaire, effleurant sa peau douce à plusieurs reprises.

Elle poussa quelques soupirs exagérés.

— Vous aimez m'avoir à vos pieds, pas vrai ?

— Seulement si je peux vous frapper, grommela-t-elle.

Il défit complètement la corde.

— Vous voyez, vous n'avez aucune marque.

Elle remonta ses jambes sur le lit pour mieux examiner sa peau. Il n'y avait que quelques marques légères.

— Puis-je les embrasser pour qu'elles disparaissent plus vite ? demanda-t-il d'une voix douce en se penchant vers elle.

Rapide comme l'éclair, elle ramena les jambes sous elle.

— Non, merci. Vous pouvez partir, à présent, et vaquer à vos occupations.

Il se leva.

— J'espère que cette journée passera très vite, afin que nous soyons de nouveau réunis.

Elle parut horrifiée à cette idée et lui désigna la porte d'un doigt tremblant.

— S'il vous plaît, partez ! Si vous croyez que m'attacher servira votre cause, vous vous trompez. Je me sens plus offensée que jamais par la grossièreté de vos manières.

En appui contre l'encadrement du lit, il contempla ses vêtements de nuit froissés avec intérêt.

— Je pense que vous vous mentez, Riona. Vous avez aimé autant que moi que je vous embrasse. Vous aimerez aussi ce qui suivra. Bien plus encore...

Elle se redressa sur les genoux et cria :

— Sortez !

Il éclata de rire et s'en alla, un sourire triomphant aux lèvres.

* * *

Riona prit son petit déjeuner dans la grande salle. Elle avait songé que ce serait préférable à un repas en tête à tête avec Hugh dans ses appartements. Elle s'était trompée... Elle était attablée avec les gens du château, pour l'essentiel des hommes qui s'efforçaient de ne pas la regarder, tout en l'observant à la dérobée. Jamais elle ne s'était sentie aussi exposée et détaillée avec autant de curiosité et d'interrogations. Beaucoup devaient voir en elle une ennemie. Mais certains la percevaient comme l'élément salvateur pour leur clan. Cette situation était aussi étrange que terrifiante. Elle avait passé une grande partie de son enfance et de son adolescence à prier pour que quelqu'un la remarque... Eh bien, elle avait obtenu ce qu'elle voulait. Quelle ironie !

Samuel prit le temps de lui demander de ses nouvelles, et elle lui en fut reconnaissante, mais ce fut l'exception. Les conversations se poursuivirent autour d'elle en gaélique, et elle se sentit très seule, étrangère et mal à l'aise. Pour se redonner de l'entrain, elle se rappela qu'un jour elle partirait. Il le fallait, songea-t-elle avec fermeté, se remémorant tout ce qui s'était passé entre Hugh et elle la veille.

Elle passa une grande partie de la matinée à explorer le château, à ouvrir des portes au hasard, à parler aux domestiques. Elle se présenta à contrecœur aux gentilshommes qui aidaient Hugh à gérer les affaires du clan. Mais elle ne croisa pas Dermot. Tout le monde se montrait poli mais distant avec elle, parfois même méfiant. Elle avait vraiment l'impression d'être une ennemie, une Duff perdue au milieu des McCallum. En revanche, si l'occasion de s'enfuir se présentait, elle deviendrait une Duff qui connaissait la configuration de Larig Castle, même si ses espoirs étaient minces.

A mesure que la journée avançait, les souvenirs de sa nuit attachée au lit avec Hugh affluèrent. L'excitation devint de plus en plus forte. Elle avait beau se répéter qu'il s'agissait d'une occasion rêvée d'en savoir plus sur lui, sur ses faiblesses, au fond d'elle, elle se plaisait à imaginer comment il pouvait la toucher, quel effet cela lui procurerait et ce qui pourrait se passer ensuite.

Pourquoi nourrissait-elle ce genre de pensées à propos du fiancé de sa cousine ? Cat avait beau l'ignorer, leurs familles avaient arrangé ce mariage depuis longtemps. Elle-même devait le respecter. Or, elle découvrait en elle des élans honteux dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence.

Pour se changer les idées, elle partit en direction des cuisines et regarda cuisiniers et domestiques préparer les tartes qu'ils serviraient avec le plat principal au dîner. Mme Wallace était là, elle aussi. Elle vint bavarder gaiement, comme si elle n'avait pas vu McCallum l'attacher. Elle ne put s'empêcher de rougir à cette évocation mais, pour ceux qui l'entouraient, ses joues rouges étaient certainement dues à la chaleur qui régnait dans la cuisine.

Un homme vêtu de haillons entra dans la pièce, et Mme Wallace expliqua qu'il s'agissait d'un nécessiteux qui avait l'autorisation de venir mendier. Apparemment, l'homme s'entretenait

régulièrement avec les domestiques, auxquels il fournissait des informations en échange d'un repas. Mme Wallace lui demanda alors d'un air hésitant si la présence de cet homme était toujours la bienvenue. Riona fut très embarrassée pour répondre, car elle ne voulait pas se placer en future maîtresse du château devant tous ces gens.

Pourtant... il était rare qu'on lui demande son avis, et elle fut reconnaissante à Mme Wallace de lui avoir donné cette occasion. Et refuser d'avoir pour une fois son mot à dire lui laissa un goût amer.

Après le déjeuner, elle enfila un manteau avec un capuchon et des bottes pour sortir par cette journée nuageuse, humide et boueuse. Elle avait l'habitude de se promener seule de temps en temps dans les parcs publics de Londres ou d'aller faire des achats dans Regent Street. Elle trouva donc étrange de ne voir personne la suivre. Elle ignorait qui était son mystérieux garde, mais la cour était tellement envahie de monde qu'il lui était facile de rester cachée. Elle deviendrait folle si elle n'avait rien à faire ! L'espace d'un instant, elle envisagea de marcher vers la guérite pour passer dans le monde qui lui était interdit, mais dans quel but ? Seule, elle ne pouvait aller nulle part et ne savait même pas où se trouvait le village le plus proche. Ce n'était pas comme si les chemins étaient équipés de panneaux de signalisation. Les pistes qui s'entrecroisaient sur les montagnes avaient certainement été tracées par le bétail et ne menaient sans doute nulle part. Elle ne voulait pas mettre bêtement sa vie en péril. Elle passa quelque temps à observer les gardes qui surveillaient les gens entrant dans l'enceinte et remarqua qu'ils étaient beaucoup moins vigilants avec ceux qui sortaient.

Elle déambula dans les divers bâtiments du château et rendit certainement les domestiques nerveux à force de les regarder brasser la bière et faire tremper le linge. Dans la cour inférieure, elle contempla avec fascination le forgeron frapper le métal incandescent pour en faire un fer à cheval.

Mais tout cela n'était au fond qu'une excuse pour observer Hugh avec ses hommes. Elle avait l'impression d'avoir affaire à des personnes différentes : le ravisseur impitoyable, le chef de clan avide d'autorité et de respect, le fiancé qui l'embrassait avec une fougue à peine contenue. Sauf qu'il n'était pas son fiancé et ne deviendrait jamais son mari.

Elle n'aurait jamais imaginé qu'un tel homme puisse s'enticher d'un petit terrier poilu qui errait dans la cour. Son pelage fauve était souillé de boue comme s'il venait de courir à travers une tourbière. Au sommet de sa tête, une touffe de poils lui donnait l'air de porter un chapeau. Sa langue pendait avec joie comme s'il venait de trouver le maître parfait, et il ne quittait pas Hugh des yeux. Riona s'adossa à un mur et le regarda jouer avec l'animal jusqu'à ce que la séance d'entraînement prenne fin. Quand Hugh revint dans la cour principale, le chien le suivit. Il s'arrêta chez le forgeron, désigna le terrier, mais ne reçut en retour qu'un haussement d'épaule indifférent.

Il revint alors sur ses pas, et le chien le suivit docilement, trotinant à côté de lui sur ses courtes pattes. Riona resta dissimulée dans l'ombre du mur près de la forge, heureuse de pouvoir se cacher sous son capuchon. Elle n'était pas encore prête à sentir les prunelles grises de Hugh se poser sur elle, parcourir son corps et lui révéler ses envies les plus... inavouables.

Un jeune palefrenier, qui ne devait pas avoir plus de dix ans, reconduisait un cheval aux écuries. Il s'arrêta brusquement en apercevant Hugh, comme impressionné par sa présence.

Hugh désigna le chien et s'adressa à lui en gaélique. Le garçon disparut avec le cheval et revint aussitôt avec un bout de corde qu'il passa autour du cou de l'animal. Tous deux regardèrent alors Hugh s'éloigner en silence. Si les yeux du terrier étaient remplis d'amour, ceux du jeune garçon paraissaient beaucoup plus circonspects.

Riona l'observa alors de plus près et en ressentit un sentiment étrange. Il avait des cheveux noirs et un front proéminent. Il paraissait avoir un corps vigoureux, particulièrement grand par rapport aux autres enfants de son âge, comme s'il allait devenir un jour un grand gaillard. De quelle couleur

étaient ses yeux ? songea-t-elle en frémissant.

Elle s'assura d'un coup d'œil que Hugh avait atteint la cour principale avant de se diriger vers les écuries. Elle découvrit le garçon occupé à parler au chien en gaélique. Le terrier levait toujours vers lui un regard plein d'espoir.

— Bonjour, dit-elle.

Il leva vers elle l'éclat de ses prunelles grises, et elle en eut un choc. Il ressemblait tellement à Hugh !

Elle resta tout d'abord sans voix, comprenant l'implication de sa découverte, puis elle se dit que les McCallum étaient tous plus au moins apparentés, rien d'étonnant donc à ce qu'ils se ressemblent. Et puis, Hugh n'était pas destiné à devenir son mari. Ce n'était donc pas son problème.

Le garçon s'inclina devant elle.

— Ma dame.

A son grand soulagement, il parlait anglais.

— Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

— Brendan. Et vous ? demanda-t-il avec audace.

Elle reprima son envie de sourire en pinçant les lèvres. Dire qu'elle croyait que tout le monde savait qui elle était !

— Je m'appelle Catriona.

Il écarquilla des yeux stupéfaits.

— Lady Catriona ? La femme de McCallum ?

— Je ne suis pas encore sa femme, corrigea-t-elle en souriant. C'est un joli chien.

— Monsieur m'a demandé de prendre soin de lui, répondit-il d'un air à la fois fier et méfiant.

Sa méfiance était dirigée vers elle, c'était évident. Elle ne put s'empêcher de se poser des questions sur cet enfant et sur sa famille. Avaient-ils remarqué sa ressemblance avec leur chef ?

Elle regarda autour d'elle.

— J'ai vu d'autres chiens aller et venir dans la cour. Celui-ci a-t-il quelque chose de spécial ?

Il haussa ses maigres épaules. Pour un garçon d'écurie, il paraissait remarquablement propre.

— McCallum a dit que celui-ci était jeune et qu'il ne voulait pas qu'il reste seul. Il a dit qu'il ferait un bon chien d'écurie. Les terriers chassent les blaireaux, et je pourrais peut-être aussi l'entraîner à chasser les rats.

— Vous vivez dans le château ?

Il la regarda comme si elle était folle.

— Non, je vis au village chez ma grand-mère. Ma mère est morte.

Il ne parla pas de son père, et elle décida de ne pas l'interroger sur le sujet. A la place, elle se pencha vers le chien et caressa sa petite tête poilue.

— Vous lui avez trouvé un nom ?

— Je vais y réfléchir. A moins que vous ne souhaitiez le faire, ajouta-t-il à la hâte.

— Non, bien sûr que non. Ce chien est à vous.

Il sembla se détendre.

— J'ai encore du travail, dit-il. Je vous prie de m'excuser, ma dame.

Puis il conduisit le chien dans les écuries.

Riona le regarda partir en essayant de modérer sa curiosité.

Ce soir-là, au dîner, Hugh se promena entre les tables, s'arrêtant pour parler à ses gentilshommes et pour rencontrer leurs épouses. Son entraînement du matin avait été plus rude que celui de la veille. La surprise de son arrivée s'était atténuée, et ses dix années d'absence se faisaient sentir. Tous avaient craint son père et ses accès de rage exacerbés par l'alcool, mais avec lui ils ne savaient pas à quoi s'attendre.

Normalement, un chef n'avait pas besoin d'entraîner ses hommes, mais il lui fallait nommer un chef de guerre et il ne savait pas s'il pouvait le faire avant la cérémonie. Il avait été surpris que le clan le choisisse pour chef, étant donné son enfance rebelle et le scandale provoqué par son histoire avec Agnès. Mais son travail pour le compte des Ecossais au Parlement avait joué en sa faveur, et il était le descendant direct d'une lignée de chefs. Et puis, il y avait aussi la dot de Riona...

Il découvrit Brendan occupé à manger à l'arrière de la grande salle avec d'autres enfants. Il avait interrogé son régisseur sur le garçon, après l'avoir vu dans les écuries, et lui avait demandé pourquoi il n'était pas chez lui à aider sa grand-mère. Mais le régisseur n'avait pas de réponse à lui donner. Le garçon vivait dans une belle maison au village, qu'il était allé voir, et disposait d'assez d'argent pour vivre confortablement.

Pourtant, Brendan se trouvait à Larig Castle et travaillait dans les écuries, ce qui n'avait pas de sens. Il faudrait qu'il aille parler à la grand-mère, songea-t-il.

Le terrier constituait le prétexte parfait pour entrer en contact avec lui. Il s'était efforcé de rendre la conversation entre un chef et un garçon d'écurie mal à l'aise aussi informelle que possible. Si Brendan avait trouvé étrange qu'il lui confie ce chien, il n'en avait rien montré. Il lui avait suffi de lui dire que le petit chiot risquait d'être dominé par le reste de la meute pour que Brendan réponde à l'appel.

Cela lui avait donné l'occasion de l'observer, et ce qu'il avait vu lui avait plu. Mais la tristesse de ses souvenirs avait du mal à s'estomper...

* * *

Riona distinguait par la fenêtre le loch Voil qui brillait sous le soleil couchant. Après cette journée pluvieuse, le spectacle était magnifique. Pourtant, elle était en proie à une certaine mélancolie. Elle venait tout juste de quitter le dîner dans la grande salle, fermement déterminée à rester seule avec Hugh aussi peu de temps que possible. Mais elle avait senti le poids de son regard pendant tout le temps du repas. Comme s'il avait compris pourquoi elle recherchait la compagnie de ses gentilshommes, il s'était contenté de lui sourire et de demander au harpiste de jouer pour elle d'un geste.

Peu à peu, les convives s'étaient retirés pour la nuit, et elle n'avait pu que se résoudre à les imiter. Hugh était monté peu de temps après elle, mais cela faisait déjà plus d'une heure, et il ne l'avait pas encore rejointe dans sa chambre.

Soudain, il pénétra dans la pièce sans frapper, les cheveux encore mouillés de son bain, vêtu simplement d'une chemise et d'une culotte.

Comme si elle avait reçu un signal, Mme Wallace frappa et entra par la porte du couloir.

— Eh bien, j'espère que vous avez eu une longue et bonne conversation ensemble, hier soir, dit-elle en souriant à Riona.

— En effet, répondit Hugh d'un air innocent.

Mme Wallace la contempla alors, et Riona se contenta de hocher la tête.

Hugh se frotta les mains.

— Pouvons-nous commencer ? demanda-t-il. Où est la corde ?

Riona fut tentée de lui répondre qu'elle l'avait perdue, mais elle savait qu'il en prendrait une autre. Elle se dirigea vers le coffre.

— Je l'ai cachée afin que la bonne ne la voie pas et pour éviter les commérages, expliqua-t-elle.

— Très futé de votre part.

Il attendit près du lit. Riona avait l'impression de jouer un rôle dans une pièce dont Mme Wallace était la seule spectatrice. Les prunelles de McCallum brillèrent à la lueur des bougies. Il prit dans ses grandes mains la corde qu'elle lui tendait, et elle se surprit à frémir, mais pas de peur. L'idée d'être à sa merci ne la terrifiait plus. Le fait d'être attachée la déchargeait même de toute faute. Elle pouvait ainsi accepter ce qui allait se passer — l'accepter, et s'en réjouir en secret.

Mortifiée par ces pensées, elle détourna le regard, puis ferma les paupières lorsqu'il passa doucement la corde sur sa joue.

Elle rejeta la tête en arrière et lança un regard furtif à Mme Wallace, qui se dépêcha de mettre la main aux clés suspendues à sa taille.

— Asseyez-vous, dit McCallum d'une voix grave.

Riona s'exécuta et s'efforça de détourner la tête au moment où il s'agenouillait devant elle. Le regarder droit dans les yeux était beaucoup trop révélateur. Elle y lisait de la passion, du désir, et l'idée d'être désirée par quelqu'un — surtout lui — était terriblement attrayante.

— Je n'ai jamais attaché une femme auparavant, lui confia-t-il à l'oreille. Et je trouve l'expérience très... stimulante.

Elle aurait aimé lui décocher un coup de pied, mais la corde lui entravait déjà les chevilles. Elle se contenta de pousser un long soupir qui arracha à McCallum un petit rire. Lorsqu'il eut terminé, elle se servit de ses mains pour se glisser au fond du lit avant qu'il puisse la toucher.

— Laird McCallum, lady Riona, je vous souhaite une bonne nuit, lança alors Mme Wallace en fermant la porte derrière elle.

« Une bonne nuit »... Riona leva les yeux au ciel. Était-ce de l'humour ? Elle contempla le plafond du lit à baldaquin tandis que McCallum soufflait les bougies puis venait la rejoindre. Elle resta allongée, le corps raide, bien décidée à ne pas se prêter à cette farce et à décourager toute tentative de conversation. Mais le silence se prolongea, vibrant de tension. Le grand corps de McCallum s'enfonça dans le matelas, l'encourageant subtilement à se rapprocher de lui, et elle dut lutter pour rester de son côté. Il dégageait une agréable chaleur, très attirante comparée aux murs en pierre froide. Et il sentait bon le savon... Finalement, elle éprouva le besoin de distraire son attention ou, pour être honnête, de se distraire, elle.

— Quand allez-vous être officiellement proclamé chef ? demanda-t-elle en risquant un regard de son côté.

Lorsqu'il croisa les bras sous sa nuque et leva les yeux vers le plafond, comme elle précédemment, elle poussa un petit soupir de soulagement.

— Au cours d'une cérémonie qui aura lieu dans une semaine ou deux. C'est une simple formalité, sauf si vous vous demandez encore si vous pouvez épouser un autre chef. Après tout, votre dot pourrait être très convoitée, et le clan pourrait vouloir se l'approprier.

Riona fit la grimace en songeant que le clan n'était pas près de mettre la main sur la dot de Cat.

— Non, je ne pensais pas à cela. Je m'interrogeais juste sur les devoirs d'un chef. Comme mon oncle ne vit pas en Ecosse, il n'a pas entraîné les hommes du clan Duff comme vous l'avez fait avec les vôtres.

— D'habitude, nous désignons un chef de guerre pour cela mais, comme vous avez dû le

comprendre, j'ai besoin que tous mes hommes apprennent à me connaître de nouveau.

— Mais vous avez un chef de guerre ?

— Je vais en nommer un, certainement Alasdair.

— Cet homme qui semble prendre tellement de plaisir à se battre avec vous ?

— Lui-même. Il est un peu jeune encore pour ce titre, mais son père a été chef de guerre pendant de nombreuses années, et Alasdair connaît ces montagnes mieux que quiconque.

— Et aussi l'art de la guerre ?

— Il s'est battu à Sheriffmuir avec Dermot et moi. Nous savons tous ce qu'il en coûte de faire les mauvais choix. Je n'oublierai jamais notre retraite de Perth, lorsque certains soldats, sous les ordres de cet empoté de comte de Mar, ont incendié trois de nos villages pour ralentir l'avancée du duc d'Argyll. Tous ces foyers, toutes ces maisons détruites parce que Mar était incompetent et manquait d'initiative !

Entendant la tristesse dans sa voix, elle tourna les yeux vers lui. Ses sourcils étaient froncés et les muscles de sa mâchoire serrés.

— Alasdair a sans doute l'ascendance requise, dit-elle d'une voix hésitante, mais a-t-il le tempérament nécessaire ? Il semblait prendre plaisir à vous provoquer devant vos hommes.

Il se tourna vers elle, et les nuages qui hantaient son regard disparurent.

— Seriez-vous inquiète pour moi, comme une véritable épouse ?

— Bien sûr que non ! se défendit-elle précipitamment. Vous êtes capable de prendre soin de vous-même.

Préférant revenir à un sujet plus sûr, elle ajouta :

— N'y a-t-il pas eu d'autre bataille jacobine après la rébellion ?

— Nous n'avons pas envoyé d'autres hommes parce que l'Espagne se servait de l'Ecosse et de ses problèmes pour harceler le gouvernement britannique. L'Espagne avait promis qu'une flotte débarquerait au sud de l'Angleterre et qu'une petite viendrait rejoindre les jacobins en Ecosse. Mais, comme cela arriva pour la dernière armada espagnole au XVI^e siècle, les bateaux essuyèrent de fortes tempêtes. Ils durent faire demi-tour. Seuls deux navires espagnols atteignirent les Hébrides extérieures. Leurs forces, associées au petit contingent de jacobins, ne firent pas le poids face aux Anglais et aux bâtiments royaux qui passèrent par le loch Alsh. Il y eut un court affrontement à Glen Shiel avant la retraite finale. Les Ecossais ne déplorèrent aucune perte. Tout cet affrontement ne fut qu'une gigantesque farce.

Riona acquiesça. Cela faisait aussi partie de l'histoire de son peuple, même si sa mère appartenait au camp opposé. A qui devait-elle se montrer fidèle ? Devait-elle au contraire se tenir à l'écart, en espérant ne jamais être concernée par les conflits ? Soudain, elle se sentit lâche et préféra éloigner ces pensées.

— Quant à Alasdair, reprit Hugh, il a toujours été mon ami, même quand ceux-ci étaient rares.

— Vous étiez le fils du chef. Comment était-il possible que vous n'ayez pas d'amis ?

— Souvenez-vous de qui était mon père. Un ivrogne imprévisible, avec le pouvoir de vie et de mort sur le clan. Tout le monde le craignait et avait peur de le provoquer. Il était plus simple pour tous de tenir les enfants à l'écart de ma sœur et moi — d'autant que Maggie ne faisait rien pour leur donner envie de s'approcher d'elle.

Cette Maggie l'intriguait de plus en plus, mais Riona ne posa pas de questions sur elle.

— Le père d'Alasdair a alors demandé que je sois placé dans sa famille, comme n'importe quel autre garçon. Même mon propre père a été choqué par cette suggestion, mais il m'a volontiers éloigné du château. Cela a été la plus belle année de ma vie. Alasdair s'est montré un véritable frère pour

moi. Lorsque, à treize ans, j'ai été informé du contrat entre nos deux familles, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour me rebeller. Alasdair a été celui qui est venu tempérer mes ardeurs. Sans lui, j'aurais fait bien plus que voler des fusils aux Anglais.

— Et il a été fouetté à votre place, se rappela-t-elle, compatissante.

Elle observa de nouveau son profil et découvrit son expression plus pensive que rageuse.

— Après cela, nous n'avons plus jamais été les mêmes, reconnut-il. Puis ma mère nous a emmenés. Je sais qu'elle a voulu nous protéger, mais son geste nous a exclus. Lorsque je suis allé me battre avec les hommes de mon clan, nous avons noué des liens, mais ensuite...

Agnès... Elle ne voulait pas savoir comment la jeune femme était morte, ni si Brendan était le fils qu'elle avait eu avec Hugh. Mais, si cela était vrai, quel homme pouvait laisser son fils devenir garçon d'écurie pour survivre ?

Elle mit un terme à ces pensées en se disant que Brendan pouvait également être un cousin. McCallum semblait en avoir des centaines.

Puis une pensée terrible lui traversa l'esprit. Agnès était-elle la femme que Hugh n'avait pu épouser à cause du contrat ?

Elle ressentit un pincement de culpabilité qu'elle n'aurait pas dû avoir. Elle n'était pas la fiancée tant convoitée, ceci n'était pas sa vie, et elle était bien décidée à la quitter. Elle avait prévenu Hugh qu'il avait commis une erreur. Il avait choisi de ne pas la croire pour la soumettre à sa volonté. Il en assumerait donc les conséquences.

De même que son clan. Et s'il ne pouvait arranger les choses pour eux... Elle songea à cette terre cachée dans les montagnes, où de mystérieuses fées faisaient jaillir la meilleure eau, la meilleure tourbe et la meilleure orge, pour leur whisky, ce talisman pour le clan. Hugh s'était discrédité à leurs yeux avec son immaturité, ses erreurs de jeunesse et ce qui s'était passé avec Agnès, mais on le lui avait depuis pardonné. Il se pouvait d'ailleurs que tout le monde soit au courant pour le petit garçon.

Mais, si le clan perdait ses terres, il ne le lui pardonnerait jamais.

Chapitre 11

Couché à côté de Riona, l'esprit en éveil, Hugh se surprit à penser à Alasdair et à la manière dont les liens qui les avaient unis s'étaient usés et affaiblis. La seule façon d'arranger les choses était de montrer à son frère adoptif que sa place était ici, et que le clan signifiait tout pour lui.

Il n'aimait pas vraiment en parler, mais il savait que les femmes appréciaient ce genre de choses. S'il voulait que Riona accepte un jour sa vie et qu'elle lui fasse confiance, il fallait qu'elle apprenne à le connaître. Et il ne désirait qu'une seule chose : aller de l'avant et faire ses preuves.

Cela la concernait aussi. Elle ne ressemblait pas aux autres femmes, prêtes à accepter les règles que les hommes leur imposaient. Son besoin de lutter contre son destin l'avait tout d'abord exaspéré, mais peu à peu sa détermination l'avait rendue à ses yeux plus intéressante et attirante. Il finirait bien par trouver un moyen de lui faire comprendre qu'il pouvait être agréable de se soumettre, et qu'être sa femme pouvait la rendre heureuse.

Il roula sur le côté, posa la tête sur sa main et la contempla. Elle était tendue et, sous ses vêtements de nuit, ses jambes cherchaient en vain à se dégager de ses liens.

Lorsqu'il posa une main sur sa cuisse, elle sursauta.

— Détendez-vous, jeune fille. Essayer de vous dégager de vos liens ne peut qu'irriter votre peau délicate. Je serais alors obligé de vous soigner et de passer un baume sur votre peau...

Elle s'était immobilisée d'un coup, et cette attitude lui arracha un petit rire. Il se pencha vers elle et lui murmura à l'oreille :

— Voilà qui est mieux.

Il attendit qu'elle lui demande d'ôter sa main, mais elle n'en fit rien. Elle tremblait, mais il savait que ce n'était pas de peur, pas après le baiser incroyable qu'ils avaient partagé l'autre nuit. Peut-être était-ce une sorte de peur, mais d'elle-même et de ce qui pourrait se passer si elle se laissait aller.

Il ôta la main de sa cuisse, puis tira sur le lien qui retenait sa tresse avant de la défaire avec ses doigts. Il étala ensuite ses longs cheveux blonds sur l'oreiller comme un halo de lumière. Elle n'était pas un ange, et il n'attendait pas d'elle qu'elle soit parfaite, noble et pure.

— Magnifique, murmura-t-il en se penchant vers elle pour humer le parfum de fleurs qui se dégageait de sa chevelure.

Il saisit alors une boucle et s'en servit pour caresser la joue de Riona. Elle tiqua, se mordit les lèvres et garda les yeux fermement braqués vers le plafond. Il traça ensuite un chemin vers son nez et ses lèvres, avant de s'attarder sur son menton.

— Hugh ! dit-elle d'une voix exaspérée.

— Chut...

Il poursuivit, effleurant son cou, jusqu'à la lisière de sa chemise de nuit. La boucle la caressait à sa place et se frayait un chemin entre ses seins, tandis qu'il essayait d'imaginer ces mêmes caresses sur son corps nu.

Le souffle de Riona était rapide et irrégulier. Il se bloqua lorsqu'il dessina lentement des cercles sur ses seins. Il feignit d'effleurer leurs pointes dressées mais, juste au dernier moment, se ravisa. Il s'attendit à l'entendre gémir de déception et de désir, mais elle semblait se retenir au prix d'un effort herculéen. Ses paupières étroitement fermées et ses lèvres sèches étaient un baume pour sa fierté d'homme, et il lui tardait de lui en montrer plus.

Finalement, il ne put résister plus longtemps et passa l'extrémité de la mèche sur la pointe de son sein. Elle étouffa un cri et frémit avant de lui ôter sa boucle des mains.

— Hugh, arrêtez ! Vous ne devriez pas... il ne faut pas...

— Ressentir du plaisir ? Nos corps sont faits pour cela, jeune fille. Dans peu de temps, chaque partie de votre peau se languira de mes caresses. Et je n'ai pas seulement envie de toucher, dit-il en s'approchant tout près de son oreille, mais aussi de goûter.

Elle fit entendre un petit bruit étranglé et détourna le visage, les joues empourprées. Il sentait le désir palpiter dans ses veines, mais son esprit s'efforça de le modérer car il n'y aurait pas de soulagement pour lui ce soir, et sans doute pas avant longtemps.

Il avait entrepris une séduction qui pouvait durer toute une vie. Il avait passé une grande partie de son existence à apprendre la patience et, maintenant, il allait la mettre à l'épreuve. Riona en valait la peine.

— Dormez, jeune fille, mais je resterai près de vous.

Il roula sur le dos pour éviter d'être tenté de la toucher de nouveau. En tendant l'oreille, il entendit son souffle s'apaiser peu à peu et sentit qu'elle ne tremblait plus. Il tourna la tête vers elle. Elle avait les yeux clos, et l'expression de son visage s'était adoucie tandis qu'elle s'endormait.

Pendant combien de temps allait-elle lui résister ? Sa résistance serait-elle à la hauteur du désir qu'il ressentait pour elle ?

* * *

Riona se réveilla lorsque Hugh quitta le lit, à l'aube, mais elle garda les yeux fermés. Elle le sentit rabattre les couvertures sur elle. Lorsqu'il se fut éloigné du lit, elle entrouvrit les paupières, et à travers la lumière grise qui filtrait par la fenêtre elle le vit mettre une nouvelle brique de tourbe sur les braises dans la cheminée.

Il veillait à son confort. Il avait à cœur qu'elle le désire et qu'elle ait envie de rester, songea-t-elle avec résignation.

Elle était peut-être innocente, mais elle connaissait assez le monde pour savoir qu'il pouvait la forcer purement et simplement à l'accepter face à son peuple. Pourtant, il ne l'avait pas fait. A contrecœur, elle se surprit à l'admirer pour cela, même si elle le prenait pour un homme stupide, qui s'obstinait à ne pas la croire alors qu'elle disait la vérité.

Elle comprenait aussi que, s'il acceptait de donner du crédit à ce qu'elle affirmait, leur mariage se réduirait à une farce, et il n'était pas prêt à reconnaître sa défaite.

C'est pourquoi elle ne pouvait rester sans rien faire en attendant qu'il se décide à entendre raison. Elle le suivit du regard lorsqu'il se dirigea vers le salon. Ses épaules étaient incroyablement larges, tout en muscles, forgées par le maniement de l'épée. Elle ne put s'empêcher de les regarder

avec fascination. Il avait des hanches étroites, comme faites pour se caler entre ses cuisses. Ces pensées interdites provoquèrent en elle une douleur sourde causée par le désir, et elle prit peur. Durant la nuit, il l'avait effleurée avec ses propres cheveux, et elle avait été choquée de constater à quel point elle désirait désespérément qu'il lui caresse les seins, à quel point elle avait été déçue qu'il se contente d'en taquiner les pointes pendant de longues minutes. Ensuite, lorsque son geste était devenu plus précis, le choc s'était propagé dans tout son corps, surtout au creux de son ventre, juste entre ses cuisses. Elle avait déjà constaté à comme il était agréable de se toucher elle-même, mais quand c'était lui qui le faisait... Elle ignorait qu'un homme pouvait susciter en elle de telles émotions, même lorsqu'elle ne voulait pas être séduite — même s'il s'agissait du fiancé de sa cousine.

Elle se couvrit le visage avec un oreiller et gémit. Il fallait qu'elle mette un terme à cette farce avant qu'il soit trop tard !

En arrivant dans la grande salle pour prendre le petit déjeuner, elle s'aperçut que Hugh était déjà parti inspecter des forages. Il avait étudié de nouvelles techniques agricoles qu'il voulait mettre en œuvre, lui avait expliqué Samuel. Dermot était parti avec lui. Elle se sentit soulagée que Hugh ne lui ait pas demandé de l'accompagner.

Elle retourna dans sa chambre prendre son manteau. La journée était de nouveau grise et pluvieuse : un temps parfait pour l'idée qu'elle venait d'avoir. Elle voulait tester les défenses du château et découvrir si un garde surveillait bien chacun de ses faits et gestes, comme Hugh le lui avait annoncé.

Elle quitta le château et commença à inspecter discrètement la cour. Les gens s'étaient habitués à sa présence. Certains la saluaient même de la tête, sans lui prêter cependant plus d'attention. Peut-être n'y avait-il aucun garde, et Hugh lui avait-il menti pour éviter qu'elle tente de s'enfuir ?

Elle décida de sortir par la porte principale, où allaient et venaient les gens, dans l'espoir de ne pas se faire remarquer. Des chevaux de somme lourdement chargés de paquets et des voyageurs à pied arrivaient chaque jour. Les gardes arrêtaient tous ceux qui entraient, mais ceux qui quittaient l'enceinte du château semblaient libres de le faire à leur guise. Au cas où les gardes auraient reçu l'ordre de la surveiller, elle attendit le départ d'un convoi de chevaux pour leur emboîter le pas et marcher à côté d'eux. Elle avait relevé son capuchon et avançait tête baissée, le cœur battant à tout rompre. Les gardes s'entretenaient en gaélique avec de nouveaux venus, au milieu des hennissements des chevaux et des gloussements des poules.

Elle continua d'avancer, puis s'éloigna du convoi pour emprunter le sentier qui sinuait vers le bas de la colline, en direction du loch Voil. A chaque pas, elle gagnait un peu plus espoir. Personne n'était attaché à ses pas ! Comment pouvait-elle mettre à profit cette découverte ?

— Lady Riona, laissez-moi vous accompagner pour votre promenade.

Elle s'arrêta net et fit la grimace. Elle pivota et découvrit Samuel qui se pressait vers elle, souriant, comme s'il était heureux de partager sa compagnie.

— Ainsi, vous aimez vous promener près de notre lac, dit-il en la rejoignant. La journée est pluvieuse, mais la beauté de nos montagnes encadrant l'eau est indéniable !

Acceptant cette défaite en silence, elle marcha d'un pas lourd à côté de lui. Elle tourna alors un regard mélancolique vers l'est en se demandant si elle quitterait un jour cet endroit.

— Samuel, êtes-vous le mystérieux garde du corps dont Hugh m'a parlé ? demanda-t-elle, lorsqu'ils atteignirent les berges du lac.

Un tronc était couché en travers du chemin, idéalement placé pour qu'on s'y asseye et admire la vue. Samuel fit un vague geste de la main. Elle y prit place, puis saisit une pierre et la lança dans les

eaux paisibles. Le clapotis qu'elle fit en tombant, ainsi que les larges cercles n'apaisèrent pas ses tensions.

— Les gardes avaient l'ordre de me prévenir si jamais vous sortiez, expliqua-t-il, sans répondre exactement à sa question. Hugh leur a laissé croire qu'il s'inquiétait pour votre sécurité sur nos terres rudes et dangereuses, et leur a dit que vous aviez besoin d'une escorte pour vous rendre au village. Sauf que vous n'alliez pas au village.

— Bien sûr que si !

Il secoua la tête avec un léger sourire.

— Non, lady Riona, cela ne fonctionnera pas avec moi. Qu'espériez-vous pouvoir faire ?

— Je savais que je ne gagnerais pas ma liberté, murmura-t-elle, baissant la tête vers ses bras croisés et retenant désespérément ses larmes.

Samuel se tut pendant de longues minutes, attendant qu'elle retrouve la maîtrise d'elle-même. Elle entendit chanter les oiseaux et le doux clapotement de quelque chose qui tombait dans l'eau. Mais elle se moquait de ce que cela pouvait être.

— Est-ce si terrible d'être la femme de McCallum ?

— Je ne suis pas sa femme ! se défendit-elle avec rage, le fusillant du regard. Je suis sa prisonnière ! Et je ne suis pas assez stupide pour prendre le risque de partir seule dans ce pays sauvage. Je voulais simplement savoir si j'étais vraiment sous constante surveillance.

Le visage de Samuel resta doux et compréhensif.

— Je sais que parmi la noblesse les mariages arrangés sont choses courantes.

— Je ne suis pas la fille d'un noble. Mon père est le fils d'un comte, mais n'a pas hérité du titre. Ce n'est pas une fable que j'ai inventée, mais la vérité. Pourquoi n'envoyez-vous pas un messenger à son château ? Il vous confirmera qu'il existe bien deux cousines se prénommant Catriona.

— Comme si nous avions l'habitude de communiquer ! fit-il d'un air narquois.

— Ne pourriez-vous pas avoir un échange courtois, alors que vous avez organisé un mariage justement pour effacer vos querelles ?

— Les choses ne sont pas aussi simples, ma dame.

Pour la première fois, son sourire s'était évanoui.

— Cela fait des siècles que nous nous faisons la guerre. Les Duff sont venus nous voler notre bétail, mettant notre survie en péril pendant les longs et terribles mois d'hiver.

— Et les McCallum sont restés bien sagement sur leurs terres, sans essayer de riposter ou de lancer à leur tour des raids ? Il y a toujours deux camps dans une querelle.

— Les hommes de mon clan n'ont pas oublié qu'il y a cent trente-deux ans un chef McCallum, invité chez un Duff, a été retrouvé mort dans son lit avec sa femme. Assassinés par leur hôte.

Riona soupira.

— Cette histoire est terrible et j'en suis désolée, mais cela fait cent trente-deux ans, Samuel. N'y a-t-il pas prescription ?

— C'est bien pour panser les plaies du passé qu'un mariage entre un McCallum et une Duff a été planifié, prévoyant le partage de nos anciennes terres.

— En échange de l'argent des Duff, rétorqua-t-elle avec scepticisme.

Il haussa les épaules.

— Il est normal de fixer une dot lors d'un mariage, lady Riona. Ce contrat prévoit de vous donner en échange de vastes terres et de l'argent, si jamais vous restez veuve un jour.

Elle haussa à son tour les épaules.

— Que m'importe ? Je n'épouserai jamais Hugh.

— Il a bien l'intention de vous faire changer d'avis, ma dame. Est-ce si difficile d'imaginer qu'il puisse le faire ?

Riona se sentit rougir et se demanda si Hugh lui avait parlé de leur intimité. Combien d'hommes savaient qu'il l'attachait pour partager son lit ? Elle ne pouvait pas lui poser la question.

— Je suis prête à repartir, dit-elle en se levant.

Samuel l'imita et l'invita d'un geste à rejoindre l'étroit sentier en face d'eux.

— Si cela peut vous consoler, ma dame, Hugh a déjà envoyé une escorte à Edimbourg pour annoncer à sa mère et à sa sœur que vous étiez arrivée. Elles seront bientôt là, et vous ne vous sentirez plus aussi seule.

Riona serra les dents mais ne dit rien. Cette nouvelle ne l'aida pas à se sentir mieux. Bientôt, il y aurait au château deux autres femmes, des femmes qui ne comprendraient pas pourquoi elle ne voulait pas épouser leur précieux Hugh.

* * *

Hugh revint à Larig Castle avec son petit groupe le lendemain avant le dîner. Il était d'humeur massacrant. Dermot l'avait mis en colère, les métayers s'étaient montrés têtus, et Riona lui avait manqué, ce qui l'ennuyait terriblement.

Lorsqu'il s'était allongé dans son plaid sur le flanc de la colline, après avoir attaché les chevaux, il l'avait imaginée étendue confortablement dans son lit, seule, et heureuse qu'il soit absent. Chaque fois qu'il allait s'endormir, l'image de sa chemise de nuit que la lueur des flammes rendait transparente lui avait hanté l'esprit. Il avait frissonné de froid dans l'obscurité humide, alors qu'elle était bien au chaud sous les couvertures, à dormir paisiblement.

A cette idée, il avait senti son sexe se durcir, ce qui avait fini de lui gâcher la nuit.

Au château, Dermot prit congé de lui sans un mot d'adieu ou de réconciliation. Lorsque Hugh arriva dans la grande salle, Riona croisa son regard. Elle ne dit rien, se contentant de faire signe à une domestique qui vint lui tirer sa chaise. On lui apporta une cuvette remplie d'eau pour qu'il puisse se laver et, dès qu'il fut propre, il plongea sa fourchette dans le ragoût de gibier avec un appétit féroce.

Il aurait aimé que Riona lui demande comment s'était passé son voyage, comme une épouse douce et aimante. Mais elle ne voulait pas être cette épouse, ne voulait pas de ses caresses, se moquait qu'il lui procure des plaisirs si grands que plus jamais elle ne voudrait quitter son lit.

En réalité, elle paraissait étonnamment nerveuse et sage, et il ignorait pourquoi. Il prit une longue gorgée de whisky qui lui brûla la gorge et lui réchauffa les entrailles. Mais l'effet fut de courte durée, et il se resservit.

— Dermot est un idiot, dit-il enfin d'une voix si basse que seule Riona pouvait l'entendre.

Elle le regarda furtivement, tout en rompant délicatement un morceau de pain qu'elle tartina de beurre. Elle ne lui demanda pas pourquoi, et il poursuivit :

— J'ai passé des années à apprendre de nouvelles méthodes agricoles qui ont eu de réels succès en Angleterre, comme la rotation des cultures, l'assèchement des marais, et les enclos pour le bétail, pour éviter qu'ils dégradent les plantations.

— Vous n'avez pas de haies ou de murs ?

— Sur nos collines ? Non, le bétail circule librement, mais cela ne fait qu'abîmer les récoltes et la terre qui n'est pas faite pour le pâturage. Mais Dermot ou les métayers ont-ils envie de l'entendre ? Non ! Ils ne pensent qu'à continuer comme ils l'ont toujours fait, comme les fermiers avant nous l'ont

fait. Si seulement ils pouvaient voir à quel point l'agriculture est prospère en Angleterre ! Mais ils ne croient pas au changement.

— Dans ce cas, étant leur chef, vous leur avez ordonné de faire ce que vous demandiez, j'imagine, dit-elle d'une voix douce.

Il la vit regarder avec insistance le deuxième whisky qu'il tenait à la main, ce qui ne fit que le contrarier davantage.

— Et vous croyez être la preuve vivante qu'essayer de forcer une personne à faire quelque chose contre sa volonté est une stratégie efficace ?

Elle écarquilla les yeux et, l'espace d'une seconde, il crut la voir sourire, mais elle se contrôla.

— Mais vous êtes chargé de veiller sur les terres du clan, n'est-ce pas ? Vous pouvez faire ce que bon vous semble.

Il grommela et coupa un morceau de viande avec son couteau.

— Il y a peut-être une autre raison à l'obstination de Dermot, avança-t-elle d'un air songeur. Il n'est peut-être pas contre les améliorations que vous pourriez apporter à l'agriculture, mais contre vous.

Il accueillit alors son sourire si rare, si satisfait, si différent de celui qu'il espérait. Il leva les yeux au ciel et continua son repas. Riona se détourna et engagea la conversation avec Samuel, assis à côté d'elle. Ce dernier traduisait souvent pour elle ce qui se disait et Hugh espérait qu'elle voyait en lui un ami. Il était certain qu'elle avait en elle assez de douceur et de générosité pour en avoir bien d'autres...

Il observa Samuel quelques instants. Lorsqu'il était arrivé au château et que celui-ci était venu l'accueillir, il aurait juré qu'il avait quelque chose à lui dire, qu'il avait hésité, puis qu'il avait changé d'avis. Bah, il viendrait lui parler le moment venu, songea-t-il en haussant les épaules.

Alasdair prit un siège vide à sa gauche, celui qui était réservé à Dermot, si ce dernier ne s'était pas sèchement excusé.

— Alasdair..., dit-il d'un air méfiant.

— Hugh, répondit Alasdair avec un court salut de la tête.

Il observa Riona et Samuel qui s'entretenaient ensemble, puis dit à voix basse :

— Il y a quelque chose que vous devez savoir.

Chapitre 12

Hugh s'était rembruni, il lui lançait des regards noirs, buvait trop, et Riona comprit qu'il s'était passé quelque chose entre Alasdair et lui. Le barde chantait comme s'il voulait le distraire personnellement, mais son charme n'opérait pas. Et l'idée qu'elle puisse se trouver piégée — ou plutôt attachée ! — à côté d'un Highlander ivre et de très mauvaise humeur, dans la nuit, la mit terriblement mal à l'aise. De quoi serait-il capable ?

Bientôt, ils se retirèrent chacun dans leur chambre, et elle se retrouva à arpenter la pièce. Elle avait demandé que l'on prépare à Hugh un bain et elle espérait que la chaleur de l'eau épongerait l'alcool qui courait dans ses veines.

Elle fit une pause et tendit l'oreille, en croyant entendre un bruit dans la chambre de Hugh. Rongée par la curiosité et voulant se préparer à ce qui allait suivre, elle ouvrit doucement la porte, puis se faufila dans le salon éclairé par une simple bougie. Ils n'avaient pas beaucoup utilisé cette pièce, car ils n'avaient pas de famille ou d'amis à recevoir. Elle n'avait pas non plus de dames avec qui coudre. Elle se souvint alors avec ennui que la mère et la sœur de Hugh étaient en chemin. Au moins, jusqu'à leur arrivée, ses journées lui appartenaient-elles encore !

Une fois devant la porte, elle se pencha et colla son oreille au battant. Dans l'obscurité, elle évalua mal la distance et se cogna légèrement la tête. Elle s'écarta aussitôt en grimaçant.

— Vous écoutez aux portes, Riona ? lança Hugh.

Son élocution paraissait normale. C'était plutôt bon signe. Elle ne répondit rien, cependant, espérant lui faire croire qu'il s'agissait d'un chat.

— Ouvrez cette maudite porte et entrez ! cria-t-il.

Elle s'exécuta en tremblant. Si elle battait en retraite, il ne manquerait pas de la poursuivre, et cela ne ferait qu'aggraver son cas.

En le voyant encore dans son bain, devant la cheminée, elle se figea. Ses cheveux mouillés et ondulés descendaient jusqu'à ses larges épaules faiblement éclairées par les flammes. Une coupe était posée sur un tabouret à côté de lui, et il tendit la main pour en boire une gorgée avant de se tourner vers elle.

— Fermez la porte, il y a un courant d'air ! dit-il d'une voix glaciale.

Elle obéit et s'adossa au battant.

— Ainsi, vous étiez curieuse de me voir dans mon bain ? Approchez.

Elle voulut décliner l'invitation, mais avança machinalement de quelques pas. Elle n'était pas curieuse, elle avait peur. Il régnait dans ce château comme un dieu, et elle était sa prisonnière.

Heureusement, la pièce était faiblement éclairée, l'eau du bain trouble et savonneuse, pourtant,

elle éprouva une certaine culpabilité à le regarder.

Elle préféra se concentrer sur son visage et demanda d'un ton détaché :

— Pourquoi êtes-vous de si mauvaise humeur ? Il doit y avoir autre chose que vos problèmes avec vos métayers et Dermot. Ou bien dois-je comprendre que le moindre désagrément vous contrarie ?

Il pencha la tête en arrière et la regarda à travers la fente de ses paupières. Elle aurait dû se concentrer sur ses yeux, et non sur le duvet humide qui envahissait son torse et pointait vers...

— Alasdair m'a rapporté certain fait, mais vous n'avez pas entendu.

— Non, en effet. Était-ce une mauvaise nouvelle ?

— D'aucuns affirment vous avoir vue seule près du lac en compagnie de Samuel, comme si vous vous étiez donné secrètement rendez-vous.

Elle se raidit, ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa. Cette version n'était-elle pas préférable à ce qui s'était réellement passé ? Manifestement, Samuel ne lui avait pas dit qu'elle avait voulu vérifier l'existence d'un garde attaché à sa surveillance.

Mais Hugh la regardait d'un œil mauvais, et elle comprit qu'il soupçonnait son ami de la pervertir, ou le contraire. Elle n'aurait pas dû s'inquiéter d'une rivalité entre eux, mais... Samuel avait essayé de l'aider à revenir sur le droit chemin, et elle ne voulait pas le voir souffrir.

— Samuel n'a pas essayé de me voir en secret et, croyez-moi, je n'avais pas envie d'avoir de la compagnie ! se défendit-elle en croisant les bras sur la poitrine.

Hugh but une autre gorgée de ce qui devait être du whisky et reposa violemment le gobelet dont le contenu se renversa sur le tabouret et se déversa au sol.

— Dans ce cas, expliquez-moi, car tout cela n'a aucun sens ! Mon frère adoptif a pris un air à la fois mauvais et satisfait pour me le dire. Je n'arrivais pas à savoir s'il cherchait à me provoquer ou à me blesser.

Sur ces mots, il détourna le regard.

Riona n'en revenait pas de l'entendre parler aussi librement de ses sentiments. Manifestement, il était sous l'emprise de la boisson.

— Rien de ce que je fais ne peut vous blesser, insista-t-elle en tâchant d'ignorer l'élan de compassion qui venait de poindre dans un recoin de son esprit.

— Dites-moi ce qui s'est passé, femme !

Il posa les deux mains sur le bord de la baignoire, comme pour en sortir, mais la dernière chose dont Riona avait besoin était de le voir s'avancer vers elle, nu comme un ver. Au lieu de partir en courant, elle pourrait bien se jeter dans ses bras. Que penserait-il alors d'elle ? Et elle, quelle image aurait-elle d'elle-même ?

— D'accord, d'accord ! s'écria-t-elle en levant les deux mains. Nous nous sommes retrouvés seuls car j'étais partie me promener, sauf que j'ignorais que je n'avais pas le droit d'explorer les environs du château. Il y a des jardins là-bas, ajouta-t-elle rapidement, croisant ses prunelles grises aussi froides qu'un miroir. J'ai vu des femmes y travailler.

— Vous avez essayé de vous enfuir, dit-il en détachant chaque mot. Vous avez attendu que je sois parti et vous avez essayé de vous enfuir.

— Je ne suis pas stupide à ce point, se défendit-elle d'un air las. Je voulais savoir si, réellement, vous aviez désigné une personne pour m'espionner. Et manifestement, vous l'avez fait.

— Les gardes ont prévenu Samuel que vous étiez partie ?

Elle hésita avant de hocher affirmativement la tête.

Il se laissa aller en arrière dans la baignoire et lui décocha un regard perplexe.

— Où pensiez-vous aller, alors que vous n'êtes qu'une femme et que vous êtes seule ?

— Je vous ai dit que je ne voulais pas m'enfuir. Mais, si tel avait été le cas, où croyez-vous que je serais allée ? riposta-t-elle avec sarcasme.

— Au château de votre père.

— Au château de mon oncle !

— N'êtes-vous pas lasse de mentir, jeune fille ?

Elle avait envie de hurler, mais répondit d'une voix calme :

— Je ne mens pas.

— Je sais que vous craignez de vous marier...

Elle s'avança vers lui et pointa un doigt sous son nez.

— Je n'ai pas peur de vous, pas plus que du mari que j'aurais choisi. Mais je ne vous ai pas choisi !

— Votre père l'a fait pour vous, et je pense que vous êtes une fille très obéissante.

Voulait-il la provoquer, à présent ? Son regard parlait pour lui.

Avec un grognement de frustration, elle s'empara du pot de savon sur le tabouret et le jeta dans la baignoire. Il heurta l'eau et éclaboussa au passage le visage de Hugh. Elle se tourna pour s'élancer vers la porte, mais il réussit à saisir le bas de sa robe de chambre et la tira vers lui. Elle tomba dans la baignoire, directement sur ses genoux. L'eau déborda et inonda le tapis tout autour d'eux.

— Hugh ! s'écria-t-elle en s'agitant pour essayer de sortir de la baignoire et de s'écarter de sa peau chaude et glissante.

En vain. Ses jambes pendaient sur le bord, et elle avait de l'eau jusqu'à la poitrine.

Passant un bras autour d'elle, il l'immobilisa.

— Cessez de gigoter, dit-il d'une voix rauque, ou je ne réponds plus de rien.

Elle se raidit en comprenant que juste sous ses fesses se trouvait le sexe dur de Hugh. Elle fut incapable de le regarder, consciente du plaisir et du désir qui venaient de s'emparer d'elle, ainsi que de l'envie irrésistible de... s'agiter. Un long moment de tension s'écoula, uniquement troublé par le bruit de l'eau qui coulait et celui de leur respiration précipitée.

Elle l'observa sous ses cils. Sa mâchoire était serrée et ses yeux durs. Suivant son regard, elle s'aperçut que l'encolure de sa robe de chambre s'était écartée lorsqu'il l'avait tirée à lui. Elle n'avait que sa chemise de nuit trempée qui lui collait à la peau pour cacher sa nudité. Façon de parler, car ses mamelons se dressaient de manière éhontée à travers le tissu.

Avant qu'elle puisse se rajuster, Hugh la souleva et couvrit un sein avec sa bouche, l'aspirant à travers le tissu. Elle poussa un cri, mais ce n'était pas de peur ou de protestation. Une vague de plaisir déferla sur elle et lui embrasa les joues, et tout le corps. Hugh lécha tour à tour chacun de ses seins, puis les mordilla en la tenant étroitement contre lui, jusqu'à ce qu'elle tremble de désir.

Soudain, elle passa les bras autour de son cou pour le serrer contre elle, ne rendant que trop évident ce qu'elle voulait. Hugh leva alors la tête, et elle se pencha pour l'embrasser sans aucune retenue. Elle lui offrit audacieusement ses lèvres, comme il le lui avait appris. Pendant de longues minutes, ils s'abreuvèrent littéralement l'un à l'autre, s'explorant avec passion. Elle aspira sa langue et goûta son haleine parfumée de whisky. Elle n'en avait cure, accueillant avec joie tout ce qui faisait partie de son être. Quand il prit un sein entre ses mains, elle gémit contre lui. Il en roula la pointe entre ses doigts et la tira doucement avant de la caresser délicatement, la laissant tremblante et pantelante. Puis il s'écarta pour l'embrasser dans le cou et trouva de nouveau le chemin de sa poitrine. Riona renversa la tête en arrière, ce qui fit saillir plus encore son buste.

Il posa alors une main sur sa cuisse et la glissa sous ses vêtements.

— Venez avec moi dans mon lit, jeune fille.

Ces mots la ramenèrent brusquement à la réalité, soulignant soudain ce qu'elle faisait et ce qu'elle encourageait. Elle se redressa si vite que l'eau déborda de nouveau de la baignoire.

— Non, dit-elle d'une voix rauque.

Puis elle se racla la gorge avant d'ajouter plus distinctement :

— Laissez-moi partir, Hugh. Nous ne sommes pas mariés et nous ne le serons jamais. Nous faisons fausse route.

Il garda trop longtemps les bras autour d'elle, et elle commença à se débattre pour se dégager, mais finalement il la lâcha. Il posa une main dans son dos et l'aida à se lever. Elle se tint debout sur le tapis, abattue et perdue, l'eau dégoulinant sur son corps et ses vêtements trempés. Elle tremblait de tous ses membres, trop choquée pour pleurer.

— Allez vous réchauffer, dit-il entre ses dents serrées. Je ne viendrai pas vous rejoindre ce soir.

Elle courut presque vers la porte, puis s'immobilisa et lança par-dessus son épaule :

— J'espère... j'espère que vous n'êtes pas jaloux de Samuel. Jamais je ne me servirai de lui contre vous.

— Vous me croyez capable de punir un homme innocent ?

— Je l'ignore. Je veux juste que vous sachiez la vérité. Samuel vous protège.

— Il y a quelques instants, vous ne vouliez pas me dire la vérité.

Elle frémit.

— Je ne peux pas permettre que l'on fasse du mal à un homme loyal. J'ai menti pour me protéger, ajouta-t-elle sans réfléchir.

— Et vous savez très bien le faire, n'est-ce pas ?

Pourquoi s'attristait-elle autant qu'il la prenne pour une menteuse ? Elle ouvrit la porte, puis la claqua derrière elle. Une fois dans sa chambre, elle se débarrassa de ses vêtements et se sécha avec soin. Les images de ce qui venait de se passer entre eux l'assaillaient. Elle mit du temps à trouver le sommeil et, même si l'été était bien avancé, elle eut froid dans son lit, sans Hugh à ses côtés.

* * *

Riona n'en pouvait plus. Mme Wallace ne cessait de lui demander son avis sur l'organisation de la maison, comme pour l'amadouer, voyant en elle la nouvelle maîtresse du château. Sauf qu'elle n'assumerait jamais cette charge et ne voulait pas induire en erreur cette femme bien intentionnée. Lui laisser penser que son avis avait de l'importance et qu'elle pouvait prendre telle ou telle décision était un leurre qu'elle ne pouvait pas supporter.

La pluie avait cessé, et elle décida d'aller de boutique en boutique dans la cour. Elle regarda les artisans travailler et reçut de temps à autre leurs regards confus et pleins d'appréhension. Le clan ignorait ce qu'elle faisait, tout comme elle. Elle avait bien dans l'idée de demander à Dermot de l'aider à convaincre Hugh, mais son plan n'avancait pas très vite. Elle ne trouvait jamais l'occasion d'être seule avec lui pour tisser des liens. Elle se laissa donc porter tout au long de la journée, comme si elle ne faisait qu'attendre les prochains événements, qu'il s'agisse de l'arrivée de la famille de Hugh, de nouvelles de son oncle capables de sceller le destin de Hugh et de son clan, ou de Hugh perdant patience et décidant de la prendre pour femme contre son gré. Elle détestait cette attente et cette incapacité à faire ses propres choix !

La voix de Hugh s'éleva soudain, et elle eut l'impression d'être de nouveau dans sa chambre,

dans son bain, sa bouche lui offrant un plaisir si intime et délectable. La réaction de son corps fut si forte qu'elle eut l'impression qu'il la caressait.

Sauf qu'il ne la touchait pas. En réalité, sa voix était pleine de colère, à tel point qu'elle frissonna. Plusieurs personnes se retournèrent, comme si elles craignaient d'être les prochaines sur la liste. Son instinct lui intima de s'enfuir, mais cette idée la remplit de rage. Elle suivit donc le son de sa voix jusqu'aux écuries et se tint à l'extérieur des deux grandes portes. Elle vit alors que Brendan se trouvait juste devant elle. Elle recula d'un pas avant qu'il s'aperçoive de sa présence.

— Ces écuries ont besoin d'être nettoyées régulièrement ! Je ne veux plus vous voir donner aux bêtes de l'avoine souillée. J'ignore ce que tu faisais du temps de mon père, mais j'exige que les bêtes qui nous servent soient mieux traitées !

Il continua son sermon beaucoup trop longtemps au goût de Riona. Elle le jugea déraisonnable. Puis elle l'entendit sortir à grands pas et décida de rester cachée.

— Bonjour, laird McCallum, dit alors Brendan d'une toute petite voix.

Hugh avait dû le surprendre en train d'écouter, et elle admira le petit garçon de ne pas s'être mis à l'abri de tout ce déversement de colère.

— Bonne journée à toi, Brendan.

Le changement de ton la surprit. La colère avait cédé la place à une neutralité bien maîtrisée.

Elle les observa à la dérobée, mais elle ne distinguait que le profil impassible de Hugh. Brendan tenait un râteau à deux mains, comme s'il avait reçu l'ordre de nettoyer les écuries. Elle retint son souffle, s'attendant que Hugh se remette à hurler. A moins que le garçon ne bénéficie d'un traitement de faveur ? Qu'est-ce qui était pire pour Brendan ?

Hugh jeta un coup d'œil sur le râteau.

— Je viens de donner de nouveaux ordres pour soigner nos chevaux, dit-il.

Brendan acquiesça, tête baissée. Soudain, un petit aboiement aigu retentit, et Riona aperçut le petit terrier, attaché à côté de Brendan.

Hugh se tourna vers l'animal en fronçant les sourcils.

— Ce chien est-il sage ?

— Oui, monsieur.

— Comment l'as-tu appelé ?

La façon dont Hugh essayait de se lier avec lui à travers l'animal faisait presque peine à voir.

— Hamish, monsieur.

A sa grande surprise, elle vit que Hugh, trahi par un haussement de sourcils, s'efforçait de cacher son amusement.

— C'est un bien grand nom pour un si petit chien.

— Il croit qu'il est grand, monsieur.

Riona s'aperçut alors qu'elle n'était pas la seule à observer la scène. Près de la porte, le charpentier contemplait Hugh et l'enfant d'un air sévère. Plusieurs gentlemen, debout dans la cour d'entraînement, murmuraient entre eux en les regardant.

Depuis toujours, les hommes engendraient des bâtards, songea Riona. Elle n'était pas vraiment sûre que le garçon en soit un et pourtant... devant la réaction des hommes du clan, elle se sentit inquiète pour Hugh.

Hamish aboya de nouveau et, cette fois, il le faisait dans sa direction. Hugh et Brendan tournèrent la tête de concert, de manière presque identique.

Elle leur fit un petit salut de la main.

— Je ne voulais pas vous interrompre, s'excusa-t-elle. Pardonnez-moi.

— Lady Riona..., dit Hugh avec une pointe de curiosité dans la voix.

Hamish continua d'aboyer furieusement après elle. Elle dut hausser le ton.

— J'essayais de m'instruire en regardant ce que votre peuple fait chaque jour.

Même Hamish sembla douter de sa réponse et ne s'arrêta pas d'aboyer.

— Chut, ordonna Brendan en s'agenouillant devant lui et en passant un bras sur son encolure.

Les aboiements de Hamish se muèrent en grognements.

Hugh ne chercha plus à cacher son amusement.

— Je pense que Hamish vous perçoit comme le membre le plus faible de cette meute et comme une menace pour lui. Retourne à tes occupations, dit-il à Brendan.

Puis il se tourna vers elle.

— Lady Riona, je vous prie de me rejoindre dans la grande salle dans une heure.

Il n'attendit pas sa réponse, et elle le regarda partir avec curiosité. Les plis de son plaid retenu par une ceinture se balançaient à chaque pas, et les muscles de ses mollets se contractaient sous ses chaussettes. Les dames écossaises avaient peut-être raison d'apprécier la vue des jambes nues de leurs hommes.

Elle n'avait jamais eu peur des chiens de sa vie, encore moins des animaux de petite taille. Elle s'avança donc vers Hamish et se pencha pour lui offrir sa main. Il la renifla à plusieurs reprises, puis grogna doucement, mais d'un air moins menaçant.

— Je finirai par gagner ta confiance, petit Hamish, dit-elle en souriant.

Brendan se releva et saisit son râteau.

— Je dois retourner travailler, ma dame.

— Dans ce cas, je te laisse partir.

Elle le regarda disparaître dans l'obscurité des écuries, suivi de Hamish, qui s'allongea au milieu de la travée avant de poser son museau sur ses pattes.

Lorsqu'elle leva les yeux, elle aperçut Dermot quitter l'un des ateliers. Il marchait à grands pas vers la cour supérieure. Elle se dépêcha de le rattraper.

* * *

Hugh résista à l'envie de se retourner pour regarder Riona. Il en avait vu beaucoup la veille au soir et devait faire des efforts pour ne pas laisser ses souvenirs entraver son travail, mais la tâche était rude ! Leur dispute avait été stimulante de bien des façons, à tel point qu'il se rappelait à peine son origine. Les images de Riona dans son bain, avec ses vêtements transparents et ses seins durs, abolissaient toute autre pensée. Sauf qu'il ne le fallait pas. Il devait donner l'image d'un futur époux capable d'oublier dans la journée les nuits avec sa femme. Dans ce chemin vers le mariage, il apprenait chaque fois à mieux la connaître, se sentait un peu plus proche d'elle, un peu plus ému par sa personne. Bientôt, elle-même ne pourrait plus lui résister.

Il trouva Samuel dans l'armurerie, occupé à inspecter leur réserve d'armes. Dès qu'il recevrait la dot de Riona, il prévoyait de la renforcer. Il attendait des nouvelles du comte mais, à ce jour, il n'avait reçu aucune demande de négociation. Pourtant, il était persuadé qu'il ne tarderait pas à en recevoir. Le père de Riona ne voudrait certainement pas que l'on sache qu'il était revenu sur un contrat de mariage signé de sa main.

Samuel finit de s'entretenir avec l'armurier, puis sortit de la bâtisse.

— Tu as besoin de moi, Hugh ?

— Viens faire un tour, proposa-t-il.

Une fois à l'abri des oreilles indiscrètes, il demanda froidement :

— Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Riona avait quitté le château, hier ?

Samuel continua d'avancer, les mains derrière le dos, affichant un air terriblement inquiet. Hugh hésitait entre s'en offusquer ou s'en amuser.

— Elle t'a donc tout dit ? demanda Samuel.

— Non, pas au début. Mais tu t'es mis dans une situation délicate, Samuel. Tu es resté à mes côtés pendant toutes ces années, et les gens d'ici ne te connaissent pas. Lorsqu'ils t'ont vu avec ma dame près du lac, des rumeurs ont circulé, qui sont arrivées aux oreilles d'Alasdair.

— Tu as donc demandé des explications à lady Riona ?

— Evidemment ! Et elle a préféré reconnaître les faits plutôt que de te voir subir les conséquences de ses erreurs. J'ignore comment tu as fait pour te lier d'amitié avec elle, alors que tu m'as aidé à l'enlever.

— Il est aisé pour elle de me disculper, répondit Samuel avec un haussement d'épaule. Je ne suis que l'un de tes hommes et je suis tes ordres. Elle et moi n'avons rien fait de mal près du lac. J'ai discuté avec elle quelques minutes, puis je l'ai raccompagnée au château. Bien sûr, les gens parlent d'elle. Elle n'est pas encore ta femme, même s'il semble que tu veuilles passer par un mariage d'essai, dans la mesure où elle est installée dans tes appartements.

— Te permets-tu de faire des commentaires sur ma vie privée, Samuel ? demanda Hugh d'un air mauvais.

— Bien sûr que non. Tu as ma loyauté, tu le sais. Mais j'ai commencé à être mêlé à ta vie privée dès l'instant où j'ai conduit cette voiture sous le balcon de cette dame et où je t'ai aidé à l'enlever. Tu avais tes raisons, et je ne veux pas en débattre avec toi. Mais je compatis avec elle et je comprends sa peur et sa frustration. J'ai cru bon de garder secret qu'elle avait commis une erreur. Maintenant, elle sait qu'elle est constamment surveillée. Il fallait qu'elle en fasse l'expérience. Ne l'aurais-tu pas fait, à sa place ?

— Ce que j'aurais fait n'a aucune importance. Tu dois me donner ta parole qu'à partir de ce jour tu me diras tout de ses faits et gestes. J'essaie de la protéger aussi, tu comprends ?

— Oui, répondit Samuel à voix basse. Maintenant, je comprends.

Hugh leva les yeux au ciel.

— Tu vas m'accompagner au village. Nous partirons dans une heure. Prépare trois chevaux et des provisions pour l'après-midi.

— Oui, monsieur, répondit Samuel avant de s'éloigner.

Maudit soit le sourire qu'il s'était à peine efforcé de cacher !

Lorsqu'il arriva dans la cour, il découvrit avec surprise Riona qui s'entretenait seule avec Dermot, mais il ne les interrompit pas. Elle était suffisamment en colère de savoir que des gardes la surveillaient — elle n'avait pas besoin de croire en plus qu'il la suivait.

Pourtant, sa curiosité était aiguisée. Peut-être avait-elle enfin décidé de connaître les gens et de s'intégrer à la vie du château.

Un quart d'heure plus tard, quand elle pénétra dans la grande salle, il l'invita à venir le rejoindre près de la cheminée.

— J'ai envoyé Mary chercher votre manteau et vos bottes, lui annonça-t-il.

— Il ne pleut pas, répondit-elle, l'air confus.

— Mais il se peut qu'il pleuve. Nous partons pour la journée.

Cette information éveilla son intérêt.

— Où allons-nous ?

— Au village, si vous me promettez d'être sage.

— Oh ! je peux être sage. Et je suis très heureuse à l'idée de quitter cet endroit pour la journée.

— Sans essayer de vous enfuir ?

Elle ne répondit rien, se contentant de relever le menton d'un air de défi.

— Sula est le village le plus proche appartenant au clan, continua-t-il.

— Pourrais-je en découvrir d'autres ?

— Un jour, peut-être. Si vous êtes sage.

— Ne me traitez pas comme une enfant, McCallum !

— N'essayez pas de fuir vos responsabilités, alors.

Il la vit se braquer, puis se contenir et garder le silence. Il savait à quel point elle se faisait violence, tout comme il savait à quel point elle voulait désespérément quitter le château, même si cela devait être avec lui.

Chapitre 13

Riona chevaucha entre Hugh et Samuel sans vraiment leur adresser la parole. Elle était contrariée par les sentiments contradictoires qu'elle éprouvait à l'égard de Samuel qui, certes, avait participé à son enlèvement, mais la traitait avec gentillesse. Elle n'avait pas envie de l'apprécier, et pourtant il lui apparaissait comme un homme bon et fidèle à son chef.

Quant à Hugh, elle avait toujours du mal à croiser son regard. Elle aurait préféré qu'il garde son masque impassible, mais plus ils partageaient de moments d'intimité et plus cela se voyait dans ses yeux. Elle, elle était en train de succomber à l'attrait du désir qu'il éprouvait à son égard. Elle était déjà une femme perdue, enlevée par un homme et ayant passé plusieurs semaines en sa compagnie. Maintenant, elle partageait aussi ses nuits dans ses appartements. Qu'elle ait été forcée à le suivre n'avait plus d'importance. Mais il fallait qu'elle reste honnête envers elle-même, afin de pouvoir tirer le meilleur profit de sa vie. Elle ne pouvait pas épouser Hugh et ne deviendrait pas sa maîtresse. Tout ce qu'il lui restait, c'était la promesse qu'elle s'était faite de quitter un jour cet endroit. Connaître la campagne environnante lui serait très utile, quand elle se déciderait. Car lorsque Hugh et le clan découvriraient la vérité...

Elle ignorait encore quand cela arriverait. Sa conversation avec Dermot l'avait déçue, même si elle était incapable de dire à quoi elle s'était attendue. Il était le *tanist* de son chef. De son côté, elle était la femme que ce chef avait décidé d'épouser. Ils n'avaient pas parlé très longtemps, et Dermot lui avait clairement fait comprendre que leur conversation ne faisait que le détourner de son travail. Cette tentative de rapprochement avait renforcé son sentiment d'être une potiche dans ce château. Les femmes avaient certainement un grand rôle à jouer pour tenir une demeure aussi immense et complexe que ce château, mais apparemment Dermot ne le voyait pas ainsi. Riona se sentait offensée pour Mme Wallace et pour Cat, qui deviendrait un jour la maîtresse légitime de Larig.

Mais elle n'avait pas encore renoncé à l'utiliser pour atteindre Hugh. La tâche serait seulement plus compliquée que prévu.

En atteignant le chemin qui longeait le loch Voil, ils bifurquèrent vers l'est et suivirent les bords du lac. Dans la vallée qui se dessinait à l'horizon, Riona aperçut alors le petit village, avec sa minuscule église et son cimetière entouré par un muret. Plusieurs dizaines de cottages se dressaient tout autour, avec leurs toits de chaume et leurs petits jardins. Derrière s'étendaient des champs d'avoine. Au centre du village, des vaches paissaient librement sur une place triangulaire parsemée d'herbe verte.

Plusieurs hommes se tenaient devant les maisons. Ils aiguisaient leurs armes tout en bavardant entre eux. Les femmes travaillaient dans leurs jardins ou lavaient du linge dans de grands chaudrons

d'eau bouillante, pendant que les enfants couraient et criaient joyeusement autour d'eux.

En les voyant arriver, tous interrompirent leur tâche, arborant un air à la fois méfiant et sceptique lorsque Hugh s'approcha d'eux, avant de reprendre leur air impassible et de le saluer aimablement d'un signe de la tête. Sans doute cet accueil mitigé était-il dû au fait que ce village était également celui d'Agnès, cette fille morte depuis longtemps et dont le nom semblait entaché de scandale. Mais les villageois ne semblaient pas l'avoir oublié.

— Je ne vois pas de commerces pour un village de cette taille, commenta Riona en atteignant la place.

— Vous vous attendiez à trouver une boutique de modiste ? demanda Hugh avec désinvolture. Même à Edimbourg, il n'y en a qu'une.

Riona souffla doucement.

— Vraiment ?

Hugh et Samuel échangèrent des regards amusés.

— Vraiment. Les tailleurs et les cordonniers se déplacent de village en village où ils restent environ une semaine, le temps de faire leur travail, puis ils s'en vont.

— Mais nous avons une brasserie pour les voyageurs de passage, précisa Samuel d'un air satisfait.

— Et ici, les hommes sont travailleurs, conclut Hugh.

Il se laissa glisser de son cheval pour venir vers elle. A sa grande surprise, il la saisit par la taille pour l'aider à descendre de selle. Riona ne put s'empêcher de penser qu'il se donnait en spectacle.

Manifestement, la brasserie avait été autrefois un cottage composé de deux pièces. Aujourd'hui, la pièce principale était équipée d'un bar, de tables avec des bancs, ainsi que d'une banquette placée face à la cheminée pour les conversations plus privées. Derrière le bar se trouvait une autre pièce qui devait servir de réserve. Hugh paraissait immense dans cette brasserie. Sa tête touchait presque les poutres, et il dut la baisser plusieurs fois pour éviter de heurter des fromages suspendus.

Un homme vêtu d'une chemise, d'un gilet et d'une culotte surgit de la réserve, un tablier noué autour de la taille. Il était mince et ne devait pas avoir plus de trente ans. Sa barbe et sa moustache étaient bien taillées.

— En quoi puis-je vous aider, mes braves gens ? demanda-t-il.

Puis il s'arrêta en voyant Hugh.

— Hugh McCallum, murmura-t-il, visiblement sous le choc. J'avais entendu dire que vous étiez de retour, bien sûr... Vous avez l'air en pleine forme.

— Donald Ross, répondit Hugh en lui décochant un sourire, ce qui était rare.

Ils s'étreignirent longuement en se tapotant le dos. Riona assista à la scène, médusée. Elle n'avait encore vu personne réserver à Hugh un tel accueil. D'autres hommes attablés un peu plus loin assistaient eux aussi à ces retrouvailles. Peut-être diraient-ils autour d'eux qu'il ne fallait pas craindre leur chef ni se méfier de lui ?

— Asseyez-vous, asseyez-vous, dit l'aubergiste en désignant une table propre sur laquelle était posée une lanterne. Laissez-moi vous apporter de la bière. Et pour la dame ?

— Il s'agit de lady Riona Duff, ma fiancée, expliqua Hugh. Elle prendra un verre de votre meilleur vin.

En entendant la fierté qui pointait dans sa voix, Riona sentit son cœur se serrer. Sans doute était-il fier de son apparence — et non de ce qu'elle était profondément —, mais aussi et surtout de l'argent qu'elle était censée apporter au clan. L'argent de Cat. Sa dot à elle était beaucoup moins

importante et en décevrait plus d'un.

L'homme prit sa main à la manière d'un gentilhomme et la baisa.

— Lady Catriona, dit-il, je suis enchanté de vous rencontrer. Je connais votre fiancé, car nous avons préparé ensemble une maîtrise d'arts à l'université d'Edimbourg.

Riona ne put cacher sa stupéfaction. Hugh avait étudié à l'université ? Plus rien de ce qu'elle apprenait sur lui n'aurait dû l'étonner, et pourtant il la surprenait chaque fois un peu plus. Et l'aubergiste ? Pour un homme cultivé, il paraissait réduit à des conditions de vie bien difficiles dans ce village isolé de tout.

— Nous y sommes restés plusieurs années après la rébellion, précisa Hugh en souriant à son ami.

— Ah, les bons moments que nous avons passés ensemble ! ajouta Donald Ross en secouant la tête. Et les femmes...

Il s'interrompt, rouge de honte, et se tourna vers elle avec un air d'excuse.

— Pardonnez-moi, ma dame. Ces années étaient certes très excitantes, mais ensuite votre promis a décidé qu'il servirait mieux son pays au Parlement. De mon côté, j'ai cherché à améliorer mon sort, mais j'ai fini par tout perdre.

Le sourire de Hugh s'évanouit.

— Donald...

— Non, c'est inutile. J'ai fait des investissements risqués. Votre famille m'a donné une autre chance ici, Hugh, et je ne l'oublierai jamais.

Il frappa dans ses mains et les regarda tour à tour.

— Ma femme a préparé une délicieuse soupe, continua-t-il. Je vais vous en apporter.

Il partit servir d'autres tables avant de retourner derrière le comptoir. Riona continua d'observer Hugh. Donald Ross revint bientôt avec des chopes de bière pour Hugh et Samuel et posa devant elle un verre étonnamment fin et élégant, rempli d'un vin rouge foncé. Puis il s'inclina de nouveau avant de disparaître dans l'arrière-salle.

— Vous paraissez surprise, jeune fille, dit Hugh à voix basse, les bras croisés sur la table. Vous avez des questions ?

— Beaucoup mais... cela doit être difficile pour votre ami d'avoir été riche au point d'aller à l'université et maintenant...

Elle contempla les murs en pierre rustiques et le toit de chaume.

— Ici, en Ecosse, personne ne méprise ceux qui ont subi un revers de fortune, répondit Hugh d'une manière très détachée. Ce qui n'est pas le cas en Angleterre.

— Vous avez raison. De même, les Anglais pensent que les Ecossais ne sont pas des gens civilisés.

Hugh donna un petit coup de coude complice à Samuel.

— Tu as entendu ? Nous avons déjà réussi à la rallier à notre cause.

Ignorant leurs moqueries, elle but une petite gorgée de vin.

— Il est très bon.

Hugh fit tinter sa chope en étain contre celle de Samuel.

— Je suis heureux que Donald ait pu refaire sa vie ici. Beaucoup d'hommes ont traversé des moments difficiles après la rébellion. Ils sont partis et ne sont jamais revenus. Les colonies américaines sont peuplées de beaucoup trop de braves garçons issus de nos clans.

Il posa sur elle des yeux rieurs.

— Je vais pouvoir en aider beaucoup grâce à votre dot ! Ne croyez pas que je vais la garder

pour moi.

Soudain, le vin prit dans sa bouche un goût amer, tandis qu'elle mesurait à quel point ces pauvres gens attendaient avec impatience une dot qu'ils n'auraient jamais. Elle préféra se distraire en répondant par des propos acerbes.

— Vos gens ne semblent pas vraiment vous faire confiance. S'attendent-ils à ce que vous dépensiez aussi sagement cette somme ?

— Ils m'ont élu pour être leur chef, rétorqua-t-il avec aplomb, ce qui veut dire qu'ils me font confiance.

— Ou qu'ils veulent l'argent qui vous est attaché, dit-elle d'une voix un peu trop mielleuse, à vous et à personne d'autre.

Le sourire de Hugh ne faiblit pas sous ses attaques. Donald revint bientôt vers eux. Une jeune femme, chargée de bols de soupe et de pain frais, l'accompagnait. Il la leur présenta comme étant sa femme, Rachel. Elle repartit timidement en direction de la cuisine sans dire un mot.

— Vos parents sont-ils toujours au village ? demanda Hugh lorsque Donald prit place sur le banc à côté de Samuel.

Le sourire de l'aubergiste s'évanouit.

— Mon père est mort il y a quelques années de cela, et ma mère n'est pas en bonne santé. Elle a la tuberculose.

Riona leva les yeux vers lui, avec au cœur un élan de compassion pour cette famille.

— Je suis désolé de l'apprendre, dit Hugh.

— Ma sœur a aussi la tuberculose, déclara-t-elle. Je la soigne depuis des années.

— Vous êtes une Duff, n'est-ce pas ? demanda Donald avec curiosité, sans aversion aucune.

— En effet, mais j'ai grandi en Angleterre, à Londres, surtout. Ma sœur y a vu beaucoup de médecins.

Il se pencha vers elle.

— Vous pourriez peut-être rendre visite à ma mère et me dire ce que vous en pensez ?

— Je ne suis pas vraiment apte à la guérir, objecta-t-elle, gênée sans vraiment savoir pourquoi.

— Mais vous en savez plus sur les traitements modernes que nous. A Stirling, tout ce qu'ils lui proposaient, c'étaient des saignées, et cela ne faisait qu'empirer son état.

— Oui, c'était la même chose pour ma sœur. J'irai voir votre mère, vous pouvez compter sur moi.

Une lueur de fierté éclaira le regard de Hugh, et Riona détourna les yeux. Elle ne pouvait pas guérir cette femme, il n'y avait pas de remède. Mais certaines personnes vivaient plus longtemps que d'autres, et avec des soins adaptés il était possible d'allonger leur existence.

Son empressement à aider cette femme l'étonna. Elle avait passé une grande partie de sa jeunesse cloîtrée dans la chambre d'une malade, avec pour seule compensation la gratitude de Bronwyn, tandis que ses parents semblaient croire que n'importe qui aurait volontiers renoncé à ses loisirs pour officier comme infirmière, alors qu'ils ne l'avaient jamais fait eux-mêmes. Elle se rappela également la culpabilité que ressentait sa sœur à l'idée qu'elle passe autant de temps avec elle. Mais aujourd'hui, personne ne la forçait. Elle n'était peut-être pas capable d'échapper aux projets de Hugh mais, au lieu de s'apitoyer sur son sort, elle pouvait peut-être faire quelque chose pour une femme en souffrance. Elle éprouva une grande joie à l'idée de prendre seule cette décision, pour une fois. Jusqu'à présent, elle en avait si rarement eu l'occasion !

Pendant l'heure qui suivit, ils mangèrent leur soupe et leurs pains d'avoine. Donald lui raconta quelques anecdotes sur Hugh et le temps où ils étaient à l'université. Elle les resitua mentalement

dans le temps. C'était après que Hugh eut voulu épouser Agnès. Donald semblait avoir eu beaucoup de mal à l'inciter à faire autre chose qu'étudier, mais après quelque temps Hugh s'était mêlé à leurs fêtes et à leurs beuveries, comme tous les jeunes hommes de son âge.

Après avoir mangé, Riona accompagna Rachel dans un petit cottage situé derrière la taverne. Elle découvrit une vieille femme occupée à surveiller un petit garçon et une fille qui jouaient ensemble avec une balle. La femme tenait un mouchoir dans sa main pour le cas où elle serait prise d'une quinte de toux. Elle se demanda si elle y trouverait du sang. La pièce, bien que propre et munie d'un plancher en bois, sentait le renfermé. Les volets étaient clos pour la protéger du soleil, et la chaleur était presque insoutenable. Elle commença donc par ouvrir les volets et parla des vertus de l'air frais. Elle conseilla également à la femme de sortir prendre un peu d'exercice et de s'alimenter sainement pour renforcer ses défenses. Enfin, elle lui recommanda de boire des infusions de camomille pour mieux digérer.

La vieille Mme Ross la contempla comme si elle était un ange tombé du ciel, ce qui la mit mal à l'aise, au début. Mais bientôt, elle comprit à quel point la maladie pouvait vous rendre dépendant de la bonne volonté des autres. Elle bavarda avec elle pendant une heure et lui donna des nouvelles du Sud. Mme Ross lui parla de sa vie au village. Riona prit enfin congé en lui promettant de venir très bientôt lui rendre visite.

Elle resta un long moment seule à l'extérieur du cottage. Plus loin, dans une maison voisine, elle entendit des propos en gaélique qui se mêlaient au meuglement des vaches sur la colline. Les montagnes s'élevaient de part et d'autre de la vallée, avec leurs sommets dénudés. Vers l'ouest, juste au milieu, brillaient les eaux miroitantes du loch Voil. L'idée de s'enfuir en courant ne lui traversa même pas l'esprit, tant cette tentative paraissait vaine.

Poussant un soupir, elle retourna à la taverne. La gratitude et les remerciements de Donald lui firent chaud au cœur, de même que la façon dont Samuel lui souriait. Quant à Hugh, son regard témoignait du plaisir et de la fierté qu'il ressentait à son égard.

Ce soir-là, dans sa chambre, elle attendit son arrivée, tout en espérant qu'il serait trop fatigué par leur longue journée pour venir l'ennuyer. Evidemment, il était de nature robuste, et c'était plutôt elle qui était épuisée, pas lui.

Quand il arriva, il alla s'asseoir aussitôt devant la cheminée et l'attira sur ses genoux. Elle se raidit, méfiante, mais il se contenta de prendre sa main dans sa paume rugueuse et de jouer distraitement avec ses doigts, tout en lui parlant de Donald et de sa famille, ainsi que d'autres personnes comme lui, tous ces gens qu'il désirait aider quand il siégeait au Parlement à Londres. Le son de sa voix était apaisant, et bientôt elle posa la tête sur son épaule. Elle dut s'endormir, car elle se réveilla au beau milieu de la nuit, seule dans son lit froid. Etonnamment, une partie d'elle s'en trouva comme... déçue.

* * *

Hugh monta se changer après une matinée d'entraînement. Il avait rendez-vous avec son régisseur pour parler des baux qui arrivaient à terme. Le sujet était aride mais nécessaire. Il avait à portée de main tous les livres d'agriculture qu'il avait fait envoyer à Larig au fil des années et que personne n'avait lus. Il avait l'intention de les lui montrer, ainsi qu'à Dermot. Ces terres redevenues libres étaient l'occasion rêvée d'expérimenter de nouvelles techniques agricoles censées améliorer le rendement en dépit de la rudesse du climat.

Il eut la surprise d'entendre des voix en provenance du salon. Il alla voir et découvrit

Mme Wallace et Riona debout devant la table. Elles se tenaient devant de longs coupons de batiste.

Elles levèrent toutes deux les yeux vers lui, mais seule Mme Wallace lui sourit. Riona se contenta de le saluer d'un signe de tête avant de se pencher sur son ouvrage. Il essaya de l'imaginer lui sourire aimablement à son entrée dans une pièce, mais cela allait être difficile. Il comprenait qu'après un enlèvement il lui faudrait une longue cour pour la séduire. Pourtant, il s'étonnait encore que cela prenne autant de temps.

— Vous avez besoin de nouvelles chemises, laird McCallum, dit Mme Wallace. Votre future épouse a demandé à pouvoir vous en confectionner et à les broder pour vous. Saviez-vous que vous alliez épouser une femme aussi talentueuse ?

— Oui, je le savais, répondit-il.

Riona s'empourpra, mais se refusait toujours à croiser son regard.

— Elle aurait pu demander à préparer son trousseau pour la noce, mais elle affirme que les chemises du chef sont plus importantes.

— Vraiment ?

Il se demanda si Riona ne s'obstinait pas encore à prétendre qu'elle n'avait pas besoin d'habits pour le mariage.

Il croyait qu'après leur visite au village, la veille, et son intérêt à aider les Ross, elle se serait assagie, mais manifestement il n'en était rien. Elle ne voulait pas se confectionner des robes pour un avenir qu'elle refusait d'envisager. Il aurait aimé rester patient, mais cela faisait trois semaines qu'ils vivaient ensemble, et elle ne semblait toujours pas prête à accepter la situation. Elle était décidément très têtue.

Il s'attarda sur le seuil, décrochant son plaid de son épaule et laissant les pans retomber. A cette même heure, la veille, assis près du feu, il avait senti les défenses de Riona faiblir, au point qu'elle s'était endormie dans ses bras. Elle l'avait laissé la prendre sur ses genoux, et même toucher sa main. Lorsqu'elle s'était endormie, il n'avait pas éprouvé le besoin pressant d'éveiller ses sens. Elle paraissait si... innocente, avec ses cernes sous les yeux, témoins d'une longue journée. Il l'avait regardée dormir un long moment avant de la porter doucement dans son lit. Il la désirait toujours mais... il avait du temps.

Voyant qu'il les regardait travailler, elles lui jetèrent un bref coup d'œil, puis se remirent à mesurer le tissu et à coudre.

— Madame Wallace, dit soudain Hugh, j'ai oublié de vous demander si vous aviez besoin d'aide pour préparer le conseil des gentlemen de demain. Si vous voulez que j'appelle quelqu'un...

Il s'interrompit en voyant l'étonnement se peindre sur le visage de Riona, juste avant qu'elle penche de nouveau la tête sur son ouvrage. Etonnement qui n'échappa pas à sa gouvernante.

— Vous n'avez pas dit à votre fiancée qu'il allait y avoir un festin dans la grande salle ? lui demanda-t-elle avec une pointe de reproche, s'exprimant aussi librement que si elle était sa mère.

— Je me suis adressé à vous, madame Wallace, répondit-il avec morgue. J'ai pensé qu'il n'était pas juste de déranger ma fiancée, alors qu'elle n'est pas encore la maîtresse de cette demeure.

Il semblait avoir longuement réfléchi à la question.

Riona lui décocha un regard amusé, indiquant clairement qu'elle n'en croyait pas un mot.

— Très bien, maugréa Mme Wallace, je vais m'en occuper, laird McCallum. Mais tous ces préparatifs...

— Je sais que vous avez tout en main, madame Wallace, dit Riona d'un air légèrement suffisant. Mais il savait que ce ton lui était destiné personnellement.

— Mesdames, dit-il en hochant la tête.

Puis il se retira.

Une fois dans son bureau, après avoir croisé le regard sceptique de son régisseur et le visage dur de Dermot quand il leur parla de la manière dont l'agriculture était en train de changer, il se surprit à désirer revenir au plus vite près des deux femmes.

Ces hommes faisaient peut-être de la résistance, mais au final sa parole faisait loi. Il était temps d'expérimenter de nouvelles techniques sur les terres des McCallum !

* * *

Après avoir passé la matinée avec Mme Wallace, Riona commença à croire que Hugh l'avait vraiment épargnée, en ne l'informant pas préalablement du conseil. La gouvernante s'était mis en tête de lui montrer comment s'organisaient les préparatifs pour autant d'invités, et les cuisines semblaient sur le point d'exploser sous le nombre de servantes venues en renfort. Des dizaines et des dizaines de volailles s'amoncelaient à côté d'une énorme quantité de pâtisseries. Dès qu'elle en eut l'occasion, Riona en profita pour s'éclipser.

Elle ne ralentit le pas qu'en croisant plusieurs regards curieux. Si cette maison avait été la sienne, elle aurait volontiers proposé son aide. Mais cela lui paraissait... cruel que le personnel, et surtout Mme Wallace, s'habitue à elle, avant de découvrir la vérité. Ils la détesteraient suffisamment tôt, elle qui incarnait pour l'instant leur salut.

Pourtant, elle avait eu le sentiment d'être utile et acceptée, et elle n'avait pu résister à l'envie de donner son avis. Elle avait tellement peu l'occasion de contrôler sa vie qu'elle ressentait un réel plaisir à prendre des décisions, aussi petites soient-elles.

Lorsqu'elle aperçut le petit Hamish attaché près des écuries, la langue pendant sous sa touffe de poils, elle se sentit un peu rassérénée. Il aboya en la voyant approcher, mais elle se contenta de s'asseoir sur un seau retourné à côté de lui en le regardant d'un air sévère.

— Ce n'est pas toi qui commandes, petit Hamish ! Je ne te laisserai pas me chasser.

L'animal cessa d'aboyer et pencha la tête sur le côté, comme s'il écoutait ce qu'elle disait.

— Maintenant, si tu veux que nous soyons amis, tu dois apprendre à ne plus aboyer quand tu me vois.

Elle tendit la main vers lui, et il la renifla avec méfiance. Puis il détourna le regard, comme s'il ne s'intéressait plus à elle, et elle en profita pour lui caresser le sommet de la tête.

Elle songea alors au propriétaire du chien et à ce que Mme Wallace lui avait raconté sur lui. Heureusement, Hugh n'avait pas entendu cette partie de leur conversation ! La gouvernante ne s'était, hélas, pas montrée très loquace. Elle ne lui avait pas appris grand-chose, hormis que la grand-mère de Brendan était une amie proche, et qu'ils avaient un très joli cottage dans le village. Cette information réconforta Riona car, même si Hugh n'avait pas reconnu l'enfant, au moins Brendan ne manquait-il de rien. Pourtant... était-ce ainsi que les choses devaient se passer, alors que tous les habitants du château regardaient d'un air désapprobateur tout rapprochement entre Brendan et Hugh ?

Soudain, l'intéressé passa une tête inquiète par les grandes portes de l'écurie. En l'apercevant, son inquiétude s'évanouit.

— Bon après-midi, ma dame.

— Bonjour, Brendan, répondit-elle en souriant. Je pense que Hamish commence à m'apprécier.

Elle fut tentée de caresser de nouveau le chien, mais ce dernier se détourna.

— Il va falloir que je sois patiente, ajouta-t-elle tristement.

Brendan fit un petit sourire de travers et se passa le bras sur son front couvert de sueur.

— Tu travailles dur ?

Il acquiesça et dit à voix basse :

— Le responsable des écuries a pris très au sérieux ce que monsieur a dit. Les écuries n'ont jamais été aussi propres.

Il regarda autour de lui comme pour s'assurer que personne ne pouvait les entendre.

— Je suis jeune, mais même moi je savais que les choses n'étaient pas bien faites. Seulement, je ne pouvais rien dire...

— Je comprends, fit-elle d'un air solennel en essayant de ne pas sourire.

Il semblait prendre son travail tellement au sérieux !

— Il y a un autre garçon d'écurie qui apprend le métier avec moi, poursuivit-il en rougissant. Il est plus jeune que moi, si bien que lorsqu'il n'a pas fait les choses comme on nous les a demandées le maître s'est fâché très fort après lui à l'idée que monsieur puisse s'en rendre compte. Bien sûr, je ne pouvais pas le laisser faire. J'ai donc dit que c'était ma faute, en imaginant que monsieur se montrerait plus clément avec moi.

Riona écarquilla les yeux en entendant sa réponse. Il était bien jeune, mais se pouvait-il qu'il connaisse la vérité ?

Il sourit doucement.

— Je m'étais trompé. J'ai été puni de la même façon, mais cela me convient.

Peut-être que le fait d'être traité comme tous les autres écartait les soupçons quant à sa filiation ? Tout en caressant Hamish, qui semblait l'accepter avec réticence, elle comprit qu'elle ne pouvait plus vivre sans en avoir le cœur net. Elle devait savoir ce qu'il en était. Elle avait aussi conscience des conséquences imprévisibles de cette décision.

Chapitre 14

Ce soir-là, Riona croyait savoir comment elle allait affronter Hugh, mais lorsqu'il entra dans sa chambre, avec son immense stature, vêtu de son seul plaid noir et rouge noué lâchement à la taille, tous ses plans s'évanouirent. Il venait manifestement de prendre un bain, et la lueur d'une brique de tourbe, qui venait tout juste de s'enflammer dans la cheminée, se reflétait sur sa peau encore humide. Aucun homme de sa connaissance n'était aussi obsédé par la propreté que lui, songea-t-elle en rougissant, tandis qu'elle se souvenait de l'agréable odeur de son corps lorsqu'elle s'était blottie sur ses genoux. Ses cheveux noirs, habituellement attachés en une queue-de-cheval, tombaient en boucles sombres sur ses épaules.

Pourquoi s'était-elle détendue aussi aisément dans ses bras la veille, bercée par sa voix au point de ne plus penser qu'elle n'appartenait pas à cet endroit et qu'il l'avait enlevée contre sa volonté ? Peu à peu, elle commençait à oublier son ancienne vie, qui se résumait à des visites chez des ladies en compagnie de Cat, à des heures passées au chevet de Bronwyn ou à être la cousine la moins convoitée pendant les soirées et les dîners auxquels elle était invitée. Elle ne faisait pas le poids face à la dot de Cat. Dire que, pendant tout ce temps, cette dot était déjà promise aux McCallum... Comment son oncle avait-il réussi à garder le silence aussi longtemps ?

En apercevant Hugh, debout devant elle, la corde à la main, elle fut contrainte de se concentrer de nouveau sur l'instant présent. Il ne disait rien, se contentant de la fixer avec ses yeux gris qui reflétaient parfois la colère glaciale de l'hiver, qui brillaient d'autres fois de l'éclat argenté de la passion. A ce moment, ses prunelles lui rappelaient la couleur de l'argent en fusion.

Il fallait vite le distraire. Elle aussi d'ailleurs. Il y avait urgence car, à cet instant précis, elle avait l'impression d'être aspirée par une vague de désir et craignait de ne plus pouvoir y résister.

— J'ai... parlé avec Brendan aujourd'hui, commença-t-elle d'une voix hésitante.

Il haussa les sourcils tandis que son regard glissait lentement sur son corps.

— J'ai des questions à vous poser sur lui, ajouta-t-elle sur un ton tout sauf ferme et déterminé.

— Vous n'avez cessé de me répéter que vous ne vouliez pas être mêlée, de près ou de loin, à cette maison ou à mon peuple. Tant que vous n'aurez pas changé d'avis à ce sujet, cela ne vous regarde pas.

Ses yeux ardents s'attardèrent sur sa bouche, ses seins, ses cuisses, jusqu'à ce qu'elle ressente leur brûlure. Sa peau se hérissa. Son cœur battait à tout rompre. Son corps se consumait et s'enflammait. Non, elle ne pouvait pas capituler aussi facilement. Elle secoua la tête en essayant de s'arracher à cette torpeur.

— Vous... vous avez tellement de cicatrices, dit-elle en posant les yeux sur l'une d'elles,

particulièrement marquée, qui lui barrait les côtes. Dites-moi comment cela est arrivé.

L'ébauche d'un sourire lui étira les lèvres — elle n'aurait même pas dû le regarder à cet endroit. Puis il lui prit la main et la posa sur la cicatrice. Elle s'étonna de la sensation troublante qui s'empara d'elle.

— Sheriffmuir, murmura-t-il.

Il passa délicatement son doigt d'avant en arrière le long de la boursouflure, et elle frissonna.

— Un Anglais a essayé de me transpercer avec sa baïonnette. Il a fallu presque un mois pour que la fièvre retombe et que je puisse me lever.

Elle humecta ses lèvres sèches.

— Votre convalescence a certainement pris des mois. Que vous ont dit les médecins ?

Il ignora sa question. Sans lâcher sa main, il fit glisser ses doigts sur son torse, jusqu'à la cicatrice qui lui barrait le menton.

— Un coup de poignard en m'entraînant avec mes hommes.

Puis il passa à son bras.

— La balle d'un mousqueton m'a effleuré lorsque j'avais quatorze ans. Nous étions en train de récupérer du bétail qui nous appartenait et, bien que l'on m'ait défendu de participer à ce raid, j'y suis allé.

Il fallait qu'elle trouve quelque chose à dire, même si son regard était attiré comme un aimant par ses muscles puissants.

— Si je comprends bien... vous avez volé *votre* bétail ?

Ignorant une fois encore la question, il fit glisser son doigt le long de son corps, et elle retint son souffle lorsqu'il l'amena sous les plis de son plaid, le tirant vers le bas jusqu'à découvrir sa hanche. Elle tremblait à présent et elle savait qu'il le sentait, tout comme il savait que ce n'était pas de peur, plus après la manière dont elle avait répondu à ses baisers et ses caresses, ces dernières nuits.

— Un voleur à Edimbourg a essayé de découper ma poche avec un peu trop d'enthousiasme.

Puis il fit glisser son doigt plus bas, sur sa cuisse. Il se pencha pour l'aider dans son mouvement, s'approchant si près que ses cheveux lui effleurèrent la tête.

Lorsqu'elle sentit la peau nue de sa jambe et qu'il fit remonter sa main, elle poussa un petit cri.

— Hugh !

Il sourit.

— Vous ne voulez pas savoir où l'épée a découpé ma chair ?

Elle ne trouvait plus ses mots. Il serra très fort sa main pour la maintenir sur sa cuisse, puis commença à l'embrasser dans le cou. Elle ferma les yeux en poussant un soupir d'abandon et se laissa aller à savourer la douceur humide de ses lèvres. Il ouvrit ensuite son peignoir pour atteindre son décolleté et laissa courir sa langue. Elle renversa la tête en arrière et s'agrippa d'une main à ses épaules nues pour ne pas s'effondrer à ses pieds. Soudain, elle s'aperçut qu'il ne tenait plus sa main sous son plaid, et pourtant elle ne l'avait pas ôtée. C'était elle qui s'y attardait à présent, savourant la chaleur de sa peau. Elle la retira brusquement et l'entendit rire.

— Asseyez-vous, jeune fille. Il faut que je vous attache avant d'essayer de vous convaincre du contraire.

Elle se laissa tomber sur le lit, tout étourdie et presque déçue. Il n'aurait eu aucun mal à la persuader de ne pas être attachée, mais elle préféra se mordre les lèvres plutôt que de l'avouer. Il remonta son vêtement jusqu'aux genoux pour découvrir ses chevilles. Après avoir noué la corde, il leva lentement les yeux au niveau de ses jambes tremblantes.

— Si vous écarterez juste un peu les cuisses, je pourrai voir le paradis, dit-il d'une voix douce.

Elle les serra rapidement, et il fit de nouveau entendre un rire de gorge.

Il ne se redressa pas. Il resta accroupi et commença à déposer des baisers brûlants sur ses chevilles, ses mollets, remontant progressivement jusqu'à ses cuisses. Elle frémit, émue par tant de délicatesse. Elle ignorait que sa peau pouvait s'embraser à chacune de ses caresses. Il n'essaya pas de relever sa chemise de nuit, mais se contenta de frotter sa joue contre sa cuisse, avant de s'attarder sur sa hanche. Enfin, il se redressa pour se placer à califourchon sur elle. Auparavant, ce geste l'aurait effrayée, mais à présent elle appréciait ce sentiment d'être une femme délicate et désirée. A travers ses vêtements, il déposa des baisers sur sa hanche et son ventre, sur sa poitrine puis la pointe de son sein, où il s'attarda en la tourmentant de ses baisers légers. Puis il la mordilla doucement, lui arrachant un cri.

Elle saisit sa tête entre ses mains.

— Hugh... s'il vous plaît.

Un désir aveugle s'était emparé d'elle, lui faisant oublier toutes les règles de bienséance. Elle n'était plus maîtresse de ses sens. S'il l'avait détachée pour plonger entre ses cuisses, elle l'aurait laissé faire, prête à tout pour apaiser cette douleur sourde au creux de son ventre.

Mais il ne la détacha pas. Il glissa sur le côté et commença à la caresser. Il s'empara de sa bouche avec une ardeur qui la transporta, et elle lui répondit avec la même fougue. Sa langue partit à la rencontre de la sienne pour l'explorer avec avidité. Les mains de Hugh semblaient faire des miracles sur son corps. Ses doigts glissaient sur ses seins, l'agaçaient, la caressaient jusqu'à ce qu'elle frémissse. Puis il poursuivit lentement son chemin vers le bas de son corps, et elle l'implora en silence de ne pas s'arrêter, même si elle ne pouvait pas le dire avec des mots. Il effleura alors l'intérieur de ses cuisses, et elle les écarta en gémissant, autant que la corde et sa chemise de nuit le lui permettaient. Chacune de ses caresses déclenchait en elle un plaisir aigu qui lui donnait envie d'en réclamer plus. Elle se contorsionna en haletant et, lorsque la bouche de Hugh quitta la sienne pour aspirer le bout de son sein, elle sentit son corps au bord du gouffre. Il l'avait éveillée au plaisir, et jamais plus elle ne serait la même. Elle finit par basculer, consumée par une jouissance inédite.

Interloquée, elle ouvrit les yeux. Hugh était assis à côté d'elle, un bras autour de sa taille. Il la regardait. Elle crut qu'elle serait incapable de croiser son regard sans se sentir gênée, mais il n'en fut rien. Ils s'étudièrent mutuellement comme si quelque chose avait changé entre eux. En réalité, rien n'avait changé. Soudain, une immense tristesse s'empara d'elle. Elle se couvrit le visage, ravalant ses larmes du mieux qu'elle le put. Hugh ne disait rien, et elle ne pouvait lui donner aucune explication. Elle le laisserait croire qu'elle n'était qu'une femme qui s'entêtait à vouloir choisir son mari, capable de continuer à lui mentir par dépit. Il ne la connaissait pas, même s'il savait jouer de son corps.

Il se laissa glisser à côté d'elle et la manipula comme si elle était une poupée de chiffon avant de se caler derrière elle et de la serrer contre lui. Elle sentit son érection dans le bas de son dos, mais il ne bougea pas. Il s'endormit avant elle, et elle regarda longuement le feu mourir dans la cheminée en se demandant ce qu'elle pouvait faire pour ne pas tomber amoureuse de l'homme qui l'avait enlevée et qui était le fiancé de sa cousine.

* * *

Le lendemain, Hugh fut distrait toute la journée, alors qu'il aurait dû se concentrer sur les préparatifs du conseil des gentlemen. Il fallait qu'il lise les rapports de son régisseur, de son trésorier et de son intendant, mais chaque fois qu'il essayait de s'y pencher son esprit le ramenait à

Riona.

Riona, qui avait découvert les plaisirs d'être une femme jusqu'à en pleurer. Il savait que c'étaient des larmes d'allégresse, comme c'était son vœu le plus cher. Mais elle se rebellait encore contre son avenir, contre lui, et il commençait à être à court d'idées pour lui faire accepter l'inéluctable. Il aurait aimé lui dire qu'elle était têtue et aveuglée par son besoin de décider de sa destinée, peut-être bien pour la première fois de sa vie.

Mais elle ne pouvait pas changer son avenir. Ne voyait-elle pas que, malgré son statut de chef, cette maison serait à elle ? Que pouvait désirer de plus une femme ?

Dès qu'elle aurait accepté son destin, il pourrait répondre à ses questions à propos de Brendan. Cette idée ramena ses pensées sur le jeune garçon qui avait accepté avec courage la modeste punition destinée à un autre. Son attitude avait suscité son admiration autant que son exaspération. Sa grand-mère avait su l'élever à merveille.

Brendan connaissait-il la vérité sur leur lien de parenté ? Si non, comment était-il censé le lui apprendre ?

Tout au long de la journée, les vendeurs ambulants montèrent leurs tentes dans la cour pour les gentlemen et leurs épouses venus des contrées et des villages voisins. Vins, tissus délicats et soies brodées s'alignaient à côté des bijoux. L'atmosphère était aussi festive qu'une foire de printemps mais, après le déjeuner, les hommes s'installèrent dans la grande salle pour travailler sérieusement.

Hugh écouta les rapports de ses métayers sur ses propriétés, les taxes collectées ces dernières années et les prévisions sur les récoltes à venir. Ensuite, il leur donna des explications détaillées sur les techniques agricoles anglaises qu'il souhaitait adopter. Comme dans les fermes voisines, cette annonce provoqua un tollé chez les paysans qui rechignaient à abandonner leurs vieilles habitudes.

* * *

Riona resta debout à les écouter au fond de la grande salle longtemps après le départ des femmes, parties rendre visite aux marchands ambulants ou se retrouver pour coudre et bavarder. La plupart d'entre elles s'exprimaient en gaélique même si elles avaient eu la gentillesse de parler anglais en sa présence. Elles s'étaient montrées très curieuses et lui avaient posé de nombreuses questions sur son éducation parmi les Anglais, oubliant que sa mère était anglaise. Que pouvait-elle leur dire ? La vérité ? Non, cela n'aurait fait que susciter leur méfiance. Elle était une Duff et, malgré l'amabilité de ces dames, elle décelait chez elles une réticence et un scepticisme à son égard chaque fois qu'elle ouvrait la bouche.

Donald Ross se trouvait également dans la salle, car il sous-louait une petite parcelle de terre. Elle veilla à prendre des nouvelles de sa mère et fut heureuse d'entendre que celle-ci avait retrouvé de l'entrain.

Pendant le conseil, elle écouta Hugh parler, mais ne comprit que quelques mots épars. Elle éprouva une certaine frustration à connaître le latin et le français, mais pas un traître mot de la langue de son père. Pourquoi ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ?

Lorsque Samuel passa devant elle, elle l'appela et lui demanda :

— Y a-t-il quelque chose que je devrais savoir ? Sont-ils si opposés aux idées de Hugh qu'ils en ont l'air ?

Samuel engloba du regard la salle où les hommes discutaient âprement dans les coins dès que Hugh faisait une pause.

— Tout se passe comme prévu. Les changements ne peuvent pas arriver en quinze jours, et il le

sait. Il souhaite faire des essais sur des parcelles de terre laissées à l'abandon si bien que l'année prochaine, à la même époque, les gentlemen pourront constater l'amélioration des rendements.

— C'est très astucieux de sa part, convint-elle à contrecœur.

Samuel la dévisagea avant de secouer la tête.

— Ai-je entendu une approbation dans votre bouche ?

Riona se raidit.

— Je peux approuver que l'on améliore les rendements pour éviter que les gens meurent de faim, n'est-ce pas ? Cela ne veut pas dire que j'approuve Hugh.

Hugh, l'homme qui avait pris le contrôle de son corps et parfois de son âme, l'homme qui était capable de lui faire perdre la tête d'une simple caresse. Si elle n'avait pas eu les jambes attachées, elle aurait même pu craindre d'être enceinte à l'heure qu'il était.

Samuel l'observa avec curiosité, et elle détourna les yeux, incapable de soutenir son regard.

— Il a fait une autre déclaration, ajouta-t-il. Il va partir visiter toutes les terres et tous les villages sous son autorité très bientôt. Les gentlemen lui ouvriront leurs maisons pour l'accueillir et prépareront les terres pour qu'il les inspecte.

Riona tenta de contenir son excitation.

— Combien de temps sera-t-il parti ?

— Etant donné qu'il a décidé de vous emmener, ce détail a-t-il de l'importance ?

Elle soupira bruyamment avant d'être distraite par des applaudissements et des acclamations.

— Ils sont heureux que nous nous invitons chez eux ?

— C'est un grand honneur d'héberger le laird, même si, d'ici là, ils reviendront assister à la cérémonie officielle qui proclamera Hugh chef des McCallum.

— Simple formalité, dit-elle avec un geste dédaigneux de la main.

— Il s'agit d'un rituel important et sacré qui existe au sein de notre clan depuis cinq cents ans.

— Est-ce la raison pour laquelle ils applaudissent ?

— Non, soupira-t-il. Alasdair vient d'être nommé chef de guerre.

Riona se dressa sur la pointe des pieds, heureuse que la plupart des hommes soient toujours assis sur les bancs en face de l'estrade. De son poste d'observation, elle voyait Hugh la main sur l'épaule de son frère adoptif. Alasdair paraissait fier mais surpris. A côté d'eux, Dermot affichait une neutralité de pierre.

— J'espère qu'il n'y a pas trop de gentlemen déçus, dit-elle à voix basse. Dermot semble l'être...

— Vous vous en souciez ? demanda Samuel.

— Je n'aime pas les conflits. Ils pourraient éclabousser mon clan, n'est-ce pas ?

— Je suis heureux que la sécurité des Duff vous intéresse, déclara-t-il, le ton teinté d'ironie.

Riona eut envie de lui décocher un coup de coude, mais se ravisa. Elle aperçut alors Dermot qui se penchait vers un homme à sa droite et, ensemble, ils observèrent Hugh d'un air impassible.

— Dermot pourrait causer beaucoup d'ennuis s'il le voulait, murmura-t-elle.

Samuel lui décocha de nouveau un regard surpris. Le fait était que, bien malgré elle, elle se faisait du souci. Il fallait à tout prix qu'elle mette ses sentiments de côté et qu'elle se rappelle que le mécontentement de Dermot représentait peut-être pour elle une chance de s'enfuir. Dévoiler la vérité sur son enlèvement changerait certainement la façon dont Hugh commandait son clan, mais elle essaya de ne pas y penser. Pourtant, elle avait de plus en plus l'impression d'agir en traître vis-à-vis de Hugh, ce qui était ridicule puisque c'était elle qui avait été kidnappée !

Samuel lui traduisit la dernière déclaration de Hugh sur l'organisation d'une grande chasse au

bénéfice du clan. Il y eut de nouvelles acclamations.

Les convives burent ensuite du whisky jusque tard dans la nuit, tandis que les musiciens divertissaient la foule. Hugh la persuada de goûter leur précieux whisky, et tous les hommes rugirent en voyant son expression lorsqu'elle avala l'ignoble breuvage. L'alcool lui réchauffa les entrailles, et ce fut la seule chose positive qu'elle trouva à dire.

Elle se retira bien avant que les gentlemen quittent la grande salle et elle entendit longtemps leurs chants d'ivrognes. Elle ne dormit pas très bien et se demanda comment elle réagirait si Hugh se présentait à elle ivre pour l'attacher. Mais il ne vint pas la retrouver dans sa chambre ce soir-là.

Beaucoup des convives restèrent deux nuits de plus et accaparèrent Hugh tard le soir. Et puis, au moment où Riona en avait assez de faire bonne figure, de coudre avec les dames et de se sentir exclue à cause de la langue, les invités s'en allèrent. Elle crut alors qu'elle allait pouvoir respirer, mais d'autres visiteurs se présentèrent.

La mère et la sœur de Hugh avaient été aperçues près du loch Voil et se dirigeaient vers Larig Castle. Ils dînaient tous les deux lorsqu'ils reçurent la nouvelle. Ils échangèrent un regard. Celui de Hugh était rempli d'incertitude. A sa grande surprise, il ne cherchait pas à cacher son inquiétude. Soudain, elle eut hâte de rencontrer la femme qui l'avait éloigné de son ivrogne de père, tout en lui inspirant une telle antipathie.

Chapitre 15

Debout dans la cour, Hugh attendait l'arrivée de sa famille en compagnie de Riona, qui peinait à cacher sa curiosité. Lui-même masquait toujours ses émotions, mais Riona semblait pouvoir percer le masque qu'il affichait depuis bien longtemps. Comprendait-elle son inquiétude, non vis-à-vis de Maggie, bien sûr, mais de sa mère ?

Une demi-douzaine de cavaliers à peine passa enfin par la guérite, ce qui le contraria au plus haut point. Il ne cessait de répéter à Maggie que le voyage depuis Edimbourg, qui durait plusieurs jours, était plein de dangers et d'hommes qui rêvaient de kidnapper des femmes riches...

Mais... n'était-il pas, lui aussi, un kidnappeur de femmes ? D'autant que l'argent tenait également une grande part dans cet enlèvement. Sauf qu'il était dans son bon droit, tenta-t-il de se convaincre.

Riona n'avait rien dit à personne des circonstances de son arrivée à Larig Castle, et il se demanda si cela allait changer avec la pression de sa famille. Elle ne le savait sûrement pas, mais sa mère n'avait plus aucun pouvoir sur lui. Maggie, c'était autre chose... Il avait un petit faible pour sa jeune sœur, qu'il avait protégée des accès de colère de son père lorsque ce dernier était ivre. Au cours de ces sept dernières années, il avait passé le plus clair de son temps à Londres et avait entretenu une correspondance assidue avec elle. Elle était celle qui lui manquait le plus.

— Depuis quand n'avez-vous pas revu votre famille ? demanda Riona en regardant les gardes descendre de cheval pour aider les dames.

— Depuis le début de l'été, après la mort de mon père.

Riona se rembrunit.

— Oui, bien sûr. Excusez-moi.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, répondit-il en fronçant les sourcils.

— Lorsque nous sommes arrivés, j'ai pensé que c'était la première fois que vous reveniez à Larig Castle depuis des années.

— C'est effectivement le cas. Je n'étais pas présent pour l'enterrement, mais j'ai vu ma sœur et ma mère à Edimbourg plus tard.

Il restait rarement très longtemps dans la même pièce que sa mère. Au moins, elle n'avait pas joué aux veuves éplorées, se contentant d'afficher un air solennel par respect pour lui, l'héritier.

Il finit par sourire en voyant Maggie arriver en courant vers lui. Il la souleva et la serra si fort dans ses bras qu'elle grogna de douleur.

— Tu m'écrases les côtes, mon frère ! s'écria-t-elle en gaélique.

Lorsqu'il la posa à terre, elle sourit à Riona.

— Lady Catriona, comme je suis heureuse de vous rencontrer enfin ! s'écria-t-elle.

Devant l'air confus de Riona, elle répéta la même phrase en anglais, puis la prit impulsivement dans ses bras. Hugh était ravi de voir sa sœur heureuse. Il y avait quelques années que Maggie n'était plus la jeune fille insouciante de ses souvenirs. Elle avait eu à gérer des problèmes difficiles à imaginer.

Elle avait attaché ses longs cheveux noirs et ondulés au bas de sa nuque, sous un chapeau de paille crânement noué sous son menton à l'aide d'un ruban. Elle portait un châle pour se protéger de l'air frais des Highlands sur une robe d'équitation vert foncé.

— Lady Catriona, permettez-moi de vous présenter ma sœur, Maggie McCallum. Maggie, ma fiancée.

— S'il vous plaît, appelez-moi Riona, répondit Riona avec un sourire poli.

Elles se prirent les mains, et Hugh se surprit à espérer que Riona trouverait en elle une amie, quelqu'un qui puisse l'aider à comprendre que la vie de l'épouse d'un chef des Highlands n'était pas si terrible.

En revanche, il pria pour qu'elle ne confie pas tout à sa sœur...

Sa mère s'approcha enfin d'eux à pas lents. Elle portait une coiffe en dentelle sur ses cheveux gris et une robe de couleur sombre, comme si elle était encore en deuil de l'homme qui avait détruit leur famille.

Hugh fit les présentations, et Riona s'inclina en une élégante révérence.

— Mère, je vous présente lady Catriona Duff. Riona, voici ma mère, lady McCallum.

— Lady Riona, dit sa mère d'une voix formelle, malgré ses yeux qui la dévoraient comme si elle était une bouée de sauvetage accrochée à lui.

Mais rien ne pouvait le sauver, pas après tous les secrets et tous les mensonges dont il avait été la victime.

— Ainsi, tu as enfin rencontré ta fiancée, dit Maggie en détaillant Riona de la tête aux pieds. Cela fait très longtemps qu'il vous attend, ma dame.

Riona rougit, puis regarda Hugh avec une inquiétude dans le regard qu'il espérait être le seul à voir.

— Comment s'est passée votre première rencontre ? continua Maggie. Elle a dû être tendue.

Hugh fut tenté d'intervenir et de répondre à sa place, habitué qu'il était à tout contrôler, mais il se contenta de sourire à Riona.

— C'était en effet très tendu, répondit-elle enfin. Je... j'ignorais tout de ce contrat de mariage.

Le sourire de Maggie s'évanouit.

— Oh ! c'est terrible que votre famille ne vous ait pas préparée à cela !

Puis elle se tourna vers lui.

— Mais vous êtes ici, avec nous, à Larig Castle. J'espère que vous avez compris à quel point vous avez de la chance.

Riona se sentit blêmir. De la chance de se sentir déchirée en permanence ? De ne même pas être capable de haïr son ravisseur ?

Elle tenait là l'occasion rêvée de mettre Hugh dans l'embarras devant sa famille, mais elle s'en sentait incapable.

Que devait-elle comprendre ? Que signifiaient les sentiments croissants qu'elle ressentait pour lui ?

Elle préféra se dire qu'il n'était pas très sage de se faire des ennemies, car les deux femmes ne manqueraient pas de se ranger du côté de Hugh. Autant profiter de cette occasion pour découvrir le

mystère qui entourait Brendan et l'aider si possible. La famille de Hugh devait connaître la vérité.

Hugh lui fit signe de monter la première des marches en direction de la grande salle. Il offrit ensuite le bras à sa mère et à sa sœur et lui emboîta le pas. Riona regarda par-dessus son épaule et le vit qui parlait avec Maggie, tandis que sa mère demeurait silencieuse et pâle.

C'était donc elle, la femme qui avait essayé de le sauver des comportements violents de son mari alcoolique ? Cet acte ne méritait-il pas une certaine proximité ou, du moins, de la loyauté de la part de Hugh ? D'après ce qu'elle avait pu constater, ce n'était manifestement pas le cas. Jamais elle ne l'avait vu si froid à l'égard d'une personne de son propre clan. Et cette femme était sa mère !

Dans la grande salle, de nouveaux plats chauds les attendaient. Ils prirent place sur l'estrade pour manger sous l'œil scrutateur des gentlemen et des servantes. Maggie était assise à gauche de Hugh et lady McCallum à droite de Riona. Hugh passa une grande partie du repas à bavarder avec sa sœur des amis qu'ils avaient en commun à Edimbourg. Il s'exprimait en anglais, essayant de la faire participer, chose que Riona apprécia, surtout en présence de sa mère qui gardait le silence et se tenait à l'écart. Mais elle ne se sentait pas capable de l'ignorer.

— Lady McCallum, dit-elle, je suis désolée pour votre deuil.

Lady McCallum battit les paupières. Elle avait les yeux gris, elle aussi, gris mais las, alors que les prunelles de son fils étaient si vives.

— Mon deuil ? Ma chère, si vous voulez mon avis, McCallum n'est pas mort assez vite !

Riona en eut le souffle coupé. Hugh et Maggie, eux, contemplèrent leur mère d'un œil impassible. Elle remarqua alors que les yeux de Maggie étaient de deux couleurs différentes, comme Hugh les lui avait décrits. L'un était bleu et l'autre vert. Le résultat était... déconcertant et intéressant.

Hugh et Maggie reprirent leur conversation.

— Oh ! reprit Riona, mal à l'aise. Hugh m'a dit qu'il avait rencontré des difficultés avec son père et que vous les aviez emmenés, Maggie et lui, pour les protéger. C'était très courageux de votre part.

Lady McCallum la regarda droit dans les yeux cette fois.

— Merci, murmura-t-elle avant de pencher la tête vers son assiette et de prendre une petite bouchée de son plat.

Elle était très mince et si elle ne mangeait pas plus que cela... Mais ne portait-elle pas le deuil de son époux ? Ou bien était-ce le deuil d'autre chose ? se demanda Riona en observant Hugh d'un œil inquisiteur. Elle ne croisa que son regard impavide.

Pendant que l'on préparait les chambres des nouveaux venus, Riona comprit que la sienne avait été autrefois celle de lady McCallum. Hugh emmena sa mère et sa sœur dans son salon privé. Maintenant qu'ils avaient quitté la grande salle, il paraissait plus détendu et montra une facette enjouée, même tendre de sa personnalité, qui témoignait à quel point il aimait sa sœur.

Pendant ce temps, leur mère se tenait à l'écart et regardait par la fenêtre.

Malgré elle, et cédant à la curiosité, Riona partit la rejoindre. Elle lui proposa un cerceau de broderie, mais cette dernière déclina son offre.

— Ce voyage m'a épuisée, dit-elle d'une voix calme. Mais je vous remercie.

— Je suis sûre que Mme Wallace prépare votre chambre aussi vite que possible.

Riona entreprit de broder une chemise de Hugh en pensant à sa propre famille et à l'image qu'ils pouvaient renvoyer. A l'instar de Hugh et de Maggie, elle se sentait proche de sa sœur, mais de ses parents... c'était une autre affaire.

— Comment s'est passé votre voyage dans le Nord, Riona ? demanda Maggie.

— Je l'ai trouvé très long, même si votre frère avait prévu une voiture pour une grande partie du trajet.

Elle évita délibérément le regard de Hugh.

— Une voiture, sur ces routes ? s'étonna Maggie en haussant les épaules. Je préfère voyager à cheval !

— Tu n'aurais pas dit la même chose si tu avais été surprise par des orages ! lui fit remarquer Hugh.

— C'est vrai, convint Maggie, puis elle ajouta en se tournant de nouveau vers elle : nous avons dû nous rencontrer quand nous étions enfants, car je me souviens très bien de votre frère.

Il y avait une certaine nervosité dans sa voix, et Riona ne put s'empêcher de penser aux McCallum et à leurs secrets. Le regard étrange de Maggie semblait vouloir la percer jusqu'au fond de son âme et lui procura un sentiment de malaise.

— Je suis rarement venue en Ecosse, dit-elle. Owen, qui est l'héritier, y est venu plus souvent que moi avec le comte.

Mais il ne s'agissait ni de son frère ni de son père. Elle se sentit à son tour tendue, prenant subitement conscience qu'elle aussi avait ses secrets. Elle aurait aimé pouvoir se confier, mais la prudence l'en empêcha. Elle était l'ennemie, ici. Lorsque tous s'apercevraient que Hugh s'était trompé de femme...

— Je suis curieuse de savoir comment vous vous êtes rencontrés avec Owen, étant donné que nos clans n'ont pas toujours été dans les meilleurs termes.

Maggie et Hugh échangèrent un regard énigmatique.

— J'ai essayé de me lier d'amitié avec la comtesse, expliqua lady McCallum. Pour le bien de nos clans. C'est d'ailleurs pour cette raison que votre contrat de mariage a été scellé.

Elle décocha un regard inquiet à Hugh, comme si elle s'attendait à ce qu'il proteste.

A un moment de sa vie, il avait voulu choisir une autre fiancée, et ce malgré le contrat de mariage, se souvint Riona. Était-ce la raison pour laquelle il ne s'entendait pas avec sa mère ?

— Qui a eu l'idée de stipuler que les terres servant à fabriquer le whisky devaient être partagées ? demanda Riona.

— Sans cette clause, il n'y aurait pas eu de contrat, répondit Hugh sèchement. Votre père n'aurait jamais proposé sa fille et sa dot à un McCallum sans une offre importante en retour. Partager ces terres pendant toutes ces années a considérablement altéré notre capacité à tirer profit du whisky. Mais vous, les Duff, avez pu élaborer votre propre recette et avez réussi bien au-delà de vos espérances.

— Ce mariage n'est qu'un échange de biens, n'est-ce pas ? répliqua-t-elle d'une voix amère.

Maggie et lady McCallum la regardèrent un peu trop attentivement.

— Les choses n'ont pas été faciles pour Riona, expliqua Hugh. Elle est une Duff, mais elle a été éduquée pour désavouer le pays de ses ancêtres, dont elle ne parle même pas la langue. Imaginez-vous seule au sein d'un autre clan, ne connaissant personne, après avoir ignoré toute votre vie que votre famille vous avait offerte en mariage pour régler une vieille querelle. Elle a été éloignée de tout ce qu'elle connaît, de tout ce qu'elle imaginait être son avenir.

Riona cligna rapidement des paupières pour retenir des larmes qu'elle refusait de verser. Mais elle ne put détacher son regard de celui de Hugh.

— Eh bien, il semblerait que vous ayez commencé à tisser des liens, dit Maggie d'une voix hésitante. Au moins, vous n'êtes pas remplis de haine l'un pour l'autre.

Riona sourit faiblement, puis pencha la tête sur sa broderie. Non, elle ne détestait pas Hugh,

même si cela lui était arrivé de le faire. Elle s'inquiétait plutôt d'avoir trop de sentiments pour cet homme dans cette situation impossible...

— Avez-vous fixé la date du mariage ? demanda lady McCallum.

— Pas encore, répondit très vite Hugh.

— Mais lady Riona loge dans tes appartements, ajouta sa mère, l'air confus. Est-ce un mariage d'essai ?

— Non, dit Riona fermement.

— Oh !

Lady McCallum continua de regarder durement son fils, qui l'ignora.

Une voix malicieuse incita Riona à se demander quelle aurait été leur réaction, si elles avaient appris que Hugh l'attachait...

Bientôt, Mme Wallace vint chercher leurs invitées pour les accompagner dans leur chambre, et Riona resta seule avec Hugh. Il se tenait debout près de la fenêtre, les mains dans le dos. Elle l'imaginait le regard perdu dans le vague.

— J'apprécie la gentillesse que vous avez manifestée à l'égard de ma mère, mais qui n'était pas vraiment nécessaire, dit-il brusquement.

Riona le regarda fixement.

— Je ne suis pas aveugle. J'ai remarqué que vous aviez des problèmes avec elle, mais ce ne sont pas les miens. On ne m'a pas éduquée à manquer de respect aux gens sans raison. Bien sûr, si vous m'en donniez...

— Vous êtes en train de me dire que vous allez devenir mon épouse ? répliqua-t-il.

Ils se retrouvaient de nouveau dans leur impasse.

* * *

Après le dîner, le barde du clan chanta une longue ballade pour célébrer le passé des McCallum. Sa mère s'étant retirée, Hugh eut tout le loisir de s'asseoir près de sa sœur et de se réjouir de son enthousiasme, tandis qu'ils écoutaient la vieille chanson. De temps en temps, il regardait en direction de Riona, assise à côté de Dermot. Ce dernier était manifestement occupé à lui traduire les vers, mais cela ne l'aida pas à se sentir plus serein.

Maggie observa à son tour Riona et Dermot, puis se tourna vers lui.

— Quelque chose te dérange ? demanda-t-elle.

— Non, rien du tout.

— Etant donné que Dermot est un vieux camarade et aujourd'hui le *tanist*, je m'attendais plutôt à te voir sourire et non froncer les sourcils. Ou bien dois-je comprendre que ce regard noir est destiné à Riona ?

— Que penses-tu d'elle ? demanda-t-il en ignorant sa question.

Maggie releva la tête.

— Je n'ai parlé avec elle qu'une seule fois et je n'ai aucun souvenir d'elle enfant, alors que je devrais en avoir, si ce que mère m'a dit est bien vrai.

— Mais elle prétend qu'elle n'est venue que rarement en Ecosse.

— Prétend ? Tu ne la crois donc pas ?

— Je me suis mal exprimé. Je savais avant d'aller la chercher en Angleterre qu'elle était rarement venue en Ecosse. Je voulais savoir à quoi m'attendre face au comte d'Aberfoyle.

— Il était en effet plus sage de se préparer, répondit-elle d'une voix songeuse, tout en continuant

de l'observer attentivement.

Hugh regarda de nouveau Riona avant de demander à sa sœur :

— Est-ce que tu... *vois* quelque chose sur elle ?

L'air ouvert et joyeux de Maggie s'évanouit soudain, comme une lampe que l'on éteint.

— Je ne fais plus cela, Hugh. Je te l'ai dit.

— Tu l'as dit, en effet, mais... qu'as-tu fait de ton instinct, alors ?

— Mon instinct ? répondit-elle sèchement avec un sourire forcé. Un homme a de l'instinct, mais une femme a... de l'intuition.

— Donc, tu insinues que tu as la même intuition que n'importe quelle femme ?

— Hugh, ne fais pas ça, dit-elle en baissant le ton. Tu sais que je refuse ce don étrange qui m'a été donné.

— Avant, tu disais qu'il s'agissait d'un don du ciel.

— Mais il m'a fait du mal bien trop souvent. C'est devenu une malédiction. J'ai trouvé un moyen de l'ignorer et d'éloigner de moi les rêves. Je ne suis plus ennuyée par des impressions et des émotions troublantes finalement inutiles.

— Pas toujours inutiles. Souviens-toi de ce petit garçon. Tout le monde croyait qu'il était tombé dans le lac et qu'il s'était noyé. Toi, tu savais qu'il n'en était rien. Tu as pris la tête du groupe qui l'a finalement retrouvé, recroquevillé sous un escarpement rocheux.

Ses joues s'empourprèrent tandis qu'elle soupirait doucement.

— Ils auraient continué leurs recherches sans moi. Ses parents étaient désespérés et n'étaient pas prêts à accepter qu'il soit mort.

— C'était l'hiver, et s'il était resté dehors toute la nuit...

Il laissa mourir ses paroles, mais Maggie ne paraissait pas soulagée.

— C'était un cas isolé, Hugh. La plupart du temps, mes rêves m'effrayaient. Et pour quoi ? Le plus souvent, j'avais le sentiment de n'aider personne et, tout ce que je recevais en retour, c'étaient des regards méfiants et des gens qui m'évitaient comme si j'avais le mauvais œil.

— Tu nous as souvent éloignés de notre père bien avant que ses crises s'aggravent quand il avait bu.

Elle haussa les épaules.

— Ce n'était pas difficile de deviner à quel moment cela risquait d'arriver. Il n'était pas vraiment subtil.

— Je n'aime pas te voir dénigrer tes dons.

— Ce n'est pas ce que je fais. J'essaie juste d'oublier une époque où je croyais que j'étais mieux que les autres, où mon arrogance était telle que je me pensais la seule à qui Dieu avait accordé un don.

— Tu affirmes que nous avons tous un don et tu as peut-être raison, mais le tien...

— Ça suffit, Hugh. Je ne serai plus une voyante et plus personne ne me regardera comme un oiseau de mauvais augure.

— Donc, tu n'as rien *sent*i quand tu as rencontré Riona ?

Il observa attentivement sa sœur et le regard étrange qu'elle posa sur sa fiancée.

— Non, rien du tout. Et je n'ai jamais « senti » quoi que ce soit. J'ai eu des visions, en rêves.

Il préféra ne plus insister, pour l'instant.

— Tu l'as installée dans l'ancienne chambre de mère ? demanda-t-elle sans cacher sa curiosité.

— Riona est ma fiancée et mérite de loger dans la meilleure chambre du château.

— Où tu peux l'avoir facilement sous la main...

Cette conclusion était évidente et n'était certainement pas le résultat d'une vision.

— Tu as dû faire beaucoup d'efforts pour la conquérir ? demanda Maggie d'un air taquin. Elle ne s'est pas pâmée en voyant ton beau visage ?

Il prit une longue gorgée de whisky et fit la grimace.

— C'est une femme très têtue. Tu sais comment j'ai réagi, quand j'ai appris que je ne pouvais pas choisir ma fiancée.

— Tu as failli te faire tuer, à plusieurs reprises.

— Il a fallu qu'elle digère la nouvelle.

— Elle ne s'est donc pas fait mal en essayant de s'enfuir ?

Il lança un regard étonné à sa sœur qui gloussa.

— Je ne crois pas que tout est parfait, Hugh, et je n'ai pas besoin d'être une voyante pour le savoir.

— J'ai élaboré un plan qui semble fonctionner.

— Et quel est-il ? Je pourrais en avoir besoin à mes propres fins, un jour.

— Non, je ne crois pas.

Il s'était exprimé de sa voix de chef, oubliant l'espace d'un instant à qui il parlait.

— Tu me dis non, à moi ? Que peux-tu bien faire que je ne puisse pas faire à mon tour ?

— Je dors avec elle en l'attachant.

Maggie s'étrangla en buvant son vin et toussa, attirant sur elle tous les regards des personnes attablées.

— Voulez-vous que je vous fasse porter autre chose à boire, mademoiselle Maggie ? demanda Riona.

— S'il vous plaît, appelez-moi Maggie. Non, j'ai simplement avalé de travers.

Hugh remarqua que sa sœur était incapable de croiser le regard de Riona.

— Tu es toute rouge. Si jamais tu te mets à rire..., la prévint Hugh.

— Non, je n'en ferai rien. Mais... laisse-moi quelques instants.

Elle but une autre gorgée de vin, plus petite cette fois, puis s'essuya les yeux.

— Oh ! Hugh, tu me fais toujours rire !

— C'est une affaire très sérieuse, Maggie. Riona et moi ne nous connaissons pas, et je passe mes journées à apprendre à devenir chef, dans la mesure où père s'est accroché au pouvoir jusqu'à la fin.

— N'oublie pas que tu n'étais pas là non plus. Pas à cause de toi, bien sûr, mais de mère.

Ils se rembrunirent un instant, puis il croisa de nouveau le regard étrange de sa sœur.

— Riona et moi n'avons pas de temps à passer ensemble, et j'ai pensé que... Attacher sa fiancée est une vieille coutume... Pourquoi ne pourrais-je pas m'en servir si rien d'autre ne semble fonctionner ?

Maggie se pencha vers lui et demanda avec enthousiasme :

— Et ça a fonctionné ?

Hugh se racla la gorge, mal à l'aise.

— La corde vous aide à parler plus qu'à vous embrasser ?

— Eh bien, en fait, nous pouvons nous embrasser. Nous ne pouvons simplement pas... C'est une discussion beaucoup trop délicate pour l'avoir avec sa sœur ! protesta-t-il.

— Mais c'est quelque chose que je devrais permettre à mon fiancé si je décidais un jour de me marier ?

— Pas nécessairement...

Elle haussa les sourcils avec intérêt.

— Vraiment ? Tu dis que cette pratique est bonne pour toi, mais pas pour moi ?

— Nous ne devrions pas en parler. Il s'agit d'une affaire privée.

Maggie étouffa son rire derrière sa main, et Riona les regarda avec intérêt. Il la gratifia d'un petit signe de tête et ne s'inquiéta pas de la voir reprendre sa conversation avec Dermot.

Il espérait que sa sœur se servirait de son don pour lui confirmer qu'il avait fait le bon choix en courtisant Riona. A la place, il ne pouvait se fier qu'à son propre jugement et s'il était dans le vrai...

Il n'arrêterait pas d'attacher sa fiancée. Il y pensait toute la journée et imaginait ce qu'il allait lui faire, et comment elle allait lui répondre. Il se sentait comme un adolescent rêvant de son premier amour.

Mais Riona n'était pas la première femme qu'il avait voulu épouser, et il refusait que leur histoire se termine aussi mal que la première.

Chapitre 16

Lorsque Hugh vint la rejoindre dans sa chambre, Riona se dit qu'elle était prête. Elle avait une multitude de questions à lui poser, même si elle savait que ce n'était qu'une façon de faire diversion. Elle avait passé la soirée à l'observer avec sa sœur d'un œil fasciné. Jamais elle ne l'avait vu si loquace, joyeux et expressif. Il lui était toujours apparu comme un homme très réservé et habitué à cacher ses émotions. Et c'était sans doute encore vrai, mais sous la surface il était quelqu'un qui avait su rire, avait été un excellent frère, qui savait traiter sa mère avec respect, même s'il était clair qu'un événement était venu modifier leurs relations.

Réfléchir à tout cela l'avait aidée à oublier la dernière fois où il l'avait attachée, mais cet oubli ne durait jamais très longtemps. Son corps se languissait de vivre de nouveau cette expérience. Chaque nuit où les gentlemen avaient accaparé Hugh, elle était restée éveillée, regrettant qu'il ne vienne pas la rejoindre. Elle avait l'impression honteuse d'être une dévergondée, une perverse, l'impression d'avoir perdu la bataille avec sa conscience. Et cela ne pouvait que la rendre malheureuse, car jamais elle ne serait l'épouse de Hugh.

Lorsqu'il se présenta à elle, toutes ses bonnes résolutions s'évanouirent, et le désir lui embrasa les entrailles au point de la faire trembler. Il la contempla d'un œil affamé, comme prêt à la dévorer. Comme dans un rêve, il traversa la pièce et s'avança vers elle avant d'ôter sa chemise et de la laisser tomber au sol. La vue de son large torse lui coupa le souffle. Il avait remplacé son kilt par une culotte, ce qui était plus sûr. Mais elle aussi devait faire preuve de prudence.

— Votre sœur me plaît, dit-elle d'une voix joyeuse et un peu hachée.

Il s'arrêta à quelques centimètres du lit, et son regard de braise s'éteignit.

— Comment ?

Sa voix paraissait aussi entrecoupée que la sienne, ce qui la rasséra. Il fallait qu'elle garde le contrôle d'elle-même, surtout en le voyant aussi troublé. Car il voulait qu'elle s'abandonne à lui et qu'elle refuse la corde, pour faire d'elle sa femme à travers un mariage d'essai.

— En vous voyant avec Maggie, j'ai eu le sentiment que vous avez toujours été très proches.

— C'est vrai. Vous avez une sœur, vous savez ce que c'est. Je ferais n'importe quoi pour la mienne.

— Vous êtes-vous aidés à éviter votre père, lorsqu'il était ivre ?

Hugh fronça les sourcils, et la confusion dans son regard fut bientôt remplacée par de la consternation.

— Evidemment ! Il était de mon devoir de la protéger. Père n'a jamais essayé de la battre mais...

— Vous craigniez qu’il le fasse, car il vous battait.

Il ne répondit pas.

— Vous l’avez fait par devoir ?

Il prit un air soucieux.

— Bien sûr que non. Je l’aimais.

— Dans ce cas, vous savez à quel point l’amour est important et à quel point il est difficile de se marier sans éprouver ce sentiment.

Il leva les yeux au ciel en passant la main dans ses longs cheveux.

— Riona, nous n’avons pas eu assez de temps pour apprendre à nous connaître...

— Et nous n’en avons toujours pas, Hugh. Je ne peux pas vous épouser et je ne deviendrai pas votre maîtresse. Pourtant, c’est la direction que prend notre... relation.

Il la regarda fixement, l’air impénétrable, comme s’il voulait continuer à lui cacher ses sentiments.

— Votre sœur a des yeux fascinants. Les gens superstitieux la regardent-ils avec méfiance ?

Il ouvrit la bouche puis la ferma, avant de lui tourner le dos et de sortir de la chambre en faisant claquer la porte derrière lui.

Riona se jeta sur son lit et se couvrit le visage de ses mains. Une immense déception l’envahit, et elle fut sur le point d’aller le rejoindre. Mais, si elle le faisait, elle serait incapable de lui résister. Elle pouvait tomber enceinte et, lorsque la vérité éclaterait, elle resterait seule, comme Agnès.

Non, elle n’aurait pas de mari, pas d’enfants. Le deuil de cette vie qu’elle ne pouvait pas avoir était ce qu’il y avait de mieux pour elle. Pourquoi diable ses larmes continuaient-elles de couler, dans ce cas ?

* * *

Comme convenu, Hugh partit à la chasse en compagnie de ses hommes en milieu de matinée, le lendemain, même s’il déplorait manifestement quitter sa sœur juste après son arrivée. Riona se tenait à côté de Maggie et regardait le groupe de cavaliers traverser la cour à pas lents. Dermot et Samuel étaient restés au château avec les hommes plus vieux, mais aucun ne paraissait satisfait de la situation. En revanche, Alasdair accompagnait Hugh, et Riona espérait qu’ils redeviendraient amis comme autrefois.

Hugh les salua, mais ne leur sourit pas. Il lui décocha en revanche un regard perçant, la mettant ainsi en garde de ne pas chercher à s’enfuir. Elle se contenta de relever le menton et de lui renvoyer un regard froid.

Le reste de la journée, elle fut monopolisée par Maggie, qui paraissait ravie de savoir que son frère allait enfin se marier. Riona ne trouva pas l’occasion de prendre Dermot à part pour essayer de gagner son estime. Elle craignait aussi que Maggie interprète mal sa démarche. Elle n’aurait pas dû s’en soucier, pourtant, étant donné que la vérité finirait par éclater, et que Maggie ne pourrait que se sentir blessée... Malgré tout, elle avait l’impression d’être une lâche.

Lady McCallum, quant à elle, passa la journée complète dans sa chambre.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, Riona interrogea Maggie.

— Votre mère éprouve-t-elle le besoin de se reposer après ce long voyage ?

— Oui, je pense, répondit Maggie. Mais elle n’est plus très sociable. Elle donne l’impression d’être accablée par le deuil, même si elle vivait séparée de mon père depuis des années.

— Peut-être fait-elle son deuil des meilleurs souvenirs ?

— Si elle en possède, je n'en ai pas connaissance. Lorsque nous étions très jeunes, mon père arrivait à se contrôler. Mais, aussi loin que remontent mes souvenirs, il buvait déjà sans retenue à tous les repas et parlait fort. A la bataille, les soldats le craignaient. D'une certaine façon, Hugh lui ressemble, avec sa carrure imposante et sa force.

— Parfois, je pense que Hugh boit un peu trop, comme son père, dit Riona d'une voix hésitante. Mais je ne l'ai jamais vu ne pas se contrôler, et il ne crie pas.

Maggie la regarda, comme sous le choc.

— Je n'arrive pas à croire que Hugh puisse se soûler souvent. Mais ici, tout le monde boit du whisky.

— C'est vrai. Je ne voulais pas le critiquer.

Elle se sentait mal à l'aise et savait que ses inquiétudes ne présentaient pas Hugh sous son meilleur jour aux yeux de sa sœur.

Maggie acquiesça, l'air toujours soucieux.

— Je sais que ces dix dernières années ont été difficiles pour lui. Il a été contraint de s'éloigner du clan pour étudier à l'université, puis il est devenu parlementaire. Le clan l'a-t-il bien accepté à son retour ?

— Oui, mais je sens une certaine inquiétude. J'imagine qu'il a besoin de faire ses preuves, et cette chasse va certainement l'y aider. Il s'entraîne avec ses hommes au combat, ce qui ne peut que montrer ses compétences, mais une fois dans le feu de l'action les choses sont différentes.

— C'est vrai. Il n'a jamais cessé de s'entraîner. Son habileté à manier l'épée était légendaire, à Londres.

— Il ne parle pas beaucoup de cette époque et prétend que les parlementaires écossais n'étaient pas bien traités.

Maggie acquiesça.

— Il est scandaleux que l'Angleterre, qui devait traiter l'Ecosse comme son égale, permette à certains de ses politiciens d'être méprisés par d'autres. Mais Hugh a fait son devoir et a donné de son temps jusqu'à la mort de notre père. Maintenant, il est temps pour lui de faire ses preuves en tant que laird. Avec vous à ses côtés, je ne sais pas comment il peut échouer, ajouta-t-elle en souriant.

Riona lui rendit son sourire d'un air pincé et se coupa un bout de pain pour faire diversion. Lorsque tout le monde apprendrait que Hugh s'était trompé de femme, compromettant ainsi le contrat, la dot et surtout l'usage de leurs terres, elle ignorait ce qui allait se passer.

Mais, avant cette révélation, il fallait qu'elle fasse quelque chose, qu'elle prenne une décision qui pouvait avoir des conséquences pour tous.

— Pensez-vous que votre mère aimerait sortir se promener avec nous ? demanda Riona. Cela lui ferait du bien de prendre l'air. Il y a même un peu de soleil entre les nuages.

— Merveilleuse idée ! Je vais lui proposer.

Riona s'attendait presque à ce que lady McCallum décline son invitation mais, une demi-heure plus tard, celle-ci descendait l'escalier en compagnie de Maggie, sa coiffe en dentelle aussi terne que son humeur.

Riona veilla à marcher lentement et encouragea lady McCallum à participer à la conversation en lui posant des questions. Elles croisèrent une servante qui salua Maggie avec entrain et montra plus de réserve pour la veuve du chef. Riona les conduisit dans l'autre cour, au-delà de l'arche. Quelques gentlemen étaient restés au château, mais aucun ne s'entraînait au combat. En revanche, des gardes étaient postés sur les remparts, et des palefreniers allaient et venaient entre les écuries. La plupart des chevaux étaient sortis, et elle avait entendu Hugh donner des instructions précises quant au

nettoyage des écuries.

Elle aperçut alors Hamish, le terrier, attaché à l'extérieur. Elle inspira profondément, à la fois soulagée et pleine d'espoir.

Maggie poussa un petit cri aigu et se mit à genoux.

— Que tu es mignon, petit chien ! s'écria-t-elle.

— Il s'appelle Hamish et il n'est pas toujours aussi accueillant...

Mais le chiot posa ses petites pattes sur les cuisses de Maggie et lui aurait bien léché le visage, s'il l'avait pu.

— Bien... J'en conclus que je suis la seule qu'il n'aime pas, fit remarquer Riona sèchement.

Hamish lui lança un regard noir, mais ne grogna pas.

— Pourquoi est-il attaché ? demanda lady McCallum d'une voix déjà lasse malgré l'heure matinale. J'ai vu des chiens aller et venir librement.

— Seuls les plus vieux, qui ne sont pas partis pour la chasse, circulent en liberté, commenta Maggie.

— Hugh l'a confié à un jeune garçon d'écurie, expliqua Riona. Il s'appelle...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Brendan venait de sortir du bâtiment et les observait avec intérêt. Son corps mince et sec, déjà porteur de sa force à venir, paraissait trop grand pour ses vêtements.

— Bonjour, lady Riona, dit-il d'une voix prudente.

Lady McCallum retint son souffle et pâlit brusquement. Riona se raidit, prête à la retenir si jamais elle s'évanouissait. Mais cette dernière se contenta de poser la main sur le bras de sa fille et se ressaisit.

— Bonjour, Brendan, dit Riona d'une voix aimable. Je te présente lady McCallum, la mère du chef, et sa sœur, dame Maggie.

Brendan les regarda toutes deux avec aplomb.

— Tu es Brendan McCallum, le petit-fils de Claire ? demanda alors lady McCallum d'une voix lente et mesurée.

Brendan acquiesça, tandis que Hamish bondissait et posait ses pattes avant sur les jambes de son maître.

— Oui, ma dame. Vous connaissez ma grand-mère ?

— Oui, je la connaissais déjà avant que tu naisses.

Riona étudia lady McCallum. Était-elle, elle aussi, la grand-mère de l'enfant ?

Maggie observait Brendan avec grand intérêt.

— N'es-tu pas un peu jeune pour travailler au château, Brendan ?

Il haussa les épaules et ébouriffa les poils sur la tête du chien.

— J'aime mon travail. Grand-mère n'a plus tellement besoin de moi. Elle a embauché un valet de ferme pour l'aider avec les récoltes et les vaches.

Qui payait pour cela ? se demanda Riona. Mais elle croyait avoir deviné la réponse et se sentit rassérénée.

— Quelle bonne idée d'avoir amené ton chien, ajouta Maggie.

— Le chef me l'a donné, expliqua Brendan sans cesser de les dévisager.

Lady McCallum fronça les sourcils, et Maggie lui lança un regard hésitant.

Pour Riona, leur attitude était la plus grande preuve de la filiation de Brendan qu'elle ait pu constater jusqu'à présent. Brendan s'excusa et retourna travailler. De son côté, lady McCallum décida de rentrer au château. Riona et Maggie la suivirent.

— Etiez-vous là pendant la convalescence de Hugh, après la bataille de Sheriffmuir ? lui demanda alors Riona en prenant une profonde inspiration.

Le sourire de Maggie s'évanouit.

— J'étais là. Ce fut une époque terrible pour l'Ecosse. La défaite est une chose amère, et beaucoup d'Anglais ont été cruels dans leur victoire.

Elle lui décocha un regard furtif et enchaîna :

— Excusez-moi. Je sais que vous avez de la famille anglaise...

— Mais je ne suis pas un soldat anglais, répliqua Riona avec un sourire en coin.

— Les gens d'ici vous traitent-ils différemment en raison de vos origines anglaises ?

— J'ai entendu une remarque ici ou là, mais rien de bien méchant. Le fait d'être avec Hugh inspire le respect, bien sûr. Les gens sont respectueux envers nous car Hugh est leur nouveau chef, mais je pense qu'il est plus difficile de gagner leur confiance.

Tout comme elle ne pouvait pas faire confiance à Maggie, songea-t-elle.

— Hugh m'a laissé entendre que la rupture avec son père a eu lieu durant sa convalescence. Voulez-vous m'en parler ?

— Il ne l'a pas fait ? demanda Maggie, l'air étonné.

— Il m'a dit qu'il avait voulu épouser une femme, mais qu'il n'avait pas pu à cause du contrat. Je sais aussi qu'il y a eu une femme nommée Agnès, qui est morte. Est-ce la même personne ?

Après un long moment, Maggie répondit sur le ton de l'excuse :

— Je pense que vous devriez en parler avec lui.

— Bien sûr, soupira Riona. Pardonnez ma curiosité.

— Je comprends. Vous vous apprêtez à épouser un homme que vous ne connaissiez pas il y a quelques semaines encore. Mais c'est à Hugh de vous parler de cette histoire.

Maggie jeta un regard derrière elle, et Riona se demanda si elle cherchait Brendan. Puis elle se morigéna intérieurement. Elle aurait dû attendre avant d'aborder ce sujet. Maggie ne la connaissait pas du tout. Et puis, peut-être ne voulait-elle pas présenter son frère sous un jour qui ne lui était pas favorable.

Tandis que lady McCallum montait l'escalier en direction de la grande salle, Maggie la prit par le bras.

— Attendez un moment, voulez-vous ? Allons nous asseoir dans le jardin potager pour parler.

Riona tâcha de ne pas se faire trop d'illusions. Maggie avait mis un terme à leur discussion à propos du passé de Hugh. Ce qui ne l'empêcha pas de la contempler, pleine d'espoir, une fois qu'elles se furent assises côte à côte sur le petit banc en pierre qui donnait sur les plantations de carottes et de navets.

— Je sais que ma question va vous surprendre, commença doucement Maggie, mais comment va Owen ?

Elle n'utilisa pas son titre de vicomte Duncraggan, ce qui supposait une familiarité qui surprit Riona. Maggie pensait qu'Owen était son frère, évidemment, et non son cousin.

— La dernière fois que je l'ai vu, il allait bien, répondit-elle. Il faisait bonne figure à Londres, tout en assistant à ses cours de sciences préférés.

Maggie acquiesça sans sourire.

— Cela paraît évident, murmura-t-elle.

— Vous le connaissez ? Je ne pensais pas que nos familles s'étaient beaucoup fréquentées depuis la signature du contrat.

Maggie lui lança un regard perçant, et Riona se demanda si elle avait commis un impair.

— Il existe une petite histoire... Lorsque Hugh a découvert, à treize ans, que sa promise avait déjà été désignée, il a eu... du mal à l'accepter.

— Je le sais. Il m'a parlé de son attitude inconsciente et de l'incident avec les soldats anglais.

Maggie sembla se détendre un peu.

— Oh ! très bien. Notre mère a désespérément cherché à l'aider. C'est là qu'elle a décidé de renouer contact avec lady Aberfoyle. Comme vous le savez, votre mère est restée en Angleterre, mais Owen et votre père sont venus nous voir occasionnellement. Rien de très important.

Pas important ? songea Riona dont la curiosité venait de monter en flèche. Si c'était aussi banal, pourquoi Maggie demandait-elle des nouvelles d'Owen après toutes ces années ?

— Je... me demandais comment il allait, poursuivit Maggie en se raclant la gorge. Il n'est donc pas marié ?

La dernière question fut posée avec tant de fausse désinvolture que Riona se retint de sourire.

— Non, il ne s'est toujours pas prononcé.

Maggie hocha la tête et se leva brusquement.

— J'espère qu'il trouvera bientôt le bonheur.

— De votre côté, vous n'avez jeté votre dévolu sur personne ? Hugh ne m'a pas dit que vous étiez fiancée.

— Je suis encore une jeune femme indépendante d'Edimbourg, répondit Maggie avec détermination. Je possède une dot et un petit héritage par ma mère. J'ai le temps de décider de mon avenir.

— J'en suis heureuse.

En se dirigeant vers le château, Riona continua à se demander s'il fallait tirer d'autres conclusions à propos de Maggie et d'Owen. Manifestement, les Duff et les McCallum étaient liés de bien des manières...

— Laissez-moi vous apprendre quelques mots de gaélique, dit soudain Maggie.

Etonnée, Riona se tourna vers elle.

— J'ai vu à quel point la situation était difficile pour vous, hier soir. Vous aviez Hugh ou Samuel pour traduire, mais vous seriez sans doute heureuse de comprendre par vous-même les conversations.

— Certainement, répondit Riona d'une voix un peu hésitante. C'est une aimable proposition que j'accepte avec joie.

Maggie battit joyeusement les mains.

— Parfait ! J'ignore combien de temps nous allons rester ici, mais je vous aiderai autant que je le pourrai.

Elle passa familièrement son bras sous le sien.

— Ce sera très amusant. J'ai toujours voulu avoir une sœur !

A ces mots, la joie de Riona s'évanouit.

* * *

Dans l'après-midi, un tailleur arriva de Stirling pour confectionner plusieurs robes à Riona. Tout avait été organisé par Hugh, et lady McCallum ainsi que Maggie se plaisaient à lui rappeler à quel point Hugh se montrait prévenant et attentionné à son égard. Et c'était effectivement très aimable de sa part, elle le savait.

Pendant les deux jours qui suivirent, elle se livra à plusieurs essayages et apprit des mots de la

vie quotidienne en gaélique. Maggie découvrit qu'elle savait jouer de l'épinette et lui demanda de jouer pour sa mère, ce qui eut pour effet d'arracher des larmes à cette dernière. Maggie lui confia en privé que la mélancolie de sa mère ne faisait qu'empirer d'année en année, sans qu'elle en connaisse personnellement les raisons. Riona était convaincue qu'il y avait plus que son éloignement avec Hugh, même si les deux choses étaient probablement liées.

Le troisième jour après le départ de Hugh, elle décida d'aller au village à cheval en compagnie de Maggie et de Samuel pour rendre visite aux Ross. Samuel accepta aussitôt, et Maggie fut tout excitée à l'idée de rencontrer les villageois qu'elle n'avait pas vus depuis si longtemps.

En passant devant la taverne, Riona fut heureuse de voir la vieille Mme Ross assise dehors, occupée à regarder ses petits-enfants jouer. Celle-ci sourit en la reconnaissant et se leva sans aide.

— Lady Riona ! s'écria-t-elle en lui faisant des signes de la main. Regardez-moi, dehors avec mes petits-enfants !

Riona et Maggie descendirent de cheval et vinrent s'asseoir avec elle. Samuel disparut dans la taverne sous prétexte de chercher Donald.

Bientôt, on demanda à Riona, dont Maggie avait vanté la belle voix, de chanter pour les enfants. Trois chansons plus tard, un petit groupe de femmes, d'enfants et de personnes âgées, qui n'étaient pas parties pour la chasse, s'était formé autour d'elles. Les gens s'étaient assis sur des rochers ou sur des touffes d'herbe. Mme Ross souriait comme si c'était elle qui lui avait appris à chanter.

Riona éprouvait un sentiment étrange et plutôt merveilleux de voir autant de visages neufs tournés vers elle avec bonheur. La méfiance des villageois à son égard du fait qu'elle était une Duff ou une Anglaise semblait avoir disparu, même si cela ne devait durer que quelques instants. Ou peut-être commençaient-ils à l'accepter comme la future épouse de leur chef ? Cette idée attisa en elle une douleur qu'elle préféra mettre de côté. Cette vie n'était pas la sienne mais celle de Cat et plus le temps passait, plus cette idée lui laissait un goût amer. Pourtant, elle n'avait jamais été portée à vivre la tête dans les nuages. Elle essaya donc de profiter du moment et de savourer le fait d'être admirée pour un art qu'elle avait perfectionné à force de travail.

Soudain, elle entendit un cri s'élever en haut de la colline, au-dessus du village. Un jeune homme arriva bientôt en courant au-dessus de la crête. Il trébucha, tomba à genoux et se remit très vite sur pied. Puis il lança quelques mots en gaélique, et la foule s'écarta comme si la foudre venait de frapper.

Riona avait beau connaître un peu de gaélique, Maggie l'informa de la nouvelle : des voleurs de bétail avaient sévi. Elle lui traduisit ensuite le rapport du jeune homme essoufflé. Six hommes avaient voulu s'emparer d'une douzaine de bêtes. Maggie et elle bondirent aussitôt sur leur cheval, rapidement rejointes par Samuel.

— Savez-vous où se trouvent Hugh et ses gentlemen ? demanda-t-elle.

— Oui, ils nous ont envoyé des nouvelles toute la journée, ainsi que le produit de leur chasse.

— Dans ce cas, prévenez-le à propos de ce raid. Il est en droit d'être informé.

Samuel acquiesça, l'air grave, puis enfourcha sa monture et gravit la colline, s'éloignant du village et du château.

Riona le suivit du regard, puis repartit vers Larig Castle en compagnie de Maggie pour attendre Hugh.

Chapitre 17

Hugh revint au château en milieu d'après-midi. Tout était déjà prêt pour qu'ils puissent partir à l'aube récupérer leur bétail. Riona l'attendait dans la grande salle, l'air inquiet. Puis son expression se mua en détermination lorsqu'elle vit les hommes qui l'accompagnaient couverts de bandages hasardeux.

— Madame Wallace ! cria-t-elle. J'ai besoin de votre aide !

Surpris, il l'observa s'occuper avec Maggie et la gouvernante des blessures légères de ses hommes : une entaille causée par un poignard, une entorse à la cheville, la balle d'un mousquet qui avait traversé le bras d'un homme malencontreusement positionné dans la ligne de mire d'un chasseur.

Elle travaillait avec efficacité et douceur. Il était tellement habitué à ses airs réticents et à sa méfiance qu'il en avait oublié qu'elle pouvait être différente. Elle connaissait les personnes par leurs noms, et il aurait juré l'avoir entendue prononcer un mot ou deux dans un gaélique hésitant. Elle agissait en fait comme si elle était la maîtresse du château — comme si elle était sa femme.

Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir que sa mère ne se trouvait pas parmi les autres femmes. Cela faisait dix ans qu'elle l'avait trahi, dix ans qu'il supportait son silence désapprobateur. Il avait appris à ne plus penser à elle, chose qu'il faisait encore avec facilité.

Dermot vint alors les informer, Alasdair et lui, de ce qui s'était passé. Les Buchanan avaient profité de leur partie de chasse pour lancer leur raid. Il ajouta d'une voix plus froide :

— J'aurais pu gérer la situation, bien sûr, car nous disposions d'assez d'hommes pour les pourchasser, mais lady Riona vous a fait prévenir sans me consulter.

— Elle était simplement inquiète pour nos biens et nos gens, répondit doucement Hugh. Il est préférable que nous leur montrions notre force maintenant que je suis le nouveau chef. Je conduirai moi-même le groupe.

— En tant que chef de guerre..., intervint Alasdair en fronçant les sourcils.

— Je sais, normalement, tu partirais en mon nom. Mais, comme je l'ai dit, je suis le nouveau laird et j'ai besoin de montrer ma force. Tu m'accompagneras, bien sûr.

— Tout comme moi, enchaîna Dermot.

Hugh se demanda s'il ne valait pas mieux que son *tanist* reste au château, mais les risques qu'il se fasse tuer n'étaient pas très grandes.

— Très bien. Et à notre retour, Alasdair, tu me donneras des informations détaillées sur notre sécurité. Mais rassemblons nos hommes. Dans une heure, je veux qu'ils soient dans la cour d'entraînement.

Alasdair et Dermot se tournèrent comme un seul homme en silence, le dos droit, et Hugh retint un soupir. Riona le rejoignit à cet instant, s'essuyant les mains sur un torchon, et aussitôt sa présence dissipa sa morosité. Dermot ne lui avait pas caché sa désapprobation à son égard en partant.

Riona jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis, se tournant vers lui, déclara :

— Dermot est en colère contre moi...

— Vous avez joué votre rôle d'épouse avec un peu trop de zèle à son goût. Vous l'avez froissé en me faisant prévenir sans le consulter.

Il perçut une lueur d'inquiétude dans ses yeux émeraude.

— Vous savez que je ne l'ai pas fait dans l'intention d'outrepasser mes droits.

Mais elle continua d'observer d'un œil inquiet la porte derrière laquelle Dermot avait disparu.

Pour la distraire, il lui demanda :

— Tout le monde survivra ?

Elle sourit doucement.

— Oui, même ceux que j'ai soignés moi-même.

Puis son sourire s'évanouit de nouveau.

— J'ai entendu votre conversation avec Dermot et Alasdair. Vous n'êtes pas très populaire, n'est-ce pas ?

Il renifla bruyamment.

— Venez et mangez un peu.

Elle se coupa à la hâte du mouton, lui servit du chou aux orties et à l'ail, et tandis qu'elle lui versait du vin elle remarqua qu'il ne la quittait pas des yeux.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle en regardant tout autour d'elle.

— Non, rien. Vous êtes simplement si... agréable.

Elle rougit.

— Agréable ? répéta Maggie, qui l'avait entendu. Tu aurais dû la voir au village, ce matin ! Mme Ross se sent beaucoup mieux depuis qu'elle suit ses conseils...

— Maggie ! intervint Riona, l'air exaspéré.

Elles se comportaient déjà en amies, songea Hugh avec un étonnement plein d'espoir.

— Et que dire, quand elle a commencé à chanter pour les enfants ! continua Maggie. Je savais qu'elle jouait à merveille de l'épinette, mais sa voix...

— Vous jouez de l'épinette ? s'étonna Hugh.

Riona haussa les épaules.

— Souvenez-vous que mes parents voulaient que je distraie ma sœur.

Il la dévora des yeux comme un homme affamé. Et, comme cela faisait trois nuits qu'il était parti, c'était effectivement le cas. Pendant la journée, il était suffisamment occupé mais la nuit, sous les étoiles, il ne pensait qu'à elle, à son sourire, à ses baisers, à l'espoir qu'enfin elle l'épouse de son plein gré et qu'ils aient des enfants ensemble.

Soudain, Alasdair passa en coup de vent les grandes portes restées ouvertes.

— Hugh ! Nous t'attendons. Tu as dit que tu voulais être des nôtres.

Il se leva aussitôt.

— J'arrive.

— Merci pour votre aide, dit-il à Riona et à sa sœur, et merci aussi d'avoir pensé à me prévenir pour le raid.

Son regard s'attarda sur Riona, et il ajouta :

— A ce soir.

Elle rougit comme s'il venait de lui dire ouvertement qu'il la retrouverait dans son lit.

* * *

Riona faisait les cent pas dans sa chambre, sachant que Hugh ne resterait pas dans la grande salle très longtemps. Ses hommes et lui avaient prévu de repartir à l'aube pour leur bétail. Elle n'était pas habituée à ce que les hommes de son entourage affrontent ce genre de danger. Il y avait bien des rôdeurs à Londres, ou alors ils pouvaient être victimes d'un accident de chasse à la campagne, mais ça... Non qu'il s'agisse d'une bataille ouverte, mais cela pouvait le devenir. Il n'y avait pas si longtemps, Hugh avait combattu les soldats anglais et survécu de justesse.

Elle songea aussi à ce qu'elle avait entendu, au fait que Dermot était fâché qu'elle ait prévenu Hugh du raid sans le consulter. Elle avait pris cette décision sans vraiment réfléchir, guidée par son instinct. Elle devenait de plus en plus confiante, partant du principe que ses décisions seraient acceptées. Elle ne contrôlait pas la situation, mais elle commençait à apprécier le pouvoir qu'elle avait. Et le fait que ses décisions soient admises et respectées était grisant.

En revanche, en contrariant Dermot, elle avait peut-être perdu sa chance qu'il écoute son histoire d'une oreille objective.

Lorsque la porte s'ouvrit et que Hugh entra, nettoyé et rasé de près après des jours passés dans les montagnes avec ses hommes, la vue même de sa cicatrice sur le menton fit monter en elle une bouffée de tendresse. Seigneur, elle avait de plus en plus de mal à garder ses distances !

Hugh lui adressa un sourire en coin extrêmement touchant, et elle en ressentit à la fois un plaisir profond et une douleur qui lui serra le cœur. Parler, vite ! Il fallait qu'elle parle, sous peine de se lever et de se jeter dans ses bras. Elle était même capable d'oublier l'avenir et tous ses risques. Comment avait-elle pu tomber amoureuse de l'homme qui l'avait enlevée ? L'homme qui ne pourrait jamais devenir son mari ?

— Vous me regardez d'un air étrange, dit-il en penchant la tête sur le côté.

— Vraiment ? répondit-elle d'une voix qui se voulait légère en allant lui servir un verre de vin.

Mais ce geste supposait qu'elle s'approche de lui, ce qu'elle fit, pleine d'appréhension et de désir. Lorsqu'il prit la coupe et la leva vers elle avant de boire, elle demanda :

— Je sais que la chasse a été un succès, mais l'a-t-elle été sur tous les plans ?

— Sur tous les plans ?

— Entre vos hommes et vous, Alasdair et vous...

— Vous voulez savoir si nous avons été de gentils garçons et si nous ne nous sommes pas disputés ? demanda-t-il d'une voix teintée de sarcasme.

Elle soupira. Pourquoi lui avoir posé cette question ? Une façon de gagner du temps, peut-être ?

— Je suis bête, je le sais. Mais les femmes préfèrent savoir que personne n'est en conflit.

— Vous n'êtes pas bête, répondit-il d'une voix douce.

Il posa la main sur sa joue, et elle frissonna. Elle recula d'un pas, se força à sourire et se versa à son tour du vin.

Hugh contempla un long moment les flammes dans la cheminée avant de répondre à sa question.

— Alasdair et moi redeviendrons un jour amis, comme autrefois. Pour le moment, il a l'impression que j'usurpe son rôle. Comme si j'étais incapable de guider nos hommes dans un souci de justice. Mais il vit ici depuis des années et les connaît tous, comme il se plaît à me le rappeler. Je suis d'accord avec lui. J'ai promis de le prendre un peu plus en considération.

— C'est un bon début.

— Maintenant, dites-moi comment les choses se sont passées en mon absence. Vous ai-je vraiment entendue parler gaélique ?

Il s'installa dans le fauteuil rembourré devant la cheminée, ce qui accrut son appréhension. Elle s'assit en face de lui.

— Parler n'est pas vraiment le bon terme, répondit-elle d'un air gêné. Maggie m'a appris quelques mots.

— Dans peu de temps, vous vous sentirez comme une vraie Highlander, plaisanta-t-il.

Elle acquiesça, sachant à quel point cela serait facile pour elle.

— Mes parents ont nié une partie de mon héritage, mais je me plais à me sentir écossaise. J'aime les histoires que les personnes âgées racontent le soir, et les superstitions de Mme Wallace. Au début, j'étais un peu déçue d'imaginer que les boutiques étaient si loin, mais maintenant j'en ai pris mon parti. J'ai l'impression d'avoir abandonné mon ancienne vie. Mais vous avez été très prévenant en m'envoyant ce tailleur.

Elle étala ses jupes autour d'elle.

— Mes nouvelles robes sont magnifiques !

Elle avait accepté de les faire fabriquer en se disant qu'un jour quelqu'un d'autre pourrait les porter.

Les prunelles de Hugh brillèrent.

— Vous êtes si belle ! Ce vert foncé va très bien avec vos yeux. J'ai dit au tailleur de veiller à cela.

— Non, vous n'avez pas fait cela ?

— Si. Je vous le promets, dit-il en posant la main sur son cœur.

— J'apprécie que vous veilliez à mon confort. Bientôt, vous allez me dire que vous êtes aussi poète.

Seigneur, voilà qu'elle plaisantait avec lui, à présent ! C'était si facile. Cette pensée lui fut douloureuse et lui causa un chagrin qu'elle n'avait pas anticipé. Elle pouvait vraiment tomber amoureuse de cet homme et en avait déjà pris le chemin.

— Je ne suis pas poète, répondit-il en souriant. J'aime simplement les beaux yeux.

Elle aurait pu se perdre dans les siens. Pour s'en empêcher, elle demanda :

— Que savez-vous de Maggie et Owen ?

Il fronça les sourcils.

— Ma sœur et l'héritier d'Aberfoyle ? Pourquoi diable les associerais-je ?

— Parce qu'elle m'a demandé de ses nouvelles et voulait savoir s'il était marié.

Le pli se creusa un peu plus sur son front.

— Je ne sais pas grand-chose, si ce n'est que ma mère et Maggie ont essayé de se lier d'amitié avec votre famille. La situation était un peu gênante et, finalement, elles y ont renoncé.

— Et lorsque vous étiez à l'université ? Maggie était en train de devenir une jeune femme. J'ai l'impression que quelque chose s'est passé.

— Elle ne m'en a rien dit. Mais s'il a essayé de lui faire du mal...

— Vous voulez dire, si jamais il avait essayé de l'enlever et de la séduire ? l'interrompit Riona, ironique. Que ferait un frère dans cette situation ?

Il s'adossa à son fauteuil, le verre à la main, tout en l'étudiant.

— Vous essayez encore de m'embarrasser à cause de ce que j'ai fait, mais je ne le suis pas. Un contrat en bonne et due forme a été passé.

— Je sais que je ne pourrai pas vous faire changer d'avis et je n'en ai pas l'intention, surtout si

vous partez demain.

— Vous ne voulez pas provoquer une dispute pour que je retourne dans ma chambre, n'est-ce pas ? la taquina-t-il.

— Non mais... peut-être vous mettez-vous en colère lorsque je vous aurai dit ce qui s'est passé pendant que vous étiez absent, dit-elle en le regardant fixement.

— Continuez..., dit-il en prenant une gorgée de vin comme pour s'armer de courage.

— Je me promenais avec votre mère et Maggie, lorsque nous avons rencontré Brendan.

Elle fit une pause et l'étudia attentivement. Mais, au lieu de manifester de la colère, son visage prit une expression à la fois neutre et impassible.

— J'imagine que ma mère n'a pas été très impressionnée de rencontrer un garçon d'écurie.

— Je ne sais pas si elle a été impressionnée, mais elle a bien failli s'évanouir.

Hugh se leva pour se servir un autre verre et lui en proposa un en silence. Elle refusa d'un signe de tête.

— Vous n'avez rien à me dire, Hugh ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Je vous ai déjà dit quelles étaient mes conditions si vous vouliez que nous parlions librement et ouvertement, jeune fille. Avez-vous accepté de devenir ma femme ?

Elle se mordit les lèvres et détourna les yeux vers les flammes.

— Et moi, je vous ai déjà dit que c'était impossible.

Il se leva et vint se placer debout devant elle, grand, imposant mais pas menaçant. Jamais plus elle n'aurait peur de lui, à présent. Il la prit par le bras pour l'obliger à se lever.

— Comment pouvez-vous continuer à le nier ? s'enquit-il avant de l'attirer durement contre lui et de l'embrasser.

Elle n'essaya pas de le repousser, elle en était incapable. Elle reconnaissait même qu'il lui avait manqué. Elle enroula les bras autour de sa nuque pour le serrer davantage, comme si en s'accrochant à lui elle pouvait repousser un avenir où il ne pouvait que souffrir d'avoir choisi la mauvaise femme.

Le contact de son corps était si agréable, et ses lèvres posées sur les siennes étaient celles dont elle avait rêvé au cours de ces nuits où il l'avait laissée seule.

Il murmura :

— Vous m'avez manqué, jeune fille. Dites-moi que, moi aussi, je vous ai manqué.

Elle ne pouvait pas décemment prononcer ces paroles. Elle pressa les lèvres sur sa joue, son menton et sa gorge, se délectant du contact de ses mains sur son corps, tandis qu'il pressait son bassin et son érection contre elle. Elle frémit en la sentant. De son autre main, il saisit son sein qu'il caressa à travers le tissu de ses vêtements de nuit. Leurs baisers devinrent plus durs, plus haletants à mesure que leurs mains partaient désespérément en quête de leurs corps. Riona était fiévreuse, étourdie, et sentait toute pensée rationnelle l'abandonner.

Elle rompit leur baiser pour murmurer :

— La corde... Utilisez-la, sinon, je ne réponds plus de moi.

Elle vit une lueur de triomphe éclairer son regard avant qu'il se détourne et elle regretta aussitôt d'avoir prononcé ces mots. Elle était en train de lui donner exactement ce qu'il voulait : elle s'abandonnait à lui, à son pouvoir de séduction. Leurs rôles s'étaient inversés, et c'était elle qui le guidait à présent et l'amenait à croire qu'elle était sur le point d'accepter de devenir sa femme. Elle aurait dû l'arrêter, arrêter ce désastre qui planait comme une ombre sur leur avenir. Et, plus ils s'approchaient du terme, plus il souffrirait lorsqu'il découvrirait qu'elle lui avait dit la vérité. Une vérité qui pouvait éclater à n'importe quel moment. Son oncle ne tarderait sûrement pas à se vanter

de sa victoire sur les McCallum et à mettre en avant le fait que Hugh n'avait pas rempli sa part du contrat.

Mais elle ne dit rien. Elle garda le silence lorsqu'il s'agenouilla à ses pieds pour attacher la corde autour de ses chevilles. Elle était piégée par son propre désir. Qu'espérait-elle tirer de tout cela ? Une fois qu'elle serait définitivement tombée amoureuse de cet homme et qu'il la rejetterait, elle ne pourrait que finir seule et désespérée... Mais pour l'heure, Hugh ne la rejetait pas. Il la prit dans ses bras et l'amena jusqu'au lit où il la posa avec délicatesse. Puis il se coucha sur elle pour continuer de l'embrasser avec fougue. Elle s'agrippa à lui et se détesta d'aimer autant ses caresses, se détesta de se sentir trahie par son corps. Le désir avait pris le dessus, au point de lui faire oublier toute prudence et tout bon sens.

Lorsqu'il passa la main sous sa chemise de nuit, elle ne protesta pas et se contenta de gémir et de se tordre de plaisir. Sa peau était devenue si chaude, si sensible. Elle frémit de déception lorsqu'il glissa sur ses hanches et sur son ventre, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il ne faisait que remonter sa chemise de nuit de plus en plus haut. Bientôt, elle sentit un air frais caresser ses seins nus, juste avant qu'il s'incline vers eux. Le premier baiser sur leur pointe fut délicat et humide, et lui arracha un petit cri de bonheur. Hugh enroula ensuite la langue autour, avant de les aspirer tour à tour. Elle se cambra, désireuse d'en ressentir plus, entendant sortir de sa gorge des bruits qui dépassaient son imagination.

Il finit par lui offrir ce qu'elle désirait et glissa les doigts entre ses cuisses tremblantes. Il savait où et comment la toucher. Sa bouche sur ses seins, il continua de la caresser, et son orgasme fut plus violent que celui qu'il lui avait donné quelques jours plus tôt. Elle ignorait que ce plaisir pouvait gagner en intensité et pourtant... De plus, il le lui avait donné plusieurs fois sans jamais rien lui demander en retour, hormis de l'épouser.

Il roula sur le dos, le souffle court et les poings serrés.

— Hugh ?

— Non, tout va bien. Dormez maintenant. Je vais retourner dans ma chambre.

Elle aurait aimé ne pas le toucher, mais elle ne put s'en empêcher. Elle posa la main sur son sexe et la pressa contre sa culotte.

Il prit une courte inspiration.

— Riona, ne commencez pas ce que vous n'allez pas terminer.

— Allez-vous dans votre chambre pour... terminer ? demanda-t-elle d'une voix timide.

Il ne répondit pas.

— Laissez-moi vous aider.

Sans attendre sa réponse, elle remonta sa chemise et entreprit de défaire les boutons de sa culotte.

A sa grande surprise, elle crut le sentir trembler, mais il se maîtrisait. Elle baissa la ceinture et s'aperçut qu'il ne portait pas de caleçon. Dans la pénombre, elle ne voyait pas grand-chose à l'exception du contour sombre de son sexe. Elle le toucha délicatement, le sentit tressauter et entendit Hugh gémir. Son sexe était très dur, chaud et doux comme de la soie. Elle le caressa, l'explora, jusqu'à ce qu'il dise entre ses dents serrées :

— Comme ceci.

Il lui prit la main et l'enroula autour de lui, avant de lui montrer comment la bouger. Sans cesser de le caresser, elle l'embrassa, et il ne tarda pas à jouir à son tour, pris de soubresauts comme elle avant lui. Elle le lâcha enfin et contempla le spectacle de sa jouissance. Maintenant que le désir était tombé, elle était choquée de découvrir qu'elle pouvait s'abandonner au point d'oublier de lui

résister. Ou était-ce parce qu'il partait affronter un autre clan et qu'il allait être exposé au danger ?

Hébétée, elle se replia sur elle-même pendant qu'il se levait pour aller se laver. Elle lui tourna le dos, incapable de le regarder en face, incapable d'affronter le fait qu'elle avait fait évoluer plus encore leur relation. Lorsqu'il revint se coucher, il se lova contre elle, colla ses hanches contre les siennes et enroula un bras autour de sa taille. Tandis qu'il s'endormait, il posa une main sur son sein comme la chose la plus naturelle au monde.

Elle se mordit les lèvres et essaya de ne pas trop trembler en laissant ses larmes couler.

Chapitre 18

Hugh se leva avant l'aube. Il veilla à ne pas la réveiller, précaution bien inutile, car elle faisait semblant de dormir, ce qui se révéla difficile lorsqu'il lui caressa doucement la tête avant de partir.

Ne mourez pas, pria-t-elle en silence, ne mourez pas !

Dès qu'il fut hors de la chambre, elle se mit à réfléchir. Elle n'avait pas été capable de le convaincre que son refus de l'épouser était bien plus qu'un caprice de fillette qui avait peur de se marier. Devait-elle comprendre qu'elle était en train d'accepter passivement ce qui lui arrivait, jusqu'à ce qu'il soit trop tard, jusqu'à ce qu'il se déteste, qu'il la déteste, elle aussi, d'avoir rompu le contrat ?

Elle se lava, s'habilla et essaya d'entamer normalement sa journée. Le château était inhabituellement calme, à l'exception de quelques servantes qui allaient et venaient. Tout le monde semblait retenir son souffle. L'atmosphère était... oppressante et effrayante. Chaque fois qu'elle regardait lady McCallum, elle voyait la vieille femme penchée sur son rosaire. Au bout d'un certain temps, elle se laissa gagner à son tour par la peur. Pour se changer les idées, elle partit se promener. Dans la cour, les paysans vaquaient à leurs occupations, mais leurs conversations manquaient d'entrain et n'étaient ponctuées d'aucun cri.

Maggie, lady McCallum et elle-même étaient assises dans la grande salle presque déserte pour déjeuner lorsqu'un homme arriva en trombe par les doubles portes.

— Lady Riona, les gardes ont vu des hommes à cheval qui approchaient ! Samuel m'a demandé de vous prévenir.

Riona partit en courant, suivie par Maggie, et dévala d'un pas maladroit l'escalier qui conduisait à la cour.

Samuel les attendait, les bras croisés sur la poitrine, son expression d'ordinaire joyeuse remplacée par un masque de pierre.

Elle s'arrêta à côté de lui, puis contempla l'entrée du château.

— Avez-vous... baissé la herse, au cas où ce ne seraient pas eux ?

— Ce sont eux, répondit-il plein d'assurance. J'ai vu leur tartan.

Elle le regarda fixement, peu habituée à le voir ainsi. Il n'avait pas pu veiller sur Hugh, alors que cela avait été son rôle ces dix dernières années. Il avait été laissé au château avec les femmes et, apparemment, il n'appréciait pas cette mission, même s'il n'en avait rien montré devant Hugh, se souvint-elle.

Les cavaliers passèrent avec fracas sous la guérite avant d'entrer dans la cour. Leurs chevaux remuaient furieusement la tête d'excitation. Elle aperçut des sourires, entendit des rires excités et ne

vit aucun cheval sans cavalier. Elle essaya de se calmer, même si son cœur battait si fort qu'elle se sentait défaillir.

Samuel contempla la main qu'elle avait posée sur son bras sans s'en apercevoir. Elle la retira aussitôt.

— Excusez-moi, dit-elle, assez fort pour couvrir le bruit des hommes et de leurs chevaux.

Samuel hocha la tête, mais ne lui sourit pas comme à son habitude, sûrement parce que Hugh les avait vus. Il s'avança vers eux, et Riona ne put retenir un sourire de bienvenue tout en le détaillant pour voir s'il n'était pas blessé. Elle ne remarqua rien d'anormal. Elle aperçut ses genoux nus sous son kilt tandis qu'il descendait de cheval. Il portait un superbe manteau bleu. Avec son tartan noir et rouge, il ressemblait à un roi. Elle se mordit la langue et laissa Samuel prendre la parole.

— Tout s'est bien passé ? demanda-t-il.

Hugh acquiesça.

— Nous avons récupéré chaque vache, et aucune n'est blessée. Les Buchanan ont déguerpi comme des lâches en nous voyant.

Une bouffée de soulagement envahit Riona, si violente qu'elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Dermot et Alasdair arrivèrent derrière Hugh, et elle fut étonnée de les voir se sourire et parler entre eux. Rien de mieux qu'un peu de danger pour égayer ces hommes, songea-t-elle.

Dermot posa la main sur l'épaule de Hugh.

— Nous allons célébrer nos actes de bravoure ce soir et t'introniser chef. Les hommes sont déjà en train de se réunir pour fêter cette victoire. Ce sera le moment idéal.

Riona et Maggie échangèrent des regards étonnés.

— Vos actes de bravoure ? dit Maggie en haussant la voix pour être entendue.

Alasdair passa un bras autour du cou de Hugh.

— Ne vous a-t-on pas dit que votre frère, ici présent, s'est introduit seul dans leur campement et a défié le *tanist* Buchanan en combat singulier ?

Riona poussa un petit cri très féminin, espérant arracher à Samuel un sourire, mais il paraissait encore plus soucieux qu'elle.

— C'était à moi de vous défendre, dit Samuel d'une voix froide. Si j'avais été là, vous n'auriez rien fait d'aussi inconsidéré !

— Je l'aurais fait, mon vieil ami, répondit Hugh en posant la main sur son épaule. Il fallait que je le fasse pour sauver des vies. Nous avons croisé le fer plusieurs fois avant que les autres Buchanan commencent à fuir et, sans soutien, leur chef s'est rapidement rendu.

— Vous l'avez fait prisonnier ? demanda Riona en regardant derrière lui.

— Non, nous l'avons laissé retourner vaincu vers son peuple, dit Dermot. Pourquoi gaspiller notre grain pour lui ?

Pour la première fois depuis qu'elle le connaissait, Dermot paraissait détendu et confiant, comme si finalement il était fier de son chef.

Son projet de le rallier à sa cause s'évanouit. Le fait de connaître la vérité ne pouvait que le retourner contre Hugh, juste au moment où ce dernier avait besoin du soutien de tous ses hommes. En fin de compte, il lui fallait accepter que Hugh soit devenu plus important pour elle que son besoin de s'enfuir.

— En parlant de victoire...

Hugh leva le bras en même temps que la voix.

— Célébrons maintenant le clan McCallum !

Les hommes crièrent de joie et commencèrent à monter les marches en direction de la grande

salle.

Maggie se tourna alors vers elle.

— Ne devriez-vous pas prévenir Mme Wallace ?

Riona leva les deux mains.

— Ce n'est pas à moi de le faire. Vous êtes la sœur du chef. Moi, je n'ai aucun rôle officiel ici.

— Vous êtes la fiancée du chef, intervint Hugh en la fixant à travers ses paupières plissées.

Maggie les regarda d'un air hésitant.

— Je vais m'assurer que l'on nous serve le meilleur repas possible, dit-elle enfin. Je suis si fière de toi, Hugh !

Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la joue, mais Riona sentait le regard de Hugh peser sur elle. Même Dermot et Alasdair s'étaient éclipsés.

— Ainsi, vous n'avez pas votre place ici ? demanda-t-il d'une voix douce mais menaçante.

— Je voulais simplement dire que je n'étais pas la maîtresse de ces lieux.

— Mais vous allez le devenir.

Elle ne répondit pas. Son attitude, la veille, dans le secret de sa chambre, lui avait certainement laissé croire à un avenir, alors qu'elle n'avait fait qu'empirer les choses.

— Ne parlons pas de cela ici, Hugh. L'heure est à la fête.

Elle faillit conclure en disant qu'ils devaient célébrer les McCallum, mais elle se ravisa. Hugh l'aurait interprété comme une preuve de plus qu'elle désirait devenir sa femme.

— Je vais rejoindre votre mère, enchaîna-t-elle. Elle était très inquiète pour vous. Je pense même qu'elle n'a rien mangé de la journée.

Hugh fronça les sourcils avant de se tourner en entendant un homme l'appeler. Riona partit à la hâte, d'abord vers la cuisine, au sous-sol, pour voir si l'on avait besoin de son aide, mais Mme Wallace était dans son élément et coordonnait à la perfection les préparatifs. Elle alla donc rendre visite à la mère de Hugh. Elle la trouva dans sa chambre, debout près de la fenêtre, d'où elle observait l'agitation qui régnait dans la cour.

— Lady McCallum, comme vous le voyez, Hugh est revenu sain et sauf, dit-elle en s'approchant d'elle.

Lady McCallum acquiesça, le regard humide, mais elle ne pleurait pas ouvertement.

— Merci, Riona. Ont-ils récupéré le bétail ?

Riona lui expliqua ce qui s'était passé, puis laissa le silence s'installer un court moment, avant de demander :

— Vous allez certainement descendre, ce soir, pour fêter son intronisation ?

— Si je le fais, je resterai hors de sa vue, précisa lady McCallum.

Même si ces propos lui parurent quelque peu excessifs, Riona n'eut pas l'impression que c'était voulu.

— Vous ne pourrez pas gagner ses bonnes grâces, si vous l'évitez.

Les épaules de lady McCallum s'affaissèrent.

— Quoi que je fasse, je ne les gagnerai pas, soupira-t-elle. Il ne me pardonnera jamais.

— Vous pardonner de quoi ? demanda Riona gentiment.

— D'avoir fait ce que je croyais être le mieux, il y a dix ans.

— Cela concerne Agnès ?

Lady McCallum se raidit, mais ne répondit pas.

Riona savait qu'elle aurait du mal à découvrir la vérité.

— Quoi que vous ayez fait, il ne peut pas continuer de vous en vouloir dix ans plus tard. Vous

pouvez essayer d'arranger les choses.

— Vous ne semblez pas bien connaître mon fils, dit-elle d'une voix amère.

— Non, en effet. Et pourtant, vous et tous les autres pensez qu'il faut que je l'épouse.

— Pensez ? souligna lady McCallum en levant finalement les yeux vers elle. Je ne fais pas que le penser. Il est de votre devoir de l'épouser ! Vous devez tous deux faire ce que vos pères ont prévu pour vous. N'êtes-vous pas consciente de la chance que vous avez ?

— Vous estimiez-vous chanceuse lorsque vous avez épousé son père ?

— Ce n'est pas du tout la même chose.

— Vraiment ? Pourtant, j'en ai bien l'impression.

Voyant que lady McCallum allait continuer à défendre son fils, Riona leva une main.

— Je ne suis pas venue pour discuter avec vous. Je voulais vous inviter à la fête de ce soir.

— Il ne veut pas que je sois là, se défendit tristement lady McCallum.

— Peut-être pas, mais vous êtes la seule à pouvoir changer les choses.

— Que vous a-t-il dit ? demanda-t-elle, posant sur elle ses prunelles apeurées.

— A quel sujet ?

Lady McCallum l'étudia si attentivement qu'elle se sentit émue.

— Peu importe. J'ai... besoin de me reposer.

Riona quitta la pièce, encore plus confuse qu'avant. Quels que soient les événements qui s'étaient produits entre lady McCallum et son fils, ce n'était certainement pas une simple dispute. Elle s'étonna, une fois encore, de son besoin d'aider Hugh à faire la paix avec son passé. Mais elle pouvait le faire, et vivre parmi l'ennemi lui avait appris à jouir de ses petites victoires dès qu'elle le pouvait.

Lady McCallum descendit pour la cérémonie, ce soir-là, et Riona se tint auprès de la famille dans la grande salle comble. Elle était surprise et émue par la solennité et la splendeur du lieu. Hugh était tout habillé de blanc et portait le sceptre blanc du pouvoir et l'épée ancestrale de son clan. Le chapelain du clan, qui résidait près de Sula, donna sa bénédiction. Puis toutes les personnes de la grande salle sortirent dans la cour éclairée par des torches, où Hugh avait pris place sur un trône en bois sculpté d'un loup, emblème des McCallum. Riona écouta alors la longue harangue du barde vantant les exploits de ses ancêtres. Il récita leurs noms remontant à de lointaines générations. Maggie veilla à tout lui traduire, et Riona parvint même à comprendre seule quelques mots.

— Vous savez, en tant qu'épouse de Hugh, vous allez devoir apprendre le nom de tous les McCallum, déclara Maggie en souriant.

Riona haussa exagérément les épaules.

— En Anglais, j'espère !

En fait, il incombait plutôt à Cat de les apprendre, et non à elle. Elle observa Hugh et essaya d'imaginer sa cousine debout à côté de lui, sans succès.

Tous les invités revinrent ensuite dans la grande salle pour un festin qui dura toute la nuit. On chanta des chansons en l'honneur de Hugh, et Riona entendit plusieurs personnes parler de lui comme « d'un rocher fortifié et sûr », comme de leur « bouclier », de leur « noble faucon ». *Pas étonnant que certains lairds se prennent pour des dieux*, songea-t-elle.

Mais pas lui. Il acceptait l'honneur qui lui était rendu avec gravité et solennité. Il avait accompli chaque partie du rituel avec concentration, écouté la harangue avec une grande attention. Elle se sentait impressionnée de voir à quel point il prenait à cœur son rôle au sein du clan et elle savait déjà jusqu'où il était prêt à aller pour le bien de son peuple.

Pourtant, il avait commis une terrible erreur en l'enlevant et, bientôt, tout le monde le saurait.

Elle ravala son chagrin et sa peur en songeant à ce qui se produirait alors. S'il était possible de convaincre Cat de l'épouser, tout se terminerait pour le mieux. Peut-être était-ce la seule personne à qui elle pourrait faire appel. Car solliciter son oncle, qui avait sciemment compromis le contrat, était la pire chose à faire.

Elle réfléchissait à ces conclusions lorsqu'elle prit conscience de ce qu'elle était en train de faire : elle envisageait de plaider en faveur de l'homme qui l'avait kidnappée et terrorisée ! Mais depuis, ses sentiments avaient tellement changé...

* * *

Il faisait presque jour lorsque Hugh pénétra dans sa chambre en tanguant et en chantonnant. C'était fait. Le clan l'avait intronisé ; il était devenu leur chef officiel jusqu'à sa mort. Dermot avait tout organisé, et il se sentait rassuré d'avoir gagné finalement l'adhésion de son ami.

Mais gagnerait-il celle de Riona ?

Il se dirigea vers les portes qui séparaient leurs chambres et la trouva endormie. Les rideaux du lit étaient ouverts, comme si elle avait attendu son arrivée. Il laissa échapper un petit rire de triomphe en s'imaginant de nouveau avec elle. Il alluma une bougie avec les braises de la cheminée et l'apporta jusqu'au lit pour la contempler. Il dut se retenir au montant du lit pour garder l'équilibre et continua d'admirer les reflets de la flamme scintiller dans ses mèches blondes.

Il s'était senti tellement fier de l'avoir à ses côtés pendant l'intronisation ! Elle avait écouté la harangue aussi attentivement que si elle en avait compris chaque mot, même s'il avait vu sa sœur lui traduire la chanson.

Mieux valait que ce soit Maggie plutôt que Samuel qui le fasse, songea-t-il. Il ne voulait pas que ses gens pensent que son garde du corps convoitait sa fiancée. Mais Samuel ne le trahirait jamais. Il se demanda pourtant si Riona serait capable de l'utiliser pour obtenir ce qu'elle voulait.

Il fronça les sourcils en la regardant : ses joues roses, ses lèvres entrouvertes, la beauté des courbes qu'il avait explorées et de celles auxquelles il rêvait de goûter enfin. Chaque moment passé avec elle était une leçon pour tous les deux. La dernière fois qu'il avait partagé son lit, il avait été étonné de son besoin de lui donner du plaisir, et de sa gratitude qui l'avait poussée à le toucher d'une manière aussi intime. Même une fiancée ordinaire pouvait avoir des craintes, alors elle qui avait été kidnappée... Elle aurait pu avoir peur de lui pour toujours.

Pourtant... à son retour du raid contre les Buchanan, elle avait continué à affirmer qu'elle n'avait aucun rôle officiel au sein de la maison. Mais elle était la future épouse du chef, et elle l'avait embrassé et caressé. Il avait réussi à la conquérir, cela ne faisait aucun doute.

Il était temps de planifier leur mariage.

Il déposa sur son front un baiser qui se voulait délicat, mais il faillit tomber sur elle. Elle poussa un cri de surprise et le repoussa avant de le reconnaître.

— C'est moi, dit-il d'une voix pâteuse.

— Hugh, fit-elle avec soulagement.

— Qui d'autre que moi peut venir dans les appartements du chef ?

Il s'assit lourdement près d'elle, et elle roula vers lui sous l'effet de son poids.

— Vous semblez très fier de vous, déclara-t-elle en posant la main sur sa cuisse.

Le taquinait-elle ou bien se moquait-elle de lui ? Après tout le whisky qu'il avait avalé, il avait du mal à interpréter le ton de sa voix.

Elle regarda par la fenêtre le ciel qui virait doucement au gris.

— Je vois que la fête a duré toute la nuit.

Il se pencha vers elle et enfouit son nez dans son cou.

— Nous pouvons fêter bien plus encore.

Elle toussa en sentant son haleine.

— Mais nous n'avons pas le temps, dit-il en lui donnant une petite tape sur les fesses.

— Hugh ! protesta-t-elle.

— Levez-vous, nous devons partir. Mes chefs nous ont invités à voyager sur nos terres pour célébrer mon intronisation. Je veux que vous voyiez ce qui vous attend.

Il aperçut alors la tristesse qui planait toujours dans son regard lorsqu'elle croyait que personne ne la voyait. Peut-être était-il ivre, mais il n'était pas stupide.

Il prit son visage en coupe.

— Riona, Riona, murmura-t-il entre deux baisers.

Il faillit lui demander de l'aimer comme une épouse devait aimer son mari, mais se ravisa.

— Nous partons ensemble en voyage ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Tout à fait.

— Dans ce cas, beaucoup de préparatifs nous attendent. Je vous propose de prendre un peu de repos.

— Je n'ai pas besoin de dormir.

Mais son lit était très confortable, et il s'allongea près d'elle.

Elle fronça les sourcils.

— Vous avez besoin de dormir, et je suis réveillée à présent. Pourquoi ne me laissez-vous pas partir et...

Hugh secoua la tête en souriant.

— Hugh, un voyage nécessite beaucoup de préparation !

Elle entreprit de l'enjamber mais, dès qu'elle eut passé une cuisse sur lui, il l'attira à lui. Elle se retrouva juste là où il voulait qu'elle soit.

— Vous exagérez, Hugh, gémit-elle en levant les yeux au ciel.

Il l'ignora et s'arc-bouta pour presser son sexe contre la chaleur de son entrejambe. Il l'entendit prendre une courte inspiration et vit son regard se troubler.

— Cette fois, il n'y a pas de corde pour entraver vos jambes, murmura-t-il.

Il laissa ses mains errer sur son buste et prit ses seins en coupe avant de taquiner leur pointe du bout du pouce. Il se délecta de la voir trembler de tout son être. Il saisit alors sa nuque pour l'attirer vers lui, et elle fut contrainte de poser les mains sur ses épaules sous peine de tomber droit sur ses lèvres.

— Je ne porte rien sous mon kilt, dit-il d'un air satisfait. Et vous n'avez rien sous votre chemise de nuit.

Puis il l'embrassa avec fougue.

Chapitre 19

L'odeur de whisky pénétra dans son cerveau comme si c'était elle qui l'avait bu. L'haleine de Hugh en était imprégnée. Mais ses mains la tenaient fermement, et elle ne pouvait qu'accepter son baiser. Dans tous les cas, elle ne l'aurait pas refusé. La proximité de son corps, alors même qu'il était ivre, suffisait à éveiller ses sens au plaisir qu'ils pouvaient partager.

Cette situation était dangereuse, elle le savait. Rien ne pouvait les empêcher d'aller plus loin, surtout en l'absence des cordes. Si Hugh décidait de finir le travail commencé depuis des semaines, elle ne pourrait pas l'arrêter. Il roula ses hanches contre les siennes, lentement, en rythme, déclenchant en elle des vagues qui ne pouvaient qu'accentuer son désir.

Elle prit appui sur ses épaules et leva la tête.

— Arrêtez, Hugh. Si nous devons partir aujourd'hui, il nous faut dormir.

Il posa les mains sur sa taille pour la maintenir sur lui et changea l'angle jusqu'à ce que la pression sur son sexe provoque un plaisir si intense qu'elle renversa la tête en arrière et ferma les yeux. Seule la laine de son kilt les séparait à présent et, soudain, cette barrière lui parut minuscule. Elle lut la concentration sur les traits de Hugh, vit la façon dont il la regardait et dont il la désirait. Lorsqu'il posa de nouveau les yeux sur ses seins, elle profita de cet instant pour glisser sur le côté et se jeter littéralement au sol. Ses jambes étaient trop faibles pour la porter. Elle se releva très vite et partit à reculons, tandis qu'en appui sur un coude il tendait la main vers elle.

— Revenez, Riona.

— Non !

Elle fit de gros efforts pour ne pas rire en découvrant la tristesse exagérée qui s'était peinte sur son visage.

— Dormez, Hugh.

Il s'effondra sur le côté en grognant, et bientôt ses ronflements emplirent la pièce.

Elle l'avait échappé belle, songea-t-elle en soupirant de soulagement. Elle avait beau être heureuse de sa décision, son corps l'était beaucoup moins. Son excitation dura tout le temps où elle s'habilla.

Elle passa plusieurs heures avec Mme Wallace à apprendre ce qui l'attendait au cours de cette étrange procession sur les terres du clan. Ce rituel voulait que le chef soit accompagné de ses hommes. Riona désirait comprendre tout ce qu'elle pouvait des us et coutumes en vigueur en Ecosse, pays qu'elle avait renié pendant longtemps. Maggie et sa mère ne seraient pas du voyage. Elles préféreraient rester au château et attendre leur retour.

Riona songea alors à Brendan. Était-ce lui qui avait été choisi pour s'occuper de leurs

chevaux ? Il était important que Hugh et lui passent plus de temps ensemble. Elle glissa un mot au chef de cérémonie, lui indiquant que Hugh préférerait certainement que Brendan vienne avec eux, mais au final Hugh s'éveilla vers midi et s'entretint avec l'homme. Ce dernier la regarda depuis l'autre bout de la cour, puis Hugh plissa les yeux en se tournant vers elle. Riona soupira. Brendan ne serait pas du voyage, et elle risquait d'essuyer une remontrance pour s'être mêlée de ce qui ne la regardait pas. Qu'espérait donc Hugh, en lui cachant la vérité ?

Ils n'eurent ensuite plus aucun moment en tête à tête. Les hommes qui les accompagnaient les suivaient partout : il y avait Samuel, le barde qui composait et déclamait l'histoire du clan, le joueur de cornemuse qui l'accompagnait, le crieur qui déclamait les messages de Hugh, l'intendant qui s'occupait des hébergements, le goûteur qui était censé boire dans la coupe avant Hugh, et plusieurs guerriers qui aidaient Hugh à traverser les rivières à sec ou s'occupaient de son cheval. Hugh ne semblait pas à son aise face à cette démonstration de puissance, mais Samuel expliqua à Riona que le clan s'attendait à ce qu'il se comporte comme un prince.

Ils voyagèrent pendant des heures ce jour-là, jusqu'à la demeure d'Alasdair. La bâtisse s'élevait sur deux étages et était beaucoup plus récente que Larig Castle. Elle se trouvait à l'autre bout du loch Voil et était entourée de pâturages et de terres cultivées qui s'étendaient dans la vallée, encadrés par les montagnes.

Ce soir-là, ils festoyèrent et s'amusèrent, et Riona eut la certitude que Hugh avait oublié l'incident de Brendan. Mais, pendant les chansons, il la prit à l'écart et l'emmena dans le jardin.

Ils étaient seuls, éclairés par une lune d'été. Elle n'avait pas pris de châle ou de manteau, mais il ne faisait pas très froid. Avec la demeure dans son dos et les jardins classiques qui l'entouraient, elle se serait presque crue de retour en Angleterre.

Hugh marchait à côté d'elle sur le sentier sinueux, les mains dans le dos et l'air grave.

— C'est une belle demeure, dit-elle pour briser le silence gênant qui s'était installé entre eux.

— Je n'ai pas envie de parler de la maison. Je veux que vous compreniez clairement pourquoi vous ne pouvez pas agir comme vous l'avez fait ce matin, en disant au chef de cérémonie qui doit nous accompagner.

— Vous n'auriez rien dit s'il ne s'était pas agi de Brendan, souligna-t-elle en s'arrêtant devant lui et en l'obligeant à lui faire face.

Des torches éclairaient le sentier, et elle vit très bien qu'il était contrarié.

— Ne venez-vous pas de me dire que, puisque j'allais devenir votre épouse, j'avais une place dans votre demeure ? J'ai cru que cela impliquait que je pouvais prendre ce genre de décisions.

Elle vit les muscles de sa mâchoire se serrer, mais il ne répondit rien.

— Hugh, vous devez me dire la vérité ! Est-il le fils que vous avez eu avec Agnès, la femme que vous aimiez ?

— Non, ce n'est pas mon fils, dit-il entre ses dents.

Elle leva les yeux au ciel.

— Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que c'est votre fils ! Les gens ne cessent de vous regarder, lorsque vous êtes ensemble.

— Me traitez-vous de menteur ?

— Vous m'accusez sans cesse de mentir. Pourquoi vous croirais-je, alors que je peux voir de mes propres yeux que...

— Qu'il est de ma famille ? lâcha-t-il avec dédain. Evidemment, il est de ma famille ! C'est mon demi-frère, et non mon fils.

Riona resta quelques secondes sans voix.

— Comment ça, votre frère ?

— Mon père a violé Agnès.

La tristesse qui teintait sa voix la fit frémir d'horreur.

— « Violé » ? murmura-t-elle, abasourdie.

Il hocha la tête avec gravité.

— Mon père croyait être un roi des temps anciens et avoir des droits sur toutes les femmes qu'il croisait. Un chef de clan devrait être un père pour son peuple, et non un agresseur ! Mais, comme il s'en sentait le droit, il choisissait toujours des filles du village qui ne pouvaient rien contre lui. Agnès n'était pas la première dont il avait abusé, mais elle est tombée enceinte.

Riona reconsidéra tout ce qu'elle savait de lui quand il avait dix-neuf ans.

— Vous n'étiez donc pas amoureux d'elle ?

— Non, mais je me sentais responsable. J'étais revenu de Sheriffmuir. J'avais l'impression d'être devenu un homme et, comme j'étais le *tanist* de mon père, il était de mon devoir de protéger les faibles. Pourtant, je n'ai pas vu ce qui se passait, je n'ai pas compris ce qu'il lui faisait. Elle travaillait aux cuisines, et parfois je la voyais arracher les mauvaises herbes dans le potager. Elle était aimable avec moi et s'inquiétait pour ma blessure. Nous étions amis.

— Oh ! Hugh..., dit-elle en posant la main sur son bras.

Mais il la retira d'un geste brusque.

— Je l'ai trouvée en train de pleurer. Elle ne voulait pas me dire ce qui s'était passé, mais je l'y ai obligée. A cet instant, elle avait aussi peur de moi que de mon père, et j'ai haï cet homme pour ce qu'il avait fait.

Il avait prononcé ces mots avec force.

— Je lui ai proposé de m'épouser, dit-il finalement. J'ai demandé à mon père de renoncer au contrat, arguant que ce que je faisais était juste.

Riona se couvrit la bouche avant de murmurer :

— Mais il ne vous a pas laissé faire.

— Il s'est esclaffé en me rappelant que j'étais piégé avec ce contrat et que notre clan risquait de perdre non seulement votre dot mais aussi la terre qui faisait notre fierté et qui était une source de revenus rares dans les Highlands. Il fallait que je choisisse entre Agnès et le clan.

Elle aurait aimé le prendre dans ses bras, le réconforter, mais il resta debout, imposant comme une montagne au milieu des collines. Un pincement douloureux lui serra le cœur, et elle comprit qu'il était trop tard, qu'elle était tombée amoureuse de cet homme noble et têtu, qui avait toujours fait passer son clan d'abord et consacré sa vie à expier une erreur qui n'était pas la sienne. Mais l'aimer ne voulait pas dire qu'elle pouvait devenir sa femme.

— Agnès ne m'aurait pas épousé, continua-t-il d'une voix triste. Elle ne voulait pas que le clan souffre à cause d'elle. J'ai veillé à ce qu'elle ait une nouvelle maison dans le village, je lui ai promis une rente annuelle pour elle et l'enfant, mais elle est morte en couches en ne connaissant que la honte, sans jamais avoir profité de la joie d'avoir un fils.

Riona sentit les larmes lui brûler les paupières.

— La grand-mère de Brendan s'est bien occupée de lui, Hugh. C'est un bon garçon.

— Dans ce cas, pourquoi travaille-t-il comme garçon d'écurie ? Pourquoi s'expose-t-il à la douleur et à la honte ? Il n'a jamais rien su au sujet de notre père... Il a dit à sa grand-mère qu'elle perdrait tout, si jamais elle disait à Brendan la vérité.

— Mais il vous a vu, Hugh. Il n'est pas idiot. Il est conscient de votre ressemblance et il sait ce que disent les gens dans son dos. Il ne paraît pas amer, juste curieux. Malheureusement, dans notre

monde, beaucoup de bâtards savent qu'ils ne pourront jamais appartenir à leur vraie famille.

— Je suis incapable de tenir mes distances, et cela ne peut qu'être pire. Il faut que je me décide à lui dire la vérité.

Riona se retint de lui donner des conseils. Il était capable d'agir en son âme et conscience.

— Votre mère est-elle au courant ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Oui, répondit-il d'un air courroucé.

— C'est horrible de découvrir que votre mari est capable de pareilles horreurs ! Pourquoi lui en voulez-vous ?

— Elle ne vivait pas avec mon père et n'en aurait pas souffert, si elle avait dit la vérité.

— Si elle avait dit que vous n'étiez pas le père de cet enfant, que vous ne l'aviez pas abandonné de votre propre gré ?

Il hocha brusquement la tête.

— Si nous nous étions dressés ensemble contre mon père, nous aurions pu tout expliquer. Si elle s'était tenue à mes côtés au lieu de m'abandonner, d'abandonner Agnès, les choses auraient été différentes.

— Si cela peut vous consoler, elle semble profondément regretter ce qui s'est passé.

Elle aurait aimé en dire plus, mais c'était inutile. Ce n'était pas lady McCallum qui avait abusé d'Agnès avant de l'abandonner, mais Hugh dirigeait toute sa colère sur elle, car il n'avait jamais pu le faire contre son père.

— Sa conscience est peut-être accablée de remords, mais je ne peux pas l'absoudre pour ce qu'elle a fait. Il faudra qu'elle trouve la paix par ses propres moyens.

Pourtant, s'il continuait à en vouloir à sa mère pour sa faiblesse, lui non plus ne trouverait jamais la paix, songea Riona.

Pendant les jours qui suivirent, elle eut plus l'impression d'être son épouse que sa fiancée. Les chefs et les gentlemen les hébergèrent dans la même chambre, comme si ce mariage d'essai était un fait avéré. Dans la journée, Hugh tenait cour ouverte, réglait les conflits et aida même un jeune veuf à trouver une épouse. Il était détenteur de la loi et faisait office de juge. Ses décisions étaient justes et, grâce à Dieu, il n'eut rien d'assez grave à traiter pour prononcer une peine de mort, même si cela était aussi en son pouvoir.

Tout le monde semblait intimidé par sa personne mais, à plusieurs reprises, elle en entendit certains murmurer dans son dos sur ses erreurs de jeunesse et sur le « bâtard » qui travaillait à présent dans ses écuries.

Elle eut rarement l'occasion d'être seule avec lui. L'idée de s'enfuir ne lui apparaissait plus que comme un acte de lâcheté visant à se sauver, elle. A présent, elle cherchait plutôt un moyen de montrer au clan qu'ils avaient été victimes des machinations de son oncle pour dédouaner Hugh de toute faute. Elle n'avait pas renoncé à l'idée de s'enfuir, seulement elle ne pouvait pas supporter l'idée de le laisser souffrir. C'était une décision qu'elle avait prise librement, et elle avait appris à apprécier les choses qu'elle pouvait contrôler dans une faible mesure.

Le dernier jour, Hugh l'emmena dans la vallée sacrée de son peuple. Ils laissèrent derrière eux leur escorte et suivirent un chemin qui semblait s'enfoncer tout droit dans la montagne. Puis le sentier bifurqua, traversa un bois, et soudain une vaste vallée qui semblait creusée dans la roche apparut sous leurs yeux. Tout au bout, des champs d'orge semblaient s'enrouler autour d'une autre montagne. Une tourbière humide débordait du sol, tandis que des touffes d'herbes s'élevaient au-dessus de la terre meuble.

Hugh l'entraîna derrière lui, et ils suivirent le sentier qui serpentait au pied de la montagne. Ils

atteignirent enfin un sillon où bouillonnait et débordait une source.

— Buvez, dit-il. C'est l'eau la plus pure de toute l'Ecosse, et du monde entier.

Elle but dans ses mains en riant, et l'eau cristalline la revigora.

— Délicieux, lâcha-t-elle.

Il embrassa du regard sa terre avec fierté.

— Lorsque les taxes sur le malt ont été réintroduites, il y a quelques années, des soulèvements ont eu lieu en Ecosse, car nous ne pouvions plus brasser la bière à bas coûts. Le whisky a pris sa place et, pour éviter les taxes, nous le fabriquions en secret. Nous étions assez prudents pour en fabriquer une quantité limitée chaque année. Les Duff ont continué sur cette voie afin de conserver l'eau, la tourbe et l'orge nécessaires pour le distiller.

— Et pour maintenir les prix élevés, ajouta Riona.

— Pour nous préserver des collecteurs d'impôts, rectifia-t-il en souriant. J'ai entendu dire que certains cachaient le whisky sous les autels des églises et dans les berceaux. Pour nous, il est important à ce point !

Riona prit une longue et profonde inspiration. L'endroit était beau, inhospitalier et sombre, mais aussi magique. Au loin, elle entrevoyait des paysans occupés à découper des briques de tourbe, puis à les poser sur le sol pour qu'elles sèchent. Néanmoins... le clan était sur le point de tout perdre, et elle ne pouvait rien faire pour y remédier.

En revanche... elle pouvait aider Hugh à gagner le respect de son peuple avant que les choses tournent mal.

* * *

Sur le chemin du retour, ils essuyèrent un orage, et tout le groupe arriva trempé. Dans la cour, des hommes allaient et venaient en courant, et Hugh les aida à secourir des veaux piégés par les eaux et qui menaçaient de se noyer.

Riona n'en fut pas surprise. Hugh était prêt à tout pour son peuple. L'admiration et la tristesse se disputaient tour à tour une place dans son cœur, mais il fallait qu'elle aille de l'avant, qu'elle se concentre sur ce qu'elle pouvait contrôler.

En fin de matinée, elle trouva lady McCallum et Maggie en train de coudre dans le salon réservé à la famille. Dehors, les éclairs zébraient le ciel et le vent rugissait, mais elle essaya de calmer lady McCallum en lui parlant de leur voyage, des personnes qu'ils avaient rencontrés et des mots de gaélique que Hugh lui avait appris.

Pendant tout ce temps, elle ne cessa de penser aux accusations de Hugh contre sa mère. Il fallait qu'elle en sache plus. Tourner autour du pot risquait de lui demander trop de temps, et Hugh pouvait être de retour d'un moment à l'autre.

— Lady McCallum, j'ai parlé à Hugh d'Agnès.

Surprise, Maggie leva la tête de son ouvrage. Le visage de lady McCallum, d'ordinaire pâle, blêmit encore. Elle lui décocha un regard désespéré, implorant son silence.

Mais la famille s'était tue depuis trop longtemps.

— Le garçon d'écurie que vous avez rencontré, Brendan, c'est son fils.

Maggie lui lança un regard prudent et précisa :

— Le garçon qui ressemble à Hugh.

— Ce n'est pas le fils de Hugh, reprit Riona. Maggie, vous savez que Brendan est votre frère, n'est-ce pas ? Hugh a fini par me le dire.

Maggie fit la grimace et regarda sa mère avec inquiétude.

— Votre mère est déjà au courant. N'est-ce pas, ma dame ?

L'ouvrage de lady McCallum tomba sur ses genoux, et elle posa une main tremblante sur ses lèvres.

— Mère..., commença Maggie avant de s'étrangler. Hugh m'a demandé de ne jamais en parler, pas même à vous. Je suis si désolée que père vous ait blessée de la sorte !

— Il vous a tous blessés, conclut Riona. Il a laissé croire à tous que Hugh était le père du garçon et, lorsque Hugh a voulu épouser Agnès, il s'y est opposé à cause de moi... à cause de ce contrat, corrigea-t-elle.

Parfois, l'idée d'être la fiancée de Hugh lui paraissait si réelle !

— Qu'aurait pu faire Hugh ? demanda Maggie. Il ne pouvait pas rompre le contrat.

— Non, bien sûr. Et il se sent suffisamment coupable. Mais doit-il vraiment porter les fautes de son père qui a laissé tout le clan croire que son fils avait fait un bâtard à une jeune fille innocente, au lieu de reconnaître que c'était lui qui l'avait violée ?

Lady McCallum poussa un petit cri en entendant l'horrible mot, et même Maggie devint toute pâle.

— Et ce n'est pas fini, continua Riona. Ce terrible secret peut envenimer les relations de Hugh avec le clan. Lady McCallum, votre époux est mort maintenant et ne peut plus porter atteinte à personne, pas même à vous. Ne pourriez-vous pas vous exprimer pour prendre la défense de votre fils ? Agnès, et peut-être d'autres femmes, ont souffert des agissements de votre époux, et nous n'y pouvons rien. Mais ne croyez-vous pas que Hugh a assez souffert ?

Lady McCallum se couvrit le visage de ses mains et pleura. Maggie s'essuya les yeux, mais elle n'alla pas vers sa mère, se contentant de la regarder et d'attendre.

— J'ai entendu d'autres choses, qui ne m'étaient pas destinées, reprit Maggie d'une voix rauque. Je n'étais pas beaucoup là, et les gens ne me connaissaient pas. Ils oubliaient jusqu'à ma présence et se permettaient de parler sans retenue. J'ai entendu... qu'une fille du village s'était pendue à cause de mon père.

Riona retint son souffle et, l'espace d'un instant, seuls les sanglots de lady McCallum emplirent l'atmosphère. Les yeux étranges de Maggie brillaient à la lueur des flammes et, dehors, le vent faisait claquer un volet.

— Je refusais de le croire, ajouta Maggie.

Son expression s'était figée.

— Je savais qu'il buvait, qu'il pouvait parler fort et se mettre en colère, mais j'ignorais ce... qu'un homme pouvait faire à une femme, au point de lui donner envie de se tuer. Je me suis efforcée de ne plus y penser.

Riona posa la main sur les doigts serrés de Maggie.

— Vous n'auriez rien pu faire, lui assura-t-elle.

— Mais aujourd'hui, je pourrais faire quelque chose. Je me souviens qu'elle avait une sœur.

Elle ne croisa pas son regard en disant cela, et Riona comprit qu'elle se sentait coupable.

— Je dois trouver cette fille, déclara alors Riona, très déterminée. Si elle accepte de parler, nous aurons la preuve de ce dont votre père était capable. Nous pourrons ensuite dire la vérité sur Agnès, et le clan ne pourra que nous croire.

Si elle pouvait apporter cette contribution pour simplifier la vie de Hugh, elle éprouverait une forme de consolation à l'heure de partir.

— Vous vous souvenez de son nom ? demanda-t-elle.

Maggie secoua la tête.

— Je sais qui elle est, dit lady McCallum, les yeux agrandis et ravagés par la peur.

Chapitre 20

Après une journée de voyage et son combat pour sauver son bétail terrorisé et le mettre en sécurité, Hugh fut heureux de pouvoir prendre un bain chaud avant le dîner. Il aurait aimé que Riona vienne l'assister, mais ne nourrissait guère d'espoir. Il ne savait même pas où elle se trouvait. En arrivant dans la grande salle, il avait croisé Maggie et sa mère, mais pas elle.

Il était satisfait des progrès réalisés avec le clan. Il avait renoué le contact avec une douzaine de chefs et de gentlemen qui ne connaissaient de lui que la réputation qu'il s'était faite au cours de sa jeunesse. Il avait l'impression d'avoir gagné leur confiance et savait qu'ils avaient été impressionnés par Riona. Pour une femme qui rechignait encore à l'épouser, elle ne leur avait présenté qu'un visage digne et aimable.

Aux autres, mais pas à lui. Et c'était mieux ainsi : il la préférait explosive et entêtée.

Lorsqu'il descendit l'escalier puis entra dans la grande salle, il remarqua avec surprise qu'elle était plus bondée que d'habitude. Sa mère et sa sœur se tenaient sur l'estrade, avec Dermot et Alasdair, mais Riona était absente. Il s'apprêtait à interroger sa sœur, lorsqu'il vit le teint terreux de sa mère.

— Vous vous sentez bien, mère ? demanda-t-il. Vous devriez peut-être vous retirer et demander que l'on vous monte un plateau.

Elle secoua la tête et pinça ses lèvres pâles.

— Je vais bien.

Il lança alors un regard furtif à Maggie, qui haussa légèrement les épaules. Il eut l'impression qu'elle évitait de croiser son regard.

— Je n'ai pas vu Riona, cet après-midi, dit-il en regardant tout autour de lui. Je n'ai pas vu Samuel non plus, maintenant que j'y pense.

Il ne lui vint même pas à l'esprit que Riona pouvait s'être enfuie. Il ne croyait plus que cela faisait partie de ses plans.

— Samuel l'a accompagnée au village, dit Maggie.

— Elle est allée voir les Ross ?

— Je... je n'en sais rien.

Une fois de plus, elle évita son regard.

— Que se passe-t-il ?

Soudain, les doubles portes, à l'arrière de la grande salle, s'ouvrirent, et Riona et Samuel entrèrent dans la pièce. Ils n'étaient pas seuls. Une jeune femme, l'air apeuré, s'agrippait au bras de Riona. Mais elle leva soudain le menton et avança. Hugh avait l'impression de la connaître,

seulement, il était parti depuis si longtemps qu'il n'arrivait pas à la remettre.

Sa mère étouffa un cri et se leva, comme si elle venait de voir un fantôme. Elle se tourna vers lui et lui saisit le bras.

— Il faut que je parle. Que je parle à tout le monde !

Comme si les personnes réunies s'étaient doutées de quelque chose, toutes les têtes se tournèrent vers l'estrade, et les conversations cessèrent.

— Mère..., commença Hugh.

— Non, je dois parler !

Elle avait haussé le ton, et un silence de plomb tomba sur l'assemblée. Riona, la jeune femme et Samuel s'immobilisèrent à l'autre bout de la salle, sans rien dire. Riona et Maggie échangèrent alors des regards confus, ce qui l'amena à croire que même elles ignoraient ce que tramait sa mère.

— Je veux que les personnes de mon clan entendent la vérité, dit lady McCallum d'une voix forte.

Hugh se raidit, prêt à l'arrêter et à lui demander qu'elle lui confie en privé l'annonce qu'elle s'apprêtait à faire. Mais Maggie tira sur sa manche pour l'en empêcher.

— Mon époux, le défunt chef des McCallum, était un homme cruel. Vous le savez tous et vous en avez tous souffert. Je ne pouvais pas faire grand-chose.

Hugh serra les poings. Les gens commençaient à peine à oublier ce qui s'était passé et à faire confiance à l'homme qu'il était devenu. Et voilà que sa mère faisait resurgir le passé !

— Mais aujourd'hui, il est mort, et je peux dire toute la vérité sans craindre que les conséquences retombent sur mes enfants. Je les ai emmenés loin d'ici pour les protéger, mais je n'ai rien pu faire pour les vôtres.

Sa voix se brisa. Elle baissa la tête, et Hugh vit une larme rouler sur la joue de Maggie.

Quelques secondes plus tard, lady McCallum reprit :

— Mon mari aimait les très jeunes femmes et... leur faisait des avances. C'était mal et indigne d'un chef. J'ignorais qu'il s'était entiché d'Agnès McCallum et, quand je l'ai appris, c'était trop tard. Elle... était enceinte.

Hugh ressentit le même choc que celui qui se reflétait sur les visages des personnes rassemblées. Pourquoi sa mère, qui avait gardé ce secret pendant toutes ces années, s'était-elle soudain décidée à parler ? Il observa de nouveau la jeune femme que Riona avait amenée avec elle et comprit pourquoi il la connaissait : sa sœur s'était tuée quelques années plus tôt, une horrible tragédie. Le simple fait de la voir avait poussé sa mère à prendre publiquement la parole pour la première fois et à dire la vérité. Cette fille qui s'était suicidée avait-elle été, elle aussi, victime de son père ? Riona l'avait-elle découvert et avait-elle décidé d'amener sa sœur au château juste pour voir ce que sa mère allait faire ?

Il aperçut alors Brendan debout au fond de la salle, les yeux écarquillés et les lèvres pincées. Devait-il interrompre sa mère et protéger l'enfant des révélations qu'elle était prête à faire ou le laisser entendre la vérité jusqu'au bout ?

— J'étais à la merci de cet homme, poursuivit-elle d'une voix calme.

Tout le monde tendit l'oreille.

— Je pouvais m'enfuir et emmener mes enfants avec moi, mais pas assez loin. Je n'ai jamais parlé par crainte de ce qu'il pourrait nous faire, aux enfants ou à moi, mais aujourd'hui... il est mort. Mes paroles arrivent trop tard, je le sais, mais il fallait que je dise la vérité. Mon mari a engendré un bâtard, le jeune Brendan, et j'espère que vous saurez vous montrer aimable avec lui, car il n'est coupable de rien, pas plus que mon fils. Hugh a demandé Agnès en mariage, mais mon mari s'y est

opposé.

Elle s'effondra dans son fauteuil, comme si ses jambes ne la tenaient plus. Elle se couvrit le visage de ses mains, et Maggie se pencha vers elle. Mais Hugh n'avait d'yeux que pour Brendan, qui essayait de se frayer un chemin vers Riona en courant à travers la grande salle. Tout le monde parlait en même temps. Alasdair essaya de lui poser une question, et Dermot se pencha vers eux pour l'entendre.

Hugh leva les deux mains.

— Je ne peux pas en parler maintenant. Brendan a tout entendu.

Il quitta l'estrade et se fraya à son tour un passage dans la foule. Les gens essayaient de l'intercepter, mais il les écarta poliment. Il rejoignit bientôt Riona près des doubles portes.

Dehors, la pénombre s'était abattue sur les montagnes comme un rideau pourpre.

— Avez-vous vu où il est parti ? demanda-t-il.

— Il vient tout juste d'atteindre la cour inférieure, répondit Riona.

Il posa brièvement la main sur sa joue.

— Vous n'êtes pas étrangère à tout cela, n'est-ce pas ?

Elle rougit en hochant la tête, puis leva vers lui des yeux inquiets.

Il lui adressa un demi-sourire et quitta la grande salle.

* * *

Riona enroula les mains autour de ses épaules en regardant Hugh descendre deux à deux les marches et traverser la cour au pas de charge. Elle espérait pouvoir convaincre lady McCallum de parler en faveur de son fils, mais n'imaginait pas que cette dernière aurait l'amabilité d'épargner à Fiona, la sœur de la femme qui s'était suicidée, l'épreuve de faire revivre publiquement sa douleur.

Elle se tourna vers Samuel.

— Je vais rejoindre Hugh, au cas où il aurait besoin de moi. Voulez-vous aider Fiona à trouver une place pour qu'elle puisse se restaurer ?

Samuel la regarda avec intérêt et acquiesça.

Riona s'élança alors dans la nuit ; l'air froid de la montagne s'engouffra sous ses jupes. Elle traversa à la hâte la cour. Plusieurs hommes la regardèrent d'un œil curieux ; elle les ignora. Lorsqu'elle arriva aux écuries, le souffle court, elle se tint devant la porte et passa prudemment la tête par l'ouverture. Hugh était agenouillé à côté de Hamish, le terrier, et caressait sa tête garnie de longs poils. Brendan lui tournait le dos, l'air tendu et les poings serrés.

— Tu as certainement des questions à me poser, mon petit, dit-il en adoptant le ton direct d'un chef s'adressant à un soldat valeureux.

Brendan finit par se tourner vers lui. Il ne pleurait pas, mais son visage portait les marques douloureuses de ce qu'il venait d'apprendre. Il faisait manifestement des efforts pour se montrer courageux, et Riona sentit son cœur se briser.

— Ma grand-mère n'a jamais voulu me parler de mon père. Elle disait que le plus important, c'était que je sache à quel point ma mère m'aimait. Mais maintenant, en entendant qu'elle ne désirait pas faire ce qui lui a été fait...

Sa voix se brisa. Il lui fallut quelques instants pour se reprendre.

— J'espérais que mon père était quelqu'un comme vous, poursuivit-il, et que, peut-être, vous l'aviez aimée, mais que vous ne pouviez pas épouser une simple fille du village.

Hugh continua de caresser le chien.

— Nous ne pouvons pas choisir nos parents, Brendan. Et, puisque nous avons le même père, je parle en connaissance de cause.

Brendan haussa les épaules.

— C'est horrible et méchant, ce qu'il lui a fait.

— En effet. J'ai essayé d'arranger les choses pour ta mère. Nous n'étions pas amoureux, mais nous étions amis.

— Je suppose que c'est grâce à vous que nous habitons le plus beau cottage du village.

Hugh ne répondit pas.

— Je sais que ma grand-mère apprécie ce que vous avez essayé de faire. Moi aussi. Je pense que... c'est mieux que vous soyez mon frère, et non mon père.

Hugh leva les yeux vers lui et lui adressa un sourire qui faillit faire exploser d'amour le cœur de Riona. Oh oui, comme elle l'aimait, cet homme qui avait essayé si fort de réparer les fautes de son père, sans jamais avoir l'impression d'en faire assez !

— Tu aimerais venir habiter au château avec ta grand-mère ? demanda Hugh. Nous sommes frères, après tout.

Brendan haussa les épaules.

— Merci, mais j'aime l'endroit où nous habitons, et mes amis se fichent de savoir si je suis ou non un bâtard. Mais je peux toujours venir ici pour travailler avec les chevaux, n'est-ce pas ?

Hugh se redressa et posa la main sur ses épaules.

— Bien sûr. Il me tarde aussi de t'apprendre à tenir autre chose qu'un bâton, un jour.

— Je me suis déjà entraîné, répondit Brendan d'une voix timide.

Hugh se mit à rire.

Riona se retira doucement pour les laisser en paix, rassurée de voir que Hugh avait suffisamment de force et de sensibilité pour consoler un petit garçon bouleversé.

* * *

Lorsque Hugh revint dans la grande salle, il avait l'impression que quelqu'un lui avait retiré des épaules des pierres de la taille des Grampian Mountains. Tout le monde connaissait la vérité sur Brendan à présent, et il savait qu'il le devait à Riona. Après toutes ces années, sa mère aurait-elle pris une telle décision, si Riona n'avait pas été là ? Les hommes qui avaient jusque-là gardé leurs distances avec lui le saluaient à présent avec respect. Personne n'essaya de l'empêcher de retourner s'asseoir pour dîner.

Il ne vit pas Riona, mais Maggie était toujours sur l'estrade et mangeait avec appétit.

Elle sourit en le voyant.

— Je n'ai rien avalé de la journée tant j'attendais ce moment, expliqua-t-elle.

Il l'observa attentivement.

— Tu le savais ?

— Je ne le « savais » pas, précisa-t-elle. Mais j'étais au courant.

Hugh s'assit à côté d'elle et lui dit à voix basse :

— Riona aussi.

— C'était son idée.

— Elle a obtenu que mère s'exprime publiquement sur ce qu'elle considérait comme une honte pesant sur notre famille ?

— Bizarrement, mère n'a pas soulevé beaucoup d'objections. Elle a juste demandé à Riona de

lui promettre de trouver la sœur de la fille qui s'est tuée à cause de père.

— Comment l'a-t-elle trouvée ?

— Grâce à un rêve que j'ai eu il y a de cela plusieurs années, répondit-elle d'un air pensif, mais je ne le lui ai pas dit. J'ai prétendu avoir entendu des rumeurs selon lesquelles père était la raison du suicide de cette fille, mais que sa sœur en savait peut-être plus.

— Tu savais pourquoi cette fille était morte ? Tu devais être très jeune.

— J'avais quatorze ans. Je l'ai vue habillée pour sa mise en terre mais, comme j'ignorais qui elle était, j'ai essayé de l'oublier.

Hugh posa la main sur la sienne.

— Je suis désolé, Maggie.

Elle haussa les épaules et, malgré son sourire en coin, ajouta d'une voix tremblante :

— Je me suis efforcée de ne pas prêter attention à ce qui se passait dans mes rêves. Je ne pouvais rien y faire et je ne voulais pas que les gens soient au courant de mon don. Ils ont trouvé la fille pendue le lendemain matin.

Puis elle parut s'effondrer.

— J'ignorais que c'était à cause de père !

Hugh la prit par le cou et, l'attirant à lui, lui fit poser la tête sur son épaule. Elle s'agrippa à lui en tremblant, tout en essayant de se contrôler. Plusieurs personnes leur lancèrent un sourire de compassion, et il vit Mme Wallace essuyer une larme avant de quitter précipitamment la grande salle.

— Il est mort à présent, et ses secrets sont connus de tous. Il ne peut plus nous faire de mal.

Maggie leva la tête et le regarda droit dans les yeux.

— Et Brendan ?

— C'est un bon garçon. Il est triste et bouleversé, mais ça va aller. Je vais lui apprendre à se battre à l'épée.

Le sourire de Maggie vacilla avant de s'élargir.

— Parfait. C'est étrange d'imaginer que nous avons un petit frère. J'espère qu'il nous laissera veiller sur lui.

Hugh acquiesça avant de balayer la salle du regard.

— As-tu vu Riona ?

— Elle est partie consoler notre mère à ma place. Elle s'est dit que mère réagirait mieux face à une étrangère que face à sa propre fille. Elle a peut-être raison.

Maggie lui décocha un mystérieux sourire.

— Je l'aime beaucoup, Hugh. Comment as-tu fait pour avoir autant de chance avec une fiancée que tu n'avais jamais vue ?

— Elle n'est pas encore ma femme, répondit-il en sentant sa joie se muer en inquiétude.

— Mais elle t'aime sûrement, Hugh. Une femme ne fait pas tout cela sans raison. Peut-être ne sait-elle pas que tu l'aimes ?

Il sursauta.

— Comment ?

— J'ai vu comment tu la regardais, dit-elle en riant. Tu dois peut-être tes fiançailles à père, mais tu en es satisfait. Pourquoi ne vas-tu pas la retrouver ? Je vais prendre sa place auprès de mère et je te l'envoie.

— Tu es une sœur formidable !

Elle haussa les épaules.

— J'ai passé plus de temps avec mère que toi. Tout ce qui s'est passé ces derniers jours

explique en grande partie son comportement. Elle a beaucoup souffert avec père.

— Je le sais. Dis-lui que j'irai la voir dans la matinée. Il faut que j'aille trouver Riona d'abord.

* * *

Lorsque Riona revint dans sa chambre, quelques rares bougies éclairaient la pièce. Elle était heureuse d'être seule, soulagée d'avoir enfin pu faire quelque chose ici, à Larig Castle, pour aider Hugh. Plus personne ne le verrait comme un homme capable d'abandonner une femme enceinte. La cruauté de son père avait enfin été révélée au grand jour et elle espérait que, lorsque les hommes du clan connaîtraient mieux sa personnalité, les derniers mauvais souvenirs seraient oubliés.

Elle se versa un verre de vin qu'elle but debout, face à la cheminée. Elle se demanda s'il était revenu dans sa chambre et s'il allait venir la retrouver. Soudain, elle entendit un bruit et fit volte-face. Elle l'aperçut alors allongé sur son lit, vêtu de sa chemise et d'une culotte à la place de son kilt. Autour de ses chevilles, il avait attaché la corde.

Elle éclata de rire en se couvrant la bouche.

— Je ne peux pas me faire confiance lorsque je suis avec vous, jeune fille, dit-il en haussant les sourcils.

Lorsqu'il tendit la main vers elle, elle se précipita et tomba dans ses bras.

Il la serra très fort quelques instants, puis murmura contre ses cheveux :

— Maggie m'a dit que c'est grâce à vous si tout cela est arrivé. Merci.

Elle enfouit son visage dans sa chemise en souriant, s'enivrant de son odeur.

— J'ai été soutenue par Maggie et votre mère. Comment va Brendan ?

— Il est heureux de savoir la vérité. Je lui ai demandé de s'installer au château, mais il préfère garder son ancienne vie.

— Je comprends.

Elle posa l'oreille sur son torse et écouta les battements forts et puissants de son cœur. Le vin lui avait donné le courage de ne penser à rien d'autre qu'à cette nuit.

— Ma Riona, murmura-t-il d'une voix pleine de désir.

Il lui saisit le menton pour lui faire lever la tête et plongea son regard dans le sien. Leurs sourires s'évanouirent. Lorsqu'il l'embrassa, Riona sentit ses dernières résistances tomber. Ils s'embrassèrent avec une fougue qui ne faisait que croître et qu'elle ne cherchait pas à tempérer. Son désir pour lui était insatiable et puissant. Elle s'agenouilla au-dessus de lui et commença à défaire les liens de son corsage. Bientôt, il lui vint en aide. Jamais elle ne s'était déshabillée aussi vite de sa vie.

Lorsqu'elle se redressa, vêtue uniquement de sa chemise, elle prit l'ourlet dans ses mains et croisa ses yeux troubles de désir.

— Riona...

Elle fit passer le vêtement au-dessus de sa tête et le vit retenir son souffle lorsqu'elle lui dévoila sa nudité à la lueur des bougies. Il avait déjà vu et touché sa peau nue, mais elle éprouva un sentiment de puissance en choisissant de se tenir ainsi devant lui, sans aucune crainte.

Il finit par ôter à son tour sa chemise, puis pressa sa peau chaude contre la sienne. Cette sensation était merveilleuse. Elle lui agrippa les épaules et se cambra pour s'approcher plus près de lui. Les poils de son torse excitaient ses seins, et elle se sentit défaillir lorsqu'il fit glisser ses mains sur ses hanches avant de les poser sur ses fesses. Il l'obligea à écarter les cuisses et à l'enjamber, tout en se tenant assis au bord du lit, puis il la renversa en arrière pour prendre la pointe de son sein

dans sa bouche. Elle poussa un petit cri tout en le serrant contre elle, incapable de contrôler les ondulations de ses hanches.

— Prenez-moi, murmura-t-elle. S'il vous plaît, Hugh, ne me faites pas attendre.

Elle glissa une main tremblante entre leurs corps pour défaire les boutons de sa culotte. Il l'aïda du mieux qu'il put et, lorsque son sexe jaillit, elle le prit entre ses mains pour le caresser comme il le lui avait appris. Ses cuisses étaient largement écartées devant lui, et elle s'avança, comme si elle avait voulu qu'il la pénètre.

Soudain, elle se retrouva sur le dos, les mains plaquées de chaque côté de la tête.

Hugh était au-dessus d'elle, à présent, et la regardait dans les yeux, le souffle court.

— Vous êtes sûre que c'est ce que vous voulez ?

— Oui, répondit-elle sans l'ombre d'une hésitation. J'ignore juste comment...

— Levez vos genoux, dit-il entre ses dents serrées.

Lorsqu'elle s'exécuta, il s'installa entre ses cuisses.

— La première fois..., commença-t-il.

— Cela fait mal, conclut-elle. On me l'a déjà dit. Cela m'est égal. Faites vite, c'est tout ce que je vous demande.

Elle sentit la peau douce de son sexe dur glisser en elle. La douleur fut brève et disparut très vite, comparée à l'incroyable sensation de plénitude, de chaleur et désir naissant.

Au même moment, il l'embrassa, et elle laissa sa langue envahir sa bouche comme il l'avait fait avec son corps. Pendant un long moment, il ne bougea pas, se contentant de l'embrasser et de lui caresser les seins jusqu'à ce que la passion embrase sa peau. Elle en voulait plus et elle se mit à se tortiller entre ses bras pour le lui faire comprendre.

Il entendit son appel. Il se retira et la pénétra de nouveau. Elle poussa un cri.

Il rit contre sa bouche et commença cette danse de l'amour vieille comme la nuit des temps. Ensemble, ils sentirent monter le plaisir. Le désir enfla plus encore, la submergeant, l'enflammant. Bientôt, plus rien n'exista que le frottement de leurs corps, l'humidité de sa bouche sur la sienne et ses mains calleuses sur ses seins.

Elle atteignit l'acmé du plaisir qu'elle vécut comme une merveilleuse révélation, tandis que l'orgasme semblait se propager dans tout son corps, du bout de ses doigts à ses orteils. Il continua de la pénétrer de plus en plus vite, et son plaisir se prolongea jusqu'à devenir presque insupportable. Hugh jouit à son tour en grognant, avant de s'effondrer sur elle, et elle éprouva une joie infinie à être à lui, à accepter finalement tout de lui.

— Je vous aime, Riona, murmura-t-il contre sa joue.

En entendant ces mots, elle fondit en larmes.

Chapitre 21

Hugh n'avait encore jamais dit à une femme qu'il l'aimait, mais il ne s'attendait pas à tels sanglots.

— Riona ?

Il se redressa et essaya de croiser son regard, mais elle se couvrit le visage avec les mains en pleurant plus fort.

— Vous ne pouvez pas m'aimer ! gémit-elle.

— Expliquez-moi ce qui vous arrive, Riona.

Il se releva sans prendre garde à la corde qui lui entravait encore les chevilles, ni à sa culotte défectueuse, et faillit tomber à la renverse. Mais il n'avait pas le temps de s'en soucier. Il s'assit à côté d'elle, et elle se roula en boule, très loin de lui.

— Je ne peux pas vous aider si vous ne me parlez pas !

— M'aider ?

Elle eut un rire de dérision.

— Vous ne pouvez rien faire pour moi, Hugh. Je ne peux pas vous aimer. Nous ne sommes pas censés être ensemble. Vous êtes le fiancé de ma cousine et... je viens de vous séduire !

Sur ces mots, elle frémit et enroula les bras autour de ses épaules, le corps secoué de sanglots. Hugh sentit alors une appréhension horrible lui opprimer la poitrine avant de se frayer un chemin jusqu'à son cerveau. Pourquoi persistait-elle sur cette voie ? Elle était heureuse. Elle avait aidé son peuple et l'avait aidé, lui.

Riona se redressa, ramena le couvre-lit sur ses épaules d'une main tremblante, puis leva le visage vers lui. Ses larmes accrochèrent la lueur de la bougie, et il aperçut ses yeux gonflés remplis de tristesse. Son appréhension se mua en peur.

— Vous ne pouvez pas être à moi, murmura-t-elle, désespérée. J'aimerais rester avec vous et devenir votre femme, mais dans peu de temps la réalité nous rattrapera. Je vois d'ici mon oncle arriver en jubilant et se saisir des terres des McCallum, tout en gardant pour lui l'argent de la dot.

Sa tête s'affaissa, et ses sanglots redoublèrent de violence.

Hugh se sentait presque étourdi. Soudain, il eut la certitude que, depuis le début, elle lui disait la vérité, cette vérité à laquelle il avait refusé de croire. Il avait envie de se lever, mais la corde l'en empêchait. Dire qu'il l'avait utilisée contre elle, pour mieux lui prouver qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre ! Il ignorait quoi faire. Sauf se débarrasser de cette corde, chose qu'il entreprit aussitôt.

— Vous devez me croire, Hugh. Personne... ne doit savoir ce qui s'est passé entre nous ce soir. Vous pouvez me laisser partir. Je ne dirai rien à Cat. Le temps passera, et j'arriverai à la convaincre

de venir à vous. Vous verrez, elle est merveilleuse.

Puis elle frémit et se remit à pleurer.

— J'ai trahi ma cousine en couchant avec son fiancé, dit-elle entre deux sanglots.

Son dernier murmure contenait tant de douleur qu'il en fut déchiré. Il aurait aimé la toucher, mais elle était nue, et il venait de la séduire, comme son père l'avait fait avant lui avec d'autres femmes. Elle ne voulait pas de lui, et il n'avait cessé de lui faire des avances, allant jusqu'à l'attacher dans son lit...

Un énorme sentiment de culpabilité et de honte s'empara de lui. Il se redressa d'un bond et boutonna sa culotte avant de se servir un grand verre de vin qu'il avala d'un trait.

Dire qu'il croyait avoir échappé à la malédiction qui avait marqué sa jeunesse, à son inconscience et à sa manière inconsiderée de gérer les situations difficiles ! Lorsque ses fiançailles n'avaient pas pris la tournure qu'il voulait, il avait agi de manière tout aussi irréfléchie, se persuadant qu'il était dans son bon droit. Il avait kidnappé une jeune femme innocente, l'avait humiliée et lui avait pris sa virginité, rendant ainsi impossible tout mariage avec un autre homme. Pire, elle pouvait être enceinte.

Il aurait aimé lui parler, mais les mots restaient coincés au fond de sa gorge, comme s'il était sur le point de s'étouffer. Soudain, il se mit à genoux devant elle.

— Riona, dit-il d'une voix entrecoupée. Seigneur, que vous ai-je fait ?

Il posa son visage sur ses jambes nues.

— Je ne peux même pas implorer votre pardon. Je ne le mérite pas !

Il sentit sa main tremblante se poser sur sa tête, et elle lui caressa doucement les cheveux. A présent, c'était elle qui le consolait ! Il éprouva un tel dégoût de lui-même qu'il eut envie de s'en aller, de s'arracher à sa douce présence. Mais elle aurait pu croire qu'il lui en voulait, et il ne pouvait pas le permettre.

— Hugh, vous n'avez pas fait tout cela par simple égoïsme, dit-elle enfin. Vous avez agi pour le bien de votre peuple en voyant que mon oncle refusait de respecter les termes d'un contrat qui reposait sur la confiance.

Il s'accroupit pour mieux la contempler.

— Si j'avais accepté de vous croire, j'aurais pu vous ramener aussitôt. Mais j'étais convaincu que votre père, ou plutôt votre oncle, essayait de me duper...

— Ce qui a été effectivement le cas, dit-elle d'une voix amère. Il a essayé de rendre le contrat caduc en vous faisant porter la responsabilité de sa rupture. Il m'a installée dans la chambre de ma cousine pour que vous enleviez la mauvaise femme. Je... j'ignore ce qu'il a dit à Cat ou à ma famille à propos de ma disparition. Cela fait plus d'un mois que je suis partie. Mes parents ne seront de retour que fin octobre. Je ne peux donc pas leur manquer. Quant à Cat...

Ses paroles moururent sur ses lèvres, et ses épaules s'affaissèrent.

Cat. Il y avait une autre Catriona Duff dans ce monde, celle qu'il était censé épouser. Non seulement il avait ruiné la réputation de Riona, mais il avait également déshonoré sa cousine. Il s'assit sur le parquet, le dos contre le lit.

Elle se glissa près de lui, se servant du couvre-lit pour couvrir sa nudité. L'étoffe lui permit d'effacer les images de Riona lui retirant ses vêtements. Elle veillait à présent à ne pas le toucher, mais il n'avait pas besoin de ce contact pour sentir la chaleur de son corps, l'appel de la passion qu'il éprouvait pour elle et qu'il ressentait encore, malgré la situation.

— Pourquoi m'avez-vous laissé... ?

Il ne put terminer sa phrase.

— Pourquoi ai-je fait l'amour avec vous ? demanda-t-elle d'une voix triste. Parce que... j'étais lasse de m'opposer à vous.

Il ne s'attendait pas du tout à cette réponse.

— Vous étiez persuadé que j'allais devenir votre femme, continua-t-elle, puis vous avez commencé à me désirer pour moi-même. Je n'ai pas pu résister. Une partie de moi repoussait mes doutes et mes craintes. J'avais envie de... ressentir et même... de faire semblant. Je ne cessais de me répéter qu'avant de partir je voulais que vous soyez serein vis-à-vis de Brendan et que vous commenciez à voir votre mère comme la femme imparfaite qu'elle était, et non comme la coupable d'actes dus uniquement à votre père. Je me suis dit qu'il fallait que je le fasse en échange de ce que... notre relation allait vous coûter. Et je n'ai fait que découvrir à quel point vous étiez bon, à quel point vous étiez dévoué à votre peuple.

— Un homme bon ?

Il s'en étrangla presque.

— Aucun mot ne peut décrire la manière dont je vous ai blessée ! Et ce soir, j'ai porté le coup fatal. Je vous ai ravi ce que vous deviez réserver à votre époux.

Elle s'appuya contre lui.

— Ce soir, j'avais envie d'imaginer que vous étiez mon époux. J'ai fait mon choix, Hugh, j'ai pris ma décision. Le fait d'être venue ici, avec vous, parmi votre peuple, m'a appris à me dresser pour obtenir ce que je voulais, même si je commettais une erreur. Il ne faut pas vous sentir coupable.

Pendant de longues minutes, ils gardèrent le silence, assis côte à côte, se touchant à peine et regardant le feu s'éteindre dans la cheminée.

— Qu'allons-nous faire maintenant ? demanda-t-elle d'une voix lasse.

Il soupira.

— Tout d'abord, je pense que je devrais aller trouver votre oncle pour le punir de vous avoir placée délibérément sur le chemin de son ennemi.

Elle se raidit.

— Une autre guerre, Hugh ? Parce que cela reviendrait à un conflit.

Il préférait se concentrer sur sa vengeance plutôt que d'imaginer qu'il allait perdre Riona, ce qui finirait par arriver. Il avait passé des semaines à faire en sorte qu'elle tombe amoureuse de lui et qu'elle accepte leur mariage arrangé. Or... c'était lui qui était tombé amoureux.

— Mon père n'aurait pas hésité à se venger, dit-il enfin. J'ai déjà assez prouvé que je lui ressemblais, ce soir.

— Hugh...

— Non, votre amabilité après tout ce que je vous ai fait subir ne fait qu'aggraver les choses. Et, même si je renonce à me venger, cela ne veut pas dire que nous ne méritons pas que justice soit faite. Votre oncle vous a livrée à moi sans se soucier de ce qui pouvait vous arriver. J'aurais pu ressembler à mon père.

— Tout ce que je vous demande, c'est de différer votre décision, insista-t-elle. Personne ne sera mis au courant. Je ne suis pas prête à vous laisser renoncer à ce mariage.

Il tressaillit.

— Vous pensez qu'il faut que je m'impose auprès de votre cousine ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Je ne peux pas l'imaginer, surtout après l'avoir trahie de la sorte.

Il se tourna vers elle et la prit par les épaules.

— C'est moi qui suis à l'origine de cette trahison, Riona, pas vous, murmura-t-il avec rage.

Le couvre-lit glissa et dévoila le haut de ses seins. Il aurait préféré ne pas poser les yeux sur

eux, ne pas la désirer, mais il n'y pouvait rien. Il l'aimerait toujours. Son corps se moquait bien qu'il l'ait blessée.

— Vous avez cru faire ce qui était juste, Hugh. J'étais parfaitement consciente de la situation et pourtant...

De nouveau, ils restèrent silencieux.

— Riona, il faut que j'y réfléchisse sérieusement. Je ne veux pas que vous soyez blessée, si jamais l'on apprend qu'une erreur a été commise.

— Hugh, il ne s'agit pas de moi mais du clan.

— Non, pour moi, vous passez avant le clan. Promettez-moi que vous ne parlerez à personne de cela. Je vais envoyer Samuel au château des Duff pour voir s'il peut obtenir des nouvelles de votre oncle.

Elle lui serra le bras.

— Ce n'est pas dangereux pour lui ?

— Samuel aime le danger, la rassura-t-il. Je ne déciderai rien tant que je ne connaîtrai pas les intentions de votre oncle. D'après ce que vous m'avez dit de votre cousine, elle ne laissera pas votre disparition sans suites.

Ils restèrent encore assis côte à côte un long moment, jusqu'à ce que Riona frissonne.

— Au lit, dit Hugh en se levant pour l'aider à se coucher.

— Restez avec moi, s'il vous plaît, murmura-t-elle en levant vers lui des yeux humides.

Il savait qu'il ne devait pas le faire, mais le pire était déjà arrivé. Il se coucha sur le couvre-lit et attira Riona contre lui. Elle mit du temps à s'endormir, secouée par de petits sanglots de tristesse qui le déchiraient.

* * *

Trois jours étaient passés, depuis cette fameuse nuit qui les avait laissés tous deux en proie à un épouvantable malaise. Et Riona ne pouvait plus le supporter. Elle décida d'aller retrouver Hugh dans son solarium avant le dîner. C'était la première fois qu'ils se retrouvaient seuls. Il n'était plus venu la rejoindre dans son lit, n'avait plus passé une seule soirée à s'entretenir seul à seul avec elle. Son absence la faisait souffrir un peu plus chaque jour.

Il la regarda fixement, tandis qu'elle fermait la porte derrière elle.

— Riona...

— Je sais, je sais, je ne devrais pas être là. Mais, si Maggie me demande une nouvelle fois ce qui ne va pas, je crois bien que je vais hurler.

— Elle est très tenace, dit-il avec un petit sourire.

Il s'adossa à son fauteuil en cuir et s'étira. Ce geste rappela aussitôt à Riona son corps nu sous sa chemise et son kilt. Elle frémit et essaya de mettre de côté le désir naissant qui s'emparait d'elle chaque fois qu'elle le voyait, qu'elle pensait à lui. Or, il ne quittait jamais très longtemps son esprit.

— J'ai cru voir Samuel dans les écuries.

— Effectivement. Nous venons de nous entretenir. Venez près de moi.

Elle tira une chaise près de son bureau, mais se laissa faire lorsqu'il lui prit la main pour l'inviter à s'asseoir sur ses genoux. Elle s'y percha avec hésitation.

— Laissez-moi vous prendre dans mes bras, jeune fille. Je rêve de vous toutes les nuits.

Elle ferma les yeux et soupira.

— Oh ! Hugh...

Elle se blottit contre lui et le laissa caresser ses cheveux et son dos. Son contact était chaud, rassurant, et il avait toujours un goût d'interdit.

— Parlez-moi de Samuel.

— Un événement inattendu s'est produit. Votre oncle est mort des suites d'une fièvre il y a trois semaines, et la nouvelle vient tout juste d'arriver dans les Highlands.

Riona se raidit, sous le choc. Soudain, le monde semblait avoir changé. Son oncle n'avait manifesté que de l'impatience et de l'irritation à l'égard des femmes qui l'entouraient, sauf vis-à-vis de Cat. Sa tante allait peut-être s'épanouir, maintenant qu'elle n'était plus contrainte de vivre dans l'ombre de son mari. Elle croisa le regard sombre de Hugh.

— Qu'est-ce que cela signifie pour nous ?

— Pas grand-chose, je pense. Le contrat est toujours en vigueur.

Elle hocha la tête et fronça les sourcils.

— Ma tante doit être accablée de douleur, mais ce n'est certainement qu'une façade.

— Elle est venue dans les Highlands accompagner le corps de votre oncle, avec le nouveau comte et sa sœur.

— Cat et Owen ?

Il hocha la tête.

— Je sais que votre cousine vous manque.

— C'est vrai, mais... elle ignore sûrement que je suis ici.

— Nous n'avons aucune idée de ce que sait Owen, mais... avez-vous songé que bientôt la nouvelle que sa sœur est avec lui, et non ici, avec moi, va se répandre ? Peut-être... pensera-t-on qu'il s'agit de Bronwyn ? J'ai dit à plusieurs personnes que vous aviez une sœur.

Riona sentit sa gorge se serrer.

— Oh ! Hugh, murmura-t-elle. Je suis désolée !

Il avait travaillé si dur pour être un chef digne de son peuple et, bientôt, tout le monde découvrirait sa terrible erreur.

— Cessez de dire cela ! Vous n'avez pas à être désolée. Nous allons trouver un moyen de régler la situation sans révéler ce que nous ne voulons pas dire.

— Mais si vous expliquiez au clan que vous avez été trompé par mon oncle...

— Au risque de vous humilier en public ? Non, je pense qu'il faut d'abord que je m'entretienne avec Owen.

Soudain, quelqu'un frappa à la porte, et ils sursautèrent. Riona bondit, comme si le fait d'être surprise sur les genoux de Hugh était le plus grave des péchés. Pourtant, ce n'était rien comparé à ce qu'ils avaient fait, songea-t-elle amèrement.

Hugh contourna le bureau et se dirigea vers la porte, mais celle-ci s'ouvrit avant son arrivée, et un cortège de personnes entra dans la pièce : Dermot, Alasdair, Maggie et lady McCallum.

Samuel ferma la marche et repoussa la porte derrière lui. Il se tint devant le battant, les bras croisés. Jamais Riona ne l'avait vu afficher un air aussi intimidant.

Dermot prit la parole le premier.

— Nous avons reçu des nouvelles. Le nouveau comte d'Aberfoyle va bientôt arriver, en compagnie de sa sœur..., ajouta-t-il en lançant un regard noir à Riona. J'ai mené une enquête approfondie sur le clan Duff. Le nouveau comte n'a qu'une seule sœur.

Riona croisa fortement les doigts, essayant de renvoyer un calme qu'elle ne ressentait pas.

— Oui, Samuel m'a informé qu'ils arrivaient avec le corps de leur père, répondit Hugh.

— Je n'ai rien dit à personne, annonça Samuel. Mais d'autres voyageurs sont arrivés

aujourd'hui avec ces nouvelles.

— Qu'as-tu fait, Hugh ? demanda Alasdair, l'air exaspéré. Tu as toujours préféré agir avant de réfléchir.

Hugh serra les dents, et Riona sentit qu'il faisait de gros efforts pour se contenir.

— Mon oncle a trompé Hugh, déclara-t-elle alors d'une voix qui tremblait un peu.

Hugh fit un grand geste de la main.

— Ce qui se dit dans cette pièce ne doit pas quitter l'enceinte de ces murs, vous entendez ? Dermot, as-tu parlé à quiconque du nombre de sœurs d'Owen ?

Dermot hésita, puis secoua la tête.

— A partir de maintenant, la véritable identité de Riona doit rester secrète. Je déciderai bientôt de ce que j'annoncerai au clan.

— Très bien, dit Dermot. Savais-tu qu'elle n'était pas ta fiancée ? Ou bien cette sorcière était-elle de mèche avec sa famille pour te tromper ?

En deux enjambées, Hugh le prit par le col de son manteau, et la pièce s'emplit de vociférations. Lady McCallum poussa un cri. Maggie avait l'air de vouloir s'interposer entre les deux hommes. Riona était désespérée. N'était-ce pas à cause d'elle que les relations de Hugh avec ses amis étaient menacées, alors même qu'ils venaient de se réconcilier ?

— Ne parle plus jamais de Riona en ces termes, ordonna Hugh d'une voix glaciale. Tout est arrivé par ma faute et non la sienne. Elle est innocente.

Alasdair la regardait fixement, l'air frustré.

— Si vous êtes innocente, Riona, pourquoi nous avez-vous fait croire que vous étiez la fille du comte ?

Hugh lâcha Dermot, qui ne recula pas.

— Elle m'a dit la vérité, mais elle avait trop peur de la dévoiler à quiconque. Je croyais qu'elle mentait, que son oncle essayait de se rétracter et de nous voler nos terres. Elle porte le même nom que sa cousine. Elle était la seule jeune femme présente au château, lorsque je l'ai enlevée dans sa chambre.

Maggie ouvrit la bouche de stupeur. Tout le monde s'était figé.

— Hugh, dit sa mère d'une voix tremblante, tu l'as kidnappée ?

Elle le contempla comme si ses pires craintes venaient d'être confirmées. Riona avait le cœur gros et aurait aimé s'interposer entre Hugh et toute cette laideur. Sauf qu'elle savait qu'il ne verrait pas d'un bon œil son intervention.

— Oui, répondit-il en passant une main nerveuse dans ses cheveux.

Sa queue-de-cheval se défit, et sa chevelure s'étala sur ses épaules.

— Le comte avait rompu le contrat pendant notre entretien, et j'ai cru que j'avais le droit de le faire. Mais j'ai commis une terrible erreur, et Riona en a souffert, comme le clan risque d'en souffrir, lui aussi.

Un silence pesant s'abattit sur la pièce. Tous les regards étaient tournés vers eux. Elle savait ce qu'ils pensaient : qu'elle aurait dû le convaincre qu'elle lui disait la vérité. Elle aurait tant aimé disparaître pour céder à son chagrin, mais cela impliquait d'abandonner Hugh au moment où il avait besoin d'elle.

— Ramenez-la, suggéra Dermot. Owen n'est pas le même homme que son père.

— Aucun de vous ne le connaît vraiment, n'est-ce pas ? dit Alasdair d'une voix amère. C'est un Ecossais qui voudrait être anglais.

— C'est faux ! intervint Maggie.

Alasdair l'ignora.

— Et nous n'abandonnerons pas Riona. Nous devrions nous battre pour réparer l'erreur que l'ancien comte t'a forcé à commettre. Un contrat se résume à un bout de papier, mais la terre nous revient de droit.

— Terre que nous risquons de perdre s'il ne reprend pas Riona, souligna Dermot.

— Croyez-vous que les fiancées soient interchangeables ? demanda Hugh avec colère. J'ai déshonoré Riona et sa cousine. Il faut que je répare les choses. J'irai trouver Owen.

— Mais cela pourrait être dangereux, dit Riona. Laissez-moi les inviter à venir ici. Cat aura certainement envie de me voir.

Et elle pourrait la présenter à Hugh et s'éclipser discrètement. Cette solution était préférable pour tout le monde, même si son cœur risquait de se briser en mille morceaux.

— Et faire entrer le diable chez nous ? demanda Alasdair.

— Il s'agit de mes cousins, pas du diable, protesta Riona.

— Ça suffit ! les interrompit Hugh. Je vais entrer en contact avec Owen et négocier une entrevue. Nous parlerons de cela calmement et non comme des guerriers prêts à se lancer dans une bataille qui, outre blesser nos clans, ne pourra qu'attirer l'attention des Anglais stationnés à Fort William.

Dermot et Alasdair échangèrent des regards sceptiques, mais personne ne se dressa contre Hugh, et Samuel leur ouvrit la porte.

— Tu étais avec lui en Angleterre, dit Dermot en s'adressant avec colère à Samuel. Pourquoi ne l'as-tu pas arrêté ?

— C'est notre devoir de soutenir notre laird, non ? répondit ce dernier.

Dermot passa devant lui, suivi d'Alasdair. Samuel en profita pour se retirer et laisser Hugh avec sa famille.

Maggie les dévisagea d'un air inquiet.

— Comment allez-vous, tous les deux ? demanda-t-elle.

Riona avait réussi à faire bonne figure ces derniers jours mais, à son grand désespoir, des larmes perlèrent au bord de ses paupières et tombèrent sur ses joues.

— Oh ! Riona ! s'écria Maggie en se précipitant vers elle pour l'êtreindre.

Riona fut reconnaissante d'avoir son soutien.

— Ça va aller, dit-elle en se redressant, avant de reculer d'un pas.

Hugh affichait un air grave où se mêlaient tristesse et culpabilité, et elle en fut attristée.

— Il suffit d'arranger au mieux les choses pour le clan, déclara-t-elle.

— Et pour vous deux ? demanda lady McCallum. Comment pouvons-nous vous aider ?

— Nous sommes les seuls à pouvoir régler cette affaire, mère, lâcha Hugh d'un air sombre. Je vais d'abord écouter ce qu'Owen a à me dire.

— Je veux être là, décréta Riona.

— Ce n'est pas une très bonne idée. Owen risque de se sentir offensé pour vous, pour sa sœur, et furieux contre moi.

— Mais Hugh..., commença-t-elle, frustrée.

— Non, je gérerai cette affaire comme bon me semble.

Sur ces mots, il quitta le solarium d'un pas déterminé, mais sa mère se précipita derrière lui.

Maggie et Riona se regardèrent un long moment. Riona se sentait mal à l'aise. Que pensait Maggie de son étrange relation avec son frère ?

— Je suis navrée que vous ayez dû traverser seule cette épreuve, dit Maggie.

Riona lui adressa un faible sourire.

— J'ai survécu. Je suis même tombée amoureuse, grand bien me fasse.

— Il vous aime aussi, affirma Maggie d'une voix douce.

Le chagrin lui serra la gorge.

— Il me l'a dit, admit-elle d'une voix étranglée. J'aurais préféré qu'il ne le fasse pas, car cela m'est insupportable de savoir que nous ne pourrons jamais être ensemble.

Maggie la prit par le bras.

— Ne dites pas cela ! Je refuse de croire que Hugh ne trouvera pas de solution.

— Je ne pourrais jamais satisfaire les besoins de votre clan, Maggie, insista Riona. Ma dot est tellement plus maigre que celle de ma cousine ! Mais le pire est de perdre la terre que nos deux clans ont partagée.

— J'insiste sur le fait que nous devons garder espoir. Owen est-il le même homme qu'autrefois ?

— Je n'ai aucune raison de croire le contraire, mais nous n'avons pas beaucoup eu l'occasion d'échanger, ces dernières années. C'est un homme pragmatique qui n'aime pas beaucoup les mondanités. De mon côté, sans Cat, je serais restée cloîtrée avec Bronwyn.

— Je pense que parler avec Owen est la bonne solution. Je le sens.

Riona lui lança un regard méfiant. Les prunelles étranges de Maggie semblaient fixer un point dans le vide.

* * *

Pour Hugh, l'urgence était d'échapper à tous ces regards accusateurs. Or, pour écrire à Owen, il aurait dû chasser tout le monde et rester dans le solarium. A la place, il se rendit dans sa chambre où se trouvait un petit bureau. Il était sur le point de refermer la porte derrière lui quand il aperçut sa mère qui avançait d'un pas rapide à sa rencontre.

Il soupira mais décida de l'attendre.

— Mère, je n'ai pas besoin que vous me fassiez de nouveau la morale.

— Je ne suis pas venue pour cela, dit-elle d'une voix douce. Laisse-moi entrer, s'il te plaît.

Il ouvrit la porte en grand, et elle pénétra dans la pièce. Il referma le battant et aperçut sa mère debout dans la chambre, qui regardait autour d'elle comme si elle découvrait le lieu pour la première fois.

— Mère ?

Elle secoua la tête puis le regarda, l'air embarrassé.

— Je ne suis plus venue ici depuis des années, et les souvenirs ne sont pas très agréables. Je suis heureuse que tu t'en fasses de meilleurs.

Il serra les dents mais ne dit rien, se contentant de passer devant elle.

— Hugh, je sais que l'heure n'est pas à la joie pour toi, mais... je crois en toi. Tu vas trouver une solution.

Il s'assit à son bureau, sortit une feuille de papier et ouvrit la bouteille d'encre.

— Merci pour vos encouragements, mère, mais je ne sais pas comment vous pouvez être aussi confiante. J'ai passé ma vie à essayer d'être différent de mon père et, manifestement, c'est impossible.

Il entendit l'amertume qui perçait dans ses propos sans chercher à la cacher.

— Tu ne lui ressembles en rien, dit lady McCallum avec rage.

Il leva les yeux de la feuille, surpris.

— Ne pense jamais cela de toi-même, continua-t-elle. Tu as certes été un jeune homme impulsif, furieux d'apprendre que ton avenir avait été décidé de manière aussi implacable pour toi, mais tu as essayé d'aider Agnès, contrairement à ton père qui n'a fait que la brutaliser. Tu as essayé d'aider le clan...

— En utilisant une femme innocente ! Ce n'est pas si différent de ce que mon père a fait.

— Malgré ton erreur, tu as traité Riona avec tant de gentillesse qu'elle est tombée amoureuse de toi !

Il tressaillit.

— Elle ne m'aime pas, mère. J'ai gâché toutes ses chances de faire un bon mariage. Il ne lui reste plus aucune autre solution que de voir si je peux faire quelque chose pour la sauver de ce désastre. Par mes actes, je ne lui laisse plus le choix. Mais je sais qu'elle apprécie notre clan et ne veut pas que des personnes innocentes soient blessées à cause de mon erreur.

— Ne sois pas aussi stupide, mon fils. Elle t'aime et elle veut t'aider à sauver ton clan.

Il la regarda fixement et garda pour lui ses idées les plus noires, car il n'imaginait pas l'avenir sans Riona.

— J'apprécie l'amabilité de vos paroles, mère, mais je dois écrire au nouveau comte d'Aberfoyle sans tarder.

Elle hocha la tête et, à sa grande surprise, lui effleura brièvement le bras.

— J'ai foi en toi, Hugh. Aie confiance en toi.

Chapitre 22

Pendant les deux jours qui suivirent l'envoi de la lettre à Owen, Riona resta sur des charbons ardents. Elle passa le plus clair de son temps en compagnie de Maggie et de lady McCallum, qui cherchaient à la distraire en bavardant joyeusement de la pluie et du beau temps. Mais elle avait du mal à manifester de l'entrain. Hugh évitait de se trouver seul avec elle, et elle ne pouvait pas lui en vouloir. Chaque fois qu'il la voyait, il se rappelait que l'avenir de son clan était en péril. Jusqu'à présent, ses suppositions s'étaient avérées. La plupart des personnes ne semblaient pas savoir que le nouveau comte était en route avec sa sœur ou ne s'en souciaient pas.

La nuit, Hugh restait dans sa chambre et plusieurs fois, lorsqu'elle n'arrivait pas à trouver le sommeil, elle s'était glissée sur la pointe des pieds jusqu'au salon pour coller son oreille contre la porte et l'écouter dormir. Il lui avait dit qu'il l'aimait, mais aujourd'hui elle avait l'impression d'avoir rêvé ces paroles et de vivre un cauchemar.

Le troisième jour, elle fut réveillée par Maggie.

— Riona ! appela-t-elle en la secouant doucement.

Riona poussa un petit cri et se redressa en sursaut.

— Que se passe-t-il ?

— Hugh est parti retrouver Owen sans nous ! Allez, habillez-vous, je vous ai préparé une robe.

— Mais... mais...

Elle avait du mal à parler, surtout avec Maggie qui venait de passer un corset par-dessus sa chemise de nuit.

Tandis qu'elle serrait les liens, Riona lui demanda :

— Vous avez entendu Hugh parler de ses projets ?

— Non, mais une personne qui nous soutient m'a prévenue. Vous n'avez pas besoin de savoir de qui il s'agit.

Maggie lui passa ensuite un jupon par-dessus la tête et le noua à sa taille, avant de procéder de la même façon avec sa jupe.

— Maggie, mais qui...

— Ne posez pas de questions.

Frustrée, Riona enfila le gilet de son nouvel habit d'équitation, qu'elle attacha sur l'avant. Maggie semblait pressée de suivre Hugh, et elle la comprenait. Elle grogna quand Maggie dégagea vivement son plastron de sous les lacets.

— Désolée ! Voici votre manteau et vos bottes.

Pendant que Riona les mettait, elle tapa des pieds avec impatience.

— Allons-y ! lança-t-elle.

Elles n'eurent aucun problème à prendre des chevaux dans les écuries. Brendan semblait même heureux d'aider sa nouvelle sœur. Une fois qu'elles furent sorties de l'enceinte du château, Riona se sentit enfin libre de parler.

— Savez-vous par où est parti Hugh ? demanda-t-elle. Je ne le vois pas mais, si c'était le cas, nous pourrions être découvertes.

Maggie scruta d'un œil perçant la terre des McCallum. Un brouillard épais stagnait à la surface du loch Voil et sur le chemin. Le soleil n'avait pas encore fait son apparition, mais le ciel était paré d'or à l'est et formait un halo lumineux autour des montagnes.

— La terre qui produit le whisky, répondit Maggie avec conviction. C'est là-bas qu'Owen doit le retrouver.

— Mais... et si nous le rattrapons ?

— Cela n'arrivera pas. Plusieurs chemins y mènent, et je veillerai à ne pas emprunter le même que lui.

Riona voulut ajouter quelque chose mais se ravisa. Elle avait déjà accepté le plan de Maggie : inutile de discuter.

Plusieurs heures plus tard, Riona reconnut le paysage et sut qu'elles approchaient de leur but. Le chemin se rétrécit au moment où elles traversèrent un bosquet, avant de s'élargir et de déboucher sur l'immense tourbière qui traversait la vallée. Cinquante mètres plus loin, Hugh et Owen se faisaient face, le corps tendu.

Maggie saisit les rênes de Riona et murmura :

— Restons cachées derrière les arbres et écoutons ce qui se dit.

Elles descendirent de cheval sans se faire remarquer, car les deux hommes ne se quittaient pas des yeux. Owen était grand et mince. Ses cheveux blonds étaient tirés en une queue-de-cheval et non dissimulés sous une perruque. Il n'était pas habillé comme un Highlander, mais comme un comte anglais.

Riona lança un regard furtif vers Maggie, qui ne le quittait pas des yeux.

— Votre père m'a dit qu'il ne me donnerait pas Catriona pour épouse, dit Hugh avec véhémence. Je ne pouvais pas le laisser rompre le contrat signé avec mon clan !

— C'est pourquoi vous avez kidnappé ma cousine ? répliqua Owen d'une voix posée.

Il ne semblait pas indigné.

— Votre père l'avait installée dans la chambre de Cat, et j'ai été assez stupide pour tomber dans son piège. Avez-vous informé quiconque de la disparition de Riona ?

Owen pinça les lèvres, mais ne répondit pas.

— Il a fait en sorte que je l'enlève pour mieux soustraire votre sœur aux obligations de l'accord passé entre nos deux clans. Si vous croyez que je ne regrette pas mon geste, ajouta Hugh, vous vous trompez terriblement. Je regrette infiniment d'avoir placé l'innocente Riona au cœur d'un conflit que ce contrat était censé régler. Voulez-vous que ce conflit perdure, Owen ?

Owen se raidit.

— Malgré les circonstances, je ne peux pas ignorer l'injure faite à ma cousine, ni le déshonneur qui rejaillit sur ma sœur, censée devenir votre épouse. Le contrat stipule que, si jamais les termes ne sont pas remplis, vous renoncez à cette terre et à la dot de Cat. Et Riona devra retourner chez elle, bien sûr.

— La place de Riona est avec moi, répondit Hugh d'une voix glaciale.

Ces paroles, prononcées au milieu d'une altercation entre deux hommes importants à ses yeux,

réjouirent néanmoins Riona. Hugh voulait bien d'elle et faisait cela pour elle, et pas seulement pour le clan.

— Vous l'avez déshonorée, McCallum. Il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Dans ce cas, faisons ce qu'auraient fait nos ancêtres et laissons le destin de nos clans reposer sur nos épaules. Je vous défie en duel. Le vainqueur pourra réécrire les termes du contrat et les fera respecter.

Riona sentit un frisson de terreur lui parcourir le dos. Elle ouvrit la bouche pour protester.

— Non ! cria Maggie en la devançant.

Les deux hommes se tournèrent en même temps, la main sur leur épée et leur pistolet.

Maggie dévala la colline, Riona sur les talons.

— Riona ! cria une autre femme en sortant d'un bosquet, à côté d'Owen.

C'était Cat !

Riona poussa un cri de joie et courut vers elle avant de se jeter dans les bras de sa cousine qu'elle aimait comme sa sœur.

Cat sanglotait, le visage barré par les mèches de cheveux bruns qui s'échappaient de son chignon.

— J'ignorais ce qui t'était arrivé ! Père a essayé de me faire croire que tu étais partie fonder ton foyer, mais j'ai refusé de le croire, d'autant qu'il ne voulait pas me dire où tu étais partie. Oh ! Riona, j'ai eu si peur !

Elles s'étreignirent de nouveau très fort, puis se tournèrent vers les deux hommes.

Owen regardait fixement Maggie, mais son expression était indéchiffrable. Les mains sur les hanches, cette dernière l'observait d'un air de défi.

Owen ne s'adressa pas à elle, mais à sa sœur.

— Tu m'as suivi, Cat ? Elles, au moins, dit-il en désignant Riona et Maggie, elles n'étaient pas seules pour faire ce voyage.

— Je suis venue accompagnée d'un valet, lança Cat. Il est resté avec les chevaux.

Puis elle prit un air grave et lança un regard noir à Hugh. Ce dernier était drapé dans son plaid, ses bras puissants croisés sur son torse. Il les fusillait du regard.

— Owen m'a appris que j'étais fiancée depuis ma plus tendre enfance, déclara enfin Cat, mais mon père ne me l'a jamais dit. Riona, est-ce lui, le bandit qui t'a kidnappée ?

— Vous parlez de mon frère ! s'écria Maggie avec indignation.

Elle lança un regard hésitant vers Owen, qui la détailla sans vergogne de la tête aux pieds.

— Oui, il m'a enlevée, reconnut Riona. Voici Hugh McCallum, l'homme que tu devais épouser, Cat.

Elle constata, horrifiée, que sa voix avait tremblé et que des larmes lui brûlaient les paupières.

Cat posa une main rassurante sur son bras.

— Je suis désolée que cela soit si dur pour toi. Il vaut mieux que ce contrat soit rompu, surtout après son horrible comportement.

Hugh ne disait toujours rien pour se défendre.

— Je n'ai eu peur qu'au début, reprit Riona, et Hugh ne m'a jamais fait de mal. Il ne voulait pas me laisser partir, car il croyait sincèrement que j'étais la femme qu'il devait épouser. Il m'a traitée avec respect.

Hugh prit un air plus féroce, et elle comprit qu'il se souvenait des cordes. Elle espérait qu'il se tairait à ce sujet.

— Mais tu n'es pas cette femme, Riona, dit Owen d'une voix froide. Et je refuse de laisser ma

sœur épouser un tel homme.

Cat regarda fixement Hugh sans cacher la terreur qui s'était emparée d'elle à cette seule pensée.

— Cat, ce contrat est très important, intervint Riona. Il faut trouver un moyen, un moyen non violent, d'arriver à un arrangement.

— Je ne peux pas vous épouser dignement, lady Catriona, dit Hugh. J'aime votre cousine et je l'ai déjà prise pour épouse selon les us et coutumes de notre peuple.

— Hugh ! protesta Riona.

Owen dégaina vivement son épée. Le soleil, qui venait de percer à travers les nuages, en fit briller le métal d'une lueur menaçante.

— Dans ce cas, il n'y a plus de discussion possible. J'accepte votre défi, McCallum, et je ne m'arrêterai pas au premier sang versé. Ce sera un duel à mort !

— Owen ! cria Cat. Je croyais que tu voulais devenir un homme de sciences ! Je ne le permettrai pas. Personne ne va mourir ! Si laird McCallum aime Riona...

Elle se tourna vivement vers Riona.

— Riona, l'aimes-tu, toi aussi ?

Hugh posa sur elle un regard brûlant, mais ne la supplia pas de se prononcer en sa faveur.

Elle se couvrit la bouche des deux mains et sentit les larmes se mettre finalement à couler.

— J'ai tellement honte ! sanglota-t-elle.

— Ne pleure pas, Riona, dit Cat en la couvant d'un regard plein de tendresse. N'aie pas honte. Rien de tout cela n'est ta faute. Et je ne me sens pas trahie. Je ne connais même pas cet homme !

Pendant un moment, il n'y eut plus d'autre bruit que celui du vent. Riona et Hugh se contentèrent de se regarder et, dans ses yeux, elle lut enfin son amour, son angoisse et sa culpabilité, ainsi que de terribles adieux qui lui déchirèrent le cœur. Était-il vraiment prêt à se battre jusqu'à la mort pour elle ?

— Je ne le supporterai pas ! cria Maggie. Il doit y avoir une autre solution.

Pendant un long moment de tension, personne ne brisa le silence. Hugh regardait Owen d'un œil mauvais. Le comte lui répondit d'un air tout aussi menaçant, et finit par se tourner vers Maggie. Il ne cachait plus ses émotions, s'aperçut Riona. Derrière ses sourcils froncés, il semblait réfléchir âprement. Soudain, son front s'éclaircit, il écarquilla les yeux comme s'il venait d'avoir une révélation, puis afficha un air de profonde satisfaction. Toutes ces émotions se succédèrent très vite, au point que Riona n'était plus très sûre de les avoir vraiment vues.

Owen prit alors la parole.

— J'ai une autre proposition à vous faire, McCallum. J'épouserai votre sœur, et nous scellerons la paix entre nos clans une bonne fois pour toutes.

Riona étouffa un cri, mais Maggie resta immobile et ne protesta pas.

Hugh regarda tour à tour Maggie et Owen, l'air soucieux.

— Ma sœur ? Quels liens y a-t-il entre vous ?

— Vous étiez en Angleterre la moitié de votre temps et elle à Edimbourg, expliqua Owen. Nous avons eu l'occasion de passer quelques moments ensemble, n'est-ce pas, Maggie ?

Maggie releva le menton en rougissant de manière révélatrice. Mais là encore, elle ne s'opposa pas à l'idée d'un mariage entre eux.

Hugh décocha à sa sœur un regard perplexe.

— Maggie, ne tiens pas compte de cette idée ridicule. Tu n'as pas besoin de l'épouser. C'est moi qui suis la cause de tout ce désastre, c'est à moi de le régler.

— Un mariage entre nos clans est justement ce qu'il faut pour arranger les choses, insista Owen.

Je serais très heureux que Maggie devienne mon épouse.

A présent, ce fut au tour de Cat de regarder son frère d'un air confus.

— Mais que se passe-t-il ? Vous vous connaissez à ce point ?

Maggie ne répondit pas.

Un sourire satisfait incurva les lèvres d'Owen. Dans le même temps, le visage de Hugh prit une expression inquiétante.

— Maggie, dites oui, implora Owen d'une voix rauque. Vous êtes la seule personne à savoir ce qui s'est passé entre nous. Ensemble, nous pouvons conclure un nouveau contrat qui permettra à notre peuple de continuer à partager cette terre. Votre frère et ma cousine peuvent rester ensemble s'ils le souhaitent. Par ailleurs, ma sœur n'aura jamais à s'inquiéter d'épouser un homme qu'elle n'a jamais vu. Bien sûr, sa dot sera conservée pour son futur mari, ajouta-t-il en guise d'avertissement.

— J'ai ma propre dot, enchaîna Riona, risquant un regard vers Hugh, même si elle n'est pas aussi importante que celle de Cat.

Pour la première fois depuis des jours, elle entrevoyait une lueur d'espoir.

Elle devinait que Hugh se sentait déchiré entre sa sœur, qu'il voulait protéger, et l'occasion de sauver leur amour, ainsi que le contrat. Mais elle ne pourrait jamais être heureuse si elle sentait Maggie réticente.

Cette dernière observait Owen comme s'il était une espèce de plante étrange, qu'elle ne savait pas trop comment utiliser. Owen la laissa le regarder à l'envi, l'air sûr de lui, en attendant sa réponse.

— J'accepte de vous épouser, Owen, dit-elle enfin d'une voix froide, presque détachée.

Owen rengaina alors son épée d'un geste déterminé, presque triomphant. Riona se demanda s'il avait déjà réfléchi à cette parade avant de venir à cette rencontre. Son cousin était un homme intelligent, mais il était également comte et pouvait espérer épouser une femme issue d'une famille noble.

— Il n'y aura pas de mariage si je m'y oppose ! lança Hugh avec colère.

Il se dirigea à grands pas vers sa sœur et la prit par les épaules.

— Maggie...

Elle posa un doigt sur sa bouche pour le faire taire, et Riona crut le voir trembler.

— Hugh, c'est ce que je veux. Owen a raison : cela résoudrait tous les problèmes entre nos clans. Je ne le connais peut-être pas très bien, mais il ne m'est pas inconnu. Et je me sentirais tellement fière à l'idée de pouvoir ramener une paix que nous ne connaissons plus depuis des générations !

Elle baissa le ton et s'exprima avec plus de solennité encore.

— Je *sens* que c'est juste.

Sa manière d'insister sur ce qu'elle « sentait » sembla apaiser Hugh.

Il posa la main sur sa joue.

— Tu en es sûre ?

Elle finit par sourire faiblement.

— J'en suis sûre. Laisse-moi le faire, Hugh. Je pense qu'Owen a raison. Il faut que les choses en soient ainsi.

Le sourire d'Owen s'effaça légèrement tandis qu'il contemplait Maggie, mais il ne dit rien.

L'espoir de Riona monta en flèche, mais elle ne le laissa pas éclore, pleine de craintes.

— Vous êtes sûre de vous, Maggie ? demanda-t-elle.

Maggie tourna vers elle ses étranges prunelles qui brillaient d'un feu nouveau.

— J'en suis sûre. J'attends depuis longtemps que mon destin se révèle à moi, et c'est chose faite.

Owen leva les yeux au ciel.

— Ça suffit, Maggie. Je ne veux plus entendre ce genre de balivernes !

— Oh ! mais il va falloir que nous parlions de certaines choses, répondit-elle.

Puis elle se tourna vers son frère.

— Hugh, puis-je avoir ton autorisation d'accepter la proposition si délicatement formulée d'Owen ?

Cat ne chercha pas à dissimuler son rire.

— N'ai-je pas été suffisamment délicat à votre goût ? demanda Owen en retrouvant son sourire de triomphe.

Il fit un pas vers elle, comme s'il voulait lui prouver ses intentions.

Riona vit Hugh se raidir. Elle savait qu'il faisait des efforts pour se contenir.

Maggie déposa un baiser sur la joue de son frère.

— C'est ce que je veux, Hugh, répéta-t-elle à voix basse. S'il te plaît, donne-moi ton accord.

Hugh acquiesça sans paraître vraiment satisfait.

— Tu as mon autorisation, dit-il calmement en la serrant brièvement dans ses bras. Mais, si les négociations échouent, lui et moi aurons d'autres discussions.

— Elles n'échoueront pas, lui assura Maggie avec un petit sourire.

— Venez ici, Maggie. Je dois vous dire quelque chose, dit Owen en se tournant vers l'orée du bosquet.

Elle le suivit d'un pas élégant et confiant, indiquant qu'elle était prête à affronter l'avenir maintenant qu'elle avait accepté son destin.

Hugh se tourna vers Cat et s'inclina vers elle.

— Lady Catriona, je m'excuse pour le tort que je vous ai causé et le déshonneur que je vous ai apporté.

Cat l'étudia attentivement.

— Je ne peux pas me sentir offensée pour une chose que j'ignorais jusqu'à ce jour et que je ne désirais pas. Riona et moi nous sommes toujours dit que nous choisirions notre mari. Si Riona vous choisit, j'en suis heureuse, car de mon côté j'épouserai aussi la personne de mon choix.

Riona avait l'impression que son cœur allait exploser d'amour et de gratitude. Elle serra sa cousine très fort dans ses bras.

— Tu m'as tellement manqué ! Je croyais avoir irrémédiablement gâché notre amitié.

— D'une certaine façon, je t'envie, dit Cat en reculant d'un pas. Pour ta relation, bien sûr, et non l'homme en question. J'imagine qu'il lui tarde de te demander en mariage.

Soudain, Riona eut l'impression d'étouffer de joie. Était-ce vraiment en train de lui arriver ? Allait-elle enfin pouvoir vivre son propre bonheur ?

Tous trois attendirent en silence, pendant que Maggie et Owen s'entretenaient en privé. Owen se tenait si près d'elle qu'il la surplombait. Ils ne se touchaient pas et ne paraissaient témoigner d'aucun désir l'un pour l'autre, mais il y avait quelque chose entre eux, quelque chose qui devait être latent depuis très longtemps.

Hugh semblait distrait et inquiet pour sa sœur, chose que Riona comprenait. Elle-même se sentait hébétée. Mais Hugh n'évoqua ni leur mariage ni leur avenir.

Maggie finit par se détourner d'Owen, et Hugh dit d'un air froid :

— Il est temps de retourner à Larig Castle. Nous pourrons y parler tranquillement de votre

mariage.

Il n'avait pas parlé de *leur* mariage, nota Riona, mais elle savait qu'il l'aimait. Il fallait juste qu'elle s'arme de patience.

— Attendez, dit Maggie. Hugh, que vas-tu dire au clan à propos du changement des termes du contrat ?

Sans hésiter, il répondit :

— Je vais leur expliquer ce qui s'est passé, bien sûr.

— Non, vous n'en ferez rien, déclara Riona sèchement.

Tout le monde se tourna vers elle.

— Vous êtes peut-être leur chef, Hugh, mais ils commencent tout juste à vous connaître et à vous faire confiance. Vous avez commis des erreurs dans votre jeunesse, et je suis la seule à savoir à quel point vous avez changé.

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, elle se dit que Maggie allait protester, mais celle-ci ne dit rien.

— Puisque le clan ne vous connaît pas encore autant que votre famille ou moi-même, ils n'ont pas besoin de savoir ce qui s'est passé entre nous. La seule chose qui les concerne, c'est que notre union résolve les problèmes entre les McCallum et les Duff.

— Vous me proposez de mentir ?

— Pourquoi serait-ce un mensonge ? Ne voulons-nous pas nous marier et avoir un avenir ensemble ? répliqua-t-elle sans se départir de son calme. Pourquoi devraient-ils savoir comment nous nous sommes réellement rencontrés ? Ces informations ne sont-elles pas privées ?

— Je n'ai jamais voulu que mes actes jettent la honte sur vous, reconnut Hugh d'une voix rauque.

— Il ne s'agit pas de moi, mais de votre capacité à diriger votre clan !

— J'en ai assez d'entendre autant d'abnégation dans vos bouches, intervint Owen avec une moue de dégoût. Dites-nous ce que vous souhaitez annoncer à votre peuple, et nous irons tous dans votre sens. Nous avons fait beaucoup d'efforts pour corriger les actes de nos pères. Finissons-en.

Owen regarda ostensiblement Maggie, qui croisa son regard sans rien dire.

— Nous pourrions dire une partie de la vérité, suggéra calmement Hugh. Que la première fois que je vous ai vue, j'ai été frappé par votre beauté et votre courage.

Riona sut immédiatement qu'il parlait du moment où elle était sortie de la voiture en plein jour et qu'elle l'avait vu, elle aussi, pour la première fois. Il venait de bouleverser sa vie — en mieux — mais, ce jour-là, elle ne le savait pas encore. Elle éprouva un sentiment étrange, et pourtant gratifiant, de savoir que cet instant avait aussi changé sa vie à lui.

— Il fallait que vous deveniez mienne, et je ne voulais pas laisser le contrat se mettre sur mon chemin, continua-t-il avec ferveur.

Maggie sourit à son frère, les larmes aux yeux.

— C'est la vérité, n'est-ce pas ? Et cela a été bénéfique pour nous tous.

Riona répondit à Maggie par un sourire.

— Dites simplement que vous saviez qui j'étais depuis le début. Après tout, je vous ai dit la vérité, vous vous souvenez ?

Hugh fit la grimace, et Owen secoua la tête.

— C'est du passé, Riona. Je ne me soucie pas de moi, mais je ne voudrais pas vous humilier encore, surtout après tout ce que je vous ai fait endurer.

— Mais cela en valait la peine, déclara-t-elle calmement.

Elle crut un instant qu'il allait en dire plus, mais il tourna les talons pour se diriger vers les chevaux. Elle dut ravalier sa déception.

* * *

En milieu d'après-midi, alors qu'ils arrivaient en vue de Larig, Riona porta un regard nouveau sur le superbe château. C'était sa demeure à présent, et elle le serait pour toujours. Elle sentit les larmes lui brûler les paupières et cligna des yeux pour les retenir. Elle ne voulait pas distraire Hugh, qui affichait un air extrêmement grave et avait gardé le silence pendant tout le voyage de retour. Elle ne se sentait pas nerveuse pour autant, comme elle l'aurait été autrefois. Il lui avait dit qu'il l'aimait, et elle lui faisait confiance.

En revanche, elle ne lui avait jamais déclaré son amour. Souhaitait-il connaître ses sentiments, maintenant qu'il savait qu'elle allait l'épouser ? Pour ce faire, elle avait besoin d'un peu d'intimité et elle ignorait quand cela serait possible.

Les gardes ne reconnurent pas le nouveau comte d'Aberfoyle, et Hugh l'annonça d'une voix forte.

— Vous devez traiter le comte avec bonté et respect, continua-t-il, et le considérer comme un membre de ma famille.

Les gardes échangèrent des regards surpris, mais inclinèrent la tête et les laissèrent passer. La nouvelle sembla se répandre comme une traînée de poudre derrière eux et dans la cour, où paysans et gentlemen sortirent des baraquements pour les regarder passer.

Owen chevauchait le dos très droit. Il n'avait d'yeux que pour Maggie. Riona avait remarqué qu'il regardait souvent la jeune femme, mais pendant le voyage il s'était contenté de lui proposer de l'eau et des galettes d'avoine sans vraiment chercher à entamer le dialogue avec elle.

Maggie, d'ordinaire si joyeuse, paraissait absente, comme si l'engagement qu'elle avait pris accaparait toutes ses pensées. Riona connaissait le sens de l'honneur des McCallum. Maggie ne reviendrait pas sur sa promesse. Elle savait ce que l'on ressentait à l'idée de devoir épouser un étranger et elle ne pouvait qu'espérer que Maggie et Owen se connaissent plus qu'elle ne l'imaginait.

Après avoir remis les chevaux aux garçons d'écurie, dont Brendan à qui Hugh adressa le premier sourire de la journée, ils montèrent l'escalier qui conduisait à la grande salle, au rez-de-chaussée de la tour principale. La nouvelle de leur arrivée les avait précédés, car Mme Wallace les attendait déjà. Elle fixa Owen avec de grands yeux, comme si le diable lui-même était venu leur rendre visite.

Riona glissa le bras sous celui de Cat, qui paraissait inquiète, et murmura :

— Tout le monde est très aimable et vous traitera avec respect, ici.

Cat se contenta de hocher la tête.

— C'est étrange de savoir que tu aurais dû être la maîtresse de ces lieux, non ?

Cat écarquilla les yeux de surprise.

— Tu m'as toujours si bien comprise, dit-elle.

Elles pouffèrent doucement, et la tension s'atténua.

— Madame Wallace, veuillez préparer une chambre pour le comte d'Aberfoyle et sa sœur, s'il vous plaît.

Mme Wallace retrouva aussitôt son sourire habituel.

— Bien sûr. Lady Riona, voulez-vous nous accompagner ?

Cat lança un regard étonné à Riona en l'entendant appelée par ce titre, puis se mordit les lèvres pour dissimuler son sourire. Riona se tourna vers Hugh d'un air hésitant.

— Allez avec eux, Riona. Madame Wallace, lorsque les dames seront installées, venez me trouver. J'ai des instructions à vous fournir pour le banquet que j'aimerais donner ce soir.

Il se tourna vers Riona.

— Reposez-vous, ma dame. Je m'occupe de tout.

Elle sentit de nouveau sa gorge se serrer de bonheur à l'idée d'être aimée, à l'idée que quelqu'un prenne soin d'elle. Mais... elle avait aussi envie d'aller vers lui, qu'il lui dise que tout allait bien se passer et qu'il finirait par accepter les sacrifices qu'ils avaient faits pour mettre un terme à cette querelle entre leurs clans.

Ce soir-là, elle choisit de porter sa nouvelle robe préférée. Une robe bleu foncé dont la jupe, fendue sur un plastron brodé, laissait voir la dentelle de son jupon. Mary lui lança un regard émerveillé ; même Cat et Maggie paraissaient impressionnées.

— Je pense que tu dois être amoureuse, car tu es encore plus belle que d'habitude, dit Cat.

Sa voix était empreinte d'une nostalgie qui la surprit. Sa cousine avait toujours été si indépendante ! Elle disait qu'elle voulait faire ce que bon lui semblait avant de fonder son foyer. Riona espérait lui montrer à travers son exemple que le mariage n'était pas une chose si terrible... si elle mettait de côté son enlèvement, évidemment.

Quelques instants plus tard, toutes trois descendirent dans la grande salle, et Riona retint son souffle, abasourdie par le spectacle qui l'attendait. Jamais elle n'avait vu la pièce décorée avec tant de faste, avec ses tapisseries de couleur et ses bannières sur le mur. Toutes les torches étaient allumées, et une bonne centaine de personnes étaient rassemblées. Comment Hugh avait-il fait pour prévenir autant de monde en si peu de temps ? Tous étaient venus pour lui, leur chef.

Il se tenait debout sur l'estrade avec Owen, et tous deux ne semblaient pas à leur aise. Mais Owen parut se détendre en apercevant Maggie. Il la guida jusqu'à un siège à côté de lui, et elle lui répondit par un sourire poli. Riona se détourna en poussant un soupir. Elle était prête à aider sa future belle-sœur autant que possible.

Hugh la contemplait avec une telle gravité qu'elle en ressentit un pincement d'inquiétude. Mais bientôt, les plis soucieux de son front disparurent.

Il se pencha sur sa main.

— Avez-vous confiance en moi ? murmura-t-il.

Il fixa sur elle ses prunelles grises qui lui rappelaient au début le froid glacial de l'hiver. Mais aujourd'hui, l'heure du dégel avait sonné, comme si le printemps s'était installé entre eux, signe d'un nouveau départ.

— Je vous fais confiance de tout mon cœur, répondit-elle à voix basse.

Il se redressa alors et, sans lâcher sa main, demanda l'attention de l'assemblée d'une voix modérément forte mais autoritaire. Tous se turent, comme s'ils attendaient ce moment. Riona avait l'impression que même leur souffle était capable de briser l'immobilité qui régnait dans l'air.

— J'aimerais vous présenter ma femme, Riona Duff, déclara-t-il.

L'assemblée l'acclama avant de se taire, confuse.

— Oui, vous savez qu'elle est ma fiancée, mais je l'ai prise comme femme à la manière de nos ancêtres, sauf qu'il n'y aura pas de mariage d'essai. Nous ferons bénir notre union devant un prêtre.

Il finit par adresser à Riona un sourire qu'elle lui retourna, radieuse. Quoi qu'il dise maintenant, elle savait que ce serait pour le mieux.

— Si je vous dis cela, c'est parce que je n'étais pas promis à Riona depuis mon enfance, mais à

sa cousine, lady Catriona.

Il désigna Cat, qui rougit jusqu'à la racine des cheveux, tout en levant fièrement le menton. Owen avait gardé un masque impassible, mais ses yeux étincelèrent quand il se tourna vers Hugh.

Il régnait de nouveau dans la salle un silence de mort. Tous échangeaient des regards confus. Riona savait qu'ils se rappelaient les termes du contrat et ce que signifiait pour eux sa rupture.

— Dès l'instant où j'ai vu Riona, j'ai su qu'elle devait être ma femme, déclara Hugh d'une voix rauque. J'ai ressenti pour elle un élan que je ne pouvais pas nier. Riona m'était destinée. Je n'avais pas oublié le contrat établi entre nos clans, mais je savais que je trouverais un accord avec Aberfoyle. Pendant tout ce temps, je vous ai tenu à l'écart de ce secret et je le regrette. Ne craignez rien, le contrat est toujours d'actualité entre nos familles. Et lady Catriona pourra choisir son mari, décision qu'elle préfère prendre seule.

Cat sourit pour la première fois à Hugh, et Riona sentit ses dernières inquiétudes disparaître.

— Maggie, ma sœur, va devenir l'épouse du comte, et nos deux mariages mettront fin aux désaccords qui séparent les McCallum et les Duff depuis des siècles.

Les applaudissements qui suivirent cette déclaration furent assourdissants, et même Owen parut surpris. Il fixa Maggie, qui soutint si longuement son regard que Riona éprouva le besoin de se détourner, comme si elle venait de les surprendre en plein baiser. Elle savait qu'ils n'étaient pas encore amoureux, mais... il y avait quelque chose entre eux de palpable.

Hugh leva très haut sa coupe.

— Ce whisky, cette eau-de-vie, nous a aussi aidés à guérir du passé.

Il but longuement, puis passa la coupe à Owen, qui n'hésita pas à y tremper les lèvres.

Lorsque le whisky arriva entre ses mains, Riona saisit la coupe sous l'œil surpris de Hugh.

— Vous n'êtes pas obligée de boire, jeune fille, murmura-t-il. Je me souviens de votre réaction la première fois que vous y avez goûté.

— Je suis votre femme, Hugh McCallum, et je ferai comme bon me semble.

Elle entendit des rires fuser autour d'elle et but une minuscule gorgée de whisky. Elle hocha la tête, retint son souffle et essaya de ne pas tousser lorsque l'alcool lui brûla la gorge.

— C'est très bon, dit-elle d'une voix enrouée avant de passer la coupe à Maggie.

Hugh lui décocha un grand sourire et lui prit la main.

— Venez avec moi.

Ses joues, déjà rouges à cause de l'alcool, s'empourprèrent violemment.

— Nous ne pouvons pas déjà partir, Hugh, murmura-t-elle.

Il rit doucement.

— Alors venez dehors avec moi.

Il l'aida à se faufiler dans la foule. A son passage, les invités lui serrèrent la main ou la félicitèrent. Ils arrivèrent enfin dehors, où des torches éclairaient le château. Mais l'escalier semblait s'enfoncer dans l'obscurité.

Hugh ne descendit pas les marches, se contentant de fouiller son regard, tandis que le vent soufflait dans ses cheveux noirs.

Il se mit alors à genoux et lui prit la main.

— Riona Duff, je ne vous ai pas encore fait correctement ma demande. Voulez-vous me donner votre main, devenir ma femme, et accepter de prendre une place dans mon château et dans mon cœur ?

Riona croyait avoir déjà versé toutes ses larmes, et pourtant elles lui montèrent aux yeux.

Il pressa les lèvres sur sa main et leva ses prunelles grises vers elle.

— Je vous aime, Riona, et pourtant je ne vous mérite pas. J'ai douté de vous, alors que vous ne faisiez que dire la vérité. Je me suis concentré sur les besoins de mon clan sans me soucier du tort que je vous causais. J'ai bien failli vous perdre.

Sa voix devint rauque.

— J'aurais ressenti une tristesse insoutenable. Vous êtes devenue la lumière de mon cœur, Riona. Jamais je n'aurais cru pouvoir aimer ainsi, sachant de quoi mon père m'a privé. Acceptez de devenir ma femme.

Il fit une pause et continua d'une voix éraillée :

— Dites-moi que vous m'aimez, jeune fille.

— Oh ! Hugh... Je vous aime depuis longtemps sans vraiment l'avoir su. J'avais si peur de ne pas pouvoir vous épouser que je ne me suis pas autorisée à croire en notre amour. Aujourd'hui encore, cela me paraît presque irréel. Mais je vous aime !

Elle passa les bras autour de son cou, et il la souleva dans les airs en la serrant contre lui.

— Je vais vous épouser, Hugh. Et, même si vous avez déclaré à tous que j'étais votre femme, sachez que cela ne vous dispense pas de m'aider à organiser un mariage officiel !

Hugh rit de bon cœur en la reposant au sol.

— Comme vous pouvez le voir avec le banquet de ce soir, je saurai me montrer très efficace.

— Vous ferez un excellent époux, et chaque jour je remercierai Dieu d'être celle que vous avez kidnappée.

Il lui sourit, lui prit la main et l'entraîna dans la grande salle, parmi les membres de leur clan.

* * *

Ne manquez pas le prochain tome
de la série « Noces écossaises »
de Gayle CALLEN,
à paraître en janvier 2017
dans votre collection Victoria !

TITRE ORIGINAL : THE WRONG BRIDE

Traduction française : Emmanuelle Sander

© 2015, Gayle Kloecker Callen.

© 2016, HarperCollins France pour la traduction française.

HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Objets : © TREVILLION IMAGES/SANDRA CUNNINGHAM

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (HarperCollins France).

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-6604-5

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

Ce livre est publié avec l'autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :

Amour + suspense =
Black Rose.

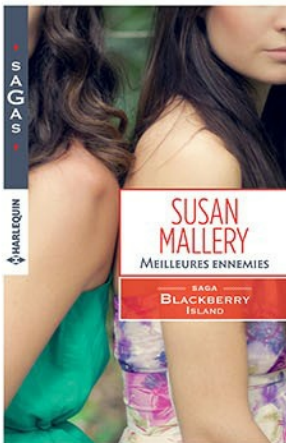


Les Historiques : Réveillez la lady qui est en vous !



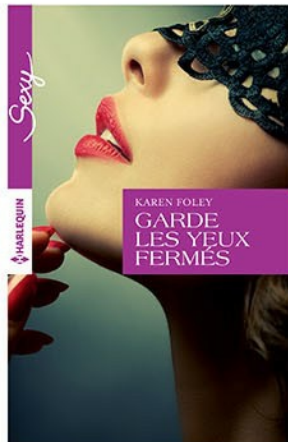
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



 HARLEQUIN



GAYLE CALLEN

La méprise du Highlander

Riona ne sait pas ce qui est le pire : avoir été enlevée par le chef des McCallum, ou que celui-ci l'ait confondue avec sa cousine, qui lui a été promise avec une dot considérable. La situation paraît absurde, et pourtant son ravisseur refuse de reconnaître son erreur, persistant même à affirmer qu'elle cherche à rompre l'engagement pris par leurs familles. Et elle ne va certainement pas attendre que son oncle revienne de voyage pour rétablir la vérité. Non, elle s'enfuira coûte que coûte, au risque de déclencher une guerre des clans.

Série Noces écossaises



HARLEQUIN

www.harlequin.fr